This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ital 418.2.6

Ital 418.2.6
INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY

Ital 418.2.6

[redacted]

CÆSAR BORGIA

Cui tranquilla quies odio, cui prœlia cordi
Et rixa, et cædes, Seditioque fuit
Vos Erebi Proceres: vos cœli Claudite portas;
que animam Vestris hanc prohibete locis;
Styga nam veniens pacem turbabit Averni
ultet Superos Si petat astra Poli.

Tommasi, Tommaso

MEMOIRES,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA VIE DE CESAR BORGIA,

DUC DE VALENTINOIS,

Fils du Pape Alexandre VI.

Contenant diverses choses très-remarquables concernant l'Histoire de ce Pape, & de son Pontificat &c.

TOME PREMIER.

1173 26

A AMSTERDAM,
Chez *PIERRE MORTIER.*
M. DCC. XXXIX.

Ital 418.2.6

Harvard College Library
Bowie Collection
Gift of
Mrs. E. D. Brandegee
Nov. 9, 1908.

PREFACE
DU TRADUCTEUR.

LA fameuse Entreprise de Charles VIII. sur le Royaume de Naples que cette Histoire renferme, est ce qui m'a le plus engagé à la traduire ; mais Tomasi parlant beaucoup des Droits de ce Prince sur cet Etat, & ne les expliquant nulle part ; j'ai crû devoir les raporter ici pour la plus grande satisfaction du Lecteur.

Charles, Frere de S. Louis, ayant conquis le Royaume de Naples & de Sicile sur Mainfroy & sur Conradin, que le Pape Ur-

¶

bain IV. en avoit privé pour de justes raisons, perdit bientôt la Sicile par la Conjuration des Peuples de cette Isle, qui sera toujours connuë sous le nom de Vêpres Siciliennes. Pierre, Roy d'Arragon, qui les avoit ménagées par les intrigues d'un certain Jean Procida qui parcourut tout le Pays déguisé en Franciscain, s'en empara & en resta en possession, quoique Martin IV. l'eût excommunié pour une action si noire, & selon l'usage que les Papes vouloient alors introduire, l'eût alors déclaré déchû de ses Etats, & eût investi Charles de Valois, fils de Philippe III. Roy de France. Charles n'oublia rien pour recouvrer le Royaume;

mais tous ſes efforts fûrent inutiles, il mourut & laiſſa à Charles le Boiteux ſon fils, le ſoin de cette guerre. Il la continua contre Jacques fils de Pierre, mais il eut le malheur d'être fait priſonnier & conduit en Eſpagne. La Paix s'y fit par la Médiation du Pape Boniface VIII. Jacques épouſa la fille de Charles; rendit la liberté à ce Prince: & renonça à tous les Droits qu'il pouvoit avoir ſur Naples & ſur la Sicile. Pendant que Charles étoit en Mer & retournoit en Sicile, Féderic, frere de Jacques, apuyé ſecrétement de l'Eſpagne, & ſecouru des Siciliens, s'empara de toutes les Places de l'Iſle. Charles s'en plaignit au Pape; & Jacques, pour faire

croire qu'il n'avoit aucune part dans cette action, alla à Rome s'en justifier auprès du Pape. Il s'unit au-dehors avec les François, & promit à son beau-pere de le secourir contre Féderic; mais quand il s'agit de tenir parole, non-seulement il s'en excusa, mais encore soutint sous main son frere, n'osant pas le faire ouvertement de peur d'offenser le Pape; cependant Charles aidé de la France entra en Sicile, & poussa vigoureusement Féderic qui, ne voyant plus de moyen de se maintenir, fit la Paix, & remit à Charles & à ses Descendans le Royaume de Sicile, à condition qu'il en jouiroit sa vie durant. Charles après lui laissa deux fils

Charles & Robert; Charles, surnommé Martel, épousa Marie, fille & unique héritiere d'Etienne Roy de Hongrie; Robert succéda au Royaume de Naples. Féderic, dès qu'il avoit été en liberté, s'étoit allié avec l'Empereur Henry VII. Ce Prince descendit en Italie avec une puissante Armée, & s'étant fortifié des Troupes Siciliennes, attaqua Robert à l'impourvû, & l'auroit entierement dépouillé de ses Etats, si la mort qui l'enleva n'eut anéanti ses heureux succès. Robert eut un fils nommé Charles sans Terre, qui étant mort devant son pere, laissa Jeanne sa fille pour lui succéder. Jeanne épousa André de Hongrie son cousin germain; mais com-

me il la gênoit dans ses plaisirs impudiques, peu de tems après, elle le fit étrangler. Louis, frere d'André, sous prétexte de venger cette mort, entra les armes à la main dans le Royaume de Naples, & contraignit Jeanne de s'enfuir dans la Provence qui lui apartenoit. Clément VI. étoit alors assis sur la Chaire de S. Pierre, & résidoit à Avignon; il agit si bien auprès de Louis, en faveur de Jeanne, que ce Prince lui restitua tous ses Etats. Jeanne en reconnoissance de ce service donna au Pape le Comté d'Avignon: Urbain VI. succéda à Clément. Jeanne l'ayant pris en aversion fit élire à Sondi un Anti-Pape, qui prit le nom de Clément VII. &

donna lieu à la Naiſſance de ce fameux Schiſme qui déchira l'Egliſe plus de trente ans. Urbain, pour ſe venger de Jeanne, apella Charles de Duras, de la Branche aînée d'Anjou ; lui donna l'Inveſtiture du Royaume de Naples, & le couronna ; Jeanne éfrayée des grands préparatifs qui ſe faiſoient contre elle, demanda du ſecours à Jean Roy de France, & pour l'y engager indiſpenſablement, elle adopta Louis Duc d'Anjou ſon fils, & le déclara héritier de tous ſes Etats. Louis paſſa en Italie à la tête de trente mille hommes ; mais avant que d'entrer dans le Royaume de Naples, il aprit que Jeanne étant tombée entre les mains de Charles, avoit

à ses desseins sur Naples. Cependant Jeanne s'étant mariée à Jacques de Bourbon, & craignant Alphonse qui vouloit lui enlever ses Etats & la renfermer dans un Cloître, elle se tourna du côté de Louis, & l'institua son héritier. Louis étant mort devant elle, elle adopta de nouveau René son frere, & mourut un après cette adoption.

Alphonse disputa à René la Succession de Jeanne ; il surprit ce Prince & la Ville de Naples par le moyen d'un Exilé, qui lui découvrit un Sentier par lequel Belissaire avoit autrefois repris cette Ville sur les Goths ; & s'étant ensuite emparé du Royaume, il le laissa à Ferdinand son fils naturel, mais qu'il avoit fait

légitimer par Nicolas IV. Ferdinand en reçut l'Inveſtiture de Pie II. avec cette clauſe toutefois que c'étoit ſans préjudice. Ce fut ſur la fin de ſa vie que Charles VIII. Roy de France, fondé ſur la Ceſſion que René & Charles d'Anjou avoient faite de leurs Droits à Louis XI. forma le deſſein de reconquérir ce Royaume.

Je dois encore avertir le Lecteur que Jules II. ne fut point à beaucoup près ſi parfait que Tomaſi le repréſente, comme on peut l'apercevoir dans ſa conduite à l'égard du Valentinois ; mais comme il dédioit ſon Hiſtoire à la Grande Ducheſſe de Toſcane, qui étoit de la Maiſon de ce Pape, il étoit de ſon interêt de le peindre des plus belles couleurs. ¶ vj

PREFACE
DE TOMASI.

LA *Maiſon de Borgia a certainement été une des plus Illuſtres que l'Eſpagne ait jamais produite, & que l'Europe ait admiré; elle n'a point eû de Branche, ni du côté des hommes, ni du côté des femmes, qui n'ait été féconde en Grands Hommes, & elle eſt la ſeule qui compte dans ſes Deſcendans tant de Papes, de Cardinaux, de Princes, de Ducs, de Géneraux de la Sainte Egliſe, de Chefs d'Armées; &*

ce qui est bien plus glorieux, tant de Saints, si rares ailleurs dans les Maisons des Grands; jusques-là que ce que cette Souche a produit de plus vicieux s'est attiré l'admiration de tout le Monde. Cette réflexion m'a particulierement attaché à cette Famille, pour en tirer deux Sujets dont j'eusse à écrire la Vie; l'un est César Borgia, surnommé le Valentinois, & l'autre François Borgia Duc de Gandie; celui-là d'abord Ecclésiastique & puis Séculier; celui-ci Séculier & ensuite Ecclésiastique & Saint; celui-là considéré par les

Politiques comme un des plus habiles Princes qu'il y ait eû, quoique sans honneur & sans Religion ; celui-ci élevé à la tête de la Compagnie de Jesus comme un parfait modéle des vertus de la Retraite. Celui-là Grand parmi les Impies, celui-ci Pieux parmi les Grands; tous deux enfin entierement oposés l'un à l'autre, & n'ayant rien de commun que le Sang dont ils sont sortis ; capables également au reste d'instruire la Postérité par le récit de leurs actions. J'espére, avec le secours de Dieu, écrire la Vie de François Borgia, lorsque Notre Saint

Pere le Pape l'aura, comme on l'espére, reconnu solemnellement au nombre des Saints. Et voici la Vie de César telle que je l'ai pû composer pour la plus grande utilité des Lecteurs, après cinq ans de travail, employés moins à écrire, qu'à examiner la vérité des faits.

Il est vrai que cette Vie est un tissu continuel des plus horribles méchancetez; mais c'est la Vie d'un de ces Grands Hommes que la Nature ne produit que de loin à loin; puisque Dieu a bien permis qu'il parût dans le Monde, tout Scélérat qu'il fût, je crois

pouvoir sans témérité en publier aujourd'hui l'Histoire. La Divine Providence a toujours vérifié la Vision de S. Pierre, dans laquelle il vit descendre du Ciel un Drap plein de toutes sortes d'Animaux impurs & venimeux, & entendit une voix qui lui dit: Pierre, leve-toi, tuë & mange; car ce que la Nature a de plus sale & de plus pernicieux, dès qu'il entre dans le Corps de l'Eglise, perdant ce qu'il a de nuisible, sert par une Grace singulière à le nourrir & à l'agrandir.

Le Valentinois, tout méchant qu'il ait été dans ses desseins &

dans ses actions, a peut-être été plus utile à l'Eglise que quantité d'autres, dont la conduite, dans un rang égal au sien, a été très régulière & très sainte. Le Saint Siége a profité de ses crimes & de ses disgraces. l'Histoire n'en sera pas de peu d'utilité à ceux qui sçauront se former au bien sur de mauvais exemples, ou du moins elle servira à desabuser ceux qui déclament contre les mœurs des Ecclésiastiques, en leur faisant toucher au doigt combien depuis un Siécle ils sont réformés, & combien à présent la conduite des principales Têtes

de l'Eglise est differente de celle que j'entreprend de décrire.

Je sçai bien que ceux qui ont lû les Ouvrages de Nicolas Machiavel décideront d'abord que celui-ci est inutile, dans l'idée qu'ils ont que cet Auteur a copié son Prince sur le Valentinois, & que son Traité est une Histoire du Valentinois, semblable au Cirus de Xenophon, & au Tibére de Tacite, qui nous peignent un parfait Politique. Moi-même je l'avois ainsi pensé ; jusqu'à ce que lisant, avec la permission du Saint Office, les Ecrits de ce Ministre, j'ai reconnu l'erreur

dans laquelle j'étois ; car non-seulement, pour apuyer ses maximes, il raporte les actions de plusieurs autres Grands Hommes que du Valentinois ; mais il ne parle de celui-ci que très légérement dans deux ou trois Chapitres, si l'on excepte celui où il montre que c'est par la conduite & non par le succès que l'on doit juger de la prudence des desseins : & celui où dans une autre partie de ses Ouvrages, il raconte l'artifice avec lequel le Valentinois, de concert avec son pere, arrêta prisonniers les Ursins, Vitellozzo Vitelli & Liveretto Dafermo,

auquel il en coûta les Etats *&* *la vie. Ainſi Machiavel eſt ſi éloigné de faire l'Hiſtoire du Valentinois, qu'il n'eſt point d'Hiſtorien de ſon tems dont on ne tire à ce ſujet plus d'éclairciſſement que de lui ; ce fait dont tout le monde peut ſe convaincre par ſoi-même, me fait croire que l'on ne pourra me blâmer de mon entrepriſe, ſi l'on me paſſe mon peu de talent, puiſque les qualitez de ce Duc étoient ſi grandes, quoique déteſtables pour la plûpart, qu'elles engagent indiſpenſablement à écrire exactement ſa Vie.*

J'ai divisé cet Ouvrage en deux Parties pour la commodité du Lecteur. La premiere contient tout ce qui s'est passé depuis la naissance du Valentinois, pendant qu'il a été dans l'Etat Ecclésiastique, jusqu'à son Voyage à la Cour de France. La seconde continuë depuis son Mariage jusqu'à la mort de son pere ; elle passe ensuite au récit de ses disgraces, de sa mort que l'on ne doit point mettre au nombre de ses malheurs ; puisque par elle ils fûrent glorieusement terminés dans le Lit d'Honneur.

LA VIE DE CESAR BORGIA, DUC DE VALENTINOIS.

LA Nature voulant nous inſpirer une éternelle horreur pour ces excès honteux d'une débauche outrée, que l'on habille du nom d'effets de l'amour, nous fait voir dans la production des Monſtres de l'Affrique, quelle eſt la difformité qui ſuit dans les Animaux même les accouplemens qu'elle a défendu ; car le fruit qui en ſort raſſemblant en lui les differentes eſpéces de ſes auteurs, & montrant deux bêtes en une ſeule

par sa forme hideuse, étale aux yeux toute la laideur de cette luxure éfrénée, qui renverse les loix de la génération. Celui dont j'entreprend d'écrire la Vie, fut, comme on le verra dans la suite, une bête féroce, formée plutôt (selon la remarque d'un Historien d'une semence exécrable & venimeuse, qu'engendrée d'un pur sang humain ; ainsi l'on ne doit point s'étonner s'il parut un monstre de cruauté, & s'il vint au monde sans avoir droit de recevoir le jour, étant par sa naissance le fruit d'un amour criminel, & par la qualité de ses parens qu'il réunit, la plus affreuse de toutes les monstruositez.

César Borgia, nommé dans la suite le Valentinois, eut pour pere Rodrigues Lenzolio, fils d'une sœur de Caliste III. & eut pour mere une certaine Catherine ou Roze, comme veulent quelques uns, dite la Vanosse,

du nom, je crois, de la Maison dont elle sortoit; le Pere né à Valence, d'une famille distinguée, joignoit, à cause de la proximité, aux qualitez d'un Espagnol, celles que tout le monde connoît aux Catalans; la mere de basse extraction dans Rome, étoit toute Italienne & toute Romaine. Celui-ci étoit venu dès sa jeunesse perfectionner dans les intrigues de la Cour ses dispositions naturelles; celle-là ayant succé avec le lait les inclinations d'une longue suite d'ayeules, avoit enfin, par une heureuse expérience, acquis ce manége de coquette, qui donne un empire absolu sur un amant; celui-cy, loup perfide, cruel & dévorant, sçavoit s'insinuer dans les esprits pour un chien fidele & sans danger; celle-là qui se faisoit sentir pour la plus âpre de toutes les harpies ne paroissoit au-dehors qu'une belle & charmante Siréne: enfin celui-cy

s'étoit rendu abominable par ses vices, & celle-là infâme par sa conduite. Que l'on juge à présent, devant que de le voir peint dans ses actions, à quel point monta la laideur du monstre formé par de semblables traits.

Rodrigues avoit eû l'adresse d'obtenir de Caliste son oncle, au préjudice de tous ses autres neveux, le droit de porter les armes & le nom de Borgia, & il jouissoit à la faveur de ce nom de toutes les grandeurs, qui, plus éclatantes alors que jamais, étoient attachées au Ministére d'un Cardinal neveu ; mais à quelque aplication que l'engageât le maniement des affaires ausquelles il se portoit moins par le devoir de sa charge, que par la vivacité de son esprit féroce & ambitieux au dernier point, il n'oublioit point cependant les plaisirs de l'amour, & mêloit au soin du gou-

vernement toutes les diſſolutions dont eſt capable un homme qui a le pouvoir en main, & que la laſciveté, le luxe & la débauche de la table ont dépouillé de toutes les vertus. De toutes les Dames qui s'étudierent à ſe l'attacher par leurs faveurs, la ſeule Vanoſſe réuſſit par ſes maniéres engageantes; elle l'arrêta ſi bien dans ſes chaînes, que juſqu'à ſon élévation aux premieres dignitez, qui le força de la quitter; il l'eût, & la quitta plutôt comme une légitime épouſe, que comme une ſacrilége concubine; il eſt vrai que ſa fécondité ſoutint tout à fait ſes charmes, & que quatre garçons & une fille qu'elle lui donna, l'aſſurerent pour toujours de ſa tendreſſe.

Céſar fut le ſecond des enfans mâles qu'elle eut, & ſi dans l'amitié de ſes parens il tint la place de l'aîné, ce ne fut point aucun agrément du corps

qui la lui donna, puisque la nature traçant son humeur cruelle sur son visage par des taches & des débords de sang, avertissoit tous ceux qui le voyoient de le fuir, & de l'avoir en horreur; mais il en fut redevable à la hauteur de son ame, à la vivacité de son esprit & à la dureté de son cœur, qui répondant au génie de l'un & de l'autre, temoignoient qu'il étoit capable de la fortune la plus élevée. Il reçut avec ses autres freres les premieres instructions & les premiers exemples de sa mere, dont le cœur corrompu ne lui inspira que les sentimens les plus indignes, tels que sont ceux de ne se point soucier que l'esprit se livrât ou non aux vices les plus honteux & les plus barbares, pourveu que le cœur ne fût sensible qu'à son seul interêt, que le discours fût toujours autre que la pensée, & qu'une perpétuelle dissimulation compo-

sât le visage selon le tems & selon les personnes. Quand il fut en âge de sortir d'entre les mains des femmes, on lui fit faire ses Humanitez, après lesquelles son Pere obtint pour lui du Pape l'Archevêché de Pampelune; quoique cet état ne fût gueres de son goût, & l'envoya ensuite achever ses Etudes à Pise. L'Ecole de cette Ville passoit alors pour la premiere de l'Italie par l'habileté de ses Professeurs, & par le concours de la Noblesse; les Princes & les Cardinaux élevés à la Pourpre dans un âge peu avancé, ne dédaignoient point de s'y aller perfectionner dans les Sciences; qui quoique ce Siécle fût très déréglé, se soutenoient pourtant dans une telle estime, qu'un Ecclésiastique sans leur secours ne pouvoit monter aux dignitez.

Là, César se conformant à l'usage s'apliqua comme les autres aux belles

Lettres & aux Loix, & en soutint des Theses publiques, avec tout l'éclat & le brillant possible ; cependant on pouvoit aisément s'apercevoir & par les exercices ausquels la force de son génie l'entraînoit, & par le dessous qu'il donnoit à l'étude, que ses inclinations étoient toutes guerriéres. Ses divertissemens ordinaires étoient de lutter, de courir, de faire l'exercice à pied & à cheval, de lancer un dard, & d'abattre d'un coup de sabre la tête à un Taureau dans sa course ; & l'adresse avec laquelle il executoit toutes ces choses découvroit en lui une fatale supériorité sur tous les hommes.

Cependant le S. Siége vint à vaquer après la mort d'Innocent VIII. de l'Illustre Famille de Cibo, qui ayant regné huit ans, mourut presque subitement à l'âge de soixante ans, l'an de Grace 1492. ses funérailles furent faites par tous les Or-

dres Ecclésiastiques avec les Cérémonies accoutumées, & la Populace toujours inquiéte & mécontente, s'en réjouit avec son insolence ordinaire; après quoi, pour lui donner un Successeur, les Cardinaux s'enfermerent dans le Vatican, au nombre de vingt trois; ce Corps, les absens compris, n'étant alors composé que de vingt-sept personnes.

Il dépendoit en ce tems-là du Souverain Pontife de conférer cette suprême Dignité à plus ou à moins de Sujets; mais jusqu'alors ils n'avoient point excédé ce nombre de vingt-sept; soit qu'ils voulussent en conserver l'éclat & le prix en n'y admettant que peu de ceux que leur mérite en rendroit dignes, ou que la faveur en aprochoit; soit que la politique humaine ne se fût point encore imaginé qu'elle pût à force de créatures faire tourner à son gré une élection, qui est

le seul ouvrage de la main de Dieu ; chimére, dont elle ne veut point reconnoître la vanité, encore qu'elle l'éprouve si souvent. Quoiqu'il en soit, il est certain que depuis ce tems les Papes qui furent les plus attachés à leurs interêts particuliers, & les plus ennemis des Cardinaux ; c'est-à-dire ceux qui ne respectent qu'en aparence cet Ordre Sacré, en persecuterent plusieurs, en dépouillerent quelques-uns, en emprisonnerent d'autres, en exilerent & en firent mourir, furent ceux mêmes qui en créerent avec plus d'excès ; ce qui obligea Sixte V. de glorieuse mémoire, de fixer par une sage Constitution le Collége des Cardinaux au nombre de soixante-dix, qui fut celui des vieillards que Moïse, par le commandement de Dieu, choisit dans tout Israël pour l'accompagner sur la Montagne où il devoit recevoir la Loy.

N'y ayant donc alors, comme j'ai dit, que vingt-ſept Cardinaux, il en entra vingt-trois dans le Conclave, pour procéder à l'élection d'un nouveau Pape. Rodrigues étoit le premier de tous par ſon rang, ſon autorité & ſes richeſſes ; mais le dernier à le prendre du côté du mérite.

Cependant il ſçut ſi bien employer tous les artifices dont il étoit capable, que par ſes ſoumiſſions, ſes hipocriſies, ſes diſcours, dont la force fut toujours extrême, & ſurtout par la grandeur de ſes promeſſes, il gagna les voix des Electeurs les plus conſidérables, qui ne ſe conduiſant que par des vuës particuliéres, & non par un vrai zéle, furent aiſés à tromper ; les autres, quoique plus ſages, ſuivirent néceſſairement, emportés par le ſeul torrent ; car ni l'éclat de l'Or, ni les beaux dehors dont il affecta de ſe parer, ne pûrent les éblouir. Ils virent

à plein la duplicité de son cœur, & la perversité de son ame; de sorte que par leurs suffrages s'ils le nommérent Souverain Pontife, ils prévoyoient cependant avec douleur que cette folle élection alloit mettre bien moins les clefs de S. Pierre, que l'épée de S. Paul, entre les mains d'un homme qui s'en serviroit pour la destruction de tous les autres : pressentiment que l'on ne reconnut que trop véritable, lorsque le repentir redoubloit le mal sans remédier à la santé. Les Cardinaux & les Barons Romains, qui par leur mauvaise étoile contribüerent le plus à cette élection, en fûrent par un juste Jugement de Dieu punis exemplairement. La suite de cette Histoire nous le fera voir dans les disgraces des Sforces, des Ursins, des Riares, du Cardinal Michel & des autres, qui s'étant vendus, l'un pour la Chancellerie, l'autre pour de superbes Pa-

lais ; celui-cy pour de riches Ameublemens, celui-là pour de gros Bénéfices, éprouverent à leurs dépens combien est vrai ce que sur ce sujet a écrit le Cardinal Eloy de Viterbe, que personne en cela n'a jamais failli impunément, que l'on ne s'est point laissé corrompre, & que l'on ne s'est point servi de mauvais moyens, sans sentir la main vengeresse de Dieu, qui devient d'autant plus pesante, qu'elle tarde à fraper le coupable.

Mais enfin, de quelque façon que l'élection ait été faite, le Cardinal Borgia fut élevé au Souverain Pontificat, & remplit le S. Siége sous le nom d'Alexandre VI. Les avis en fûrent aussitôt envoyés dans toutes les parties de la Chrétienté, & il n'y eut ni Prince ni Particulier qui ne condamnât hautement les Cardinaux, du moins d'imprudence, d'avoir remis le Gouvernement absolu de l'E-

glise entre les mains d'un homme qui étoit encore plein de vigueur, & qui sur la fin du Pontificat de son Oncle, n'ayant qu'une sous-administration dans les affaires, n'avoit pû s'empêcher de donner par ses dissolutions, ses rapines, ses violences & par toutes sortes de barbaries, n'avoit pû, dis-je, s'empêcher de donner un terrible échantillon de la méchanceté de son caractére.

On raporte de Ferdinand I. Roy de Naples, qui par l'élévation de son esprit & la finesse de sa politique, mérita d'être regardé comme un des plus habiles Princes de l'Univers, & qui sous le Pontificat de Caliste III. se vit sur le point d'être dépouillé de son Royaume, si la mort de ce Pape ne l'eût tiré de danger ; qu'aprenant cette nouvelle, il dit à ses confidens : je ne me réjouis aucunement de cette élection, & je ne pense point qu'un

homme ſenſé s'en puiſſe réjouir ; car Borgia a toujours été un méchant homme, & ſera de même un méchant Pape ; mais quand même il ſeroit bon, & que ſa nomination devroit plaire à toute la Chrétienté, elle ne doit jamais être agréable aux Rois de la Maiſon d'Arragon, quoiqu'il ſoit leur Sujet, & qu'il tienne de notre bienveillance les commencemens & les progrès de ſa fortune ; la raiſon en eſt que par tout où l'interêt d'Etat entre, il étouffe au premier beſoin la voix du ſang, & rompt les liaiſons de la parenté, & bien plutôt encore celle de Sujet & d'Obligé ; l'on penſe à ce que l'on eſt & à ce que l'on veut être, & point du tout à ce que l'on a été ; & ſi l'on réfléchit quelquefois ſur la baſſeſſe de ſon premier état, ce n'eſt jamais ſans chagrin, & ſans une maligne envie de voir, pour achever le tour de roue, tomber dans le néant d'où

l'on eſt ſorti ce que l'on a vû toujours au-deſſus de ſoy ; l'amour de la vengeance s'y joint auſſi, & ne manque point de groſſir ce que l'on a reçû par le paſſé de mauvais traitement ou d'offenſe, quelque inſéparable que ſoit l'une ou l'autre, de la condition de Sujet ; ce qui dans un eſprit mal tourné ne peut produire à la fin que de très méchans effets. Paroles vrayement dignes de la prudence de ce Grand Roy, & ſuffiſantes pour convaincre d'erreur les Politiques modernes, qui par un trop condamnable abus ſupoſent dans les Cardinaux nés Sujets de grands Princes, un attachement inviolable aux interêts de leurs Souverains naturels, qu'ils ont nommés le péché originel, par lequel ils les rendent ſuſpects à l'Egliſe & dans les grands honneur, & dans le cours des affaires, & les excluent tous ſans diſtinction du Pon-

tificat, dont leurs rares vertus & leur habileté consommée les rend bien souvent dignes ; ce qui est justement le contraire de ce que pensoit sur cela le Roy Ferdinand.

César Borgia, qui comme j'ai dit, étudioit alors à Pise, & que cette exaltation touchoit de si près, en reçut des premiers la nouvelle. A présent que de simples Soldats ne parviennent plus à l'Empire, & que l'on ne tire plus de Bergers de leurs hameaux pour les placer sur le Trône, un homme ne peut rien aprendre de plus agréable ni de plus avantageux pour lui que le Pontificat tombé dans sa Maison ; ainsi la joye qu'en ressentit César fut aussi excessive que l'étoient l'inquiétude de son esprit & la violence de ses desirs. Cependant comme le bien & le mal que l'on attend ne sont jamais si sensibles, le contentement de César ne fut point encore

aussi grand qu'il l'auroit été, par la ferme espérance que l'on dit qu'il nourrit toujours dans son cœur, & qu'il témoigna plus d'une fois dans ses entretiens familiers, de voir arriver un jour cet heureux moment; ce qu'il se promettoit sans autre fondement que cette idée chimérique, dont on se repaît d'ordinaire quand on s'interesse pour un Cardinal, que la Thiarre ne peut plus lui manquer aussitôt que l'âge a blanchi ses cheveux.

Dès ce moment il oublia ce qu'il avoit été, & ce que naturellement il pouvoit un jour redevenir, comme s'il n'y eut plus eû dans le monde de Grandeur que pour lui, & que l'élévation d'Alexandre, pour un court espace, lui dût assurer une fortune éternelle. Son esprit déréglé, à la vuë du champ que la fortune lui ouvroit si vaste & si propre à suivre tou-

tes ſes paſſions, ne ſe figuroit pas moins que de parvenir à l'Empire du Monde ; il lui ſembloit déja que les Sceptres tomboient à ſes pieds, que les Clefs des Villes ſe rendoient elles-mêmes entre ſes mains, que les Couronnes venoient ſe placer ſur ſa tête, & que l'Univers par ſes hommages étoit obligé de le reconnoître pour ſon Seigneur ; ainſi il ne put longtems ſoutenir les complimens compaſſés des Piſans, & dans l'impatience de recevoir les reſpects exceſſifs de Rome, il prit la poſte au plus vîte avec peu de ſes gens, pour y arriver. En effet il reçut à ſon abord, des Principaux de la Cour, les devoirs & les ſoumiſſions les plus humbles qui pouvoient le flater, & qui répondoient à l'idée que l'on avoit, qu'il auroit bientôt la Pourpre & le Miniſtére. Etant deſcendu de cheval au Vatican, il alla ſans s'arrêter baiſer les pieds du

Pape, qui l'attendoit, accompagné de plusieurs Cardinaux & de ses autres enfans. Sa Sainteté le reçut avec des témoignages d'affection très modérés, Elle l'embrassa, le baisa au front, & s'informa de sa santé & de son voyage; il répondit que sa santé n'étoit jamais meilleure que lorsqu'il s'agissoit d'offrir ses services à Sa Sainteté; que son voyage n'avoit pû être que très heureux, & que les légéres incommoditez qu'il lui avoit causé, étoient toujours restées fort au-dessous du plaisir sensible qu'il éprouvoit, en pensant que bientôt il pourroit, comme il faisoit à cette heure avec une joye extrême, lui rendre ses respects dans ce Siége, qui étoit si bien dû à son mérite. Alors le Pape se redressant sur son Siége; car il s'étoit courbé pour le recevoir, & le laissant toujours à genoux, prit un air plus sérieux, & lui parla dans ces termes,

d'un ton à pouvoir être entendu de tout le monde.

Nous sommes persuadés, César, que notre élévation au Souverain Pontificat, où la bonté Divine nous a fait monter, sans égard à notre peu de mérite, vous a causé une joye parfaite; vous nous la devez cette joye pour l'amour que nous vous avons toujours porté, & que nous vous portons encore; vous la devez à vous-méme pour votre propre interêt, puisque vous pouvez vous promettre de Nous tous les bienfaits dont vous vous rendrez digne; ce qui dans le Siécle présent n'est pas un médiocre bonheur; mais si dans la vivacité vous avez formé des desseins trop vastes, vous vous êtes trompé, & vos espérances seront déceuës: Nous disons la même chose à vos freres. Nous avons aspiré à la Papauté, nous l'avoüons, peut-être avec trop de passion, & pour y par-

venir nous avons épuisé l'industrie humaine, nous étant proposés, si nous pouvions l'obtenir, de travailler si sincérement à la plus grande Gloire de Dieu & du S. Siége, que la sagesse de notre conduite fit oublier nos fautes passées, & donnât à ceux de nos Successeurs qui ne voudroient pas marcher sur les traces des Saints du premier Christianisme, un exemple mémorable pour vivre du moins en dignes Pontifes. Dieu, qui a béni les moyens dont nous nous sommes servis, veut que nous en accomplissions la fin ; & nous nous presserons de nous acquitter de ce devoir, pour ne point attirer sur nous les rigueurs de sa Justice. Nous ne craignons en cela qu'un seul obstacle, qui est de nous trop embarasser de vos interêts ; mais nous sommes résolus d'y penser le moins qu'il nous sera possible, & nous prions Dieu de nous aider, de peur

que nous ne bronchions dans le chemin ; car un Pape ne peut broncher ſans tomber, ni tomber ſans faire un grand tort au S. Siége. Nous pleurerons juſqu'à la fin de nos jours les fautes qui nous ont fait connoître cette vérité ; & plaiſe à Dieu que l'âme de Caliſte, notre oncle, n'ait point à les expier plus encore que les ſiennes propres dans les flammes du Purgatoire. Il raſſembloit en lui toutes les vertus, & toutes ſes intentions étoient ſaintes ; mais il s'attacha à ſa famille, & nous aima en particulier ; il s'abandonna aveuglement à ſon inclination, & n'adopta que trop celle de ſes parens ; ainſi il accumula ſur un petit nombre de têtes les Bénéfices qui devoient être répandus ſur pluſieurs ; il entaſſa dans notre Maiſon des Tréſors dont il ne falloit point fruſtrer les pauvres, & qu'il ne devoit employer qu'à un bon uſage ; il dé-

membra de l'Etat Ecclésiastique le Duché de Spolette & d'autres puissans Domaines pour nous les donner en Fief, & commit à notre foiblesse la Vice-Chancellerie, la Préfecture de Rome, le Généralat de l'Eglise & toutes les autres Charges de l'Eglise les plus considérables, dont en toute justice il auroit dû revêtir ceux qui en étoient plus capables. On le vit, à notre considération, élever aux suprêmes dignitez, des gens qui n'avoient d'autre mérite que de tenir leur fortune de notre bienveillance, & en éloigner d'autres dont les talens nous étoient suspects. Dans l'esprit de dépoüiller Ferdinand d'Arragon du Royaume de Naples, il entreprit une guerre dont le succès tournoit à notre seul proffit, & dont le malheur seroit retombé sur le S. Siége; enfin se laissant gouverner par un homme qui disposoit de toutes choses selon son interêt

interêt particulier, il fit un notable préjudice à cette Chaire Apostolique & à sa réputation, & ce qui est d'une toute autre suite, il ne chargea pas peu sa conscience, & cependant, ô! justes Jugemens de Dieu! malgré tous ses soins il ne put mettre notre fortune hors d'atteinte, après sa mort, & de la fureur du peuple & de la vengeance de la Noblesse Romaine, qui se tenoit offensée de la faveur que nous avions donnée à la Faction qui lui étoit contraire; ce qui non-seulement nous précipita du faîte de nos honneurs, & nous enleva les Etats qui nous avoient été donnés, mais nous contraignit encore, pour conserver nos jours, d'éviter cette bourasque par un exil volontaire de nous & de nos amis. Ces cruels revers nous ont fait connoître combien Dieu se jouë des desseins des hommes, lorsqu'ils ne sont pas justes; & nous avons

apris par là qu'un Pape péche grandement quand il s'aplique plutôt au bien d'une Maison qui doit finir dans peu, qu'à celui de l'Eglise qui doit être éternel ; & qu'il n'est point de plus grande erreur que celle de ces politiques, qui ayant le gouvernement d'un Etat qui n'est point héréditaire dans leur Maison, prétendent élever leur grandeur sur d'autres fondemens que sur ceux d'une vertu bienfaisante à tout le monde, & donner à leur fortune quelque solidité, s'ils n'ont point un soin particulier, au milieu du calme, de laisser former un nuage qui puisse leur attirer une tempête ; je veux dire, s'ils n'évitent point de se faire des ennemis, puisqu'un seul d'entr'eux, qui a du bon sens, fait plus de tort que n'en peuvent reparer les fausses attentions de cent amis. Si vous & vos freres suivez la louable route que nous

vous recommandons, il n'eſt point de ſecours que vous puiſſiez deſirer de nous, que nous ne vous accordions auſſitôt ; mais ſi prenant un autre chemin vous vous imaginez que notre amour ſe rendra le Miniſtre de vos paſſions : vous verrez que nous ſommes Pontifes pour l'Egliſe, & non pour notre Maiſon, & que comme Vicaire de Jeſus-Chriſt, notre intention eſt d'executer ce qu'il a ordonné pour le bien de tous les fidéles, & non ce que vous jugerez à propos pour vos interêts particuliers.

Ce diſcours, que les actions démentirent bientôt, étant achevé, le Pape donna ſa Bénédiction à Céſar, qui étoit encore à genoux, & ſe levant, paſſa dans un autre apartement. Tout le monde demeura ſurpris d'un diſcours ſi peu attendu ; mais Céſar ſurtout en fut ſi troublé, que quelque effort qu'il fit pour diſſi-

muler ses sentimens, chacun pût lire sur son front l'agitation où le jettoit une pareille réception. Aussitôt que le Pape l'eût congédié, il remonta à cheval, & courut chez sa mere, moins impatient de la voir, que de décharger sa douleur dans son sein ; elle le reçut avec mille caresses qui calmerent sa premiere émotion, & acheva de le consoler, en lui répétant plusieurs fois à cœur ouvert qu'il se tranquilisât, & conçût sur sa parole une bonne espérance, qu'elle connoissoit mieux qu'un autre le caractére du Pape, & qu'elle sçavoit bien jusqu'où pouvoit aller la ferveur qu'il avoit fait paroître.

On ne peut point assurer positivement si le Pape alors parla sincérement, ou si ce ne fut qu'un artifice ; car l'on sçait que sa coutume étoit de dire les plus belles choses, lors même que ses actions étoient les plus

odieuses, soit qu'en se parant au-dehors de zèle & de vertu il crut par cet étalage éblouir les yeux du public, ensorte qu'il ne put discerner la méchanceté de ses actions sous le voile de ses belles paroles, soit que toujours emporté par la violence de ses passions, & dans les faits & dans les discours, il ne s'aperçut point qu'il se démentoit dans les uns, & se condamnoit par les autres; on trouve écrit d'un autre côté que dans le plus pressant de ses travaux & de ses dangers il sentit quelques rayons de ferveur, & eut quelques pensées de se corriger; ce qui peut faire croire que lorsqu'il parla si sagement à César, ces excès de faveur qu'il recevoit du Ciel, en montant sur le Trône Pontifical, avoient produit le même effet, & que touché de repentir pour ses fautes passées il avoit formé, en prenant les rênes de l'Eglise, les sages

résolutions qu'il témoigna pour lors. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que quelques détestables qu'ayent été la suite & la fin de son Regne, il eût un merveilleux commencement ; car non-seulement par ses soins vigilans, il fit venir à Rome une si grande quantité de bleds, que les Vieillards les plus avancés en âge ne se souvenoient point d'avoir vû une pareille abondance : mais encore, afin que les pauvres ne manquassent point des secours nécessaires pour en jouir, il leur fit distribuer des aumônes par tous les quartiers de la Ville. Et comme le bon ordre dans la Justice ne contribuë pas moins à la félicité du Peuple que l'aisance de la vie, il établit quatre Docteurs d'une probité reconnuë, pour juger les Causes Criminelles. Pour maintenir à leur tour les Juges dans leur devoir, il créa quelques Visiteurs de Prisons, dont la fonction

étoit de veiller à ce que l'on ne fît de tort à personne, soit par une injustice formelle, soit en retardant la justice qui étoit duë. Pour lui, outre l'attention qu'il avoit à faire remplir à chacun son ministére, voulant se montrer digne du haut rang qu'il tenoit, il étoit infatigable dans les affaires; & par l'ardeur avec laquelle il s'y livroit, il sembloit mettre tout son plaisir à s'acquitter de son devoir. Il donnoit audience à toute heure, à quelque personne que ce fût; & l'heureuse facilité de ses décisions sur les affaires les plus embroüillées, faisoit convenir tout le monde, comme le remarque le Cardinal Eloy, qu'il étoit véritablement né pour le Souverain Commandement. Si quelque fois, par zèle pour sa santé, on le prioit de se ménager dès l'abord, dans les soins du Gouvernement, pour pouvoir y fournir plus long tems; il

répondoit qu'il avoit été élû Pape pour écouter les autres, & non pour s'écouter lui-même ; que la Monarchie Ecclésiastique étant élective, il étoit ou de nulle ou de peu de conséquence qu'il en laissât par sa mort le Trône vacant, puisqu'il auroit bientôt un Successeur, qui seroit peut-être meilleur que lui. Il s'attacha encore à rassembler auprès de lui tout ce que la Chrétienté avoit d'Ecclésiastiques illustres dans les Sciences, Réguliers ou Séculiers, dont il avoit eû connoissance lorsqu'il n'étoit que Particulier, ou qu'il pût découvrir par les exactes recherches qu'il en fit faire depuis son exaltation, se promettant d'en remplir les Dignitez les plus considérables de l'Eglise ; ainsi sa Cour se trouva pleine d'Evêques & de Prélats fameux, entretenus sur le Trésor public, avec une magnificence convenable à leur état ; & la Ville

devint un Théâtre, où parut tout ce que l'Europe avoit de plus distingué.

Mais hélas! de quelque éclat dont brillât le matin, on ne vit point cependant lever le Soleil, comme dit le Cardinal sur l'autorité duquel je me fais l'honneur d'apüyer mon Histoire, la splendeur de ces actions ne partant point de la douce lumiére d'un Soleil qui pût donner un beau jour, mais du feu âpre de quelques éclairs, qui devoient être bientôt suivis de l'horreur d'une nuit profonde, de la tempête & de la foudre.

Les Cardinaux, les Ambassadeurs des Princes & la flaterie des Courtisans pressoient tous les jours Alexandre par mille priéres & par mille raisonnemens forcés de donner le Chapeau à César & à Jean Borgia, fils d'une de ses sœurs; comme si sans leur secours le timon de l'Etat n'eût pû être gouverné. Enfin, protestant de

la violence que lui faiſoient tant de ſollicitations, il conſentit à créer Cardinal Jean Borgia, comme étant le plus âgé Archevêque de Montréal, & lui ayant ſuccédé ſous le dernier Pontificat, dans le Gouvernement de Rome, & dans la Vice-Chancellerie, quoique d'ailleurs il fût très relâché dans ſes mœurs, & ſurtout abſolument abandonné à la débauche des femmes; auſſi ne ſoutint-il guéres la ſainteté qui convient à la Pourpre, ayant été infecté des premiers, & rendu preſque incapable de toutes les fonctions de ſon ráng, par ce mal honteux, qu'à l'arrivée des François à Naples, Dieu envoya pour châtier les diſſolutions des hommes.

Le Pape demeura ferme pourtant alors dans la réſolution de ne point conférer la Pourpre à Céſar, ſous prétexte qu'il n'en étoit pas encore digne, ni par l'âge, ni par l'expérience, ni

par aucun mérite particulier. Toutes fois pour l'en aprocher, outre quelqu'autres Dignitez Ecclésiastiques, il lui donna l'Archevêché de Valence, que lui-même dans sa plus petite fortune il avoit eû dès sa premiere jeunesse.

Dans ce tems où les Papes étoient maîtres de donner à leurs parens l'Investiture des Etats qui apartenoient à l'Eglise, les Grandeurs Laïques étoient bien plus recherchées que les Ecclésiastiques; & comme César avoit plus espéré de lui l'épée au côté que la Crosse à la main, il ne recevoit point de bon cœur les graces qu'on lui faisoit dans ce dernier état; néanmoins il fallut s'en contenter, la Harangue d'Alexandre, à son arrivée, lui ayant fait craindre de ne rien obtenir, & ne pouvant faire autrement que de laisser passer dans les Dignitez séculiéres, Jean, son frere aîné, apel-

lé par d'autres François, que le Roy de Castille & d'Arragon avoit déja honoré du Duché de Gandie. Il accepta donc l'Archevêché de Valence, dans le dessein de prendre conseil du tems, & s'il pouvoit une fois s'emparer de l'esprit du Pape & du maniement des affaires, de pousser sa fortune par la violence, jusqu'où elle pouvoit aller.

La gloire du S. Siége parut toute entiere au commencement de ce Pontificat. Les dépenses excessives que firent les Puissances étrangéres, & les respects qu'elles rendirent à Alexandre, montrerent la vénération qu'ils avoient pour la Thiarre ; comme d'un autre côté ce concours universel fit connoître à César l'état présent des affaires du monde, & les interêts particuliers de chaque Potentat. On a remarqué qu'outre les Ambassadeurs ordinaires des Couronnes, qui

pour la plûpart entretenoient à la fois un Laïque & un Ecclésiastique, il en vint d'extraordinaires de tous les Princes, que je nommerai dans la suite, pour reconnoître le nouveau Pape, lesquels par la magnificence de leurs Entrées, par le nombre & la richesse de leur suite, & surtout par leur mérite personnel, étant ou du Sang des Princes qui les envoyoient, ou les plus considérables de leurs Etats, donnoient un éclat à leur caractére.

Les Princes que l'on a marqués expressement, & peut-être en a-t-on oublié quelques uns, sont l Empereur, les Rois de France, de Castille & d'Arragon, d'Angleterre, de Bohême, de Hongrie, de Naples, de Portugal, de Pologne, d'Ecosse & de Navarre; les Républiques de Venise, de Gênes, de Florence, de Sienne, de Pise & de Lucques; l'Archiduc

d'Autriche, le Grand Duc de Lithuanie; les Ducs de Savoye, de Milan, de Ferrare; les Marquis de Mantouë & de Montferrat; le Comte Palatin, l'Archevêque de Mayence, l'Evêque de Cologne, le Soudan d'Arabie, les Seigneurs de Boulogne, Pérouse & des autres Villes de l'Etat Ecclésiastique, qui étoient possedées par diverses anciennes familles, sous le nom de Vicaires de l'Eglise.

Je suis descendu dans ce détail, afin que faisant comparaison de la splendeur dont brilla dans ce Siécle la Majesté Pontificale avec celle des deux suivans, on connoisse que le S. Siége n'a pas tant gagné dans le recouvrement de Boulogne, de la Romagne, de Perouse, de Ferrare, d'Urbin, de Pisaro, d'Uggubbio, de Sinigaglia, de Camerin, de Fermo & de plusieurs autres Villes de sa dépendance, dont il ne jouissoit point alors,

qu'il a perdu par l'héréfie de Luther & par l'aggrandiſſement prodigieux de quelques Princes, tant au-dedans qu'au-dehors de l'Italie, qui ont réunis plufieurs Couronnes fur leurs têtes ; car au lieu que chacune d'icelles féparément fe profternoit aux pieds du Souverain Pontife, toutes enfemble ont rendu comme immobiles fous leurs pieds, ceux qui les ont portées ; les ont defacoutumés des foins qu'ils rendoient auparavant au S. Siége ; & éblouiſſant par leur éclat les Puiſſances inférieures, ont attiré à elle les refpects que recevoit jufques-là le Pape, & comme Chef de l'Eglife, & comme Prince d'un des plus grands Etats qui partageaſſent alors l'Italie.

Cette foule d'honneurs dont Alexandre fe vit comblé, fortifiant fon mauvais caractére, ou ranima fes inclinations dépravées, ou fit tomber

le masque qui les couvroit ; de sorte que, suivant la fougue de ses passions, son cœur se gonfla d'ambition, s'abandonna aux plaisirs sensuels, & n'eut plus de sentimens ni de desirs que pour l'aggrandissement de sa Maison.

Ce fut dans cet esprit que la seconde année de son Pontificat, faisant une Promotion de douze Sujets d'un rare mérite, il eleva aussi au Cardinalat César, que nous nommerons desormais le Cardinal de Valence ; quoique dans tout le tems qui s'écoula depuis sa premiere Promotion, il n'eût donné aucune preuve de la vertu nécessaire pour un rang si sublime ; & qu'au contraire il eût fait connoître à tout le monde combien ses vices alloient deshonorer la Pourpre & le Ministére. Mais comme jusqu'alors il étoit sans exemple que l'on eût honoré du Chapeau un homme dont la

naiſſance étoit défectueuſe, le Pape eſſaya d'abuſer le monde, en faiſant prouver par des témoins ſupoſés qu'il étoit fils d'un autre pere ; ainſi la nouvelle dignité de cet homme, fondée ſui l'iniquité, le parjure & le ſacrilége, annonçoit par elle-même tous les crimes dont elle devoit être ſouillée. A peine le Cardinal, par cette nouvelle faveur, entra dans le champ de ſes vaſtes eſpérances, qu'il vit de loin s'élever un obſtacle qui le menaçoit d'une ruîne entiere, ou du moins d'arrêter pour long tems le ſuccès de ſes deſſeins & le cours de ſes paſſions éfrénées ; c'eſt ce qu'il faut clairement expliquer, & pour cela il eſt néceſſaire de remonter juſqu'à la ſource de ces événemens.

L'Italie étoit alors gouvernée par des Princes trop politiques, je veux dire trop jaloux de ſe ſurpaſſer les uns les autres dans la ſcience du Gouver-

nement ; trop soupçonneux & trop inquiets sur la moindre aparence de danger, quelque éloigné qu'il fût ; & surtout ayant trop bonne opinion de leur habileté, & se confiant trop sur leur adresse. Cette vaine émulation attira sur eux les plus grandes révolutions qui pouvoient troubler leur repos, & ils se les seroient épargnés, si à contre-tems, & avec trop de soin ils n'eussent point voulu les prévenir.

Ferdinand d'Arragon, Roy de Naples, étoit le plus âgé de tous ; il étoit aussi avant aucun d'eux entré en possession de la Souveraineté, & s'il n'étoit pas le plus puissant, du moins il n'en voyoit aucun qui le fût plus que lui, surtout depuis qu'il voyoit qu'il avoit éteint les derniers restes de la Faction d'Anjou, qu'apuyoit la Noblesse, & par une profonde Paix entretenu ce Pays dans une heureuse abondance. Sa sagesse étoit encore

au-dessus de sa puissance ; il lui étoit redevable, bien plus qu'à ses propres forces, de la conservation de son Royaume ; quoiqu'il le possedât illégitimement ; & c'étoit par elle qu'il avoit donné aux affaires d'Italie un certain équilibre qui les avoit empêché de se brouiller à son desavantage. Il redoutoit également les Etrangers & les Italiens, lorsque leur puissance pouvoit étouffer la sienne ; & tant que vécut Laurent de Médicis, très digne Prince de la République de Florence, qui ne lui cédoit ni en courage ni en sagesse, il entretint toujours avec lui & avec le Duc de Milan une Ligue offensive, & une si bonne correspondance, qu'assurés pleinement les uns des autres, ils étoient en état, par leur bonne union, de faire tête non-seulement à tout Prince Italien, mais même à quelque Roy de dehors que c'eût été, qui au-

roit épié le moment de profiter de leurs troubles. Mais comme Dieu, le plus ſouvent, lorſqu'il eſt forcé de châtier les Princes de leurs déréglemens, commence par leur ôter le ſens, afin qu'ils ſoient eux-mêmes les artiſans de leurs malheurs, Ferdinand lui-même fut le premier qui donna lieu de s'élever à ces nuages qui troublerent la ſérénité de l'Italie, & qui rompit cette union, dont dépendoit la propre ſûreté de ſon Royaume. Les Rois de Naples n'ont jamais vû les Papes de bon œil, non pas tant à cauſe de la Grandeur & du voiſinage de l'Etat Eccléſiaſtique, qu'à cauſe des Droits que le S. Siége a ſur ce Royaume, comme étant ſon Fief, qui ſoutenus des Armes temporelles & ſpirituelles, peuvent toujours faire de dangereuſes émotions chez un Peuple naturellement inconſtant & amateur de la nouveauté.

Ferdinand, plus qu'aucun autre, avoit ſujet de ne ſe point endormir, puiſque dès qu'il fut monté ſur le Trône, Caliſte III. entreprit le premier de l'en faire deſcendre, comme ne pouvant ſuccéder à Alphonſe à cauſe du défaut de ſa naiſſance. Il n'y eut point de Pape, ſi l'on en excepte Pie II. auſſi Partiſan de la Maiſon d'Arragon, qu'ennemi de celle de France, qui ne l'inquiétât par ſes Armes ou par ſes intrigues; juſques-là qu'Innocent VIII. lui-même, dont le caractére étoit abſolument opoſé à ces troubles, ne put réſiſter aux puiſſantes inſtances des premiers Barons de ce Royaume, & lui déclara auſſi la guerre; mais n'étant pas content du ſuccès, il fit la paix au plus vîte, & rentra dans le repos auquel ſon génie le portoit. Ainſi Ferdinand jouit pendant quelques années d'une profonde tranquilité; mais lorſqu'il vit

Alexandre succéder à Innocent, ses inquiétudes redoublerent plus que jamais, & comme dans le cœur des Princes les plus attentifs à leurs interêts, la crainte & le soupçon ne s'éteignent point sans avoir auparavant par toutes sortes de moyens pourvû à leur sûreté, le Roy qui ne vivoit certainement que pour regner, ne négligea point l'ombrage que lui faisoit la Grandeur formidable du nouveau Pontife ; ainsi en voulant se fortifier davantage contre ce qu'il en pouvoit craindre, il rompit l'équilibre, qui seul conservoit la paix de l'Italie, & dont dépendoit la conservation de ses Etats propres.

Laurent de Médicis étant mort, son fils Pierre lui ayant succédé dans ses Biens & dans le Gouvernement de la République, sans hériter de son discernement & de sa sagesse, Ferdinand, qui n'avoit été lié avec le Pere

que d'une amitié générale, qui cependant avoit éloigné du Ciel de l'Italie tout ce qui auroit pû le salir, essaya de s'attacher le fils plus étroitement, & réussit à le faire entrer dans ses interêts. Il entretint d'abord avec lui une intelligence particuliere & un commerce d'avis & de conseils; ensuite il fit ensorte que François Cibo, fils naturel d'Innocent, & cousin de Pierre, vendît à Gentil Virgile Ursin, son parent, & celui de Pierre, Anguillara, Cervétri, & quelques autres petits Châteaux aux environs de Rome, pour la somme de quarante mille Ducats, dont il paya lui-même une partie. Son dessein en cela étoit de tenir le Pape en bride, & il comptoit qu'il n'oseroit jamais remuer lorsqu'il verroit à sa porte augmenter si fort en puissance un des premiers Barons Romains, Chef du Parti des Guelphes, comme Prospere & Fabrice Colonne,

qui étoient aussi à la tête des Gibelins. Ces négociations inquiéterent extrémement Ludovic le More, Duc de Milan, auquel d'ailleurs les desseins de Ferdinand & d'Alphonse, Duc de Calabre son fils, étoient fort suspects, à cause que son neveu Jean Galeas, dont il avoit usurpé l'Etat, avoit épousé Isabelle, fille d'Alphonse, & petite fille de Ferdinand.

Cette acquisition que fit Virgile Ursin, par le moyen du Roy de Naples, ne déplut pas moins au Pape, qui étoit déja vivement offensé du refus que Ferdinand & Alphonse avoient fait de donner les mains à aucune Alliance entre la Maison d'Arragon & la sienne ; Alliance qu'il avoit projettée pour être le fondement solide de sa Grandeur future. Ces dispositions faciliterent à Ludovic les moyens de faire entrer Sa Sainteté dans les violens projets, que pour

ſa propre conſervation, il avoit médité contre le Royaume de Naples. Charles VIII. regnoit alors en France, l'un des plus puiſſans Rois, qui depuis les premiers de ce nom avoient porté cette Couronne, & qui brûlant d'amour pour la gloire, ne cherchoit que l'occaſion d'en acquérir par quelque grande entrepriſe. Ludovic, croyant trouver en lui un Prince propre à porter dans l'Egliſe le feu qu'il lui préparoit, réſolut de mettre tout en œuvre, par ſes Ambaſſadeurs & par ceux du Conſeil qu'il avoit gagné, pour l'engager à entreprendre la conquête du Royaume de Naples; & il fit enſorte que le Pape agît pour le même ſujet, mais avec plus de ſecret & de précaution. Ce Prince aimoit trop les Armes & le mouvement pour qu'ils ne réuſſiſſent pas dans leurs deſſeins; ainſi il ſe diſpoſa bientôt à paſſer en Italie, & il en fit faire

les préparatifs tant par Mer que par Terre, publiant que la conquête de Naples lui ouvriroit le chemin pour aller attaquer les Turcs, qui faisoient tous les jours de nouveaux progrès dans les Etats de la République de Venise, & menaçoient toute la Chrétienté. On faisoit même courir le bruit en France, soit pour flatter le génie du Roy, soit pour confirmer ce qu'il déclaroit de ses desseins, que c'étoit lui qui devoit accomplir de certaines prédictions, qui promettoient à cette Couronne l'Empire de l'Univers, & vérifier ce que disoient de lui les Astrologues; que comme le huitième de ce nom il devoit regner du Levant au Couchant. Il n'est pas possible d'exprimer le chagrin qu'eûrent le Pape & le Valentinois, de la promte résolution de Charles; quoique conjointement avec Ludovic, ils y eussent contribué par les instances de leurs

Ministres ; car leurs paroles étant toujours contraires à leurs pensées, plus le succès répondoit aux unes, plus il trahissoit les autres. En effet si Alexandre, de concert avec Ludovic, avoit fait naître dans l'esprit de Charles le dessein de conquérir Naples ; ce n'étoit point qu'il souhaitât aucun changement dans ce Royaume, ni même dans l'Italie, puisqu'il n'y voyoit que du mal à attendre, sans qu'il lui en revint aucun profit ; mais il vouloit, par la crainte qu'en auroient Ferdinand & Alphonse, les obliger de condescendre à ce qu'il desiroit, à quoi ils ne se prétoient point de bonne grace, tandis qu'ils n'avoient pas besoin de lui, & certes il ne se trompa point en cela ; car Ferdinand ne vit pas plutôt les éclairs qui partoient de la France, que craignant d'être écrasé de la foudre, il eut recours à l'Eglise, se mit humble-

ment ſous la protection de S. Pierre, & implora, comme dans une cauſe commune, le ſecours de celui qui tenoit ici-bas ſa place. Il envoya à Rome Dom Féderic, Prince d'Altamure, Duc d'Andrie & Grand Amiral du Royaume, avec tout l'apareil qui pouvoit le plus flatter la vanité des Borgia; il lui permit, pourveu qu'il vint à bout de conclure un Traité avec le Pape, de lui accorder généralement tout ce qu'il demanderoit, puiſque quelque avantageux, & de quelque conſidération que cela pût être, ou pour lui ou pour ſa Maiſon, ce n'étoit rien au prix de la conſervation d'un Royaume; ainſi l'Alliance que l'un deſiroit, & la Ligue qui faiſoit la ſûreté de l'autre, fûrent bientôt arrêtées. Mais comme alors la coutume de la Cour Romaine étoit de ſe ménager toujours dans les Traités, & par adreſſe & par équivoques,

de certaines ouvertures pour s'en retirer, ou pour passer plus avant, Alexandre ne souffrit point qu'on publiât dans ce tems les Articles les plus importans pour Ferdinand.

Il ne réussit pas de même du côté de la France; car son jeune Monarque n'eût pas plutôt envisagé la gloire qui lui reviendroit de son entreprise, qu'il se donna tout entier aux soins qui pouvoient lui en procurer le succès. Le Pape qui l'avoit engagé à la Conquête de Naples, s'étant séparé de Ludovic, fit des éforts inutiles pour l'en détourner, soit qu'il employât ses Nonces, soit qu'il parlât aux Ambassadeurs de ce Prince, qui étoient à Rome, soit qu'il lui adressât des Brefs au commencement, remplis de priéres & d'avertissemens paternels, & dans la suite accompagnés de remontrances & de menaces des Censures Ecclésiastiques. C'est ainsi que Dieu,

pour montrer quel eſt l'aveuglement de ceux qui ſe confient plutôt en leurs propres forces qu'en la ſienne ſe plaît à leur faire rencontrer les dangers & les précipices, là même où ils penſoient en plus grande aſſurance travailler à leur grandeur.

Charles s'étant aſſuré de l'amitié de ſes voiſins aux dépens, à la vérité, de pluſieurs Droits de ſa Couronne, & de pluſieurs Provinces qui n'ont été recouvrées depuis que par de longues & ſanglantes guerres, fit prendre la route de Naples à une grande partie de ſon Armée, qu'il ſuivit bientôt en perſonne avec l'autre.

Ferdinand connut toute la force du coup qu'on alloit lui porter; il vit ſa chute certaine & irréparable, & l'éfroi qu'il en eut fut ſi grand, qu'il le précipita dans le tombeau. Ce ſage Roi ne méritoit pas de ſurvivre à ſa Grandeur.

Alphonſe lui ſuccéda, & commença ſon Regne avec l'année 1494. il envoya auſſitôt des Ambaſſadeurs à Alexandre, chargés de riches préſens pour lui & pour le Cardinal, ſous prétexte de prêter le ſerment ordinaire d'obédience; mais en effet pour obtenir du Pere, par l'interceſſion du Fils, l'Inveſtiture du Royaume de Naples, que les Papes précédens n'avoient accordée à Ferdinand que pour ſa vie, parce qu'ils n'avoient oſé ni pû tout à fait la lui refuſer. Il ſouhaitoit encore que l'on envoyât un Légat Apoſtolique pour le couronner ſolennellement, & ce qui étoit d'une bien plus grande conſéquence, que l'on confirmât le Traité qui avoit été fait avec Ferdinand; car ſur la fin des jours de ce Prince, le Pape avoit fait ſentir qu'il n'étoit pas encore bien ſtable, & qu'il pouvoit changer, peut-être afin que le

péril croissant il pût tirer un meilleur parti, peut-être afin que dans la crainte de perdre son amitié dans une conjoncture où elle étoit si nécessaire, ce Roy engageât à retourner à Rome le Cardinal de la Roüere, du Titre de S. Pierre ès liens, qui passoit pour être son intime ami. Ce Prélat soupçonnant que l'on en vouloit à sa vie, pour enrichir de ses dépouilles le Cardinal & ses freres, s'étoit retiré très sagement l'année précédente à Ostie, dont il étoit Evêque, en qualité de Sous-Doyen du Sacré College. La Citadelle de cette Ville, par sa force & par sa situation, étoit d'une extrême conséquence dans les troubles qui se préparoient, & Alexandre ne la voyoit point de bon œil entre les mains d'une personne qu'une défiance ouverte éloignoit absolument de ses interêts, & qui outre qu'il possedoit dans le Territoire de Rome, Grotta, Ferrata

& Romiglionne, avoit un nom dans Rome, même un Parti assez puissant pour y causer de grandes révolutions.

Cependant la soudaine Arrivée du Roy de France tranchoit court sur les finesses & sur les irrésolutions, aussi le Pape conclut-il une seconde fois la Ligue qu'on lui demandoit, & consentit enfin à la publication des Articles qui étoient tels.

Qu'entre le Pape & le Roy de Naples il y auroit Alliance défensive, avec un secours mutuel d'un certain nombre de Troupes.

Que le Pape donneroit à Alphonse l'Investiture du Royaume de Naples, & en diminueroit le tribut.

Qu'il envoyeroit à Naples un Légat Apostolique pour le couronner.

Qu'il donneroit le Chapeau de Cardinal à Dom Louis d'Arragon, fils de Dom Henry, frere naturel d'Alphonse.

Que le Roy de son côté payeroit au plutôt trente mille Ducats au Pape.

Que le mariage de Dona Sanche, fille naturelle d'Alphonse, & de Dom Guiffré, l'un des derniers fils de Sa Sainteté, se feroit dès-lors, pour être consommé quand les Parties seroient en âge.

Que Dom Guiffré auroit en forme de Dot la Principauté de Squillace, le Comté de Cariati, une Pension de dix mille Ducats, une Compagnie de cent hommes d'Armes, entretenuë aux dépens du Roy, & le Protonotariat, qui est une des sept premieres Charges du Royaume ; à condition cependant que pour gage de la foy d'Alexandre, il passeroit dans les Etats de son beau-pere (condition honteuse, mais que méritoit bien un homme qui avoit rendu sa foy suspecte.)

Que par dessus cela le Duc de Gan-

die, fils aîné du Pape, seroit pourvû par le Roy d'une Terre de douze mille Ducats de rente, & de la premiere Charge qui vaqueroit dans les sept principales du Royaume, & que durant la vie de son pere il lui entretiendroit une Compagnie de trois cent hommes d'Armes, qui seroient au service des deux Princes quand ils en auroient besoin.

Que le même Roy pourvoiroit le Cardinal de Valence des plus riches Bénéfices de ses Etats, qui vaqueroient ou qui pourroient vaquer dans la suite.

Et qu'enfin il feroit tout son possible pour que le Cardinal de S. Pierre ès liens retournât à Rome, & qu'au cas que ses persuasions ne gagnassent rien sur la fermeté de ce Prélat, il aideroit le Pape à recouvrer la Roche d'Ostie. Cette derniere condition eut bientôt lieu, car le Cardinal n'osant

se fier à la foy des Catalans, comme il lui échapoit souvent de le dire, fut si peu dans le goût de retourner à Rome, que craignant quelque trahison au milieu de tant d'intrigues, il s'enfuit tout d'un coup sur un Brigantin armé, laissant Ostie assez bien munie en garde à son frere, qui étoit Préfet de Rome. Il aborda à Savonne, lieu de sa naissance, & passa ensuite à Avignon, dont il étoit Légat, d'où le Roy Charles, par mille marques d'estime qu'il lui donna, l'engagea de remonter jusqu'à Lyon, où il se trouvoit alors accompagné de toute la Noblesse Italienne, qui mécontente de sa fortune présente, cherchoit à lui donner une autre face dans le desordre des affaires.

Cependant le Pape, pour le Couronnement d'Alphonse, nomma Légat, *à Latere*, le Cardinal de Montéal son neveu, qui se rendit aussitôt à Na-

ples avec l'apareil le plus capable, selon la vanité des Borgia, de faire éclater dans le monde la Grandeur d'un Légat, neveu d'un Pape regnant, & l'estime que l'on avoit pour un Roy, dont on faisoit un parent & un ami. Dom Guiffré y alla aussi pour épouser Dona Sanche, selon qu'il étoit porté dans le Traité.

Mais quoique Alexandre eût véritablement intention d'agir de concert avec Alphonse, pour traverser les Armes Françoises dans l'entreprise de Naples ; néanmoins pour être toujours en état de suivre les événemens, il chargea le Légat, après qu'il auroit couronné Alphonse & marié Dom Guiffré, d'engager ce Prince habilement, & comme de lui-même, à accorder à la tendresse d'un pere déja avancé en âge, la consolation de voir auprès de soy l'espoir & le soutient de sa Maison, dans la personne des nou-

veaux mariés. Alphonse, qui ne desiroit rien tant que de s'assurer de l'amitié du Pape, & à qui la situation de ses affaires la rendoit plus précieuse encore & plus délicate, se rendit aux prieres du Cardinal, & consentit pour la satisfaction du Pape, que les deux Epoux passassent à Rome sans tarder plus long tems. Ils en prirent donc le chemin, & Alexandre, par un excès de vanité, ayant fait sentir qu'il desiroit que la Ville leur préparât une magnifique Entrée, le Cardinal de Valence, qui n'étoit jamais plus son fils que lorsqu'il falloit soutenir ses desirs éfrénés, puisque lui-même n'avoit ni modération, ni modestie, ni respect de quelque chose que ce fût, lorsqu il s'agissoit des plaisirs, des desseins & des intérêts de sa Maison; le Cardinal de Valence, dis-je, donna ses soins, en invitant lui-même, en faisant agir ses Confidens, & en en-

voyant par tout des Couriers du Pape, pour que les nouveaux Epoux fussent reçûs avec tout ce que la Cour avoit de plus honorable & de plus flateur.

Lénonce Borgia, qui étoit mariée à Jean Sforce, Seigneur de Pesare, aussi ambitieuse & aussi ardente que son frere, ne contribua pas moins que lui à la magnificence de cette réception, en invitant de son côté toutes les Dames; car comme son pere l'aimoit extraordinairement, elle avoit en cette Cour une autorité dont nulle autre avant elle n'avoit joui.

Dom Guiffré & Dona Sanche fûrent donc reçûs avec une pompe plus grande que l'on n'avoit pensé, chacun ayant obéi avec plus de bassesse qu'il n'y avoit eû d'orgueil dans le commandement. Le Pape qui en avoit été l'auteur, y mit la derniere main; il les reçut sur son Trône, & le Trône même, la Salle où il étoit éle-

vé, le nombre des Cardinaux & des Seigneurs, qui s'y étoient rendus, auroient fait prendre cette Assemblée pour un Consistoire public, si l'on n'y eût pas vû les premieres Dames de la Ville, si les Coussins préparés pour Dona Sanche & Dona Lucréee, & les discours qui s'y tinrent, n'eussent pas plutôt représenté la Cour du dernier Roy d'Assirie, que le Consistoire d'un Pontife Romain, dont toutes les actions doivent avoir l'odeur de la Sainteté qu'il prend pour son nom. Cette réception se fit la veille de la Pentecôte, & ce qui se passa le jour de cette grande fête y répondit parfaitement. Voici ce qu'en écrit le Maître des Cérémonies dans son Journal.

Le Pape alla dans l'Eglise des S. S. Apôtres, ses filles Sanche & Lucréce s'assirent auprès de lui sur le Pupitre de Marbre, où les Chanoines de S. Pierre ont coutume de chanter l'Epi-

tre & l'Evangile, occupant avec quantité d'autres femmes tout le Pupître & un grand espace autour, au grand deshonneur de la Religion, & au grand scandale du Peuple. C'est ainsi que dans Rome & dans Naples on perdoit en vaines pompes le tems & l'argent, comme si l'on se fût endormi sur la ruïne prochaine, dont on étoit menacé, pendant que les François, tout autrement attentifs à leurs interêts, faisoient déja briller les feux qui devoient consumer l'Italie.

Le Roy Charles avoit équipé une puissante Flotte dans les Ports de Marseille, de Villefranche & de Gênes, cette derniere Ville étant alors à sa dévotion, à cause de la Faction Adorne & de Jean-Louis de Fiesque, qui la tenoient pour le Duc de Milan. Ces préparatifs firent croire qu'il feroit l'entreprise de Naples par Mer,

comme Jean d'Anjou, fils de René l'avoit auparavant tenté contre Ferdinand. Cependant pour s'assurer tout à fait de Gênes, qui lui étoit très importante contre les entreprises que le Cardinal de S. Pierre ès liens avoit découvert, que les Arragonois tramoient par le moyen des Frégoses, d'Objet de Fiesque & des autres bannis, il avoit fait passer dans cette Ville trois mille Suisses, sous la conduite du Bailly de Dijon, son intention étant de les faire marcher ensuite où son service le demanderoit. Il avoit aussi envoyé dans le Milanois une partie de sa Gendarmerie; le Seigneur d'Aubigny, qui étoit pour lors à Milan, en qualité d'Ambassadeur auprès des Princes Italiens, devoit en prendre le commandement, pour former un Corps d'Armée dans la Lombardie, avec le secours des Gendarmes Italiens; ces Gendarmes étoient con-

duits sous la Banniere Royale, par Jean-François de S. Severin, Comte de Gaiazze, de Galiat Pic, Comte de la Mirandole, & de Rodolphe de Gonzagues, & devoit être grossi de cinq cent autres, que le Duc de Milan s'étoit obligé d'entretenir à ses dépens.

Alphonse voyant que la Guerre étoit inévitable, songea à s'aboucher avec le Pape, & par ses Ambassadeurs lui fit proposer une entrevuë ; Alexandre, qui n'y avoit pas moins d'interêt que lui, y consentit sans peine. Le lieu du Congrès fut Vescovato, Terre dans la banlieuë de Rome, apartenante à Virginius Ursin ; ils la choisirent, ou parceque la peste commençoit à s'élever dans Rome (fleau qui suit ou qui précéde ordinairement en Italie les irruptions des Etrangers) ou parceque l'amitié d'un Baron Romain si puissant, leur étant extrême-

ment utile, l'un & l'autre cherchoient même avec affectation les occasions de témoigner la confiance qu'ils avoient en lui. Le Pape s'y rendit le premier avec quelques Cardinaux, escorté de cinq cent chevaux & d'un gros Corps d'Infanterie, & suivi seulement de ses Officiers les plus nécessaires. Le Roy arriva après, ayant mille chevaux à sa suite, & bon nombre d'Infanterie. Le Cardinal de Valence, à la tête de six Cardinaux, alla au-devant de lui jusqu'au-delà des confins de cette Terre, & il en fut reçû avec des marques d'honneur & d'amitié, plus proportionnées au besoin présent, qu'à l'estime qu'il avoit pour sa personne. Sa Majesté placée entre les deux plus anciens Cardinaux, fut de là conduite tout droit où le Pape l'attendoit, à qui il baisa les pieds, le genouil & la main.

Ce devoir rendu, Sa Sainteté se

leva, l'entretint auprès d'une fenêtre l'espace d'un demi quart d'heure, & le fit après conduire par les mêmes Cardinaux à l'apartement qui lui avoit été préparé. Ils se virent plus long tems le soir même dans la Chambre du Pape, où le Roy retourna, & le lendemain dans celle du Roy, où le Pape alla lui rendre sa visite. Au reste, tout le tems qu'Alphonse n'employa pas à traiter avec Alexandre, il essaya de le passer en s'entretenant avec le Cardinal de Valence, sur les affaires présentes, bien moins pour s'ouvrir à lui & concerter ensemble, que pour essayer de pénétrer ses desseins; mais il le trouva dans sa politesse si dissimulé, que quoiqu'il entrevît, malgré le secret inaccessible dont ce cœur double se couvroit, quelques lueurs de projets, d'autant plus violens, que la nuit qui les envelopoit étoit profonde, il sentit pourtant qu'il

seroit impossible de sçavoir au juste ce qu'il prenoit tant de soin de cacher. Cette entrevuë finit par un repas où se trouverent le Pape & le Roy, & à la fin duquel le dernier fit présent à Sa Sainteté d'un Bassin & de deux Vases d'Or, de la valeur de trois mille Ducats; Présent, que quoiqu'il parût aujourd'hui trop petit pour être offert à un Prince, même par un Particulier, & de ceux qui ne montent aux honneurs que par les dégrez de la richesse, cependant en ce tems-là étoit regardé comme digne de la magnificence d'un Roy. En effet, Christophe Colomb avoit bien dès-lors découvert le nouveau monde, peut-être autant pour le bien de sa Patrie, que pour celui des Rois de Castille & d'Arragon; mais on n'avoit pas encore tiré du sein des Indes les Trésors immenses qui ont si fort accru le luxe de l'Europe, & qui devroient avoir éteint cette dé-

testable soif des richesses, qu'il faut d'autant moins espérer de voir finir, qu'elle tourmente avec le plus d'empire les cœurs de ceux qui devroient la combattre.

Cette entrevuë servit à prendre des mesures pour traverser les desseins des François, en portant la guerre dans leur pays, soit par Mer, soit par Terre, & qui bien executé, disoit Alphonse, rangeroit la fortune de leur côté. Je n'entrerai point dans le détail du succès de ces conseils, décrits pleinement par tant d'habiles Ecrivains, puisque la Vie du Cardinal de Valence étant le principal sujet de mon Histoire, il me suffit de toucher ce qui peut lui servir d'éclaircissement. Je dirai seulement en gros que l'entreprise que Dom Fédéric, frere d'Alphonse, fit sur Gênes, avec une puissante Flotte, sous la conduite & à la faveur des Bannis, réussit aussi

peu que celle de Ferdinand, Duc de Calabre; qui avec une Armée considérable ayant passé par la Romagne, étoit entré dans la Lombardie, pour exciter dans le Milanois quelque révolution en faveur de Jean Galeas son beau-frere, auquel les Peuples étoient fort attachés, & qu'ils ne voyoient qu'avec peine oprimé par son oncle. Que l'étonnement du Pape fut extrême quand il vit, au premier pas que fit le Roy de France en Italie, les Colonnes se ranger du côté de ce Prince, & lui enlever, au nom du Cardinal de S. Pierre ès liens, la Roche d'Ostie, qu'il avoit peu auparavant prise sur Jean de la Rouëre, Préfet de Rome; que cette perte le fit résoudre à rapeller les Troupes qu'il avoit données au Duc de Calabre, & qui servoient sous lui dans la Romagne. Que la chute soudaine des Médicis ouvrit au Roy Charles toute la

Toscane,

Toſcane, qu'il traverſa en Maître juſqu'à Florence, & que les heureux ſuccès de ſes Armes couvrirent ſes ennemis de terreur & de confuſion.

Alexandre & le Cardinal de Valence, éblouis des beaux raiſonnemens de ceux qui les engageoient dans une guerre qui n'étoit ni néceſſaire ni avantageuſe au S. Siége, ou peut-être ſeulement flatés de l'eſpérance aſſez ordinaire, de faire échouer ce que l'on craint, & arriver ce que l'on deſire, s'étoient imaginés que le moindre obſtacle ſuffiroit pour arrêter la fougue des François, mettre le deſordre dans leurs Troupes, & les faire périr faute de vivres & d'argent, & des autres munitions néceſſaires pour une guerre ſi difficile & ſi éloignée. Mais quand ils virent que l'Armée de Charles avoit paſſé comme en triomphe par la Toſcane, que l'Avant-Garde, commandée par le

Prince de Salerne & le Seigneur de Sérénon, s'étoit avancée jusqu'à Ostie, en protestant cependant toujours de n'en point vouloir à l'Etat Ecclésiastique, & que les Troupes de Colonne, ayant défendu Nettuno, & obligé Alphonse à en lever le Siége, étoient sur le point de s'unir aux François pour se venger des injures qu'ils avoient fraîchement reçuës des Borgia, ils compterent leur perte prochaine & infaillible. Or comme dans les périls pressans on embrasse souvent, pour se sauver, des moyens qui dans un autre tems seroient plutôt regardés comme des maux que comme des remédes, ils résolurent entr'eux que le Cardinal iroit à Marino, Terre apartenant aux Colonnes, où s'étoit retiré tout à coup le Cardinal Ascagne Sforce, s'enfuyant du Palais Pontifical, qui ne lui sembloit pas sûr, quelque obligation qu'on lui eût, & y resteroit en

ôtage pendant que le même Cardinal retourneroit à Rome, & iroit trouver le Roy Charles, pour moyenner quelque accord entre le Pape & lui; car ce Prince n'avoit pas voulu écouter François Picolomini, Cardinal de Sienne, qui parvint au Pontificat après Alexandre, sous le nom de Pie III. que l'on avoit déja député pour le même sujet, sa personne ne lui étant point agréable à cause de Pie II. son oncle, qui se déclara ouvertement pour la Maison d'Arragon, contre celle d'Anjou. En effet le Cardinal Ascagne se rendit à Rome, où il eut avec le Pape plusieurs entretiens particuliers, & en reçut des témoignages d'amitié qui faisoient connoître combien, dans cette extrémité, l'interêt l'emportoit dans son cœur sur le desir de la vengeance. On tint ensuite un Consistoire, dans lequel il fut résolu qu'il passeroit à Florence, où de

moment à autre on attendoit le Roy, pour faire s'il étoit poſſible quelque accommodement avec Sa Majeſté.

Au ſortir de ce Conſiſtoire le Cardinal Aſcagne ſe mit en chemin vers le lieu de ſa Légation, & comme ſon départ de Rome levoit tous les ſoupçons que l'on pouvoit concevoir de la mauvaiſe foy d'Alexandre, les Colonnes conſentirent que le Cardinal de Valence retournât à la Cour de ſon Pere, où il avoit une impatience extrême de ſe retrouver, pour entrer dans les Traités dont on cherchoit à ſe fortifier contre les Armes Françoiſes, & contre tout ce qu'elles pourroient attenter pour oprimer le Pape & ruïner entierement ſa Maiſon.

Cependant Charles avoit fait une Entrée à Florence des plus magnifiques & des plus glorieuſes; car la République n'ayant pas jugé à propos d'attirer la guerre dans ſes Etats pour

en exemter ses voisins, outre les honneurs qu'elle lui rendit, résolut encore de lui faire un pont d'or pour sortir de ses Terres & poursuivre son entreprise; Elle s'obligea donc de lui fournir, à de certaines échéances, de grosses sommes d'argent, de garder chez elle deux de ses Ambassadeurs, sans la participation desquels on ne pourroit tenir aucun Conseil de Guerre, & de remettre entre les mains de Sa Majesté, toutesfois sous de bonnes conditions, Pise, Livourne, Pierre Sainte, Sérézane & Sérézanello.

Charles, qui sentit la finesse de cette politique, ne voulut point entendre aux propositions du Cardinal Ascagne, qui lui parloit pour le Pape & le Roy Alphonse, certain que le premier n'auroit ni l'assurance ni la force de lui résister, & son dessein étant de s'accommoder séparément avec lui; mais voyant que dans la frayeur où

Alexandre & le Cardinal de Valence étoient plongés par les remords de leur conſcience, ils s'attachoient paſſionnément à vouloir l'éloigner de marcher droit à Rome pour les raſſurer, afin d'inſtruire l'Europe de ſes intentions, il publia des Lettres Patentes dans la forme qui ſuit.

„ Charles, par la grace de Dieu, „ Roy de France : A tous les Fidéles „ Chrétiens qui ces préſentes Lettres „ verront, zèle pour la Foy Catholi- „ que, & Salut éternel dans le Sei- „ gneur. Les ravages extraordinaires „ que les Turcs continuent de faire „ tous les jours, les déſolations des „ Provinces Chrétiennes, la ruîne des „ plus floriſſantes Villes, l'extinction „ des Peuples entiers, en un mot les „ cruautez inoüies que ces Peuples „ barbares ont exercées depuis cin- „ quante ans ſurtout ce qui portoit le „ nom de Chrétien, ainſi que nous

l'avons apris par gens dignes de «
foy, nous ont fait desirer, en mar- «
chant sur les traces des Rois très «
Chrétiens, nos Ancêtres, de nous «
oposer de toutes nos forces à ce tor- «
rent impétueux qui menace toute la «
Chrétienté, & de donner par nos «
généreux éforts une borne à ces vio- «
lences. Ainsi Dieu nous ayant fait la «
grace de donner la paix à nos Peu- «
ples, nous avons résolu de n'épar- «
gner ni soins, ni dépenses, ni même «
notre Personne, pour retirer des «
mains des Turcs la Terre Sainte & «
& les autres Pays qu'ils ont enva- «
his; c'est ce qui nous a fait quitter, «
malgré le sentiment contraire des «
Princes & Seigneurs de nos Etats, «
notre très chere Epouse, notre fils «
unique & notre Royaume tranquile «
& florissant, les mettant sous la gar- «
de de Dieu, dont nous prenons la «
cause en main & sous la protection «

„ du Vicaire de Jesus-Christ, de tous
„ les Princes & de tous les Fideles, &
„ nous nous portons avec foy & cou-
„ rage à une entreprise que nous
„ croyons devoir à l'inspiration Divi-
„ ne. Et afin que personne ne pen-
„ se que nous couvrons d'un dessein si
„ louable l'envie d'usurper quelques
„ Royaumes ou quelques Provinces,
„ nous prenons Dieu à témoin que
„ nous ne voulons travailler que pour
„ la gloire de son Saint Nom & la
„ propagation de la Foy Catholique ;
„ & nous espérons de sa bonté, qui
„ donne la perfection à toutes choses,
„ qu'il nous conduira au but de nos
„ desirs. Mais comme le Royaume de
„ Naples, que nos Ancêtres ont con-
„ quis sur les Infidéles & sur d'autres
„ Princes, & soumis à l'Eglise Ro-
„ maine, & dont ils ont reçû vingt-
„ quatre Investitures ; sçavoir vingt-
„ deux des Souverains Pontifes,

& deux de deux Conciles Généraux, «
nous apartient par droit de succes- «
sion, quoique le Pape Pie II. qui «
vouloit élever ses Parens, de la lie «
du Peuple au rang des Princes, «
nous l'ait autrefois ôté contre toute «
justice pour le donner à Ferdinand «
d'Arragon ; & comme le Port de «
Valonne & quelques autres Places «
de ce Royaume nous seront très «
commodes pour attaquer les Turcs, «
& nous faciliteront, & à vous aussi, «
l'entrée & la sortie de leurs Terres, «
nous prétendons, avec le secours de «
Dieu, nous en mettre en possession. «
Notre intention n'est point cepen- «
dant d'imiter Alphonse d'aujourd'- «
d'hui, ni ses Prédécesseurs Alphon- «
se & Ferdinand, en assiégeant la «
Ville de Rome, ou causant quelque «
dommage dans l'Etat Ecclésiasti- «
que ; au contraire, le respect que «
nous avons pour le Saint Siége nous «

„ engagera à défendre ses Sujets de
„ toutes injures, & à soutenir sa gloi-
„ re autant que nous pourrons, selon
„ la coutume ne nos Ancêtres. Mais
„ d'autant que pour la Conquête du
„ Royaume de Naples & la poursuite
„ de notre pieux dessein, notre che-
„ min s'abrége & devient plus aisé en
„ passant par Rome & par quelques
„ Villes de l'Etat Ecclésiastique, nous
„ demandons, exhortons & prions
„ en Dieu, notre très Saint Pere en
„ Jesus-Christ, Alexandre VI. par la
„ Divine Providence, Pape, le Sacré
„ College des Cardinaux, Prêtres de
„ l'Eglise Romaine, & tous Préfets,
„ Gouverneurs, Maires, Echevins,
„ Citoyens & Habitans de toutes les
„ Villes, Bourgs, Bourgades & Ter-
„ res de l'Etat Ecclésiastique, de nous
„ donner le libre passage & les Vivres
„ en payant, du moins comme ils ont
„ fait à nos ennemis, & comme ils

font encore, nous traversant en cela «
dans notre saint projet; que s'ils ne «
se fussent point oposés à un si digne «
ouvrage, nous sommes persuadés «
que nous aurions déja recouvré la «
Ville de Naples, & une grande par- «
tie de ce Royaume, & que nous se- «
rions en état le Printems prochain «
de faire descente dans les Terres de «
nos Ennemis. «

Que si pourtant, ce que nous ne «
voulons point croire, on nous refu- «
se des Vivres pour le prix qu'ils doi- «
vent avoir, & la liberté du passage «
pour aller & pour revenir, nous es- «
sayerons néanmoins de prendre l'un «
& l'autre de vive force, protestant «
solennellement que l'on ne doit «
point nous imputer les maux qui en «
arriveront; mais à ceux dont la «
méchanceté aura douté de notre «
foy, & combattu notre sainte entre- «
prise. Nous protestons encore de «

„ toutes les injures qui seront faites à
„ Dieu & à nous, & des dommages
„ qui sont arrivés ou qui arriveront
„ dans la suite; ce que nous faisons à
„ la face de toute l'Eglise, & devant
„ tous les Princes que nous croyons
„ tous concourir, de leur aprobation
„ & de leurs vœux, au succès de cette
„ expédition; en foy de quoi nous
„ avons fait expédièr ces présentes
„ Lettres, contresignées par un No-
„ taire public, scellées de notre Sceau
„ Royal, & publiées. Données à Flo-
„ rence, le 22. du mois de Novembre,
„ l'an de grace 1494. & le douzième
„ de notre Regne.

Ce passage dans Rome, que Charles demandoit, à la tête d'une puissante Armée, étoit un point qu'Alexandre & ses fils le Cardinal de Valence & le Duc de Gandie ne pouvoient se résoudre à lui laisser prendre, bien loin de lui offrir; car outre

l'orgueil naturel des Borgia, leur Alliance & leur Ligue toutes récentes avec l'Arragonois, ils s'étoient jusqu'alors trop déclarés ennemis de la France, dont ils avoient irrité la haine en mille occasions, dans l'idée que jamais ses Armes ne prospereroient en Italie; cependant ils ne voyoient qu'avec une frayeur extrême tous les Princes plier sous elles; & ce qui redoubloit leur inquiétude & leur douleur étoit de sçavoir auprès du Roy les Cardinaux, de la Roüere, Ascagne, Savello & Colonne, tous des premiers du Sacré Collége, par la naissance, par la richesse & par le nombre des Partisans, & tous ennemis, si fort indignés de leur Grandeur & de leur insolence, qu'ils ne les menaçoient pas moins que de la convocation d'un Concile, ou plutôt d'un Conciliabule, pour déposer Alexandre de la Chaire Pontificale; aussi ce-

lui-ci résolu-t-il de s'oposer de toutes ses forces aux François & à leurs Alliés, il fit entrer dans Rome toutes les Troupes que selon le Traité il avoit levées pour le service d'Alphonse, en enrolla de nouvelles en aussi grand nombre que le tems lui pût permettre, & fit distribuer au Peuple Romain, par le Cardinal & ses autres fils, des armes & de l'argent pour l'engager à sa défense. Non content de tant d'aprêts, il voulut encore faire venir avec son Armée Dom Ferdinand d'Arragon, fils unique du Roy Alphonse, auquel il dépêcha à cet effet son neveu le Cardinal de Montréal, avec titre de Légat. Cet apareil militaire l'enfla si fort, que Charles ayant ces mêmes jours envoyé à Rome le Cardinal Ascagne & Prospére Colonne, avec le Seigneur de la Trimoüille & le Président de Gannay ses Ambassadeurs, pour passer, selon son Manifeste, un

accord avec lui, les conditions ne lui en ayant pas plû, un ſoir dans le Palais il fit tout d'un coup arrêter priſonniers les Cardinaux Aſcagne, S. Severin & Lunat, l'Evêque de Teſena Auditeur de la Chambre, Proſper Colonne & Jérôme Toutteville, qui s'étoient tous déclarés pour le Roy. Le lendemain il tint un Conſiſtoire ſecret, auquel aſſiſterent les trois Cardinaux, & quand il fut fini il fit paſſer par la Galerie Colonne & Toutteville dans les Priſons du Château S. Ange; Aſcagne & S. Severin reſterent dans ce Palais, ſous bonne garde; l'Auditeur de la Chambre fut relâché: & le Cardinal Lunat fut envoyé à Oſtie pour traiter de la reddition de cette Place, qui, comme j'ai déja dit, avoit été priſe quelques mois auparavant par une intelligence des Colonnes, des Savelli & de ce même Toutteville, avec un Domeſtique du Gou-

verneur; bien plus, le jour que Ferdinand entra dans Rome avec son Armée, les Ambassadeurs François fûrent arrêtés par ses Troupes avec une violence sans égale; mais le Pape les fit remettre en liberté au plus vîte, craignant de s'attirer, par une conduite si offensante, l'indignation d'un Roy qui avoit les armes à la main, & qui se trouvoit en lieu de prendre une entiere vengeance. Cependant les Ambassadeurs s'acquitterent de leur commission, mais quoiqu'ils le fissent dans les termes dans lesquels les Princes ont coutume de traiter avec ceux qu'ils regardent comme neutres, ils ne reçûrent toutesfois de Sa Sainteté que des refus précis, qu'Elle leur fit d'un air aussi piquant que hardi, leur disant qu'ils fissent entendre au Roy, comme bon leur sembleroit, qu'il ne vouloit en aucune façon accorder passage ni vivres dans ses Etats à une Ar-

mée qui venoit troubler la Paix de l'Italie.

Le Cardinal de Valence ne fut pas plus modéré dans sa rèponse ; il avoit alors entierement attaché ses espérances à la Maison d'Arragon, & ne pouvoit pas même entendre prononcer le nom des François, sur la protection desquels cependant il assit bientôt toute sa fortune, tant les desseins de la politique la plus rafinée sont faux en eux-mêmes & pleins d'inconstance. Le pere & le fils étoient tellement outrés des progrès que l'Armée Françoise faisoit tous les jours, qu'ils eussent volontiers réunis contre cette Couronne tous les Princes de la Chrétienté ; ainsi ils agirent avec toute l'ardeur dont ils étoient capables auprès des Ambassadeurs, qui résidoient alors à leur Cour, afin qu'ils engageassent leurs Maîtres à se liguer contre le Roy Charles. On a particu-

lierement remarqué qu'Alexandre fit venir devant lui le Prince d'Anhalt, Ambassadeur de l'Empereur, en présence des Ambassadeurs du Roy de Naples & de Lopes, son Dataire, ausquels il dit avec sa fougue naturelle, que Charles, Roy de France, se confiant moins sur la tranquilité qu'il avoit établie dans son Royaume, & sur l'amitié de ses voisins, que sur la jalousie qui tenoit les Princes Italiens divisés entr'eux, avoit, avec une arrogance de jeune homme, entrepris de violer les Droits & la Jurisdiction de l'Eglise Romaine, & d'envahir des Etats qui dépendoient du S. Empire; qu'animé par des gens mal intentionnés, & qui ne respiroient que le trouble & la discorde, il méditoit des projets qu'il soutiendroit les armes à la main, à la ruïne de ce même Empire, dont il vouloit faire passer les Droits & la Couronne sur la tête des

Rois de France, pour égaler la gloire de Charles le Grand, dont il portoit le nom, ajoûtant que comme jusqu'au dernier soupir, & quand même on lui mettroit le poignard sous la gorge, il soutiendroit l'Eglise & l'Empire contre les attentats de leurs ennemis; il le prioit aussi de bien informer l'Empereur Maximilien de tout ce qui se passoit, & de l'exciter à acourir avec toutes ses forces & celles des Princes ses *Alliés*, au secours de l'Eglise Romaine, dont il étoit l'unique Avocat, des Droits de l'Empire & de l'Italie qui périssoit. Le Prince promit d'executer à la lettre les Ordres de Sa Saintteté; mais il connut bientôt, comme tout le monde, que ce discours n'avoit rien de solide, & n'étoit qu'une pure forfanterie; car à peine les armes du Roy toucherent aux confins de l'Etat Ecclésiastique, qu'il retomba dans ses premieres irrésolutions. Il

craignit que les préparatifs qu'il avoit fait pour sa défense, & dont il s'étoit tenu si fort, n'irritassent encore l'esprit de Charles, sans pouvoir le garantir de son couroux, & se détermina enfin à reprendre les voyes d'acommodement qu'il avoit déja ouvertes auprès de Sa Majesté, par le Cardinal Ascagne, & depuis lui par l'Evêque de Concordia & de Terni, & par Maître Gratien son Confesseur. Il envoya donc le Cardinal de S. Severin, qu'il avoit relâché de Prison, pour traiter avec le Roy, qui s'étoit arrêté à Népi, comptant que l'attachement de toute la Maison de ce Cardinal pour Sa Majesté le lui rendoit très agréable; mais il le chargea d'instructions si embrouillées & si équivoques, qu'il étoit aisé de voir qu'il cherchoit à consumer le tems en négociations, sans avoir dessein de rien conclure. Cependant il fut bientôt obligé de

prendre un parti, surtout quand il vit les François en-deçà du Tibre, maîtres des plus importantes Places du Patrimoine de S. Pierre & de toute la Campagne, jusqu'au pied du Mont-Marie, les Colonnes s'étendant depuis Nettuno jusqu'à Ostie, & commandant dans le reste du Pays jusqu'aux Portes de Rome, qu'ils tenoient assiégées par la disette des vivres. Les Ursins s'accommodant à la fortune du Vainqueur, étoient passés eux & leurs Etats au service du Roy, & Rome même que les divers caractéres des Nations qui la composent entretient toujours dans une certaine émotion, si fort agitée dans ce moment, qu'elle ne menaçoit pas moins que d'une révolution entiére. A la vuë de ces objets il resta si consterné, que n'ayant plus ni force, ni conseil, ni prévoyance, les larmes aux yeux il conjuroit ses Domestiques de ne le point aban-

donner, résolu qu'il étoit de sortir de Rome, & de chercher ailleurs sa sûreté, accompagné des Cardinaux ausquels, dans un Consistoire, il avoit fait signer une promesse de le suivre; mais le Cardinal de Valence, qui en abandonnant Rome, ne comptoit pas tant céder le Champ & la Victoire à ses ennemis, qu'ôter pour toujours à sa grandeur l'espérance de se relever, retint le Pape par son adresse, l'assurant que le Peuple défendroit constament la Ville, & ne trahiroit point la foy qu'il devoit à Sa Sainteté; en effet pour l'y engager, il s'abaissa jusqu'à flatter, par les priéres les plus humbles, & par toutes sortes de promesses, ceux qu'il crut avoir le plus de pouvoir sur son esprit, & s'attacha surtout aux Chefs des Nations Etrangéres. Il parla aux François & aux Espagnols, & fit ensorte, pour une plus grande sûreté, que le Pape parlât lui-

même aux Chefs des Nations Allemande, Flamande & Bourguignone, qui par leur grand nombre formoient un Corps considérable.

Ceux-ci s'étant assemblés après s'être long tems consultés, répondirent qu'ils avoient des Chefs dont ils dépendoient, & sans l'ordre desquels ils ne pouvoient promettre aucun service : réponse qui quoique indifferente en elle-même, donna cependant lieu de croire qu'ils penchoient plus pour le Roy que pour le Pape, & que cette partialité pourroit bien être l'effet de quelque intrigue de Raymond Peraut, Cardinal de Gurck ; il étoit François de Nation, mais il devoit la Pourpre qu'Alexandre lui avoit donnée, à la faveur de l'Empereur Maximilien, dans les Etats duquel il avoit résidé en qualité de Nonce Apostolique, pour recevoir les contributions qu'on levoit sous les trois Pontificats

précédens pour la guerre des Turcs. Les Borgia ne se tromperent guéres en cela ; car ces jours mêmes, le Cardinal qui se trouvoit dans l'Armée du Roy, près de Rome, y fit tenir cette Lettre aux Principaux de ces trois Nations.

A Nos très-chers Freres & Amis les Prélats, & autres de la Nation Allemande, & Sujets de l'Illustrissime Archiduc Philippe, qui se trouvent de présent à Rome.

MES Très-Chers Freres, Dieu qui sonde les cœurs & les reins des hommes, nous est témoin que nous avons fait tous nos éforts auprès du Roy Très-Chrétien, tant au nom du Pape qu'en notre nom particulier, pour rétablir entre ce Prince & Sa Sainteté une parfaite union & une bonne correspondance ; que si notre dessein ni nos soins n'ont pas réussi, & j'ignore

j'ignore par la faute de qui ce peut être ; je puis du moins assurer qu'on ne doit point l'imputer au Roy très Chrétien, qui n'a d'autre desir que de se montrer, à l'exemple de ses Prédécesseurs, Fils très dévot du Souverain Pontife & du S. Siége ; mais je crains bien que Dieu n'y ait mis obstacle en punition de nos péchés, & que quand même il seroit apaisé par les priéres des âmes pieuses, cette Paix ne puisse se conclure bientôt, à cause des ennemis du Roy très Chrétien, que l'on dit être dans nôtre Ville ; cependant j'ai obtenu de Sa Majesté que ses Troupes ne feroient aucun tort aux Courtisans, ni même à tous ceux généralement que l'on ne trouveroit point les armes à la main, & surtout Elle a déclaré qu'elle entendoit que les Sujets de mon Sérénissime Seigneur le Roy des Romains, toujours auguste, & de son Illustrissime Fils le Prince Philippe,

Archiduc d'Autriche & Duc de Bourgogne fussent traités aussi favorablement que les siens propres ; Elle m'a même à cet effet envoyé de Bracciano, vers Monseigneur le Comte de Montpensier son cousin & son Lieutenant Général, pour lui recommander de sa part qu'il prît garde que ses soldats ne fissent aucun tort aux habitans de Rome, & surtout aux Cardinaux de l'Eglise Romaine, Courtisans & Citoyens, & particulierement à vous Mes Très-Chers Freres ; c'est ce dont j'ai jugé à propos de vous instruire, afin que si, ce qu'à Dieu ne plaise, les Troupes du Roy très Chrétien entrent dans la Ville à main armée, vous soyez informés de sa bonne volonté à votre égard, & puissiez conserver vos vies & vos biens. Je serois d'avis que sous le bon plaisir du Secretaire de M. le Cardinal de Sion à qui j'écris en votre faveur, vous vous re-

tiraſſiez tous dans ma maiſon, au cas qu'il arrivât quelque tumulte; car je me ſouviens toujours que Dieu m'a tiré du néant, m'a élevé aux honneurs du Cardinalat, par le moyen de la faveur de l'Empereur, de glorieuſe mémoire, Pere du très Séréniſſime Roy des Romains, & celle des Princes Electeurs; c'eſt pourquoi je ne ceſſerai point, tant que je vivrai, de leur en témoigner ma reconnoiſſance, en les ſervant eux & les leurs comme ſi j'étois né leur Sujet. Adieu Mes Très-Chers Freres, & priez Dieu avec moi qu'il veuille réunir les Princes Chrétiens par une Paix générale, pour faire enſuite tous enſemble la guerre aux Turcs. De Formella, le 23. Décembre. Votre ami le Cardinal de GURCK.

Les choſes étant donc parvenuës au-dehors & au-dedans de Rome, à un tel point, qu'il étoit auſſi facile au Roy d'attaquer le Pape, qu'impoſſi-

ble au Pape de se deffendre ; & celui-ci voyant bien qu'on lui arracheroit de force s'il persistoit dans ses refus, ce que l'on recevroit comme une faveur s'il se résolvoit à l'accorder ; il céda à la nécessité, & aima mieux courir les hazards d'une Paix faite à la hâte, que de s'exposer à une ruïne totale, en continuant la guerre avec si peu d'avantage. Cependant le Roy, qui vouloit rendre ses devoirs au S. Siége, & n'en point venir avec le Pape à une rupture ouverte, avoit envoyé à Rome, la veille de Noël, le Sénéchal de Beaucaire, avec le nom d'Ambassadeur, le Maréchal de Gié & le Président de Gannay, pour y préparer son Entrée ; ils étoient chargés de demander qu'on renvoyât Ferdinand & ses Troupes, que l'on laissât entrer librement Sa Majesté & son Armée, & qu'on lui fournît de Vivres, à ses dépens toutesfois, & tout ce qui lui se-

roit néceſſaire pendant ſon ſejour dans l'Etat Ecléſiaſtique. Quelques dures & dangereuſes que ces propoſitions paruſſent au Pape, comme la conſcience lui reprochoit d'avoir été le premier à animer Charles à venir en Italie, de l'avoir enſuite abandonné & traverſé de tout ſon pouvoir, & de s'être ligué avec ſes ennemis, auſquels il avoit fourni toutes ſortes de ſecours, il ne jugea pas à propos, ſe trouvant entre deux dangers, de s'oposer au plus grand ; & le jour de Noël il envoya au Roy le Cardinal de Montréal, ſon neveu, remettre à la diſpoſition de Sa Majeſté l'heure & l'ordre de ſon Entrée dans Rome. Pour lui, le matin, avant de célébrer la Meſſe, il expoſa au Duc de Calabre, en préſence de tous les Cardinaux, les raiſons qui l'obligeoient à plier ſous le bonheur de Charles, ne voulant point expoſer à la fureur du

ſoldat la dignité Pontificale & les choſes ſaintes de Rome ; il le pria enſuite, puiſque ſon Armée étoit encore toute entiere, de vouloir bien ſe retirer en lieu où ſa valeur pût acquérir toute la gloire qu'il lui ſouhaitoit depuis long-tems, ajoûtant qu'il avoit obtenu du Roy de France un ſauf-conduit, afin qu'il pût, ſans être inquiété, rentrer dans les Etats du Roy ſon pere.

Le jeune Prince plein d'ardeur répondit à ce diſcours, que puiſqu'il n'étoit point aſſez heureux pour rendre quelque ſervice à Sa Sainteté & au Sacré Collége, comme il l'avoit toujours deſiré ainſi que ſes peres, il étoit prêt à s'en retourner ; mais qu'il étoit obligé à Sa Sainteté du ſauf-conduit qu'Elle lui offroit, les Princes de la Maiſon d'Arragon n'en recevant jamais d'autre que celui qu'il portoit (ce qu'il dit en montrant ſon Epée & ſon Bouclier) car il étoit venu à cette Au-

dience armé de toutes piéces. Quand la Messe fut dite il baisa les pieds, les mains & le front du Pape, & prenant congé des Cardinaux il partit tout de suite, reconduit assez loin par le Cardinal Ascagne, à qui la crainte des François avoit fait rendre la liberté le matin même, & jusqu'à la Porte de S. Laurent par les Cardinaux Caraffe & de Valence.

Ce dernier, dans cet adieu, essaya par les termes les plus forts d'engager le Duc à se payer de la néceſſité qui avoit forcé le Pape de s'accorder avec les François, & de l'assurer que cela ne pourroit jamais rompre l'union de sang, d'interêt & d'amitié qui étoit entre eux, ni l'attachement inviolable que sa Maison avoit pour la Séréniſſime Maison d'Arragon, jurant qu'il ne desiroit & n'attendoit que l'occasion de le lui prouver par les effets. Si jamais il dit la vérité, ce fut

alors, car dans le fond il ne pouvoit suporter que la grandeur de sa fortune dépendît du bon plaisir de la France ; & cependant quatre jours après, qui fut le dernier jour de l'an 1494. il eut le chagrin de voir le Roy Charles avec toute sa Majesté, & la terreur d'une puissante Armée, faire son Entrée dans Rome, en Vainqueur & en Maître absolu.

Le Pape voulut qu'avec l'Evêque de Népi, son Secretaire, & les autres qui devoient aller au-devant du Roy, le complimenter de la part de Sa Sainteté, du Sacré Collége & du Peuple Romain, il y allât aussi un de ses premiers Maîtres des Cérémonies, pour l'informer de celles qui devoient se faire à son Entrée, selon le Cérémonial de la Cour de Rome, & prendre là-dessus ses ordres, qu'il avoit ordonné que l'on executât ponctuellement.

Charles dit qu'il vouloit entrer la nuit, & ſans aucun apareil, lui ſuffiſant, comme je penſe, de la Pompe de ſon Armée, qui à la ſombre clarté des illuminations qui ſe firent dans toutes les ruës, & au milieu des acclamations continuelles que faiſoient retentir les noms de France, de Colonne & de la Roüere, rendit cette Entrée également terrible & admirable aux Romains, qui depuis pluſieurs Siécles n'avoient rien vû de ſemblable. Le Maître des Cérémonies employa une partie du tems de la Marche, à inſtruire le Prince de la façon dont il devoit ſe gouverner avec le Pape, en public & en particulier, & comment il devoit agir tant dans ſon Palais que dehors, avec les Cardinaux, les Fils du Pape & les autres Seigneurs de la Cour ; mais le Roy qui ne vouloit en cela d'autre loy que ſa volonté, ſans faire aucune atten-

tion à ce qu'il disoit, s'amusa à le questionner sur l'état où se trouvoit le Pape, sa façon de vivre & la forme de son Gouvernement; il lui demanda quels étoient ses Confidens & ses principaux Ministres, & s'informa de la santé de ses Fils, & surtout du Cardinal de Valence, sur le caractére & les actions duquel il entra si fort dans le détail, que le Maître des Cérémonies marque dans son Journal, qu'il lui avoit été impossible de lui répondre pleinement.

Le Roy mit pied à terre au Palais de S. Marc, qui lui avoit été préparé par le Pape. On marqua dans le voisinage les quartiers de deux gros Corps de Cavalerie & d'Infanterie, pour la garde de sa Personne, & l'on barricada avec l'Artillerie les ruës qui y aboutissoient; le reste de l'Armée fut logé chez le Bourgeois. Le Maréchal de Gié demanda les clefs de la porte du

Jardin de Belvédére & de toutes les autres de la Ville, plus pour l'honneur du Roy, que pour sa sûreté, le Duc de Calabre les ayant euës tout le tems qu'il étoit demeuré à Rome.

Le Pape se tenoit resserré dans le Vatican, sans se montrer qu'aux Offices Divins, où l'apelloit la solennité de ces jours, attendant que toutes les conventions fussent réglées ; ce qui n'étoit pas sans de grandes difficultez.

Cependant le Roy reçut les visites de tout le Sacré Collége, excepté des Cardinaux Caraffes & Ursin, qui par des interêts particuliers ne voulurent jamais se séparer du Pape. Le Cardinal de Valence lui rendit aussi ses devoirs, & employa tout son art pour lui persuader que si le Pape s'étoit lié avec les Ennemis de Sa Majesté, & s'étoit déclaré ouvertement contre Elle, il ne l'avoit fait que lorsque l'Italie entiere publioit que son inten-

tion n'étoit point de ſuivre ce qu'Elle avoit déclaré de ſes deſſeins ; mais qu'ayant reconnu la fauſſeté d'un bruit ſi injurieux, & la fin glorieuſe qu'Elle ſe propoſoit dans ſes entrepriſes, il n'avoit plus cherché que les occaſions de ſe retirer honnêtement d'avec le Roy de Naples, pour concourir de tout ſon cœur & de toutes ſes forces au ſuccès de l'expédition qu'Elle méditoit, comme Elle n'auroit pas tardé de l'éprouver éficacement dans tout ce qui auroit dépendu du S. Siége & de la Maiſon des Borgia.

Le Roy, comme j'ai dit, avoit à ſa ſuite un nombre de Cardinaux & de Barons Romains très conſidérable ; ces Seigneurs s'éforcerent par les plus preſſantes inſtances, de l'engager à ne point laiſſer échaper une ſi belle occaſion de délivrer l'Egliſe d'un homme, qui en ayant obtenu le Gouvernement par de mauvaiſes voyes,

& s'y comportant encore plus méchamment, ne promettoit rien moins, délivré qu'il seroit une fois des Armes de Sa Majesté, que de s'abandonner à toutes sortes de cruautez pour élever ses parens sur la ruïne de ses ennemis. Ils lui représenterent que le service qu'il rendroit en cela à toute la Chrétienté, étant de la derniere conséquence, la gloire qu'il en retireroit égaleroit celle des Empereurs Constantin, Charles le Grand, Louis le Pieux & les autres Rois de France, qui tous avoient comblés les Papes d'honneurs & de richesses. Mais Charles qui ne pensoit qu'à la Conquête de Naples & à celle de l'Orient, que les Courtisans lui faisoient aussi facile que digne de sa valeur, ne put se résoudre à violer en aucune façon l'autorité ni la dignité Pontificale; & ses Conseillers qu'il écoutoit plus volontiers, gagnés par l'argent & par

les promesses d'Alexandre, ne voulûrent pas souffrir qu'il s'embarassât dans les affaires de l'Eglise au-de-là de ses interêts ; ainsi les Cardinaux Pallavicin, d'Alexandrie, Carvaïale & Riare, qui négocioient pour le Pape auprès du Roy, eûrent lieu d'aplanir par leur habileté les difficultez qui s'étoient élevées, dont une entr'autres pensa faire tout rompre ; c'étoit la consigne du Château S. Ange que le Roy demandoit pour sûreté des promesses qu'on lui faisoit, & que le Pape s'obstinoit à refuser, en ayant fait sa retraite & celle des Cardinaux Caraffe, de Cantorbery, Montréal, Ursin & Valence ; on fut même sur le point d'en venir aux armes, les François ayant tiré par deux fois leur Artillerie du Palais S. Marc, pour attaquer le Châtean, mais à la fin le Roy s'en désista, & il fut arrêté qu'entre Sa Majesté & le Pape il y auroit une

bonne amitié & une solide union pour leur défense commune.

Que le Pape donneroit au Roy l'Investiture du Royaume de Naples, & que jusqu'à ce que la Conquête en fut achevée, on lui donneroit pour sa sûreté & pour la commodité de ses Armées, les Forteresses de Civitta Vecchia, de Terracine & de Spolette; ce qui ne fut point executé à l'égard de cette derniere Place, étant d'une plus grande conséquence pour le Pape que pour le Roy.

Qu'il y auroit Amnistie générale & sincére pour tous les Cardinaux & Barons qui avoient suivi le Parti Royal.

Qu'en vertu du payement que le Roy devoit faire immédiatement de la somme de deux mille cinq cent écus, & pour caution des Marchands Vénitiens & Florentins, qui étoient engagés à la rendre au bout de six mois, le

Pape remettroit entre les mains de Sa Majesté Zizim, frere de Bajazet, Sultan des Turcs, dont nous parlerons plus amplement.

Et qu'enfin le Cardinal de Valence suivroit le Roy, sous le nom de Légat Apostolique; mais en effet, pour otage de la foy de son Pere, qui sçachant bien qu'elle étoit suspecte, travailloit encore à tromper tout le monde par les mêmes moyens que l'on prenoit pour s'assurer de lui.

Ceux qui connoissoient à fond le caractére d'Alexandre jugerent que cet accord ne dureroit qu'autant que Charles resteroit dans l'Etat Ecclésiastique, les conditions en ayant été reçuës d'un côté en Vaincu, & dictées de l'autre en Vainqueur.

Les Cardinaux qui suivoient le Roy, & qui auroient voulu qu'il eût employé ses armes à les venger de leurs ennemis avant que de les tourner vers

Naples, se plaignirent hautement de ce Traité, disant qu'il étoit hors de saison, honteux & inutile à Sa Majesté, & ruineux pour son Parti.

Les Cardinaux Ascagne & Lunat entr'autres en fûrent si piqués, que le même jour que le Roy devoit s'aboucher avec le Pape, ils retournerent à Milan, pleins de mauvaise volonté & de desseins d'exciter de nouveaux troubles.

Cette entrevuë de Charles & d'Alexandre se fit la premiere fois dans le Jardin secret du Vatican, où le Roy, à la priére du Pape, s'étoit logé le matin. Aussitôt qu'on lui eût dit que Sa Sainteté venoit par sa Galerie du Château S. Ange au Palais, il descendit au plus vîte avec sa Suite dans le Jardin secret, & y arriva au moment que le Pape entroit; ainsi je ne sçai comment le Cardinal Eloy, que d'ailleurs j'estime infiniment, a pû donner

pour vrai, & même pour vrai-semblable, que le Roy de France ayant marché en Italie, & tout ayant plié devant lui, il étoit entré dans Rome l'esprit irrité contre Alexandre, dont il avoit apris les actions tout à fait indignes de la sainteté du Pontificat; mais qu'ayant été conduit dans un Jardin, où ce Pape étoit, il l'avoit trouvé priant à deux genoux; & que lui & les Seigneurs qui l'accompagnoient, étonnés de ce qu'ils voyoient, crûrent avoir été surpris par de faux raports, & changerent en respects & vénération la haine qu'ils avoient auparavant contre lui; que ce fut de la sorte qu'il adoucit l'esprit des François. Je trouve écrit, par des personnes qui fûrent témoins de la chose même, que le Pape étant descendu de la Galerie dans le Jardin, & le Roy s'avançant vers lui, en s'agenouillant dans les distances marquées par le Cé-

rémonial Romain, Sa Sainteté ne fit pas semblant de le voir venir, les arbres qui étoient entr'eux donnant aisément couleur à cette feinte, jusqu'à ce qu'étant fort proche, & se baissant pour la troisième fois, le Pape, comme s'il ne se fût aperçu qu'alors de son arrivée, se découvrit, courut empêcher le Roy de se mettre le genouil en terre, le soutenant par les bras, le baisa tendrement au front, & ne voulut point se couvrir que le Roy ne se fût couvert; là, après s'être complimenté quelque tems debout, le Roy pria instamment Sa Sainteté de créer Cardinal Guillaume Briçonnet, Evêque de S. Malo, son Ministre & son Favori; le Pape promit au Roy de le satisfaire, & ordonna que l'on cherchât une Chape & un Chapeau de Cardinal. On prit aussitôt la Chape du Cardinal de Valence, & le Chapeau de celui de Cantorberi, ce qui fit croi-

re à Charles que la Cérémonie s'en alloit faire sur le même lieu ; mais le Pape l'ayant pris par la main le conduisit dans la Chambre du Perroquet, où après s'être entretenus quelque tems ensemble, il feignit de sentir les atteintes d'une Syncope, sans aucune autre raison, je crois, que celle de suivre en cela la coutume qu'il avoit prise de feindre sans sujet. Cet accident fit asseoir l'un & l'autre auprès d'une fenêtre, le Pape sur une chaise basse, & le Roy sur un tabouret ; le Pape se leva ensuite, & se mit dans un fauteuil qui étoit à sa droite, d'où il proposa en peu de mots, & proclama Cardinal, du consentement de tous les Cardinaux présens, l'Evêque de S. Malo, qui fut par les mains du Pape même vêtu de la Pourpre & honoré du Chapeau.

La Cérémonie achevée le Pape se leva de son fauteuil, prit encore le

Roy par la main, & lui dit qu'il le vouloit conduire jusqu'à son apartement, ce que le Roy ne voulant point absolument souffrir, il le fit accompagner de tous les Cardinaux qui s'étoient trouvés au Consistoire.

Après quoi le Cardinal de Valence fit remettre aux Ecossois de la Garde la grande Porte du Palais, & celles de toutes les Chambres qui conduisoient à l'apartement du Roy.

Le lendemain, comme le Pape, suivant son génie, consultoit avec les Cardinaux du Palais, & surtout avec le Cardinal de Valence & les Maîtres des Cérémonies, de quelle façon il recevroit Charles dans un Consistoire public, le jeune Monarque, qui pensoit à toute autre chose qu'à de vaines Cérémonies, survint tout à coup pour régler avec Sa Sainteté de certains Articles que l'on avoit réservés dans le Traité; ils disputerent long tems, &

enfin convinrent que ceux qui ne faisoient point de difficulté seroient arrêtés & dressés sur le champ, ce qui fut fait, & que les deux les plus débattus resteroient indécis. L'un de ces deux points étoit l'Investiture du Royaume de Naples, que le Pape ne vouloit point accorder au préjudice d'Alphonse, qui en étoit en possession, & l'autre étoit la sûreté qu'il demandoit au Roy, comme il renvoyeroit à Rome, au bout de six mois, Zizim, frere du Grand Seigneur; car le dernier point surtout repugnant directement au dessein que ce Prince avoit formé de passer en Orient après la Conquête de Naples, expédition qu'il ne pouvoit pas même commencer en si peu de tems, il essayoit d'en faire désister le Pape, ou du moins de ne s'obliger que de telle façon, que par ses promesses n'engageant aucun de ses amis ni dans sa personne ni dans ses biens,

il fut toujours en liberté de suivre le parti qu'il seroit de son interêt de prendre.

Sa Sainteté deux jours après tint un Consistoire public pour recevoir le Roy au Serment d'Obédience, & que pour plusieurs raisons Elle attendoit si impatiemment, que je croi que le plaisir qu'elle en eut suffit pour balancer le chagrin que pouvoit lui donner la chute du Royaume de Naples, que d'ailleurs Elle voyoit inévitable. Charles entra dans le Consistoire avec une suite magnifique de Prélats & de Seigneurs François & Italiens, & fut reçû par quatre Cardinaux, dont deux s'étant placés à ses côtés, le conduisirent devant le Pape. Après qu'il lui eut fait les Révérences prescrites, & qu'il lui eût baisé les pieds, la main & le front, le Cardinal de Valence, qui comme Diacre, étoit auprès du Trône Pontificale fit, signe au Premier

Préſident du Parlement de Paris de faire pour le Roy le Serment que l'on attendoit ; lequel parla ainſi.

„ Très Saint Pere, voici mon Roy „ qui vient en Perſonne rendre à vo- „ tre Sainteté l'obéïſſance qui lui eſt „ duë ; mais comme la coutume en „ France eſt que le Vaſſal qui fait „ Hommage à ſon Seigneur reçoit de „ lui toutes les faveurs qu'il lui de- „ mande ; & Sa Majeſté ſe flatant que „ votre Sainteté n'en uſera pas moins „ généreuſement à ſon égard, Elle la „ prie très inſtamment de lui accor- „ der trois graces.

„ La premiere eſt la confirmation „ des Priviléges déja obtenus pour le „ Roy lui-même, pour la Reine ſon „ Epouſe & le Dauphin ſon Fils, & „ de tous les autres qui ſont compris „ dans un Livre particulier, dont il „ nomma le titre.

„ La ſeconde, l'Inveſtiture du „ Royaume

Royaume de Naples pour lui & « pour les siens. «

Et la troisième, la renonciation « de la part de Votre Sainteté, à tou- « tes promesses & sûretés déja accor- « dées, la restitution de Zizim, frere « du Grand Seigneur. «

Le Pape resta quelque tems surpris de ces demandes imprévuës; cependant il répondit d'un esprit assez libre, qu'il accorderoit volontiers la confirmation des Priviléges dont on parloit, selon toutefois qu'ils étoient en usage; que pour l'Investiture du Royaume de Naples, comme il s'y agissoit de l'interêt d'un troisième, il étoit nécessaire d'en délibérer meurement avec les Cardinaux, & qu'il feroit ensorte avec eux que Sa Majesté seroit entiérement satisfaite; & que quant à ce qui regardoit Zizim, il remettoit à un autre tems à en conférer avec Sa Maesté & avec le Sacré College, & qu'il

ne falloit point douter qu'il n'y auroit aucune difficulté sur ce sujet. Charles se contenta de cette réponse, dans l'idée qu'ayant une fois déclaré sa volonté en plein Consistoire, on n'oseroit point lui refuser ce qu'il demandoit par faveur, lorsqu'il pouvoit le prendre de force; ainsi il fit en peu de mots son Acte d'Obédience, & s'étant ensuite levé, le Premier Président l'exposa en ces termes.

„ Très Saint Pere, c'est un ancien „ usage chez les Princes Chrétiens, & „ surtout chez les Rois de France, de „ témoigner par leurs Ambassadeurs, „ aux Souverains Pontifes que Dieu „ met à la tête de son Eglise, le respect „ qu'ils ont pour le Saint Siége; mais „ le Roy très Chrétien étant poussé „ par sa dévotion à visiter les Sépul„ chres des S. S. Apôtres, a voulu, „ non par des Ambassadeurs ou des „ Envoyés, mais en propre Personne,

s'acquitter de ce devoir; il vous re- "
connoît donc, très S. Pere, pour le "
véritable Vicaire de Jesus-Christ, "
& le légitime Successeur des Apôtres "
S. Pierre & S. Paul, & vous protes- "
tant du même respect filial que les "
Rois ses Prédécesseurs ont toujours "
voués & rendus aux Souverains "
Pontifes, il s'offre, lui & toutes les "
forces de son Royaume, au service "
de votre Sainteté & du S. Siége. "

Le Pape prenant de la main gauche la main droite du Roy, répondit en peu de mots, & lui fit tout l'honneur possible, l'apellant particuliérement le Fils aîné de l'Eglise.

La Cérémonie étant ainsi finie, ils sortirent, le Pape conduisant toujours le Roy par la main, jusqu'à ce que dans la chambre des Ornemens, s'étant deshabillé, il fit mine de vouloir accompagner Sa Majesté jusques dans sa chambre; ce que le Roy ne permet-

tant pas, ils se séparerent & retournerent chacun dans leur apartement.

Cette Cérémonie se fit le 20. de Janvier 1495. Le Roy resta encore huit jours à Rome, & pendant ce tems il assista à une Chapelle Pontificale, qui fut tenuë à S. Pierre; il fit une Cavalcade dans la Ville, avec le Pape & les Cardinaux, jusqu'à l'Eglise de S. Paul, & se trouva à un Consistoire secret, où le Pape, à sa sollicitation, créa Cardinal l'Evêque du Mans, de la Maison de Luxembourg, & son cousin germain. Que si dans toutes ces occasions Charles ne fit que ce qu'il lui plut de toutes les instructions que le Maître des Cérémonies lui donna, cependant il rendit au Pape les mêmes honneurs que la pieté la plus respectueuse de ses Ancêtres avoit jamais accordé à la Thiare, comme de son côté Sa Sainteté lui donna toutes les marques d'estime & d'affection auf-

quelles l'obligeoient & l'ancienne idée de sa grandeur, & la crainte présente de ses armes.

Le Roy, trois jours avant qu'il dût sortir de Rome, se retira au Palais de S. Marc, & le jour de son départ pour Naples, dont une bonne partie de son Armée avoit déja pris le chemin, il alla à cheval & en armes à la tête de sa Noblesse & des Troupes qui lui restoient, trouver au Vatican le Pape qui l'attendoit avec treize Cardinaux; il s'entretint quelque tems avec lui seul, & puis y joignit le Cardinal de Valence. Lorsqu'il prit congé de Sa Sainteté il se mit à genoux & lui demanda sa bénédiction; mais Alexandre ne voulant point lui permettre de lui baiser les pieds, le soutint par le bras, & le baisa au front avec l'affection du plus tendre des péres, quoiqu'il conservât dans son cœur tout le fiel d'un implacable ennemi.

Le Roy étant descendu du Palais remonta à cheval, & s'arrêta assez long tems pour attendre le Cardinal de Valence qu'il devoit emmener, selon le Traité, & qui étoit resté avec le Pape pour prendre avec lui les derniers arrangemens; car ils avoient résolu de traverser en tout ce qui dépendroit d'eux les desseins de ce Prince, autant pour contenter la haine qu'ils lui portoient, & par la diversité des caractéres, & par les contradictions qui s'étoient élevées entr'eux, que pour se faire raison de certaines nouvelles offenses, qui quoiqu'on les eût dissimulées, avoient piqué au vif la Maison de Borgia, & lui en rendoient la vengeance indispensable. Enfin le Pape ayant renvoyé ce Cardinal, celui-ci descendit à la porte du Jardin secret où le Roy l'attendoit; & lorsqu'il fut monté sur sa Mule, il présenta à Sa Majesté six chevaux dignes par

leur beauté d'être offerts à un si grand Monarque. Ils prirent aussitôt le chemin de Marino, où alloit en même tems Zizim, que le Pape avoit donné au Roy sans nulle réserve, mais qu'il avoit mis auparavant en tel état, que toute condition devenoit inutile.

Les Cardinaux de S. Pierre ès liens, Savello, Colonne & de Gurck suivoient aussi Charles; ce dernier étoit plus irrité que jamais contre Alexandre; car ayant été quelques jours auparavant lui faire soumission, & chercher à rentrer en grace, action à laquelle les autres Cardinaux mécontens, soit par haine, soit par fierté, n'avoient pas voulu penser en aucune façon, le Pape dans le moment même de la reconciliation, l'ayant piqué par quelques paroles pleines d'orgueil & de malignité, il ne put modérer le feu d'un juste couroux, & avec la liberté de sa Nation, il lui repro-

cha en face la Simonie de son élection, ses dissolutions, la noirceur de son âme, sa duplicité dans les négociations, l'infidélité de ses promesses, & surtout l'intelligence qu'il entretenoit depuis long tems avec le Turc, à qui, pour un interêt particulier, il avoit donné avis du dessein que le Roy avoit de passer en Orient, l'excitant à se précautionner contre une entreprise si sainte, & qui devoit plutôt être soutenuë par tous les Princes Chrétiens, que traversée par le Chef de l'Eglise & le Vicaire de Jesus-Christ.

Le Roy coucha la premiere nuit de son voyage à Marino, il y reçut la nouvelle, qu'Alphonse, troublé plutôt par de certaines visions ou terreurs paniques que lui causoient les remords d'une conscience chargée de mille crimes, que par aucune lâcheté ou foiblesse d'esprit que l'on eût aupa-

ravant remarqué en lui, s'étoit enfui en Sicile, sur quatre Galéres légeres, emportant avec lui ses plus précieux trésors; qu'il avoit laissé dans son Royaume la conduite de la guerre à son fils Ferdinand: & que ce Prince qui donnoit de grandes espérances, autant aimé que son pere étoit haï, avoit été sur le champ reconnu Roy, avec un aplaudissement général de tous les Peuples.

Le lendemain il ne passa point Vélétri, le Cardinal de Valence l'accompagna jusqu'à son logement, & s'étant ensuite retiré dans le sien, il attendit quelque tems que la nuit eût répandu son obscurité; alors à la faveur de l'ombre il sortit de la Ville déguisé en valet d'écurie; il trouva à un demi mille un de ses gens qu'il avoit fait rester derriere avec deux coureurs choisis, sur l'un desquels étant monté, & lui ayant donné l'autre, il prit la

galop à toute bride, & arriva à Rome long tems avant le jour. Il mit pied à terre chez Florés, Auditeur de la Rotte, & s'y reposa quelques heures, puis ayant fait venir du Palais, des domestiques, des habits & des chevaux, il se rendit auprès du Pape, qui loin d'être surpris ou fâché de ce retour, le reçut avec joye, charmé de voir réüssir si heureusement ce qu'ils avoient concerté ensemble.

Les François ne s'aperçûrent que le lendemain matin de cette évasion, quand l'heure fut venuë à laquelle le Cardinal devoit se trouver auprès du Roy; ce qui ayant été raporté à Sa Majesté, Elle ordonna sur le champ au Prince Philippe de Bresse, qui fut peu de tems après Duc de Savoye, de retourner à Rome, comme il fit le même jour, s'en plaindre vivement au Pape, & lui dire qu'il comprenoit bien que cela ne s'étoit point fait sans sa parti-

cipation & sans son ordre, que c'étoit une preuve sensible de son peu de sincérité, & de l'intelligence qu'il avoit toujours entretenuë avec ses ennemis pour ruîner ses entreprises ; que ce n'étoit sûrement que sur cette intelligence que quelques heures avant la fuite du Légat, Fonseque Ambassadeur près de sa Personne, pour Ferdinand Roy d'Arragon, avoit avec une insolence extraordinaire, & contre l'accord fait avec son Maître, essayé de le détourner de la guerre de Naples, la lui déclarant à lui-même, déchiré en sa présence le Traité signé de sa main & de celle de Ferdinand, & ordonné à quelques Capitaines Espagnols, qui étoient à son service, de se retirer de l'Armée dans l'espace de trois jours, sous peine de rébellion ; mais cependant que toutes ces choses ne le chagrinoient & ne l'inquiétoient en aucune façon ; qu'il se reposoit sur

son bon droit, sur la droiture de ses intentions & sur la force de ses armes, qui sçauroient rendre inutiles ses indignes artifices, & terrasser ses ennemis. Les François honteux & piqués d'avoir été joués de la sorte, publioient pour confirmer que cette fuite avoit été méditée dès Rome, que le Cardinal, afin de les rendre plus négligens à l'observer, & leur persuader que son dessein étoit de les suivre par tout, avoit amené de Rome dix-neuf Fourgons, couverts de riches housses, & extrémement chargés en aparence; qu'à la premiere couchée il en avoit fait décharger deux, & avoit étalé une quantité incroyable de vaisselle d'argent, qu'il conduisoit pour son voyage, voulant par là donner à penser de la magnificence & de la richesse des autres Chariots, & insinuer tacitement qu'un homme qui marchoit avec un si gros équipage n'étoit pas

pour disparoître si vîte ; que cette montre pompeuse ayant été faite, & les Fourgons rechargés, il avoit ordonné le lendemain à ceux qui les conduisoient, de marcher à petit pas, ensorte que restans les derniers, & se trouvant hors de vuë, ils pussent en sûreté reprendre le chemin de Rome ; ce qui étoit arrivé sans peine, & personne n'ayant eû le moindre soupçon d'un semblable tour ; mais que le bruit s'étant répandu dans l'Armée que le Cardinal s'étoit enfui, les Soldats, qui en fureur s'étoient jettés sur son bagage, n'avoient trouvé dans les dix-sept autres Fourgons que des pierres & de méchans meubles. Le Cardinal de Valence & ses domestiques assuroient au contraire que le dessein de se retirer lui étant venu tout d'un coup dans l'esprit, il n'avoit pû employer tant de ruses, & que les dix-neuf Chariots, chargés de ses plus

riches meubles, avoient été pillés par le Soldat.

Le Pape, outre les excuses qu'il en fit de bouche au Prince Philippe, envoya au Roy l'Evêque de Népi & de Sutri, son Secretaire, pour témoigner à Sa Majesté qu'il n'avoit aucune part à la fuite du Cardinal. Le Peuple Romain lui députa aussi Porcari, Doyen de la Rotte, avec deux de ses Gentils-hommes pour lui protester du déplaisir qu'il recevoit de cette évasion, & le suplier de ne s'en point irriter contre le Peuple Romain, ni tourner contre lui ses armes redoutables; mais de vouloir bien lui continuer l'honneur de sa protection, qu'il cherchoit à mériter par un attachement inviolable à ses interêts & à sa gloire.

Le Roy ne jugea pas à propos de témoigner alors aucun ressentiment de la fuite du Cardinal; cependant il en fut piqué au vif, & il ne douta pas un

moment que ce ne fût un complot fait avec le Pape, pour être tous deux en liberté de le desservir ; en quoi certes il ne se trompoit pas, quoique peut-être il n'en sçût pas les raisons les plus essentielles. Plusieurs célébres Ecrivains les ont détaillées avec force, & je les ai même marquées en plus d'un lieu ; mais il en est une que l'on ne trouve nulle part, & qui selon moi anima le plus contre Charles, Alexandre & son fils, qui n'oublioient aucun sujet de vengeance ; c'est ce que je vais raporter.

Les premiers jours que l'Armée Françoise fut logée dans Rome, les Soldats, que quelque bien disciplinés qu'ils soient on a peine dans ces occasions à contenir parfaitement, forcérent & pillerent quelques maisons ennemies du Roy ou de ceux de son parti, & tuérent même les Maîtres de quelques-unes. Huit jours après l'En-

trée du Roy, le sort malheureux tomba sur la maison de la Vanosse, mere du Cardinal de Valence; plusieurs de ses domestiques y fûrent blessés, & elle y reçut même quelques affronts personnels. Que ceux qui sçavent ce que peuvent sur le cœur d'une femme l'orgueil & l'interêt, jugent ce qui fut le plus sensible, & ce qui outra davantage celle-ci également fiére & interessée, ou de se voir au plus haut point de sa grandeur insultée & jouée par une vile soldatesque, ou de voir en un moment fondre entre les mains de ces pillards tout ce que l'adresse, le crime & la fortune, qui avoit toujours augmenté, avoient amassés chez elle de richesses depuis le Pontificat de Caliste III. jusqu'à celui d'Alexandre. Elle demeura dans sa maison saccagée, comme une Bacchante, une Euménide toute fureur & toute rage; elle auroit voulu dans ses premiers

transſports aller au Palais, mais elle n'oſoit par pluſieurs raiſons. Elle ſongeoit à animer le Peuple contre les François, & à l'exciter à mettre tout à feu & à ſang dans leurs quartiers; mais elle craignoit de n'en point être ſecondée, ou ſi elle réuſſiſſoit, d'attirer ſur Rome, ſur ſes Fils, ſur le Pape & ſur elle-même leur derniere ruïne; ne ſçachant donc à quoi ſe réſoudre, elle envoya chercher le Cardinal de Valence, qui venant d'aprendre une partie de ce qui s'étoit paſſé, alla incontinent la trouver plein d'un courroux inexprimable. Quelques curieux, dont les apartemens des Seigneurs ſont toujours peuplés, entendirent que cette femme déſolée lui tint ce diſcours dans une chambre des plus maltraitée où elle l'attendoit.

Enfin vous voyez l'effet de vos rafinemens politiques; il vous a plû de chaſſer nos amis de cette Ville, pour y

introduire nos ennemis ; il vous a plû de nous mettre des ſerpens dans le ſein ; faut-il s'étonner s'ils nous piquent, s'ils nous enveniment & s'ils nous tuent ? Ah, que bien plutôt ils m'euſſent ſacrifié à leur fureur, que de ſurvivre à mes infortunes, à mes affronts, & ſurtout à votre deſhonneur, puiſque l'injure qu'on me fait tourne à votre honte ! Oui, ſi je vois aujourd'hui en proye à l'avarice Françoiſe tout ce que j'avois de richeſſes, ſi mon nom eſt le but de leurs plus piquantes railleries, & ſi moi-même j'ai manqué d'éprouver la violence & la brutalité d'un miſérable fantaſſin, dont la vieilleſſe en cela plus forte que mon propre courage, m'a ſeule défenduë, ce n'eſt que parceque je ſuis votre mere, & c'eſt par là que Charles, qui vous hait & qui vous mépriſe au dernier point, ſe plaît à vous deſhonorer en m'outrageant. Votre

Grandeur qui devoit me porter au comble de la félicité, est ce qui me précipite dans une abîme de miséres, & me couvre de toute l'ignominie qu'une femme peut craindre. Si cette Ville eût été prise d'assaut par les plus grands ennemis du nom Chrétien, que me seroit-il arrivé de pis ? & ceux qui nous traitent, comme le Turc lui-même ne voudroit pas nous traiter, sont reçûs, caressés & traités en amis. Si votre pere, vous & vos freres n'avez pas plus de courage, j'en aurai moi, je tirerai de mon cœur, avec un poignard, le ressentiment que la vengeance n'aura point satisfait, & je me ferai justice de ce sein, qui en vous portant a nourri mon malheur ; j'ai perdu l'honneur & les biens, je sçaurai perdre encore la vie.

Les paroles de cette femme, qui eûrent toujours un pouvoir extrême sur le Cardinal, acheverent de l'en-

flamer contre les François ; cependant pour calmer cette grande fureur où il la voyoit, il dissimula ce qu'il en pensoit, & n'employant que les termes les plus doux, il lui dit que la nécessité seule avoit fait recevoir Charles, dont les Troupes étoient supérieures en nombre, en discipline & en fortune à celles du Pape & du Roy de Naples, ausquelles ils n'avoient pû s'oposer sans courir risque de se ruïner de fond en comble. Que sa maison pillée, nonobstant la Paix concluë, eût été le moindre des maux de la guerre, qui auroit renversé Alexandre de la Chaire Pontificale, & accablé la Maison des Borgia ; qu'il ne falloit point que la grandeur d'âme qu'elle avoit fait voir jusqu'alors se démentît pour si peu de chose, puisque le gros de leurs affaires se conservant dans le même état, à la faveur du Traité, le dommage seroit plus facile à re-

parer qu'il ne l'auroit été à faire ; que quant aux outrages qui lui avoient été faits, il étoit à propos de croire que le Roy n'y avoit aucune part, & que n'étant que l'effet de l'insolence du Soldat, elle ne devoit point s'en ressentir ; mais que quand même ils seroient partis de plus haut, leur interêt véritable vouloit qu'on les étouffât pour ne point donner occasion à une Armée mal intentionnée d'entrer plus avant dans les vuës de leurs ennemis, qui peut-être leur donnoient sous main ces petits desagrémens, pour les faire concourir eux-mêmes, par un ressentiment hors de saison, aux malheurs qu'ils leurs préparoient depuis long tems ; & qu'enfin le tems vouloit que l'on souffrît tout pour pouvoir se venger dans la suite.

La Vanosse ne laissa point ces raisons sans réplique, la passion l'emportoit trop, rien ne pouvoit la tranqui-

liser; jusques-là qu'elle lui dit qu'elle ne le regarderoit plus comme son fils s'il ne la vengeoit; à quoi il répondit qu'il vouloit bien ne le plus être si elle n'étoit bientôt vengée; & certes il ne dit rien en cela qu'il ne pensât & qu'il n'eût dessein d'executer : car regardant l'affront fait à sa mere, comme fait au Pape même, à lui & à toute sa Maison, & joignant encore d'autres raisons qui révoltoient son esprit orgueilleux contre la grandeur des François, il résolut d'être à jamais leur ennemi d'autant plus nuisible, qu'il seroit plus obligé de feindre avec eux; ainsi quelques Traitez qu'ils conclussent dans la suite, & quelques témoignages d'amitié qu'ils donnassent à Charles, lui & le Pape qui avoient sçû tout ce desordre, ils conserverent toujours dans leur cœur un fond de haîne & d'envie, prêts en tout tems à traverser ce Prince dans ses desseins

par toutes ſortes de voyes. Afin donc qu'ils puſſent ſans danger ſaiſir l'occaſion qui s'en préſenteroit; comme leurs paroles n'avoient pas coutume de les lier beaucoup, & que le Cardinal conduit en Otage, étoit le ſeul obſtacle qui les retenoit, ils étoient convenus qu'il s'évaderoit d'auprès du Roy, lorſqu'il verroit que ce Prince ne ſeroit plus en état de retourner contre Rome, ſans faire tort à ſon entrepriſe de Naples, ce qui fut comme on a vû ponctuellement & heureuſement executé.

Cependant Fabrice Colonne, avec une partie de l'Armée Françoiſe, étoit entré dans l'Abbruze, & l'avoit conquiſe pour le Roy, s'aſſurant en même tems pour lui-même des Comtés d'Alby & de Tagliacozzo, ſur leſquels il avoit d'anciennes prétentions, quoique Virginius Urſin les eût poſſédés long tems.

Charles partit aussi de Véletri, mit Prosper Colonne en possession de Montefortino, qu'il prit subitement sur les Seigneurs Conti, & de-là marcha droit à Naples pour achever au plutôt cette grande entreprise. On ne croiroit jamais, si les Historiens les plus fidéles ne l'avoient également écrit, qu'en moins d'un mois ce Roy conquit un Royaume des plus grands, des plus florissans, des plus fortifiés, & pourvûs de Troupes & de Généraux de l'Europe entiere ; & il faut convenir que ce fut un de ces coups de la main de Dieu, dont les ressorts sont inconnus aux hommes, & qu'il fait éclater lorsqu'il veut donner au monde la face nouvelle qu'il lui a marquée dans les décrets de sa Providence. En effet en un moment tout se tourna contre les Arragonois en faveur des François ; les restes de la Faction Angevine, dont les Princes avoient

avoient pendant tant d'années gouverné si heureusement ce Royaume, reprirent vigueur, & firent ressusciter la haîne que Ferdinand I. & Alphonse s'étoient attirés par leurs cruautez ; d'un côté la fortune de Charles rendoit ses armes redoutables & son Empire à souhaiter, & de l'autre la fuite honteuse d'Alphonse jettoit sur son Successeur la haîne & le mépris que lui seul méritoit. Les Peuples avides du changement, les Soldats mutinés, non par la crainte du danger, mais pour être les premiers à piller la Cour & la Ville ; les Capitaines ne songeant qu'à leurs interêts, aux dépens de leur foy & de leur honneur ; Ferdinand lui-même, quoique digne d'un meilleur sort, emporté par le torrent, & forcé d'abandonner un Royaume sans tirer l'épée ; tout vérifia enfin ce passage du Psalmiste, que Ferdinand, en fuyant de Naples,

répétoit sans cesse : Si le Seigneur ne défend une Ville, c'est en vain que veille celui qui la garde. Mais comme toutes ces choses ne sont point de mon Histoire, je ne m'y arrêterai pas davantage, & je passerai au récit des Avantures de Zizim Ottoman, qu mourut subitement à Naples, dans le Château de Capouë ; il y demeuroit avec Charles, qui ayant fait une Entrée triomphante en cette Ville, y étoit allé descendre comme dans l'ancien Palais des Rois François.

Zizim étoit fils de Mahomet II. dont le nom couvrira la Chrétienté d'une éternelle honte, puisque la division de ses Princes lui donna le tems d'envahir les Empires de Trébisonde & de Constantinople, & presque toute la Gréce ; & il étoit frere de Bajazet, alors Sultan regnant. Ce Prince joignoit à la majesté de son visage & à la douceur de son caractére une gran-

deur d'âme & un courage qui l'égaloient à son pere, & l'élevoient infiniment au-dessus de son frere aîné. Ces vertus le firent connoître & aimer des principaux de l'Etat & des Peuples de l'Asie mineure; il se sentit aussi & à leur tête il osa disputer l'Empire à son frere; mais la fortune, qui le plus souvent tourne le dos au mérite, ne le suivit point dans cette entreprise, il fut d'abord défait dans les Campagnes de Burse, & peu après entierement rompu, sans qu'il lui restât aucune ressource. Pour se soustraire à la vengeance du Vainqueur, il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de se retirer à Rhodes, qui apartenoit alors aux Chevaliers de S. Jean, dans l'idée que pouvant leur servir & à tous les Chrétiens également, & par lui-même & par ses amis, à tirer raison de tant d'affronts & de dommages qu'il avoit reçû des Turcs, il en seroit reçû

à bras ouverts ; mais comme on porte par tout ſon malheur avec ſoi, ce qu'il avoit penſé lui réuſſit ſi peu, que les Chrétiens, bien loin de porter la guerre par ſon moyen dans le ſein des Etats de leur ennemi commun, aimerent mieux ſe contenter d'une paix honteuſe & d'un vil avantage. Quand il fut arrivé à Rhodes, le Seigneur d'Aubuſſon Grand Maître de l'Ordre, qui fut depuis crée Cardinal par Innocent VIII. l'arrêta priſonnier, & pour s'aſſurer davantage de ſa perſonne, le fit paſſer en Provence; s'étant enſuite accommodé avec Innocent il le lui remit pour en diſpoſer abſolument. Bajazet informé de toutes ces particularitez & ne ſongeant qu'à tenir ſon frere loin de ſes Etats, d'abord pour ſe concilier l'eſprit du Pape, lui envoya la Lance & le Fer qui avoit ouvert le côté de notre Seigneur Jeſus-Chriſt, & enſuite après

quelques negociations, convint avec lui de lui payer tous les ans 40000. Ducats d'or, somme très-considerable pour lors, en forme de pension pour son frere, mais en effet pour ne le point laisser sortir de Rome. Le jeune Sultan y vêcut assez gracieusement sous Innocent & sous Alexandre ; il prit si bien l'air & les façons de l'Europe & s'attacha tellement la Cour par ses vertus Royales, que l'on ne pouvoit dire s'il étoit devenu Italien ou si les Italiens étoient devenus Turcs, tant une ame grande & belle à de pouvoir sur tous les Cœurs.

On a remarqué qu'il s'habilla souvent à la Turque avec ses Maures & ses autres Domestiques ; lors que pour faire honneur au Pape il paroissoit dans les Cavalcades publiques que faisoit le Duc de Gandie sur lequel il avoit toûjours la droite ; mais quand le Roy Charles ayant publié qu'il

vouloit reconquerir Naples & de là passer en Orient, eut declaré aux Nonces du Pape, même par ses Ambassadeurs, qu'il souhaitoit avoir Zizim auprès de lui, parce qu'il lui serviroit infiniment pour soulever les Peuples contre Bajazet & ruïner l'Empire Turc : quand ensuite ce Prince fut entré en Italie où les succès merveilleux de ses armes ôtoient de jour en jour à ses ennemis les moyens de lui resister ; Alexandre qui conservoit toûjours le dessein de lui nuire, prit le parti conjointement avec le Roi de Naples, tant l'interêt personnel l'emporte sur celui de Dieu, d'avoir recours au Grand Seigneur. En effet Alphonse envoya de nouveau à la Porte Camille Pendau, chargé de commissions très pressantes ; le Pape y depêcha en même tems Georges Bouchard, Gênois, qui ayant fait le voyage plusieurs fois de la part d'In-

nocent, connoissoit le pays & en possedoit la Langue.

Comme ses instructions m'ont parû aussi curieuses que dignes de remarque, j'ai voulu les inserer ici tout au long & mot pour mot telles qu'elles sont dans l'Original.

ALEXANDRE VI.

PAPE.

INstructions pour vous, Georges Bouchard notre Nonce & notre Domestique; quand vous serez parti d'ici vous irez tout droit & le plus vîte qu'il vous sera possible, trouver le Grand Seigneur le Sultan Bajazet en quelque lieu qu'il soit; & après que vous l'aurez salué & lui aurez recommandé la crainte & l'amour de Dieu, vous lui exposerez de notre part que le Roy de France aidé des Milanois, des Bretons, des Normands, des Por-

tugais & de plusieurs autres Nations, a mis sur pied de puissantes Armées, tant par Mer que par Terre ; & vient à Rome pour nous enlever Zizim, frere de Sa Hautesse, & chasser Alphonse, Roy de Naples, de son Royaume ; que nous sommes obligés de défendre Alphonse, comme notre Allié très proche, notre Feudataire & notre Vassal, qui nous paye un tribut annuel, y ayant soixante-trois ans que son Ayeul Alphonse reçut l'Investiture & la Couronne de la main de nos Prédécesseurs, & ayant été lui-même investi & couronné par Nous ; ce qui a causé l'inimitié que nous porte le Roy de France. Que le dessein de ce Prince est non-seulement de nous enlever le Sultan Zizim, & de conquérir le Royaume de Naples, mais même de passer en Gréce, & d'attaquer Sa Hautesse dans ses Etats, ce qu'Elle doit déja sçavoir : &

que le bruit court qu'il doit envoyer ce Sultan Zizim, avec une Flote, en Turquie. Or comme pour nous défendre & résister au Roy de France, nous avons besoin de tous nos éforts, & qu'y ayant déja travaillé, nous nous trouvons engagés dans de très grosses dépenses, nous avons pensé au Sultan Bajazet, espérant qu'en faveur de l'amitié qui est entre lui & nous, il ne refusera point de nous secourir; vous le prierez donc & l'exhorterez de notre part, & vous le presserez vous-même de toutes vos forces, pour qu'il ait la bonté de nous envoyer au plutôt, par la voye de Venise les 40000. Ducats d'or, de la Pension de l'année courante, qui échéra le dernier du mois de Novembre prochain, afin que nous puissions les employer à tems; en quoi Sa Hautesse nous obligera sensiblement; Nous lui demanderons encore un service pour nous soutenir dans la

résistance que nous préparons afin que le Roy de France ne puisse avoir aucun avantage sur nous & sur le frere de Sa Hautesse, c'est de nous rendre les Vénitiens favorables; car comme le Roy de France est infiniment plus fort que nous & par Mer & par Terre, nous aurions besoin du secours des Vénitiens, qui s'éloignent de nous en donner, & qui étant en fort grande correspondance avec nos Ennemis, nous font soupçonner qu'ils nous sont absolument contraires; ainsi ne voyant aucun jour à les attirer dans notre parti que par le moyen du Turc, vous lui ferez observer qu'il est fort de son interêt que les François ne l'emportent point sur nous, & parce qu'ils s'empareroient en ce cas du Sultan Zizim son frere, & parce qu'ils en pousseroient plus avant, & attaqueroient Sa Hautesse avec un choc bien plus violent, secourus qu'ils se-

roient des Eſpagnols, des Anglois, de Maximilien, des Hongrois, des Polonois & des Bohemes, qui ſont tous de très puiſſans Peuples ; vous preſſerez donc Sa Hauteſſe, que l'amitié qui nous lie avec Elle nous oblige d'inſtruire pleinement de toutes choſes, de peur que ſes interêts n'en ſouffrent, d'envoyer ſur le champ un Député à la République de Veniſe, pour lui déclarer qu'elle ſçait certainement que le Roy de France s'avance vers Rome pour nous enlever ſon frere le Sultan Zizim, conquérir le Royaume de Naples, & l'attaquer par Mer & par Terre ; mais que ſon deſſein eſt de s'opoſer aux François de toutes ſes forces, & d'empêcher que ſon frere ne tombe en leurs mains ; enſuite l'exhorter par tout ce que ſon amitié peut avoir de prix pour Elle, de marcher à notre défenſe & à celle du Roy Alphonſe, tant par Mer que par Terre,

en l'aſſurant que nos amis, & le Roy ſurtout, ſeront ſes amis, & qu'il regardera nos ennemis comme les ſiens propres.

Vous demanderez qu'au cas que la République conſente à faire cette démarche, le Député ait ordre de ne point ſortir de Veniſe avant l'execution des promeſſes qu'Elle lui aura faites, & qu'il la voye ſe déclarer en notre faveur & pour le Roy Alphonſe, contre la France & ſes Alliés; & qu'au cas qu'Elle refuſe d'entendre à ces propoſitions, il lui déclare que Sa Hauteſſe ne la tient plus pour ſon amie, & ſe retire en couroux. Mais comme nous ſommes perſuadés que ſi le Sultan la preſſe vivement Elle ſe ſoumettra à ſes volontez, vous vous éforcerez de l'y engager, d'autant que c'eſt le plus grand bien & le ſecours le plus utile que nous puiſſions attendre. Vous preſſerez le plus que vous pour-

rez le départ de cet Envoyé, car la promptitude de sa négociation est de la derniere conséquence. Vous aprendrez aussi au Grand Seigneur, que le Grand Soudan nous a envoyé un Agent, avec des Lettres & des Présens, nous demandant le Sultan Zizim son frere, & nous faisant de grands offres & de grandes promesses sur le Grand Trésor & sur plusieurs autres choses que vous sçavez, puisque c'est par vous que nous avons traité avec cet Agent. Vous témoignerez à Sa Hautesse que notre intention est de lui tenir fidélement ce que nous lui avons promis, sans nous en écarter en un seul point, & même d'acroître & de fortifier notre amitié. Nous recevrions un sensible plaisir, & nous suplions très instament Sa Hautesse de nous l'accorder, si elle vouloit bien ne point inquiéter ni permettre que l'on inquiétât de quelque tems la

Hongrie, ni aucune Province de la Chrétienté, & surtout la Croatie & la Ville de Légine, comme de notre côté nous empêcherons que la Hongrie ne l'attaque; ce qui nous obligeroit fort, & surtout lorsque les François & les autres Princes font de si grands mouvemens; car Sa Hautesse doit s'assurer que s'ils continuent la guerre ils seront soutenus de la plûpart des Princes Chrétiens, & qu'Elle pourroit dans la suite se repentir de n'avoir pas suivi le conseil que nous lui donnons, & comme Pere & Seigneur de tous les Chrétiens, & comme son bon ami; que si Elle ne s'y rendoit pas, & si Elle attaquoit les Chrétiens, nous serions contraint de pourvoir à nos interêts, n'étant pas en état autrement de nous oposer aux préparatifs qui se font contre Sa Hautesse.

Nous vous avons donné deux Brefs que vous ferez voir au Grand Seigneur,

dont l'un est pour qu'il vous fasse délivrer les 40000. Ducats, & l'autre vous servira de Lettres de Créance. Quand vous aurez touché les 40000. Ducats dans l'endroit accoutumé, dont vous ferez une quittance à l'ordinaire, vous monterez sur un Vaisseau bien sûr, & reviendrez par le plus court chemin; sitôt que vous aurez pris terre vous nous informerez de ce qui sera passé, & vous attendrez nos Ordres. Cette Négociation veut de la promptitude; ainsi redoublez de diligence en allant, en revenant & en restant chez le Turc.

Je Georges Bouchard, Nonce & Domestique de Sa Sainteté, par cette présente Attestation, soussignée & écrite de ma main propre, certifie & confesse avoir reçû tous ces Ordres de la bouche de Sa Sainteté à Rome, au mois de Juin 1494. & les avoir executés auprès du Grand Seigneur; &

quant à l'Envoyé, que Sa Sainteté desiroit que le Turc dépêchât à Venise, il a été obtenu qu'il partiroit après moi de Constantinople, au mois de Septembre, pour agir selon les vuës de Sa Sainteté, auprès de l'Illustrissime République. Ecrit & signé par moi Georges Bouchard.

Et je Philippe des Patriarches, Clerc de l'Eglise de Forci, Notaire Apostolique & Imperial, soussigné, certifie avoir copié l'Instruction presente sur l'Original, apporté fidélement de Sinigaglia, & cela mot à mot, sans rien changer ni ajouter; ce que j'ay fait à la lettre, en étant requis & prié; en foi dequoi j'ay signé & apposé mon scel ordinaire. A Florence le 25. Novembre 1494.

Georges Bouchard fut reçû de Bajazet avec tous les temoignages possibles d'honneur & d'amitié, & après avoir conduit sa negociation au point

qu'il pouvoit ſouhaiter le plus heureux, ſi les effets euſſent d'abord ſuivi les promeſſes, il fut renvoyé en Italie avec Caſime Dautie que le Sultan envoyoit par honneur à Alexandre, en qualité d'Ambaſſadeur; mais après avoir eſſuyé une longue & perilleuſe navigation, ils firent naufrage lors même qu'ils ſe croyoient dans le Port. Car ayant pris terre entre Sinigaglia & Ancone, Jean de la Roüere Prefet de Rome & Seigneur de Sinigaglia, qui étoit averti de leur debarquement, s'empara de leur Vaiſſeau & ſe ſaiſit de leurs perſonnes, autant pour avoir leurs papiers que pour mettre la main ſur plus de 50000. Ecus d'or que Bajazet envoyoit à Alexandre, ſomme qu'il pretendoit lui être duë ſur ſes appointemens depuis le Pontificat d'Innocent. Il relâcha bientôt ſes priſonniers, mais pour l'argent, quelque choſe que fit le

Porte, & par lui-même & par les Ve-
nitiens, qui étoit devoir dans leur
Capitale garantir les Turcs de toute
injure; le Prélat s'appuyant sur le
bonheur des armes Françoises qui
croissoit de jour en jour, ne voulut
jamais seulement parler de restitution.
Charles se trouvant alors à Florence,
il y envoya les papiers, afin que pa-
roissant au jour, ils couvrissent Ale-
xandre d'une éternelle honte & le
missent dans l'impossibilité de nier
tout ce qu'il faisoit pour traverser les
desseins de Sa Majesté. Parmi ces pa-
piers, outre ces instructions que j'ay
rapportées, on trouva cinq Lettres du
Grand Seigneur, dont les deux pre-
mieres étoient les Lettres de Créance,
la troisième contenoit un remerci-
ment au Pape qu'il lui donnoit des
avis des desseins du Roy de France, & un dé-
tail des troupes qu'il fourniroit bien-
tôt à sa priere, & des pressantes ins-

tances qu'il feroit faire par un Ambassadeur à la Republique de Venise, pour qu'elle se declarât pour lui ; par la quatriéme il le prioit de donner le Chapeau de Cardinal à Nicolas Cibo Archevêque d'Arles, qui sous Innocent & Alexandre même avoit résidé auprès de lui & qui lui avoit été très-agréable, & la cinquiéme étoit au sujet de Zizim. Or comme c'est un fait de notre Histoire & qu'elle est une piece autentique, j'ay jugé à propos de l'inserer icy toute entiere telle que Lascaris, Grec très sçavant, l'a traduit en Latin à Florence, assisté de l'Evêque de Famagouste & d'un certain Marcel de Constantinople, Secretaire du Prince de Salerne. Cette Lettre étoit conçuë en ces termes.

Le Sultan Bajazet Can, fils du Sultan Mahomet Can : par la grace de Dieu très-grand Roy, Empereur de l'un & de l'autre Continent & Sei-

Pape, & par lui-même & par les Venitiens, qu'il disoit devoir dans leur Golphe garantir les Turcs de toute insulte, le Prefet s'appuyant sur le bonheur des armes Françoises qui croissoit de jour en jour, ne voulut jamais entendre parler de restitution. Charles se trouvant alors à Florence, il y envoya les papiers, afin que paroissant au jour, ils couvrissent Alexandre d'une éternelle honte & le jettassent dans l'impossibilité de nier tout ce qu'il faisoit pour traverser les desseins de Sa Majesté. Parmi ces papiers, outre ces instructions que j'ay raporté, on trouva cinq Lettres du Grand Seigneur, dont les deux premieres étoient les Lettres de Créance, la troisiéme contenoit un remerciment de l'avis qu'il lui donnoit des desseins du Roy de France, & un détail des secours qu'il fourniroit bientôt à Alphonse, & des pressantes ins-

tances qu'il feroit faire par un Ambaſſadeur à la Republique de Veniſe, pour qu'elle ſe declarât pour lui ; par la quatriéme il le prioit de donner le Chapeau de Cardinal à Nicolas Cibo Archevêque d'Arles, qui ſous Innocent & Alexandre même avoit réſidé auprès de lui & qui lui avoit été très-agréable, & la cinquiéme étoit au ſujet de Zizim. Or comme c'eſt un fait de notreHiſtoire & qu'elle eſt une piece autentique, j'ay jugé à propos de l'inſerer icy toute entiere telle que Laſcaris, Grec très ſçavant, l'a traduit en Latin à Florence, aſſiſté de l'Evêque de Famagouſte & d'un certain Marcel de Conſtantinople, Secretaire du Prince de Salerne. Cette Lettre étoit conçuë en ces termes.

Le Sultan Bajazet Can, fils du Sultan Mahomet Can : par la grace de Dieu très-grand Roy, Empereur de l'un & de l'autre Continent & Sei-

Pape, & par lui-même & par les Venitiens, qu'il disoit devoir dans leur Golphe garantir les Turcs de toute insulte, le Prefet s'appuyant sur le bonheur des armes Françoises qui croissoit de jour en jour, ne voulut jamais entendre parler de restitution. Charles se trouvant alors à Florence, il y envoya les papiers, afin que paroissant au jour, ils couvrissent Alexandre d'une éternelle honte & le jettassent dans l'impossibilité de nier tout ce qu'il faisoit pour traverser les desseins de Sa Majesté. Parmi ces papiers, outre ces instructions que j'ay raporté, on trouva cinq Lettres du Grand Seigneur, dont les deux premieres étoient les Lettres de Créance, la troisiéme contenoit un remerciment de l'avis qu'il lui donnoit des desseins du Roy de France, & un détail des secours qu'il fourniroit bientôt à Alphonse, & des pressantes ins-

tances qu'il feroit faire par un Ambassadeur à la Republique de Venise, pour qu'elle se declarât pour lui ; par la quatriéme il le prioit de donner le Chapeau de Cardinal à Nicolas Cibo Archevêque d'Arles, qui sous Innocent & Alexandre même avoit résidé auprès de lui & qui lui avoit été très-agréable, & la cinquiéme étoit au sujet de Zizim. Or comme c'est un fait de notreHistoire & qu'elle est une piece autentique, j'ay jugé à propos de l'inserer icy toute entiere telle que Lascaris, Grec très sçavant, l'a traduit en Latin à Florence, assisté de l'Evêque de Famagouste & d'un certain Marcel de Constantinople, Secretaire du Prince de Salerne. Cette Lettre étoit conçuë en ces termes.

Le Sultan Bajazet Can, fils du Sultan Mahomet Can : par la grace de Dieu très-grand Roy, Empereur de l'un & de l'autre Continent & Sei-

Pape, & par lui-même & par les Venitiens, qu'il disoit devoir dans leur Golphe garantir les Turcs de toute insulte, le Prefet s'appuyant sur le bonheur des armes Françoises qui croissoit de jour en jour, ne voulut jamais entendre parler de restitution. Charles se trouvant alors à Florence, il y envoya les papiers, afin que paroissant au jour, ils couvrissent Alexandre d'une éternelle honte & le jettassent dans l'impossibilité de nier tout ce qu'il faisoit pour traverser les desseins de Sa Majesté. Parmi ces papiers, outre ces instructions que j'ay raporté, on trouva cinq Lettres du Grand Seigneur, dont les deux premieres étoient les Lettres de Créance, la troisiéme contenoit un remerciment de l'avis qu'il lui donnoit des desseins du Roy de France, & un détail des secours qu'il fourniroit bientôt à Alphonse, & des pressantes ins-

tances qu'il feroit faire par un Ambaſſadeur à la Republique de Veniſe, pour qu'elle ſe declarât pour lui ; par la quatriéme il le prioit de donner le Chapeau de Cardinal à Nicolas Cibo Archevêque d'Arles, qui ſous Innocent & Alexandre même avoit réſidé auprès de lui & qui lui avoit été très-agréable, & la cinquiéme étoit au ſujet de Zizim. Or comme c'eſt un fait de notreHiſtoire & qu'elle eſt une piece autentique, j'ay jugé à propos de l'inſerer icy toute entiere telle que Laſcaris, Grec très ſçavant, l'a traduit en Latin à Florence, aſſiſté de l'Evêque de Famagouſte & d'un certain Marcel de Conſtantinople, Secretaire du Prince de Salerne. Cette Lettre étoit conçuë en ces termes.

Le Sultan Bajazet Can, fils du Sultan Mahomet Can : par la grace de Dieu très-grand Roy, Empereur de l'un & de l'autre Continent & Sei-

Pape, & par lui-même & par les Venitiens, qu'il disoit devoir dans leur Golphe garantir les Turcs de toute insulte, le Prefet s'appuyant sur le bonheur des armes Françoises qui croissoit de jour en jour, ne voulut jamais entendre parler de restitution. Charles se trouvant alors à Florence, il y envoya les papiers, afin que paroissant au jour, ils couvrissent Alexandre d'une éternelle honte & le jettassent dans l'impossibilité de nier tout ce qu'il faisoit pour traverser les desseins de Sa Majesté. Parmi ces papiers, outre ces instructions que j'ay raporté, on trouva cinq Lettres du Grand Seigneur, dont les deux premieres étoient les Lettres de Créance, la troisiéme contenoit un remerciment de l'avis qu'il lui donnoit des desseins du Roy de France, & un détail des secours qu'il fourniroit bientôt à Alphonse, & des pressantes ins-

tances qu'il feroit faire par un Ambassadeur à la Republique de Venise, pour qu'elle se declarât pour lui ; par la quatriéme il le prioit de donner le Chapeau de Cardinal à Nicolas Cibo Archevêque d'Arles, qui sous Innocent & Alexandre même avoit résidé auprès de lui & qui lui avoit été très-agréable, & la cinquiéme étoit au sujet de Zizim. Or comme c'est un fait de notreHistoire & qu'elle est une piece autentique, j'ay jugé à propos de l'inserer icy toute entiere telle que Lascaris, Grec très sçavant, l'a traduit en Latin à Florence, assisté de l'Evêque de Famagouste & d'un certain Marcel de Constantinople, Secretaire du Prince de Salerne. Cette Lettre étoit conçuë en ces termes.

Le Sultan Bajazet Can, fils du Sultan Mahomet Can : par la grace de Dieu très-grand Roy, Empereur de l'un & de l'autre Continent & Sei-

gneur de l'Europe, de l'Asie, des Côtes d'Affrique.

Au très excellent Pere & Seigneur de tous les Chrétiens, le Pape Alexandre VI. par la divine providence très-digne Souverain Pontife de l'Eglise Romaine.

Après vous avoir salué de tout notre cœur, nous dirons à Votre Grandeur que nous avons été extremement rejouis & consolez, en aprenant par Georges Bouchard votre Nonce, la bonne santé de Votre Puissance. Entr'autres choses qu'il nous a rapportées de la part de votre Grandeur, il nous a apris l'ardeur qu'a le Roy de France de vous enlever Zizim notre frere, ce qui nous déplairoit infiniment, feroit tort à Votre Grandeur, & nuiroit fort à tous vos Chrétiens. Nous avons donc examiné avec lui ce qui seroit à faire en cette occasion de plus avantageux & de plus

honorable pour Votre Grandeur, & de plus satisfaisant pour Nous: & nous avons trouvé que ce seroit de faire mourir Zizim notre frere, qui est dévoué à la mort, & que vous avez entre vos mains. Si vous voulez bien nous rendre service, ainsi que nous l'espérons de votre prudence, attendu le bien qui vous en doit revenir, & le contentement que nous en aurons; si, dis-je, de la maniere qu'il vous plaira, que vous jugerez le plus à propos, vous délivrez Zizim des miséres de ce monde, en le faisant passer dans l'autre, où il jouira d'un repos plus assuré; & si vous nous envoyez son corps dans quelque lieu que ce soit des Terres de notre Obéïssance, Nous Sultan Bajazet Can, soussigné, promettons faire toucher à Votre Grandeur, en quelqu'endroit qu'il lui plaira, & à celui qu'Elle nous marquera, la somme de 300000. Ducats, avec

lesquels Elle pourra acheter à ses enfans quelques Principautez, & cela avant qu'Elle nous ait livré le Corps de Zizim, lui jurant d'entretenir avec Elle, tant que nous vivrons, une ferme & véritable amitié, & lui faire toutes les faveurs & les plaisirs possibles. De plus, Nous promettons à Votre Grandeur, pour sa plus grande satisfaction, de ne faire aucun tort aux Chrétiens, de quelque qualité & condition qu'ils soient, sur Mer ou sur Terre, soit par Nous, soit par nos Sujets, ou par nos Vassaux; à moins que quelqu'un d'entr'eux ne voulût nous en faire ou aux nôtres. Et afin que votre Grandeur soit plus assurée de la vérité de nos promesses, & ne doute nullement de leur execution, Nous avons juré, en présence de George, par le vrai Dieu que nous adorons, & sur vos Evangiles, de les accomplir fidélement, sans fraude ni

collusion, & pour le certifier encore à Votre Grandeur, & l'en convaincre absolument, Nous le Sultan Bajazet Can, jurons par le vrai Dieu qui a crée le Ciel & la Terre, & tout ce qu'ils contiennent, que nous croyons & que nous adorons, de lui tenir ponctuellement, si Elle fait ce dont nous la prions, tout ce que nous lui avons promis, sans nous en écarter jamais, ni rien faire de contraire aux interêts de Votre Grandeur. Fait dans notre Palais de Constantinople, l'an de la Nativité du Prophete Jesus, 1494. ce 18. Septembre.

Je ne puis pas assurer que cette Lettre & les quatre autres ayent jamais été renduës au Pape; mais je croi que Bouchard, qui étoit instruit de ce qu'elles contenoient, lui en fit le raport de bouche. La grandeur des promesses que Bajazet attachoit à la mort de Zizim, ébranla si puissamment Alexan-

dre & le Cardinal de Valence, que brûlés d'un côté du désir de se venger de la violence, dont à ce qu'ils disoient, Charles avoit usé pour se faire remettre ce Prince duquel ils perdoient la pension, & de tirer raison des injures qui leur avoient été faites; de l'autre, pressez sans relâche par la Vanosse, ils ne pûrent tenir contre tant de passions, & se déterminerent enfin à faire mourir le jeune Sultan. Avant donc de le remettre à Charles, suivant leur convention, ils mêlerent dans le Sucre dont ce malheureux Prince se servoit dans toutes ses boissons, un poison préparé pour n'avoir son effet que dans un certain nombre de jours; c'étoit une poudre blanche entierement semblable au Sucre; & qui avoit la proprieté en faisant son effet, de ne changer ni le gout ni la couleur de la Liqueur dans laquelle on la jettoit. Le Pere & le fils s'en servirent depuis

ce

ce tems-là, pour se défaire commodément de plusieurs de leurs ennemis, au nombre desquels ils mirent toujours ceux qui possedoient de grandes richesses, se pensant frustrés par leur longue vie des biens que leur convoitise avoit déja dévoré; mais Dieu permit enfin que cette même poudre, par une méprise de bouteille à jamais fameuse, devint funeste à l'un & à l'autre, faisant mourir Alexandre, & précipitant son fils du plus haut point de sa fortune dans les derniers malheurs, comme nous le verrons dans la suite de cette Histoire.

Pour ce qui est de Zizim, le Pape l'ayant mis en état de ne pouvoir suivre les généreux desseins qu'il formoit, le livra au Roy qui lui en donna une reconnoissance solemnelle par écrit. Le jeune Prince en cette occasion, avec un air de grandeur bien digne de sa naissance, ayant baisé les

mains & l'épaule de Charles, se tourna avec une grace charmante vers le Pape & le Cardinal de Valence; les remercia des bons traitemens qu'il avoit reçû à leur Cour, & les pria de le vouloir bien recommander à son nouveau Protecteur, les assurant qu'il ne leur donneroit jamais aucun sujet de se répentir de lui avoir rendu la liberté, ni au Roy de l'avoir reçû auprès de lui, pourvû que lorsqu'il seroit en Orient, il daignât écouter ses avis & agréer ses services personnels; Prince trop infortuné qui donne inutilement des exemples de douceur & de générosité, à des cœurs incapables de l'un & de l'autre & qui ont déja exercé sur lui la plus grande des Barbaries, à mesure qu'il s'approcha de Naples avec le Roy, le venin se dévelopa, desorte qu'étant arrivé dans cette Ville, dans le Château de Capouë, & non pas à Caïette,

comme dit Giovio, il lui causa une dissenterie qui le mit au Tombeau, précisément lors que Charles achevoit de conquerir ce Royaume.

La nouvelle de cette mort causa beaucoup de joye à Bajazet, en qui la raison d'Etat prévalut sur les sentimens de la nature. Charles, sur la priére que ce Prince lui en fit, lui renvoya le corps de son frere & tous les gens de sa suite; il les reçut en grace, tant il étoit satisfait de n'avoir plus de Concurrent à l'Empire, & paya aux Assassins le prix qu'il avoit mis à leur crime.

Le Cardinal, depuis son évasion de l'Armée Royale, étoit allé pendant quelques jours prendre l'air aux environs de Rome, avec le Cardinal Ursin; lorsqu'il fut retourné dans cette Ville, il commença à travailler à ses vengeances, délivré qu'il se sentit du joug que lui imposoit la présence

des armes de Charles, & à l'abri qu'il crut pouvoir être des ressentimens de ce Prince, par le secours d'une Puissance supérieure sur laquelle il comptoit. Dans cet esprit il donna ordre aux bandits & aux scélérats, qu'il tenoit répandus dans la Ville & dans la Campagne, pour les avoir toujours prêts dans l'occasion, de faire aux François tout le mal qu'il leur seroit possible, en représailles des affronts qui avoient été faits à sa mere. Aussitôt les plus riches de ceux qui demeuroient dans la Ville perdirent les biens & la vie, & tous ceux qui par malheur se trouverent alors en route fûrent volés & assassinés. On raconte entr'autres qu'un grand Seigneur, qui s'en retournoit en France avec une grosse suite, trois chariots de bagages & cinq cent écus en argent, fut entierement pillé à Pontémolle; s'il eut le bonheur de sauver sa vie, il n'en fut

pas de même d'un malheureux fils du Cardinal de S. Malo, qui fût tué entre Baccano & Isla, & à qui on prit trois mille écus ; mais ce qui arriva aux Suisses à Rome est tout autrement remarquable. Les Suisses, que le Vin échauffe plus que les autres Nations, fûrent des soldats de l'Armée de Charles ceux qui avec le plus d'avidité & en plus grand nombre pillerent la maison de la Vanosse. Le Cardinal de Valence, selon l'opinion commune, ne pouvant s'en venger sur eux personnellement, s'en prit à leurs Compatriotes : le Pape en avoit cent cinquante à son service, qui tous s'étoient enrichis autant par les épargnes de leurs Peres, que par les leurs propres & les profits de leurs négoces ordinaires ; il les fit casser tous, avec ordre de sortir de Rome au plutôt & dans peu de l'Etat Ecclésiastique. Ces pauvres gens contraints d'obéir par-

toient ensemble un matin avec leurs femmes, leurs enfans & leur bagage; une cinquantaine sortoit déja les Portes de la Ville, quarante environ faisoient leurs derniéres priéres dans l'Eglise de S. Pierre, & le reste étoit encore sur la Place qui est devant cette Eglise, lorsque ces derniers fûrent attaqués par deux mille Espagnols, la plûpart Valentinois ou Catalans, qui étoient à la solde du Pape, & que l'on avoit fait trouver à dessein dans ce lieu; ils en tuerent une partie, blesserent l'autre, & en traînerent quelques uns jusques dans les chambres du Vatican; plusieurs même de ceux qui étoient dans l'Eglise, à qui elle devoit servir d'azile assuré, ne fûrent pas exemts d'un pareil traitement, & tous généralement fûrent dépouillés de leurs meubles, de leurs habits & de leur argent, perdant les uns cent, les autres deux cent, trois cent écus,

plus ou moins, ſelon leur condition. Ces indignes Aſſaſſins ſe hâtoient de joindre ceux qui étoient déja ſortis de la Ville ; mais ceux-ci ayant apris ce qui étoit arrivé à leurs compagnons, ou par le tumulte qui s'éleva, ou par quelque avis qui leur en fut donné, ſe retirerent dans une maiſon, où s'étant fortement retranchés, ils firent une ſi longue réſiſtance, qu'ils donnerent le tems au Capitaine de la Garde de Sa Sainteté, d'aller avec quantité de Troupes leur rendre la liberté & la ſûreté ; le plus grand mal toutesfois étoit fait.

Mais les Borgia, peu ſatisfaits de ces petites vengeances, qui dans le fond ne faiſoient rien à Charles, & ſentant croître leur haîne avec les proſperitez de ce Roy, travailloient à unir contre lui les premiers Princes de la Chrétienté. Ils déployerent à cette fin toute leur induſtrie auprès du Ca-

valier Jérôme Géorgi, Ambaſſadeur de Veniſe, que Sa République avoit envoyé en poſte pour cette affaire, & auprès des autres Miniſtres & Cardinaux dépendans des Princes; ils s'attacherent ſurtout au Cardinal Aſcagne Sforce, qui depuis peu de retour à Rome avec le Cardinal Luna, étoit devenu l'un des premiers Confidens de Sa Sainteté, parce qu'il étoit entré dans ſes deſſeins contre Charles. Il n'en avoit cependant quitté le parti que parceque ce Prince n'avoit pas tiré d'Alexandre la vengeance qu'il avoit deſiré: c'eſt ainſi que le moindre nouvel interêt diſpoſe du cœur de ces Grands, qui ſe piquent d'être bons politiques. Quand ils virent les choſes amenées au point de pouvoir les noüer quand il leur plairoit, pour donner à croire que ce qu'ils faiſoient pour leurs interêts propres, ne partoit que d'un fond de zèle pour la

gloire de Dieu, le bien public & l'avantage du S. Siége, le Pape tint une Congrégation que l'on nomme d'Etat, où il rassembla plusieurs Cardinaux, la plûpart ses créatures & ses confidens; il leur exposa en peu de mots les succès que jusqu'alors avoient eû les armes de Charles, & ceux que l'on en devoit attendre dans la suite; que les premiers Potentats de l'Europe en avoient conçû un juste ombrage, & qu'ils le sollicitoient vivement de s'unir avec eux pour pourvoir à leur commune sûreté; mais que ne voulant rien faire qui ne fût d'un Vicaire de Jesus-Christ, d'un Pere commun, il les prioit, eux qui l'aidoient à porter le poids de la Monarchie Ecclésiastique, & qu'il ne pouvoit qu'infiniment estimer pour leur capacité & leur expérience, de lui dire librement leur sentiment sur une affaire de si grande importance. Tout le monde

comprit bien quel conſeil il demandoit ; toutesfois le Cardinal de Naples ne chercha pas tant à lui complaire, qu'à ſervir ſon Roy, auquel il étoit demeuré attaché, quand ouvrant les avis en qualité de Doyen du Sacré Collége, il parla en ces termes.

Je ſçai, très Saint Pere, que les armes du Roy Charles ont été ſouhaitées & attirées dans l'Italie par les plus ſages de ſes Princes, & que les autres ne les ont nullement apréhendées ni traverſées dans leur premier abord ; j'avouë même que je n'aurois jamais pû en détourner aucuns des réſolutions qu'ils avoient priſes, car je ſçavois certainement qu'ils n'avoient point d'autre deſſein que de corriger dans ſa naiſſance, par le moyen des François, quelque mauvaiſe humeur qui ſe formoit, & qui dans ſon progrès auroit pû troubler le repos de l'Italie, que les politiques attachent à

l'égalité de ses Souverains. Mais aujourd'hui que le remède, faisant un effet plus fort que l'on n'avoit imaginé, au lieu de guérir un mal en a causé un autre d'autant plus dangereux qu'il pourroit tout perdre si l'on n'y prend garde de bonne heure, je ne croi pas qu'un esprit vrayement zèlé pour le bien de l'Italie puisse ne pas convenir qu'il importe extrémement à ses Princes d'unir toutes leurs forces pour détruire l'Empire des François qui commence dans son sein, & qui la menace de moment à autre d'une ruïne totale. En effet nous ne craignons plus qu'un Prince Italien s'éléve au-dessus des autres, & les fasse plier sous sa loy; mais nous voyons un des plus puissans Rois Etrangers si fort avancé dans l'Italie, que non-seulement il peut en renverser les Etats, mais que l'on doit s'assurer, par les arrangemens qu'il a pris, que son dessein est

de pousser toujours de Victoire en Victoire, jusqu'à ce qu'il l'ait entierement subjuguée. Et que veut dire, à qui entend un peu les affaires d'Etat, la rétention que Charles a faite dans la Toscane des Forteresses de Sérézano, Sérézanello, Pierre Sainte, Pise & Livourne, & les Roches de Civitta-Vecchia, d'Ostie & de Terracine, qu'il a prises sur l'Etat Ecclésiastique; sinon que ces Places étant les principales clefs de ces Etats, comme il s'en est assuré pour aller à Naples, il voudra s'en servir à son retour pour les réduire sous son obéissance, & conquérir ensuite le reste de l'Italie? Après les dures conditions qu'il a imposées à ceux de Lucques, de Sienne & de Florence, & à Votre Sainteté même, au grand deshonneur de l'autorité Pontificale, ne doit-on pas s'attendre que s'il a abusé de la foiblesse & de la consternation universelle, lorsqu'il pou-

voit craindre encore les mauvais succès dans son entreprise, à présent qu'il jouit en sûreté de ce qui l'interessoit le plus, il se servira de toute sa puissance & de toute sa fortune, & nous voudra réduire sous le plus triste esclavage. Mais suposons qu'il n'use d'aucune violence envers le S. Siége, ce que cependant on ne peut guéres se promettre après les nouveaux sujets de ressentimens qui lui ont été donnés, quelle sera la sûreté de la Majesté, la liberté & la jurisdiction du Souverain Pontife, tant dans le temporel que dans le spirituel, lorsqu'il faudra qu'il obéisse au premier coup d'œil pour ne s'y point voir contraint par la force? Sa Sainteté dans Rome, au milieu des armes Françoises, ne sera auprès de lui que ce qu'étoient ses Prédécesseurs dans Avignon auprès des Rois ses Ancêtres, & ne paroîtra tout au plus que son Grand

Aumônier. Votre Sainteté doit regarder comme une grace spéciale du Ciel que dans un point qui l'interesse plus qu'aucun autre, puisque le danger pour Elle est plus proche & plus grand, lorsque ce seroit à Elle à engager tous les Princes de la Chrétienté à s'unir contre Charles, Elle en soit ainsi prévenuë, & que sans fournir ni Troupes ni argent, il lui suffise d'autoriser leur Ligue de son nom, ces Potentats étant assez forts par eux-mêmes pour abattre la fougue Françoise, qui s'est d'autant plus répanduë en ruïne, qu'elle n'a rien trouvé qui ait entrepris de l'arrêter. Je conclus donc que ce n'est qu'en se hâtant d'empêcher le Roy Charles de s'affermir dans ses Conquêtes, qu'on peut reparer les maux qu'il a faits, & que de plus longs délais nous ôteront tout espoir de remede.

Raphaël Riare, Cardinal du Titre

de S. Georges, à qui jusqu'alors, par des vuës politiques, on avoit témoigné beaucoup de confiance, quoique dans le fond il n'en fût rien, à cause qu'il étoit ami & parent du Cardinal de la Roüere, aima mieux s'attirer la haîne d'Alexandre, en parlant avec sincérité, que de se trahir lui-même par un lâche silence; & quand le Cardinal de Naples eut fini son discours, ayant fait une profonde inclination au Pape, il prit ainsi la parole.

Très Saint Pere, je croirois m'éloigner également & des intentions de Votre Sainteté & de la piété de cette Sacrée Congrégation, si dans une affaire de si grande importance, & sur laquelle Elle nous demande nos avis, je ne lui disois pas librement ce que la conscience & la raison me dictent. Il s'agit d'entrer dans une Ligue contre le Roy Très Chrétien, & de l'autoriser du nom du Pape. Comme on dit &

l'on raisonne sur toutes choses, excepté sur ce qui peut rendre cette Ligue ou juste ou injuste ; si dans le Conseil d'un Prince Payen on faisoit une semblable faute, nous la condamnerions avec chaleur ; & que dira l'Univers d'une Congrégation tenuë devant Sa Sainteté par les premiers Prélats de l'Eglise, où l'on a d'autres égards que le service de Dieu & le maintien de la Justice ? Je pense que ce seroit une action louable dans un Souverain Pontife, s'il refusoit de s'engager dans une guerre, quelque juste qu'elle lui parût ; mais qu'il en doive entreprendre une, qui pour des gens sans passion ne sera ni juste ni sainte ; c'est ce que je ne puis comprendre, bien loin de l'aprouver. Le Roy de France, il est vrai, contre ce que s'en étoient promis les Princes Italiens, est venu heureusement à bout de la Conquête du Royaume de Naples, & sa puis-

ſance par là, conſidérablement accruë, devient formidable à tous les Princes, & ſurtout à ſes voiſins; mais que s'enſuit-il? que l'on peut juſtement, que l'on doit même former contre lui une Ligue, & lui faire la guerre d'un commun accord? Ne ſçait-on pas bien les Droits de la Maiſon d'Anjou ſur le Royaume de Naples, & que la Couronne de France en a hérité avec les Comtés de Provence & d'Anjou? Combien de fois les Papes les ont-ils aprouvés par les Inveſtitures qu'ils ont données? Votre Sainteté même, dans les premiers articles de ſon Traité avec le Roy Charles, qu'Elle veut rompre par je ne ſçai quelle raiſon, ne lui a-t-Elle pas promis l'Inveſtiture de ce Royaume? Que ſi Elle ne lui a pas donné pour lors, Elle s'eſt engagée à la donner lorſqu'Elle ſçauroit qu'il auroit été reconnu Roy de Naples, ce que ſûre-

ment Elle n'auroit point promis si Elle n'eût point été persuadée de la justice de ses prétentions. Si donc ces prétentions sont justes ; s'il y joint les Droits de Conquête & de Possession actuelle, qui en matiéres d'Etat justifient l'injustice même ; si ayant ici reçû de Votre Sainteté l'assurance de son amour paternel, il ne s'en est point rendu indigne par aucune prévarication à ses Traités ; avec quelle aparence de justice, au lieu de le défendre selon ses promesses, Votre Sainteté peut-elle employer la force pour le dépoüiller de ses Conquêtes. Je sçai que quand un Prince a un véritable sujet de craindre qu'on ne veuille lui enlever, il peut justement le prévenir pour rompre ses mauvais desseins ; mais sur quoi Votre Sainteté peut-elle redouter les armes de Charles ; il a eû dans cette Ville une Armée entiere, qui au premier clin d'œil pouvoit ren-

verser votre Trône, & lui enlever celui de l'Empire Romain, & cependant toujours constant dans l'obéissance duë au Vicaire de Jesus-Christ, il a rendu à Votre Sainteté les mêmes devoirs que lui ont rendu ses Ancêtres, & ce n'a été que par priéres & par Traités qu'il a voulu obtenir ce qui lui étoit nécessaire dans son entreprise, lorsqu'il pouvoit le prendre de force. Mais, dira-t-on, l'heureux succès de cette même entreprise le rendant maître en Italie d'un puissant Royaume, le met en état plus que jamais d'abaisser un jour la Grandeur du S. Siége, sans qu'on puisse l'en empêcher. Ne sçait-on pas que jusqu'à présent les Rois de France ne se sont servis de leur Grandeur que pour exalter de plus en plus le S. Siége, & terrasser ses ennemis. Pepin, Charles le Grand, Louis le Débonnaire & leurs Successeurs dans l'Empire &

dans le Royaume, ont été plus puissans que Charles, tant dedans, que dehors l'Italie, & toutesfois ils n'ont senti leur extrême puissance que pour accroître l'autorité de l'Eglise par des donations d'Etat & d'honneurs, & des prérogatives excessives. Si quelques Papes en sont déchus dans de certains tems, ou dans Avignon ou dans Rome, ça été, comme l'on sçait, par la faute des autres Princes, & jamais par celle des Rois de France, qui se sont toujours attachés à défendre leur autorité & leur grandeur. Que s'ils ont agi de la sorte par le passé, pourquoi ne présumera-t-on pas de même de leur piété pour l'avenir? Est-il quelque malignité attachée au Royaume de Naples, qui ait la force de corrompre la Religion & l'équité? Non certes: il a été gouverné l'espace de cent cinquante ans par des Rois de la Maison de France, sans que les

Etats & la Jurifdiction du Pape ayent fouffert aucune atteinte. La Maifon d'Arragon l'a poffedé auffi, & le premier Roy Alphonfe, Pere de Ferdinand qui vient de mourir, raffembloit fur fa tête les Couronnes d'Arragon, de Naples & de Sicile, & néanmoins l'Italie n'en prit aucun ombrage ; il n'y eut ni trouble ni bouleverfement : & elle jouit d'un calme univerfel. Les Papes & les Princes, tranquiles dans leurs Etats, vêcurent fans crainte de recevoir aucune offenfe, comme fans deffein d'en faire ; pourquoi donc, fi le cas eft femblable, ne fe point conduire de la même façon ? Les François ne font pas plus avides de s'agrandir, & moins fidéles dans leurs paroles que les Efpagnols ; on n'a point redouté la puiffance des uns, il n'eft pas jufte de foupçonner celle des autres ; on s'eft bien trouvé de n'avoir point fait la guerre aux uns, il fera

avantageux de ne ſe point liguer contre les autres. Car ſi cette Ligue a un malheureux ſuccès, dans les plaintes que Votre Sainteté fera des dommages qu'Elle aura ſouffert, tout le monde entendra plutôt les cris d'un ennemi particulier, trouvé les armes à la main, que la juſte douleur d'un Pere commun & d'un Souverain Pontife.

Quoique ce diſcours ſi libre du Cardinal Riare ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit de ceux qui avoient déja pris leur parti, le Pape cependant & le Cardinal de Valence qui aſſiſtoit à cette Congrégation plus pour écouter ce qui s'y diroit que pour donner ſon avis, le gravérent dans le fond de leur âme & s'en reſſouvinrent dans la ſuite pour ruiner ce Prélat & toute ſa Maiſon; mais le Cardinal Carriale, qui ſe picquoit d'être auſſi fidéle ſujet de la Maiſon d'Arragon, que Créature reconnoiſ-

ſante des Borgia, lui répliqua ſur le champ en cette ſorte.

L'Italie ne conçût aucun ombrage de voir Alphonſe joindre aux Royaumes d'Arragon & de Sicile, celui de Naples ; parce que chacun ſçavoit qu'il lui étoit nouvellement échû par le droit d'une juſte adoption, & non par de vieilles prétentions, ou tout à fait imaginaires ou préſcrites par la longue & paiſible poſſeſſion de quelques Princes, comme ſont celles dont Charles voudroit couvrir ſa tumultueuſe ambition. Alphonſe ne vint point les armes à la main forcer les Princes de ſuivre ſon parti ; il n'en mit aucun à contribution ; il n'uſurpa ſur perſonne, pas même un pied de terrain, là où Charles s'eſt emparé de pluſieurs fortereſſes pour ſeconder ſes vaſtes deſſeins; mais ſurtout il n'y vint point contre les défenſes du Souverain Pontife, & à la honte du S. Sié-

ge, malgré les censures fulminées contre lui, au grand scandale de la Chrétienté. Ainsi je ne comprens pas comment on peut dire qu'il est étonnant qu'on en soit allarmé; si le matin fait juger qu'elle sera la journée, que doit-on attendre des François dans la suite; puisque dés leurs prémieres démarches ils ont foulé aux pieds le respect dû au S. Siége & les droits de tous les Princes de l'Italie? Il faudroit que l'experience ne nous eût point fait connoître l'inquietude de cette Nation toujours turbulente, l'orgueil avec lequel elle brave tout ce qui peut l'empêcher de suivre ses nouveaux desseins, sa facilité à entreprendre & sa fureur à poursuivre; il faudroit, dis-je, ignorer toutes ces choses, pour ne se pas plus effrayer de leur puissance que de celle des Arragonois, amis de la Justice, ennemis de toutes nouveautés, sans violences,
sans

fans ambition, doux & moderés dans les heureux fucceès, prudens & équitables dans leurs desseins & lents à s'émouvoir. Si donc c'est avec raison que les Princes Italiens prennent ombrage de l'entreprise de Charles sur le Royaume de Naples, injuste en elle-même, plus injuste par les moyens dont on se sert pour y réussir, & le comble de l'injustice par le but qu'il se propose au-delà ; peut-on douter un moment que le Pape ne puisse, selon les régles de l'équité la plus sévére, entrer dans une Ligue qu'on lui offre pour défendre l'Italie de sa derniere ruine. Ainsi que chacun dise ce qu'il voudra, pour moi, Très Saint Pere, mon sentiment est que ce n'est absolument que par la force des armes que l'on peut prévenir l'opression prochaine de l'Italie, & peut-être celle de toute l'Europe.

Les autres Cardinaux attachés au

Pape, fûrent de ce même sentiment; mais ennemis de toutes ostentations ils s'exprimerent en moins de paroles.

Cependant le Cardinal Riare, que le discours de l'Espagnol avoit aigri, se préparoit à y répliquer, quoique le Cardinal Luna, Prélat d'un esprit très vif, se fût déja levé pour l'apuyer encore; mais le Pape, qui sentit que ce dernier ne manqueroit pas de dire bien des choses dont il vouloit dérober la connoissance au Public, pour leur ôter à l'un & à l'autre tout moyen de parler, mit fin à la Congrégation; en disant aux Cardinaux, que sans qu'ils se donnassent la peine de s'expliquer davantage, il comprenoit bien en général quels étoient leurs sentimens; qu'il en étoit content, & qu'il leur donneroit bientôt des marques de l'état qu'il faisoit de leurs conseils.

Pendant que ces choses se passoient

à Rome, les Miniſtres du Pape travailloient ardemment à Veniſe à la concluſion de la Ligue avec ceux des autres Princes qui n'y étoient pas moins intereſſés, ſoit par d'anciennes inimitiés, ſoit par de nouvelles jalouſies que Bembo, Giovio, Corio, Guichardin & pluſieurs autres Hiſtoriens ont parfaitement détaillées; ainſi elle fut aiſément concluë; & l'on arrêta qu'entre le Pape & l'Empereur Maximilien, Ferdinand & Iſabelle Roy & Reine d'Arragon & de Caſtille, la République de Veniſe & le Duc de Milan il y auroit Alliance pour le ſalut commun de la défenſe réciproque de leurs Etats, laiſſant à quiconque voudroit la liberté d'y entrer, & nommément au Roy Charles; pourveu néanmoins que ce fût ſous de bonnes conditions: c'étoit le titre ſpécieux que l'on donnoit à cette Ligue. Mais parceque dans le fond chacun

des Alliés croyoit fermement que la sûreté publique & celle de ses propres Etats ne pourroit subsister tant que Charles conserveroit ses Conquêtes en Italie, on convint dans les Articles secrets de lui faire conjointement la guerre de tous côtés pour l'en chasser, & de fournir à ce dessein, chacun selon ses forces, les Troupes & l'argent nécessaires pour une si grande entreprise. Le Pape & le Cardinal de Valence reçûrent cette nouvelle avec une joye inexprimable; ils firent publier la Ligue le jour des Rameaux dans l'Eglise de S. Pierre, avec toute la magnificence & la solennité possible. On chanta le *Te Deum*, que le Pape entonna lui-même: & l'Evêque de Concordia y prononça un Discours très élégant, qu'il fit ensuite imprimer & publier.

Quand Charles aprit toutes ces choses, il témoigna au-dehors beau-

coup d'indifference ; & même pour marquer le mépris qu'il en faisoit, il fit, à ce que l'on raporte, représenter dans le Château de l'Œuf, des Comédies dans lesquelles on faisoit paroître sur le Théatre les Confédérés & ceux qui avoient le plus travaillés à cette Ligue, entre lesquels le Cardinal de Valence avoit un des premiers Rolles. Mais cependant le tort que lui faisoit cette Ligue, l'une des plus grandes qui eût jamais réuni les Princes Chrétiens, & les dangers où elle le jettoit, ne pouvoient dans le fond que le chagriner infiniment ; il voyoit par là anéantir absolument le dessein qu'il avoit de passer en Orient, aussi glorieux à ses armes, qu'avantageux à la Religion ; puisque réduit à se défendre par cette attaque universelle, il étoit impossible qu'il songeât à inquiéter les autres. Car il est constant que malgré la mort de Zizim, sur qui cepen-

dant il avoit fondé ses principales espérances, persistant toujours dans cette généreuse entreprise, il avoit envoyé en Gréce l'Evêque de Durazzo, pour y faciliter son Entrée, & y soulever les Peuples contre Bajazet, tant dans l'Albanie que dans la Macédoine & dans la Morée. Cet Evêque y avoit déja excité des révoltes, par ses intrigues, par celle des Bannis, & plus encore par l'espérance de secouer le joug de la tirannie Otomane qu'avoient donnés aux Grecs les succès prodigieux des armes Françoises qu'ils voyoient sur les Côtes de la Calabre & de la Terre d'Ostrante, éloignées seulement de l'Albanie d'un trajet de soixante mille. L'éfroy qu'en conçûrent les Turcs, non-seulement leur fit abandonner une partie de ces Provinces, mais jetta même Constantinople dans une si grande consternation, qu'on n'y attendoit pas moins

qu'une révolution entiere ; jusques-là que douze Prêtres Musulmans eûrent, à ce qu'on dit, la hardiesse de prêcher en public la Foy de Jesus-Christ. Mais Dieu n'avoit point encore résolu d'accorder à ces Peuples un bien si grand ; car quoique selon le bruit qui courut alors, & que toutesfois on ne doit point croire légérement, quoique Charles eût fait vœu de ne point retourner en France qu'il n'eût recouvré la Terre Sainte sur les Infidéles, & remis le Saint Sépulchre à la garde des Chrétiens, pour avoir la nuit à Capouë, lorsqu'il étoit sur le point de s'endormir, entendu deux fois de suite une voix éfroyable & un de ses étendarts sortir & se déployer d'un coffre qui s'ouvrit de lui-même, prodige qu'il prit pour un ordre du Ciel ; il eut tout lieu de s'en croire déchargé par le nouvel obstacle que la Ligue aportoit à son execution. En effet

quand il en fut pleinement assuré, il fit, avec les Cérémonies ordinaires, arborer dans Naples l'Etendart de la France, & se prépara à retourner dans son Royaume, sur le plan & de la maniére que les Historiens contemporains ont écrit & blâmé tant de fois.

La Ligue fut concluë à Venise le premier Avril 1495. & publiée à Rome le 12. Le 20. du même mois Charles, malgré toutes ces difficultez qui se rencontroient, & les raisons qu'il pouvoit avoir d'agir autrement, partit de Naples pour Rome, à la tête de la meilleure partie de son Armée, il en avoit distribué le reste dans les Places les plus considérables, donné le Commandement de chaque Province aux plus braves & aux plus expérimentés de ses Capitaines; il avoit laissé Gilbert de Montpensier pour gouverner ce Royaume, avec le titre de Viceroy & de Lieutenant Général de l'Armée.

Charles avoit une envie extrême de s'aboucher avec le Pape, pour s'accorder une bonne fois avec lui, & ôter par là à ses ennemis le secours qu'ils tiroient d'une autorité si grande dans le temporel & dans le spirituel ; ainsi avant que de partir de Naples, il envoya à Rome le Seigneur de Saint Pol, frere du Cardinal de Luxembourg. Quand il fut sur le point de se mettre en chemin, il dépêcha au Pape l'Archevêque de Lyon, pour assurer Sa Sainteté qu'il ne desiroit rien tant que de vivre en bonne intelligence avec Elle, & qu'il la satisferoit en tout ce qui dépendroit de lui, sans en vouloir d'autre reconnoissance que celle de ne se point mettre Elle-même, sans aucune raison, au nombre de ses ennemis, & de lui donner l'Investiture du Royaume de Naples, même avec cette restriction, qu'elle ne préjudicieroit point au Droit des autres

Prétendans. Le Pape & le Cardinal de Valence, qui d'un côté vouloient soutenir l'éclat qu'ils avoient fait contre lui, & de l'autre ne pouvoient se résoudre à abandonner Rome, qui étoit le Trône de l'un & le centre de la Grandeur de l'autre, devant que le Roy se fût mis en ch[illegible]in pour y venir, avoient pressé le Sénat de Venise & le Duc de Milan de leur envoyer des forces capables de l'empêcher d'y entrer & de les défendre en cas de Siége; ceux-ci avoient d'abord envoyé mille Chevaux Légers & deux mille Fantassins, avec promesse de les faire suivre bientôt par mille Hommes d'Armes; mais instruits par l'exemple de Ferdinand, du peu de fond qu'il y avoit à faire sur la fidélité de ces Troupes, ils ne jugerent pas à propos d'en risquer un grand nombre si loin de leurs Etats, où peut-être bientôt elles seroient absolument nécessaires; ils ex-

horterent donc Sa Sainteté à ne vouloir point exposer la Dignité Pontificale au hazard d'une mauvaise défense, mais à se retirer en lieu de sûreté, après avoir mis une bonne garnison dans le Château Saint Ange, étant certain qu'au cas que le Roy y entrât, il n'y séjourneroit pas long tems, & n'y laisseroit aucunes Troupes qui pussent lui en disputer le retour. Le Pape ne goûtant guéres ces propositions; le Roy à qui elles n'étoient point inconnuës, espéra le gagner aussi bien que le Cardinal, d'autant qu'ils ne s'étoient point encore déclarés contre lui par aucun acte d'hostilité; & d'abord ils ne s'en montrérent pas extrémement éloignés. Sur ces premieres ouvertures le Cardinal de Saint-Denis, croyant qu'il pourroit emporter ce que le Roy desiroit, entra en négociation avec l'un & l'autre; il se rendit ensuite auprès de

Charles, & Charles le renvoya bien-tôt pour finir le Traité, avec plein pouvoir de promettre de sa part aux Borgia tous les plaisirs qu'ils en pouvoient attendre. Mais il fut bien alors vérifié que comme il n'est point de meilleur ami que celui qui pour ne point perdre le bien qu'il a déja fait, continuë à en faire encore, quoiqu'on ne lui rende que du mal : il n'est point aussi de plus cruel ennemi que celui qui sentant combien il a offensé, ne peut se persuader qu'on lui pardonne, quelque assurance qu'il en reçoive ; car les Borgia se souvenant de quelle façon ils en avoient agi avec Charles, & quelles traverses ils lui avoient suscitées, ne pûrent jamais se résoudre à se mettre à sa discrétion, ce qu'ils auroient semblé faire s'ils l'eussent attendu à Rome, & se fussent détachés d'une Ligue, par l'éfort de laquelle ils compterent dans peu le voir, non-

seulement entierement chassé de l'Italie; mais encore si vivement poussé dans son propre Royaume, qu'il n'auroit de long tems la force d'en sortir. Ainsi le Pape se détermina à se retirer à Orviette avec le Cardinal de Valence, & les autres Cardinaux, sa Maison & toute sa Cour; il laissa à Jean de Marton, Cardinal de Cantorberi, le Gouvernement de Rome, & le soin de recevoir le Roy Charles avec les honneurs qui lui étoient dûs.

Le Prince peu de jours après y entra sans bruit & sans desordre, & fut se loger en Transtevere, n'ayant point voulu monter au Vatican qu'on lui offroit de la part du Pape, peut-être pour n'avoir pas devant les yeux le Château Saint Ange, qui faisoit mine de vouloir se défendre, quoique l'on n'eût aucune envie de le forcer; cependant il eût été très facile de le faire, tant par la valeur des François,

que par l'averſion du Peuple & des Soldats pour le Gouvernement des Borgia. Il n'y a pas un moment à douter que ſi Charles alors eût voulu fermer les yeux au reſpect qu'il devoit à l'Egliſe, comme à ſa mere, il pouvoit, à la honte de la Ligue, ſe rendre maître abſolu de l'Etat Eccléſiaſtique & enſuite de la Toſcane; & former en Italie un Empire qui n'auroit eû au-deſſus de lui que celui de Conſtantin. Mais tant s'en fallut qu'il manquât en la moindre choſe de ce qu'il devoit au Saint Siége, que conſervant ſon amitié pour qui même la refuſoit, il remit entre les mains des Officiers du Pape Civitta Vecchia & Terracine, & au Cardinal de Saint Pierre ès liens la Citadelle d'Oſtie. Après qu'il eut rafraîchi trois jours dans Rome il en partit, & tourna du côté de Viterbe, agiſſant dans ſa marche toujours en ami. Alexandre ne ſçut pas plutôt

qu'il s'aprochoit si fort, que jugeant du cœur de ce Prince par le sien, qui ne respiroit que la fourbe & la vengeance, il ne se crut pas en sûreté à Orviette, & emporté par la frayeur ordinaire à ceux que l'amour propre & l'interêt personnel gouvernent uniquement, il courut s'enfermer à Pérouse; il étoit résolu si Charles l'y venoit encore chercher de traverser l'Ombrie & de se rendre à Pésare, où Jean Sforce son gendre & sa fille Lucréce le pressoient de se retirer; & enfin si le péril redoubloit, de s'embarquer & de fuir à Vénise, dont il se promettoit que les Lagunes le mettroient absolument à couvert; rare & inestimable avantage d'une Souveraineté portative dont ce Prince, quoique abandonnant ses Etats, trouve en quelque lieu qu'il aille un Trône que tout le monde respecte, & des honneurs même qu'on craint de ne

lui pas rendre. Mais Charles, aussi plein de hardiesse que son ennemi concevoit de crainte, songeoit à aller audevant de ceux que personne n'eût crû qu'il n'eût pensé à éviter ; car ayant pris son chemin par Sienne & par Pise, & donnant par la lenteur de sa marche aux Vénitiens & au Duc de Milan tout le tems nécessaire pour lui oposer une Armée en bon état, quoiqu'il eût & par Mer & par Terre un libre passage pour retourner en France sans craindre leur rencontre, il voulut cependant marcher droit à Pontrémoli, pour les trouver sur les bords du Tar, où toutes leurs forces étoient assemblées.

Alexandre que cette marche remit de toutes ses frayeurs, ne craignant plus que Charles vint tomber sur lui, retourna de Pérouse à Rome avec le Cardinal de Valence & toute sa Cour; là quoique tous deux ils parussent au-

dehors gonflés de joye & de vanité d'avoir vû arriver les choses conformement à leurs desirs & à leurs projets, ils ne pouvoient cependant penser à leurs Alliés sans ressentir les plus vives inquiétudes, aprehendant toujours qu'un coup de la fortune si favorable à Charles ne les replongeât plus que jamais dans leurs premiers malheurs. Ils resterent dans cette peine jusqu'au mois de Juillet, au commencement duquel ils aprirent que les Cardinaux de la Roüere & Fregosse, qui commandoient une Armée pour le Roy dans l'Etat de Gênes, & qui étoient suivis d'un grand nombre de Bannis de la premiere Condition, avoient été battus à Rapal, & virent rentrer en possession du Royaume de Naples, Ferdinand, rapellé par les Napolitains même, dont la légéreté depuis sept ans s'étoit donné tant de maîtres; à ces heureux événemens se

joignir le bruit que les Alliés firent courir du gain de la Bataille du Tar, quoiqu'en effet ils y eussent laissé trois mille de leurs meilleurs soldats, contre deux cent seulement que les François perdirent, & qu'ils se fussent retirés au-delà du Fleuve, abandonnant à Charles & le Champ de Bataille & le passage qu'ils avoient voulu lui disputer. Ces succès les enflérent si fort, qu'à l'instigation des Alliés, Alexandre s'emporta jusqu'à envoyer au Roy, par un de ses Massiers, un Monitoire, par lequel il lui ordonnoit, en vertu de l'autorité Pontificale, de sortir lui & son Armée des Terres de l'Italie, dans l'espace de dix jours, & dans un même terme de rapeller les Troupes qu'il tenoit encore dans le Royaume de Naples; sinon qu'il eût à comparoître en personne à Rome devant son Tribunal, sous peine des Censures Ecclésiastiques.

Ce Prince étoit pour lors à Turin, où Madame de Savoye, Tutrice du jeune Duc, qui étoit toute dans les interêts de la France, l'avoit reçû pour lui faciliter le secours de Novarre; & l'on raporte qu'il répondit qu'il ne comprenoit pas comment Sa Sainteté s'avisoit de lui ordonner pour lors de sortir de l'Italie, quand peu de jours auparavant, ne cherchant qu'à se retirer paisiblement, ses Alliés l'en avoient empêché tant qu'ils avoient pû, quoique leurs éforts eussent été inutiles; & qu'il voyoit encore moins pourquoi il vouloit qu'il rapellât ses Troupes du Royaume de Naples, où elles étoient allées de son consentement & avec sa Bénédiction. Que quand à son ajournement personnel à Rome, il ne pouvoit assez s'étonner des differentes résolutions de Sa Sainteté, vû que dans son dernier passage il avoit fait tout son possi-

ble pour l'engager à l'y attendre, afin qu'il pût converser avec Elle, & lui rendre les devoirs que sa dévotion lui marquoit, & qu'il n'avoit pû cependant l'obtenir ; que toutesfois aussitôt qu'il auroit assuré sa route contre les insultes de ses ennemis, à quoi il travailloit sans relâche, il lui obéiroit ponctuellement, & qu'ainsi il la suplioit, pour ne lui point faire prendre cette peine inutilement, de vouloir bien l'y attendre sans faute. Mais le desir extrême que ce Prince & la plûpart des siens avoient de revoir la France, & le mauvais état de Novarre, fûrent cause qu'il obéit trop vîte & trop exactement au Pape, quoiqu'il reçût bientôt un renfort de vingt mille Suisses, avec lesquels il eût pû faire plus que dégager Novarre. Il bâtit à la hâte une Paix mal assurée avec Ludovic, à qui il céda cette Place, & ce qui fut d'une fâcheuse con-

ſéquence, il s'en retourna à Paris, abandonnant ainſi tout à fait les affaires de Lombardie, & ſe mettant dans l'impoſſibilité d'envoyer à Naples des ſecours vigoureux, & dans le tems qu'ils ſeroient néceſſaires. On chargea de cette faute le Prince d'Orange, en qui le Roy avoit beaucoup de confiance; on ſoupçonna fort ſa fidélité en cette occaſion : & le bruit courut que pour obliger l'Empereur, à qui il étoit dévoué, il conſeilloit moins à Charles ce qui lui étoit utile & honorable, que ce qui étoit avantageux à Ludovic.

Le Cardinal de Valence, après cet heureux départ ſi fort au-deſſus de tout ce qu'il avoit pû jamais eſpérer, vit enfin diſparoître le ſeul obſtacle qui barrant ſans ceſſe ſes ambitieux projets, lui avoit fait paſſer trois ans de la grandeur de ſon Pere dans une obſcurité & une inaction tout à fait

opposée à son caractére & à ses desseins ; ce qui l'enfla de tant d'orgueil & de joye qu'à peine se pouvoit-il contenir en lui même.

Alexandre n'étoit pas moins transporté, quoique leurs pensées, comme des lignes tirées hors du centre de la Justice, tendissent à des points diametralement opposés. Alexandre se réjouissoit de pouvoir enfin sans crainte dépoüiller tout respect humain & élever à son gré, c'est-à-dire, par toutes sortes de voyes, le Duc de Gandie à des honneurs & des dignités si hautes qu'elles pussent jetter sur sa Maison une éclat éternel.

Le Cardinal se felicitoit de se voir en liberté de travailler à la ruïne du Duc de Gandie, dont il comptoit faire retomber sur lui les grandeurs temporelles ; l'un & l'autre ne manquerent pas d'aller resolument à leur but, étant comme forcés par leur

étoille de commettre toutes sortes de crimes; & si le Cardinal l'emporta sur le Pape, c'est que le moyen dont il se servit fut le comble même de la scélératesse & de la barbarie.

Jean, Duc de Gandie, étoit d'une figure tout à fait revenante; & ses mœurs étoient très reglées, si l'on en excepte un penchant un peu fort pour les femmes, qui dans ces tems de libertinage étoit si commun, que l'on n'y faisoit aucune attention.

Depuis le commencement du Pontificat de son Pere, & la naissance de son crédit, il s'étoit montré si généreux, modéré, & si gracieux à tout le monde, qu'il étoit aussi aimé à la Cour, que le Cardinal étoit haï & redouté; le Pape même quoiqu'il eût pour celui-ci plus d'estime & de confiance, à cause de la vivacité de son esprit, de sa capacité, de ses ruses, & sur tout de son talent pour faire le

mal, laissoit entrevoir toutesfois plus d'amour pour l'autre, que suivant le droit de la naissance, il avoit destiné pour réunir tout ce qu'il pourroit amasser de biens & de dignités temporelles; c'est en ceci plus qu'en aucune autre chose que l'on doit remarquer la profonde politique du Cardinal de Valence, qui ayant fermement resolu dans son cœur de rassembler sur lui seul, non seulement ce que la puissance d'un Pape, mais encore ce que l'industrie, le courage & la fortune peuvent donner de biens & d'honneurs, cependant ne fit jamais sentir la moindre jalousie de l'avancement de son frere, & ne combatit jamais aucun des desseins d'Alexandre; au contraire, comme s'il n'eût eû d'autre esprit, d'autre dessein, d'autre passion que les leurs, il fut toujours de leur avis & travailla toujours de concert avec eux pour

parvenir

parvenir à leurs fins. Il jugeoit bien qu'il étoit de son interêt de laisser aggrandir sa Maison, & d'y concourir même de toutes ses forces, quoique dans la personne d'un autre; puisque lorsqu'elle seroit comblée d'Etats, d'honneurs & de richesses, un seul coup, un seul morceau suffiroit pour en dépouiller son frere & l'en revêtir.

Cependant le Pape jugeant que pour seconder les grands projets qu'il méditoit, il lui falloit nécessairement dans le Sacré Collége une faction toute à lui, qui aprouvât sans restriction tout ce qu'il proposeroit à l'avantage de sa Maison, quand même l'interêt de l'Eglise en devroit souffrir, donna le Chapeau au commencement de l'année 1496. qui étoit la quatrième de son Pontificat, à quatre Prélats également dans sa confidence & dans les interêts du Duc de Gandie; ces nouvelles Eminences fûrent l'Evêque

de Ségovie, Majordôme du Palais Apoſtolique, l'Evêque de Giorgento, Capitaine du Château Saint Ange, l'Evêque de Pérouſe, Dataire, & Jean Borgia, Protonotaire Apoſtolique. Ce dernier, petit neveu de Sa Sainteté, étoit tellement uni au Duc de Gandie par le ſang & par l'amitié, que cette ſeule conſidération l'éleva à la Pourpre Sacrée, & lui donna un grand crédit auprès du Pape tant que le Duc vêcut; & lorſqu'il fut mort, elle ſeule pouſſa le Cardinal de Valence à l'envoyer vers ſon Protecteur, au moyen d'un breuvage qu'il lui fit donner dans Urbin, comme le remarque Giovio dans la Vie du grand Capitaine, ce que je dirai amplement dans ſon lieu. Cette Promotion fut la premiere qu'Alexandre fit de ſes propres créatures, depuis le Cardinalat & le Miniſtére de Céſar; celui-ci y concourut d'auſſi bon cœur que ſi l'on

eût seulement consulté son goût & ses interêts, & il se fit honneur de la part qu'il y avoit, avec une ostentation jusques là sans exemple; car avant le Consistoire, il fit venir les trois premiers Prélats, Jean Borgia étant alors à Naples auprès de Ferdinand, où le Pape l'avoit envoyé, & d'un air gracieux & ouvert il leur en donna la nouvelle, les renvoyant ainsi chez eux dans l'attente de la sainte espérance, comme dit à ce sujet le Maître des Cérémonies dans son Journal.

Ensuite Alexandre, pour avoir un Ministre capable de seconder l'intention qu'il avoit d'enrichir le Duc, donna la Datterie à Jean-Baptiste Ferrare de Modéne, Evêque de la Patrie ce fameux Simoniaque, qui par l'indigne vénalité qu'il introduisit, donna lieu de composer ce Distique sur Alexandre.

Vendit Alexander Claves,
Altaria, Christum;
Vendere Jure potest,
Emerat ille priùs.

Alexandre vend les Clefs de Saint Pierre, les Autels & le Crucifix; il a droit de les vendre, les ayant acheté auparavant.

Le Cardinal de Valence qui donna les mains avec empressement à sa Nomination, l'ayant empoisonné dans la suite, comme c'étoit la coutume, lorsqu'il eût amassé pour d'autres des richesses dont il n'avoit point sçû faire usage, même quand il se vit Cardinal, on ne mit guéres moins d'Epitaphes sur son Tombeau, que pendant sa vie dans l'exercice de sa Charge on lui avoit fait de présens; je n'en mettrai qu'une qui a raport à cette Histoire.

Janus in hac Baptista jacet Ferrarius Urnâ.
Terra habuit Corpus, Bos Bona, Stix Animam.

Jean-Baptiste Ferrare gît dans cette Urne. La Terre dévora son Corps; un Bœuf envahit ses Biens: & le Stix engloutit son Ame.

Mais Alexandre, dans la soif qui le brûloit d'amasser des Trésors, se trouvant trop gêné dans la route que l'on avoit tenuë jusqu'alors, s'en ouvrit un bien plus large par la création d'un Collége de Commis des Brefs, sur quoi il est à remarquer ce que dit le Cardinal Eloy. Il imagina de créer un nouveau Collége de Commis des Brefs, au nombre de quatre-vingt, afin de ne céder en rien à ses Prédécesseurs, tant par son exactitude à remplir ses devoirs, que par son habileté à recouvrer des deniers; car toutes choses étoient vénales.

On doit bien penser qu'avec cette adresse à tirer des Particuliers des sommes d'argent pour enrichir le Duc de Gandie, il ne s'endormoit guéres

ſur les prétextes qu'il pouvoit avoir de dépouiller les plus riches Feudataires de l'Egliſe, à commencer par les Barons Romains, pour le revêtir de leurs Etats. Cet homme, dont les inclinations étoient toutes mauvaiſes, portoit à l'Italie une haîne inconcevable; & entre toutes les marques qu'il en donna par les mains de ſon fils Céſar, ſoit en la noyant dans ſon ſang par pluſieurs Batailles, ſoit en faiſant paſſer au fil de l'épée des Villes entiéres, ſoit en faiſant périr ſes Princes par trahiſon, celle de n'y faire preſque point de Cardinaux, quoique non-ſanglante, ne fut pas là moins remarquable; car de trente-ſix Chapeaux qu'il donna pendant le cours de ſon Pontificat, il y en eut vingt-deux pour l'Eſpagne, & dans les quatorze autres l'Italie eut la plus petite part du reſte de la Chrétienté, encore en fut-elle redevable à quelque puiſ-

ſant interêt, ou à quelque néceſſité preſſante, plutôt qu'à aucune envie qu'il eût de la gratifier. Mais entre tous les Peuples qu'elle nourit, il n'en étoit point pour qui il eût plus d'averſion que pour les Romains; il avoit en horreur les Particuliers, diſant qu'ils étoient ſoumis & rampans dans la pourſuite d'une grace ou d'une dignité, ingrats & hautains après l'avoir obtenuë, & il ne pouvoit cacher la malignité de la haîne qu'il portoit aux premiers Barons, les apellant d'ordinaire les Entraves des Papes. Il ajoûtoit que tant qu'ils ne ſeroient point abaiſſés juſqu'à ne pouvoir former de Factions, ni s'unir à un autre Parti, ils tiendroient toujours aſſiégées & Rome & l'autorité Pontificale, puiſque l'une & l'autre ſe trouvant entre la Faction des Guelphes & celle des Gibelins, jamais la Ville ne pourroit s'aſſurer de n'être point un

jour assujettie à celle qui prévaudroit, & jamais le Pape ne pourroit user de sa Souveraineté sans courir risque de se la voir enlever par la violence de l'une des deux. Or comme ce qu'il avoit une fois pensé, & la haïne qu'il avoit conçuë, ne mouroit jamais dans son cœur sans avoir produit son effet, il ne se vit pas plutôt assis sur la Chaire Pontificale, qu'il songea à dresser les machines dont il devoit se servir pour abattre les premieres Maisons de Rome. Il attaqua d'abord celle des Ursins, & prit son prétexte de l'acquisition qu'avoit faite Virginius, ainsi que je l'ai déja dit d'Anguillara, de Cervétri & de quelques autres Châteaux qui lui avoient été vendus par François Cibo; mais il ne réussit pas alors, parceque l'irruption des armes Françoises lui faisant craindre sa propre ruïne, il n'eut pas le tems de travailler à celle des autres. Il s'atta-

cha aussi aux Colonnes, au sujet de la surprise qu'ils avoient faite de la Roche d'Ostie; il procéda vigoureusement contre Prosper & Fabrice, & contre leurs Partisans, les déclarant déchus de leurs Etats, faisant raser leurs Maisons, les retenant Prisonniers, & essayant de les détruire entierement par la force des armes. Mais toutes ces violences n'aboutirent encore à rien; car les succès du Roy Charles, au service duquel ils s'étoient mis, forcérent le Pape de s'accommoder avec tous ceux de son parti; mais si ces fâcheux obstacles réprimérent quelque tems les éfets de sa mauvaise volonté, ils ne pûrent rien sur le fond de son cœur; & dès qu'il se sentit délivré du voisinage des François, rentrant dans ses premiers sentimens, il chercha avec plus d'ardeur que jamais des prétextes pour oprimer ces deux puissantes Maisons, & ensuite

celles des autres Feudataires de l'Eglise, dont les démembremens devoient former la sienne : la premiere occasion qui s'offrit fut celle qui ouvrit la persécution des Ursins.

Depuis la publication de la Ligue ; le rétablissement de Ferdinand à Naples & le retour de Charles en France, Prosper & Fabrice Colonne s'étant déclarés du Parti Arragonois, Virginius que toute la Maison des Ursins suivit en cela, attiré par les carresses de Charles, & sollicité par Camille Vitelli son ami intime, que Sa Majesté avoit envoyé à cette fin en Italie avec le Seigneur de Gémel, se mit au service & à la solde de la France, avec six cent hommes d'armes ; avec ces Troupes & celles de Vitelli, il prit son chemin peu de tems après par l'Etat Ecclésiastique, pour entrer dans l'Abbruze malgré les défenses du Pape, qui soutenoit déja ouvertement de

ſes conſeils & de ſes forces le parti de Ferdinand, & qui ne pouvoit ſouffrir que même avec juſtice on tint pour ſon adverſaire. Cependant Sa Sainteté pour lors n'en fit paroître aucun reſſentiment ; parce qu'il ſembloit que les affaires de France reprenoient aſſez de vigueur pour accabler bientôt ſes ennemis ; mais Elle attendit pour faire éclater ſa vengeance, une conjoncture plus favorable, que le tems ne lui amena que trop tôt, telle qu'Elle la deſiroit.

Les puiſſans ſecours que les Vénitiens envoyerent par Terre à Ferdinand, ſous la conduite du Marquis de Mantouë, outre leur Armée Navale, le nombre des Troupes que les Alliés entretenoient à ce Prince, & ſurtout la lenteur & la foibleſſe du ſecours d'hommes & d'argent qui venoient de France, ſans que l'on ait pû ſçavoir préciſément par la faute de qui c'étoit,

changerent enfin dans le Royaume de Naples la fortune de Charles.

Le Seigneur de Montpensier, suivi des Ursins, de Vitelli & de quelque peu de Troupes; qui après mille fatigues avoient percé dans la Pouille, fut assiégé dans Atella par Ferdinand, le Marquis de Mantouë & Consalve, à la tête des meilleures Troupes du Parti Arragonnois. Après une vigoureuse résistance, n'ayant aucune espérance de secours, il fut contraint de capituler; il obtint tous les honneurs de la Guerre, & les articles du Traité fûrent confirmés par serment, & par le Légat du Pape, & d'une & d'autre part on se donna des Otages. Sa Sainteté ayant apris un succès si favorable à ses desseins, résolut de profiter de ce moment pour attenter sur la vie & sur les Etats des Ursins. Une des principales clauses de la Capitulation portoit que lorsque le Sei-

gneur de Montpensier auroit vuidé les Places qu'il tenoit encore dans le Royaume de Naples, il auroit la liberté de retourner en France avec toutes ses Troupes; mais la mort qui le surprit à Pouzzot l'empêcha d'en profiter, aussi bien que la plus grande partie de la Noblesse de sa suite, qui périt par mille incommoditez, que peut-être on fit naître. Il étoit aussi permis par le même article spécialement aux Ursins de sortir du Royaume avec leurs Troupes, aussi bien qu'à Paul Vitelli, Camille étant mort honorablement dans un Combat, en faisant le devoir d'un vaillant Capitaine; mais le Pape réfléchissant que la détention de ces Seigneurs avanceroit autant ses projets que leur liberté pourroit les reculer, n'épargna ni priéres, ni même quelques sourdes menaces, auprès de Ferdinand, pour l'engager à retenir de sa part les Ur-

fins prisonniers, comme Criminels de Léze Majesté Pontificale & rebelles au Saint Siége, & à remettre Paul Vitelli entre les mains de Jean Borgia son neveu, Légat *à Latere*, auprés de sa Personne. Mais le Marquis de Mantouë, qui s'étoit chargé de ce dernier, ne voulut point le livrer; & malgré les menaces & les embuches d'Alexandre & du Cardinal de Valence, il le conduisit sain & sauf à Mantouë, aimant mieux, comme remarque Giovio, s'attirer leur haîne & leur colére, dont il faisoit peu de cas, que d'abandonner un si vaillant homme à leur cruauté. Ferdinand n'en agit pas de même, & le soin de complaire au Pape lui fit fouler aux pieds son honneur, sa parole & ses sermens; car ce Prince, sans s'arrêter aux remontrances qu'on pourroit lui faire, fit d'abord enfermer dans le Château de l'Œuf, Virginius &

Paul Urſin ; & peu de tems après, Jean Jourdain fils de Virginius, & Barthelemi d'Alviane, ſon parent très proche. Leurs Troupes qui étoient dans l'Abbruze, fûrent deſarmées & démontées par les Ordres du Pape, par Guide Ubalde Duc d'Urbin, Lieutenant Général de l'Egliſe, qui étoit à la ſolde de la Ligue ; mais le Roy ne jouit pas long tems des fruits de la Victoire, ni des avantages qui l'avoient porté à ſeconder les injuſtices des Borgia ; car paſſant trop tôt & trop ardemment des fatigues de Mars aux délices de Vénus entre les bras de ſa nouvelle Epouſe, il fut attaqué d'une Diſſenterie au commencement d'Octobre qui lui fit perdre la vie au comble de ſes proſpéritez. Cet accident prématuré, que les autres Hiſtoriens regardent en lui comme un malheur extrême, doit être conſidéré ſelon moi, comme un vrai bonheur,

puisque le Ciel lui fit la grace de mourir dans la Grandeur dans laquelle il étoit né, & que Fédéric son oncle, qui lui succéda faute d'enfans, eut le chagrin après avoir regné quelque tems, d'aller mourir en France simple Particulier, comme je le dirai dans la suite.

Cependant le Duc de Gandie, qui pendant la guerre de Naples avoit tenu toute la Campagne de Rome, rapellé par les Ordres du Pape, retourna de Civitta Vecchia à Rome. Il fit une Entrée magnifique, & fut reçû par tous les Ordres de la Cour & par le Cardinal de Valence son frere, qui alla au-devant de lui à la Porte Porteze, & l'accompagna jusqu'à ce qu'il baisa les pieds de Sa Sainteté.

Le Duc d'Urbin y arriva aussi peu de jours après, & ayant été reçû avec les honneurs qui lui étoient dûs, il fut logé dans le Vatican.

Trois jours après on tint un Consistoire secret, où de l'avis des Cardinaux on déclara Virginius & tous les Princes de la Maison des Ursins, Criminels de Léze Majesté, pour avoir attaqué les Etats de l'Eglise & porté les armes contre ses Ordres & contre ses Enseignes, & comme tels déchûs de leurs Etats, & condamnés aux peines établies contre les rebelles.

On y résolut aussi d'envoyer des Troupes pour s'emparer de leurs Terres, dévoluës, à ce qu'on prétendoit, au Saint Siége, & l'on nomma Légat *à Latere* de l'Armée le Cardinal Luna, comme le plus propre à bien conduire cette affaire. Immédiatement après le Consistoire le Pape se revêtit de ses habits Pontificaux, & descendant avec tout le Sacré Collége à l'Eglise de S. Pierre, il donna avec un faste extrême l'Etendart du Généralat de l'Eglise au Duc de Gandie.

Celui-ci, qui s'étoit présenté à cette Cérémonie avec toute la magnificence possible, ayant fait dans l'Eglise toutes les Cérémonies nécessaires, accompagna Sa Sainteté le long du Portique, & ayant été congédié aussi bien que les autres Officiers Généraux, il monta avec eux à cheval. Il marchoit entre le Duc d'Urbin & Fabrice Colonne, précédé de trois Hérauts, qui portoient déployés les Etendarts de l'Eglise, du Pape & le sien; & suivi d'un nombre prodigieux de Pages & d'Estaffiers vêtus de superbes Livrées, il fit en cet ordre le tour de la Place, & reçut le salut militaire au son des Trompétes & au bruit de la Mousqueterie, accompagnés des aplaudissemens d'une multitude infinie de Soldats qui s'y trouvérent alors. Quand bien même le Cardinal de Valence eût eû pour le Duc un cœur de frere, comme il en avoit un d'enne-

mi, la seule vuë de cette pompe, si conforme à son génie, auroit suffi pour le lui changer; aussi en conçut-il une jalousie si grande & un desir si violent de jouir d'un pareil honneur, que s'étant bientôt défait du Duc, comme si cette fête n'eût été qu'une répétition, il voulut la représenter lui-même, & recevoir dans la même forme les Charges & les honneurs ausquels il lui succéda. Ce fut le 27. Octobre de l'année 1496. & non au commencement de l'année 1497. comme le marque Guichardin, que le Cardinal Légat, le Duc de Gandie & les autres Capitaines sortirent de Rome avec leurs Troupes, leurs Armes & leurs Munitions de Guerre, pour entrer sur les Terres des Ursins. En moins d'un mois ils se rendirent maîtres de Galera, Bassano, Sutri, Compagnano, Formello, Seroffano, Cesano, Viano, Bieda & Isola, où ils

ne trouvérent que peu ou point de résistance ; car les Ursins se sentant alors trop foibles pour tenir tête à leurs ennemis, avoient jugé à propos de se borner à la défense de trois Places plus fortes & plus importantes, qui étoient sur le Lac de Bracciano ; à sçavoir d'Anguillara, de Trivignano & surtout de Bracciano, qui par son heureuse situation & sa forte Citadelle pouvoit soutenir le Siége quelque tems. Cette Guerre imprévuë qu'on leur fit, donna lieu à un Seigneur & à une Dame de leur Maison de faire paroître leur courage.

Le premier fut Barthelemi d'Alviane, qui un peu avant la mort de Ferdinand, s'étant adroitement échapé de sa prison, s'enferma dans Bracciano, pour essayer par sa valeur de garantir sa Maison de la ruïne qui la menaçoit ; en effet il usa d'une si grande diligence à rassembler les vieux

soldats de Virginius, & à en lever de nouveaux; il fut si habile à se munir & à se fortifier, si ferme à soutenir les assauts, si brave & si heureux dans ses sorties, qu'il fit voir dans sa jeunesse toute la prudence & toute l'habileté d'un vieux Capitaine.

La Dame se nommoit Bartholomée des Ursins; elle étoit sœur de Virginius. Cette Princesse, d'un très grand esprit & d'un courage au-dessus de son sexe, aussi prudente qu'attachée à sa Maison, & aussi intrépide que généreuse, n'épargna ni soins ni peines pour rassembler ses Troupes & pour les encourager, allant elle-même par tout où les affaires l'apelloient; ouvrant ses Trésors, vendant ses Bijoux pour subvenir aux frais de la guerre, & donnant jusqu'à ses plus riches habits & ses robbes de nôces pour habiller les soldats. Aussi pendant que Anguillara & Trivignano

fûrent obligés de se rendre au Duc, qui les saccagea par le fer & par le feu, ils se maintinrent fermement dans Bracciano, d'où non contens de soutenir les assauts de leurs ennemis, ils firent souvent de vigoureuses sorties ; dans une entr'autres d'Alviane battit quatre cent chevaux commandés par Troille Savello, qui escortoient un Vaisseau que l'on vouloit mettre sur le Lac pour incommoder les Assiégés ; & dans une autre, ayant percé jusqu'à la Croix du Mont-Marie, il rencontra le Cardinal de Valence qui prenoit le plaisir de la chasse en ce lieu, & la lui donna si chaudement que si la vitesse du cheval n'eût sauvé le Prélat, il auroit fait une prise qui auroit bien payé toutes celles du Duc de Gandie. Ces événemens ayant fait connoître au Pape qu'il falloit une plus grosse Armée pour venir à bout de cette Place, il envoya au

Camp, outre quantité d'autres soldats, huit cent Suisses nouvellement tirés de ceux qui avoient servi dans les guerres de Naples, & ordonna par tout l'Etat Ecclésiastique de nouvelles levées; mais à proportion que les Borgia redoubloient leurs éforts, les Ursins s'encourageoient à se défendre bravement, commençant à espérer des secours assez puissans pour pouvoir bientôt tenir la Campagne, & se mesurer avec leurs ennemis.

Le Roy Charles ayant apris la guerre, que pour agrandir sa Maison, le Pape faisoit aux Ursins, sur un pretexte si contraire à son service, envoya en Italie Charles des Ursins, fils naturel de Virginius & Vitellozzo Vitelli, avec quelques peu de troupes, & de grosses sommes d'argent pour enlever au plutôt & secourir sa Maison. Ils s'embarquerent tous les deux, & leur voyage fut si heu-

reux que non seulement le vent les conduisit en très peu de tems au Port, avec le secours destiné pour Caïette & pour Livourne, mais même qu'il dispersa la Flotte de l'Empereur, qui comme Général de la Ligue & Souverain du Duc de Milan, assiégeoit cette derniere Ville. Ainsi ils prirent terre sans que personne entreprît de s'y oposer, & tout aussitôt gagnerent Perouse & Cittadi Castello, où ils formerent en peu de jours un corps d'Armée capable d'aller attaquer leurs Ennemis & délivrer Bracciano; car outre qu'un très grand nombre de vieux Soldats se rassembla sous leur Banniere, sans solde, ils furent encore secourus par les Baglions, Jean de la Roüere, Préfet de Rome, & quantité d'autres Seigneurs, qui se sentoient tous interessez à les soutenir, moins parce qu'ils étoient du parti des Guelphes, que parce qu'ils voyoient

voyoient clairement que la cauſe des Urſins, ſur la ruïne deſquels les Borgia vouloient s'élever, étoit la cauſe de tous ceux qui avoient quelque choſe à perdre. C'eſt ce que les Maiſons de Savelli, de Colonne, ne voulûrent ou ne pûrent point comprendre; puiſque les Séculiers comme les Eccléſiaſtiques, qui s'étoient reconſiliés entr'eux, d'ennemis déclarés qu'ils étoient auparavant des Borgia, devenus leurs amis intimes, les ſervirent de toutes leurs forces, & ne prévirent pas que les uſurpateurs, qui, comme il a été dit, alloient dîner chez les Urſins, voudroient enſuite aller ſouper chez eux. Ils n'éprouvérent que trop cette vérité, lorſque quelque tems après ils eûrent à faire au Cardinal de Valence, dont les coups plus adroits que ceux du Duc de Gandie, ſe firent auſſi plus vivement ſentir. Le Duc étant donc aſſuré que Charles & Vitelli

marchoient contre lui, à la tête de plus de trois mille hommes de pied & d'un nombre proportionné de Chevaux Légers & de Gendarmes, trouvant qu'il feroit trop dangereux de les attendre devant Bracciano, & qu'il couroit risque d'être à son tour enfermé dans son propre Camp, leva le Siége & alla au-devant de ses ennemis. Charles & Vitellozzo avoient passé la nuit & rafraîchi leurs gens à Soriano, Terre des Ursins, où Baptiste Cardinal des Ursins & Jules son frere, autrefois amis intimes du Pape, s'étoient mis pour lors à l'abri de sa fureur. Ils y aprirent la marche des Ecclésiastiques, & qu'ils s'aprochoient si fort que l'on voyoit déja leurs batteurs d'estrade, aussitôt ils sortirent de la Ville, & s'étant rangés en Bataille, ils détacherent un Gros de Cavalerie pour les attaquer dans leur Marche; mais cette Escarmouche de-

vint bientôt un vrai Combat, où toute l'Armée se trouva engagée. On se battit long tems avec chaleur, & la fortune changea plus d'une fois; car il se trouvoit de part & d'autre de vieilles bandes, commandées par les plus braves Capitaines qui fussent alors en Italie.

La Cavalerie des Ursins plia; les Colonnes la malmenérent, & le desordre s'y mettant, elle prit la fuite. Rosetto très vaillant Capitaine de Vitelli, & François Ursin, qui changea depuis le Casque en un Chapeau de Cardinal, étant emportés par leurs chevaux hors des rangs, fûrent arrêtés prisonniers par les Colonnes; mais l'esprit & le courage de Vitelli ayant rallié & ranimé les fuyards, le Combat recommença si vivement du côté des Ursins, que l'honneur & l'interêt animoient également, que les Ecclésiastiques enfin fûrent obligés de leur

céder la Victoire, qu'ils abandonnerent avec toute la perte, le desordre & la honte possible. Outre les Etendarts, le Bagage & l'Artillerie, qui fûrent le butin des Vainqueurs, ils perdirent cinq cent hommes ou morts ou prisonniers, & le reste s'enfuit en desordre. Le Duc d'Urbin renversé de cheval, en grand danger de la vie, se rendit Prisonnier, aussi bien que Jean-Pierre de Gonzagues, Comte de Nuvolara, & plusieurs autres personnes de marque. Le Duc de Gandie & Mutius Colonne, tous deux blessés, le premier seulement un peu au visage, se sauverent par la fuite, & ils fûrent suivis par Fabrice & par le Légat Apostolique, qui mourut peu de jours après, accablé, dit-on, d'une fatigue à laquelle il n'étoit point accoutumé; ou pour parler plus ouvertement, de la frayeur qu'il avoit eû.

Le Pape fut extrêmement frapé,

quand il aprit cette nouvelle; mais lorsqu'il vit les Ursins après avoir passé le Tibre sous Monterotondo, se rendre maîtres de la Campagne, il ne put cacher le trouble extrême qui l'agitoit. Il envoya au plutôt demander de puissans secours à Féderic, & surtout Consalve & Prosper Colonne; mais les esprits de part & d'autre étant fort inclinés à la Paix, quoique par differens motifs, on en conclut une assez aisément, dont les conditions fûrent que les Ursins payeroient à Sa Sainteté cinquante mille écus, & mettroient leurs Prisonniers à rançon.

Que le Pape de son côté remettroit toutes choses dans le premier état, & surtout feroit rendre la liberté à ceux que le Roy de Naples retenoit en prison.

Ce Traité s'executa bientôt de part & d'autre; mais il vint trop tard pour Virginius Ursin qui étoit mort huit

jours avant la Bataille, non ſans quelque ſoupçon d'avoir été empoiſonné.

Les Ambaſſadeurs de la République de Veniſe eûrent grande part à cet accord. Cette Puiſſance qui s'intéreſſoit pour les Urſins, ne voyant qu'avec peine la guerre qu'on leur faiſoit, & ne ſçachant point de juſtes moyens pour la faire finir, puiſque, ſelon la remarque de Guichardin, c'étoit un Souverain qui agiſſoit contre ſes Sujets, elle ſaiſit avec plaiſir l'occaſion qui s'offroit de parler d'accommodement, & le moyenna à la ſatisfaction des deux Parties. Le Cardinal de Valence ne s'y opoſa point, & même n'en eut aucun chagrin. Quoiqu'il eût deſiré avec paſſion de voir les Urſins dépouillés de leurs Etats, pour s'en revêtir un jour ſans peine, il en tira du moins cet avantage qu'il aprit comment, lorſqu'il agiroit pour lui-même, il auroit à s'y

prendre afin de ne point manquer son coup.

Cependant Consalve & Prosper Colonne arriverent, envoyés par Féderic, selon la priére que le Pape lui en avoit faite. Or comme la Paix étoit concluë avec les Ursins, Sa Sainteté, pour ne pas perdre cette occasion de faire du mal à quelqu'un, envoya Consalve avec ses Troupes, & l'Archevêque de Reggio, Gouverneur de Rome, avec celles de l'Eglise, assiéger la Roche d'Ostie, qui, comme on a dit, avoit été remise par l'ordre de Charles entre les mains du Cardinal de la Roüere. Cette Place, après une courte & mauvaise défense, fut renduë à discrétion par la lâcheté ou la trahison de Minalde Desguerres, qui en étoit Gouverneur. Cette expédition faite, Consalve retourna à Rome avec son Armée, & y entra comme en triomphe. Le Gouverneur mar-

choit devant lui comme Prisonnier ; & il étoit accompagné de cent hommes d'armes, deux cent Chevaux Légers & quinze cent Fantassins Espagnols. Toute la Cour alla au-devant de lui ; le Duc de Gandie & le Seigneur de Pesare le mirent entr'eux deux, & l'accompagnerent d'abord au Vatican, où il fut reçû du Pape en plein Consistoire, & de-là au Palais des Seigneurs Millini, que l'on avoit marqué pour son logement. Il est certain que Consalve, par raport à ce dernier exploit & au grand nom qu'il avoit déja, fut reçû dans Rome avec les honneurs & les aplaudissemens ausquels le penchant que le Souverain, la Cour & la Ville avoient pour le Parti d'Espagne, pouvoient contribuer beaucoup ; mais pour le don de la Roze bénîte, que Guichardin ajoûte que le Pape lui fit (Don sous ce Pontificat d'une grande valeur, puis-

que les quatre précédentes avoient été données par Alexandre à l'Empereur, au Roy de France, au Doge de Venise & au Marquis de Mantouë) quoiqu'il semble que l'on doive s'en raporter à lui, puisqu'il étoit contemporain de l'Histoire qu'il a écrite ; cependant j'ai de la peine à m'y rendre ; car quelque recherche que j'aye faite, je n'ai rencontré aucun trait qui me l'ait confirmé ; au contraire j'en ai trouvé un qui m'en éloigne. Au reste il n'est point fondé sur ce que Consalve ne revint à Rome que le 15. de Mars, dans la semaine de la Passion, tems auquel, selon l'ancien Cérémonial, la Bénédiction de la Rose étoit faite, puisque le Marquis de Mantouë allant à la Guerre de Naples, l'avoit reçuë l'année précédente le Dimanche des Rameaux ; mais sur ce qu'il s'écoula plusieurs jours après son arrivée, sans qu'il voulût céder la pré-

féance au Duc de Gandie, quoiqu'outre les autres Droits de ce jeune Seigneur pour se la conserver, les Rois d'Arragon lui eussent nouvellement permis, à lui & à ses freres, de porter le nom de la Maison d'Arragon, prérogative qui devoit particulierement imposer à Consalve. Malgré cela cependant, le Dimanche des Rameaux, étant dans la Chapelle Pontificale sur le Banc des Ambassadeurs Séculiers, il ne voulut point aller prendre la Palme, pour ne la point recevoir après le Duc, & si peu de jours après on lui persuada de se désister d'une si fausse prétention, il ne le fit point dans la Chapelle dans laquelle on a coutume de donner la Rose, mais il attendit le jour de l'Annonciation. Ce jour donc il sortit de son Palais pour se joindre à la Cavalcade de Sa Sainteté, qui alloit à la Minerve célébrer cette Fête; il entra dans cette Eglise pour

la servir après tous les Cardinaux, & se mit à la gauche du Duc de Gandie. Celui-ci qui en avoit été averti, étoit venu à cette solennité avec toute la pompe imaginable, tant par le nombre de ses Pages & de ses Estafiers, vêtus de magnifiques Livrées, que par la beauté de son Cheval & la richesse de sa Housse garnie de petites Sonnettes d'argent qui réjouissoient également l'oreille & la vuë. Lui-même portoit un habit superbe chargé de pierreries, une chaîne de perles des plus grosses qui fussent jamais venuës de l'Orient: & son bonnet avoit un cercle d'or garni de diamans d'un prix inestimable. On eût dit qu'il ne cherchoit à briller de la sorte que pour imprimer dans l'esprit de ceux qui le virent une vive idée de sa grace, de sa Noblesse & de sa générosité, qui les rendît un jour sensibles aux malheurs que la jalousie & la rage de son frere lui préparoient;

en effet cette pompe fut la derniere de sa vie. Alexandre voyant qu'il n'avoit pû réussir à enrichir le Duc de Gandie aux dépens des Barons Romains, s'attacha à fomenter une guerre intestine entre les Ursins & les Colonnes, entre lesquels la Maison de Savelli se partageant, avoit fait naître quelque division. Son intention étoit, lorsqu'ils se seroient déchirés entr'eux, de tomber sur les plus maltraités, ou de les attaquer tous à la fois si leur foiblesse les mettoit hors d'état de lui résister; mais les Colonnes, un jour qu'ils se traitoient à la Campagne, ayant dans la conversation pénétré son dessein, pour ne point lui donner lieu de profiter de leur discorde, firent tout à coup la Paix par le moyen de Charles Ursin qui étoit leur Prisonnier de guerre; ainsi Sa Sainteté se vit réduite à démembrer les Etats de l'Eglise pour en faire un au Duc de Gandie. La ré-

solution en étant prise le septième jour de Juin, il assembla le Consistoire, & proposa au Sacré Collége d'ériger la Ville de Benevent en Duché, pour en investir son fils, & d'y joindre Terracine, Pontecurvo & leurs dépendances. Les Cardinaux, bien loin de s'y oposer, y donnerent les mains avec toute la flatterie dont ils étoient capables; surtout ceux qui n'ayant pas coutume de se trouver à cette Assemblée, n'y étoient venus qu'à ce dessein. Les Cardinaux de Médicis, Savelli, Colonne & Ursin fûrent de ce nombre, aussi bien que le Cardinal Ascagne. Ce dernier relevant d'une grande maladie, voulut à tous risques y aller, pour marquer par sa condescendance aux desirs de Sa Sainteté, qu'il étoit sensible à l'honneur qu'Elle lui avoit fait de le visiter dans sa maladie, & l'engager, par cet air de dévouëment, à favoriser les grands

projets qu'il méditoit. Le Cardinal Picolomini eut seul, quoiqu'en vain, le courage de s'élever hardiment & avec vigueur contre cette Erection si préjudiciable au Saint Siége. Il aspiroit à la Papauté; & toutefois la liberté avec laquelle il remplit son devoir en cette occasion, ne lui en ferma pas le chemin.

Cette ferme résolution d'Alexandre, d'élever sa Maison par toutes sortes de voyes, sans aucun respect de Dieu ni des hommes, étoit le point où le Cardinal de Valence l'attendoit depuis long tems, pour executer avec fruit l'exécrable dessein qu'il avoit formé. Ce fut alors qu'il se détermina à faire périr le Duc de Gandie; & comme si sa seule ambition n'eût pas été un motif assez noir pour le porter à ce fratricide, il y joignit encore les jalouses fureurs d'un amour incestueux. Il ne paroît pas concevable

comment la tendresse avoit trouvé place dans ce cœur cruel, & qui sembloit moins avoir été nourri de lait, que du sang des bêtes les plus féroces; cependant il est certain, & l'expérience le fit assez voir, que la dissolution & la cruauté le gouvernerent également; desorte que l'on eût dit que Mars, Vénus & Vulcain avoient réuni dans son cœur tous leurs feux & toute leur rage. Son amour avoit toujours quelque chose d'inhumain, & lorsqu'il s'attendrissoit auprès de sa Maitresse, sa fureur s'allumoit contre ses Rivaux. Le malheur du Duc voulut qu'il se trouvât le sien auprès d'une Dame de la premiere Condition, à qui, dégoûtés tous deux des femmes du commun, ils avoient attaché leurs inclinations. Or comme ses qualitez personnelles le rendoient beaucoup plus aimable que son frere, il fut préféré par la Dame, ce que le

Cardinal ne pouvant souffrir, il résolut enfin de se défaire d'un homme dont la vie lui étoit un obstacle perpétuel pour posseder ce qu'il desiroit le plus ardemment.

Le Mercredy suivant on tint Consistoire, & le lendemain Lucréce Borgia sa sœur se retira secretement au Monastére de S. Sixte, sans que l'on en sçût la véritable raison. Les Courtisans qui souvent à force de raisonner percent les mystéres les plus couverts, tinrent beaucoup de discours sur ce qui avoit pû causer cette retraite, qui rouloient d'ordinaire sur le Cardinal. Peu de tems après on en connut publiquement un des motifs, le Pape, pour des raisons qu'il se réserva, ayant cassé son Mariage avec Jean Sforce, Seigneur de Pesare, avec qui elle étoit depuis quatre ans, permettant en même tems à l'un & à l'autre de passer à de secondes nôces, ce qu'ils firent

bientôt tous les deux. Dans une autre Consistoire, tenu le Vendredy suivant, le Cardinal de Valence fut nommé Légat *à Latere*, pour aller à Naples couronner solennellement le Roy Fédéric ; & le Consistoire fini, il fut selon la coutume reconduit au Palais par le Sacré Collége. Quand il eut pris congé des Cardinaux il s'enferma dans son apartement, non point pour se préparer à son départ, mais pour comploter avec ses Assassins la mort de son frere. L'occasion favorable de s'absenter quelque mois de Rome, & des yeux d'un Pere outré de la mort d'un fils qu'il aimoit le déterminant à ce coup, & plus encore le desespoir de laisser à son Rival, le champ libre pour jouir tranquilement de leur commune Maitresse. Après avoir passé le reste du jour dans des agitations inconcevables, il fit venir quatre de ses gens, sur lesquels

il se confioit le plus, & il mit à leur tête un certain Dom Michel, Espagnol, qui pouvoit compter chez ce maître Barbare plus d'assassinats que de jours de service. Tous ces gens de main, & tels qu'il les faut pour commettre toutes sortes de crimes, étant devant lui, il leur parla de la sorte.

Nous agissons beaucoup, & tout se réduit à rien; nous laissons passer le tems sans tirer aucun fruit du Pontificat & de la Souveraineté de mon Pere; qu'avons-nous fait vous & moi depuis cinq ans qu'il regne? On m'a fait Evêque contre mon inclination, & l'on m'a donné le Chapeau dont je fais très peu de cas. Qu'est-ce que cette Dignité? Toute grande qu'elle paroisse à ceux qui se repaissent d'honneurs, c'est la récompense des Serviteurs de mon Pere; & toute Royale qu'elle soit par ses prérogatives, elle ne peut me produire

que le revenu de quelques méchantes Eglises, dont le fond même, si j'en étois le maître, ne me paroîtroit pas assez grand pour payer un jour de service de ceux qui me sont vraiment attachés. Et vous qui par votre goût & votre profession ne pouvez devenir Prêtres, vous êtes bornés à de petits proffits & à des apointemens douteux, qui ne pouvant jamais vous faire une fortune vous tiendront toujours dans la nécessité de servir; ainsi nous passerons notre vie, moi dans de vaines Cérémonies, & vous à d'inutiles escortes, tous ensemble passant toute la journée à aller de la Chapelle au Consistoire, du Consistoire à la Congrégation, sans avancer en rien de considérable, & toujours dans le risque d'être un jour maîtrisé par tel qui se trouve à l'heure que je parle infiniment au-dessous de nous. Ah, qu'un homme de cœur & d'esprit ne peut

guéres ſoutenir un pareil état! Si la nature plus éclairée m'eût fait naître avant le Duc de Gandie, je ſerois à préſent grand Seigneur, & vous vous verriez dans une autre paſſe. Si j'euſſe eû les armes à la main lorſque le Roy Charles vint dans ce Pays, j'aurois pris tel parti que je me verrois à préſent maître de quelque bon Etat en Italie; au lieu qu'étant Prêtre il a fallu laiſſer courir aux choſes le chemin qu'elles ont voulu prendre; heureux de ne nous être point perdus & de les avoir ramenées à bon port. Le Pape eſt entierement réſolu d'aggrandir ſa Maiſon, de quelque maniére que ce ſoit, & je ſuis sûr que s'il m'avoit à la place du Duc de Gandie, mon courage & mon adreſſe, joint à ſon autorité, nous porteroient bientôt au faîte des Grandeurs; mais quoi? ne peut-on réformer par un coup de main cette erreur de la nature, ſi

toutefois la nature a fait une faute, ce que je ne puis croire, ayant plusieurs indices que le Duc de Gandie n'est pas fils de mon Pere, mais qu'il étoit déja conçu lorsque mon Pere se lia avec ma Mere, & si cela est je ne ferai pas grand cas de la parenté qui est entre nous ; & quoiqu'il en soit, lorsque l'on tend une fois à la Souveraineté, il faut forcer vigoureusement tous les obstacles, étouffer la voix de la nature, & sans se mettre en peine si l'on se teint les mains dans son propre sang, fermer les yeux, & s'ouvrir par le fer le chemin qui y conduit, ainsi que nous aprenons de ces Héros qui de Siécle à autre se sont élevés audessus des hommes, & surtout du Divin Fondateur de l'Empire Romain. Les Sultans des Turcs ne se soutiennent que par la mort de leurs freres ; ainsi je suis résolu de me défaire du Duc de Gandie, qu'il soit le

mien ou non ; mais quoique je pusse bien en venir à bout moi seul, lorsque la nuit il va voir une Dame qu'il a l'audace encore de me disputer, je veux bien cependant partager cette action avec vous, afin qu'ayant travaillé à ce qui doit faire ma fortune, vous ayez un Droit & des Arres pour vous ressentir un jour de ses faveurs.

Dom Michel répondit à ce discours en peu de mots, mais vivement ; il remercia le Cardinal pour lui & pour ses compagnons de la confiance dont il les honoroit : & ayant aprouvé son dessein, il ajoûta que n'ayant pas besoin de nouvelles preuves de leur fidélité, il pouvoit compter qu'il n'avoit qu'à leur ordonner le jour, le lieu & la maniere dont il vouloit que le coup fût fait, pour qu'ils l'executassent aussitôt. Sur quoi le Cardinal lui dit qu'il falloit nécessairement le faire avant leur départ & le sien pour Na-

ples, & que l'occasion selon qu'elle se présenteroit décideroit du lieu & de la maniere.

Le jour suivant il convint avec eux qu'il partiroit le Jeudy 15. Juin, & que la nuit précédente ils assassineroient le Duc dans le tems qu'il iroit ou reviendroit de chez sa Dame, où il alloit toujours seul ou mal accompagné.

La Vanosse, instruite du jour du départ du Cardinal, voulut encore avoir le plaisir de l'entretenir avec ses freres; & comme la saison engageoit à prendre l'air de la Campagne, elle les invita à aller souper la veille avec elle dans une très belle Vigne qu'elle avoit auprès de S. Pierre ès liens. Le Cardinal consentit à s'y trouver ne voyant rien en cela qui desservît son projet.

Les autres conviés fûrent le Duc de Gandie, le Prince de Squillace, avec

Dona Sanche sa femme, le Cardinal de Montréal, François Borgia fils, à ce que l'on a écrit, de Caliste III. pour lors Protonotaire Apostolique, & qui fut depuis Cardinal, Dom Rodrigues Borgia Capitaine du Palais Apostolique, Dom Geoffroy pere du Cardinal Borgia, qui étoit Légat à Pérouse, Dom Alphonse Borgia, & quelques autres des plus proches parens. Tout le monde s'étant trouvé à l'heure prescrite à la Vigne, on passa le reste du jour fort joyeusement, & l'on poussa même le souper quelque tems dans la nuit : le cœur du Cardinal de Valence étoit d'une trempe si forte pour le crime, que le fratricide qu'il alloit commettre ne lui causoit aucune émotion. Après que l'on se fut levé de table, & que l'on eût fait quelques tours de promenade, le Cardinal prit congé de sa mere, sous prétexte de l'aller prendre aussi de son

pere,

pere, & se hâta de se rendre au Palais pour avoir tout le tems d'executer son affreux projet; ainsi étant montés sur leurs Mules, le Duc & lui, avec peu de monde à leur suite, ils prirent le chemin de S. Pierre. Mais le Duc impatient de se rendre où son amour l'apelloit, ne fut pas plutôt auprès du Palais Borgia qu'il se sépara de son frere, en lui disant librement, ainsi qu'ils en usoient entr'eux, qu'auparavant de rentrer il alloit se réjouir une heure ou deux avec une belle Dame ; le Cardinal lui répondit qu'il fît ce qu'il lui plairoit, & continua son chemin vers S. Pierre. Le Duc tourna de l'autre côté & renvoya ses gens, hors un valet de pied & un homme masqué, qui depuis un mois avoit coutume de l'aller trouver presque tous les jours au Palais, & qui ayant été ce soir à la Vigne, revenoit en croupe derriere lui. Quand il fut

arrivé à la Place des Juifs il renvoya encore son valet de pied, lui ordonnant de revenir au même endroit à une certaine heure, & que s'il ne le voyoit point paroître peu de tems après de s'en retourner sans attendre davantage. Cependant le Cardinal étoit déja arrivé au Palais, & se pressoit de recevoir le congé & la Bénédiction de Sa Sainteté, disant pour raison qu'il vouloit après un léger sommeil se mettre en chemin, & profiter dans sa marche de la fraîcheur de la nuit. S'étant retiré de chez le Pape, il ne se laissa plus voir à personne dans Rome jusqu'à son retour, comme on n'y vit plus aussi le Duc, de l'assassinat duquel on ne put parfaitement sçavoir les circonstances, la nuit & l'autorité de celui qui le commit l'ayant couvert de ténébres impénétrables. Il est bien vrai-semblable que le Cardinal, ayant quitté le Pape, remonta à che-

val & alla se poster avec ses quatre complices dans un lieu où devoit passer le Duc à son retour ; que ce malheureux Seigneur y étant arrivé avec le valet de pied dont j'ai parlé y fut cruellement assailli l'épée nuë par cinq assassins, sans qu'il lui servît de rien de se nommer, ni de demander quartier, non plus qu'à son domestique de crier au secours : & qu'ayant été bientôt tué il fut enlevé par ses meurtriers qui laisserent son valet de pied étendu comme mort sur la place. Ce malheureux, qui respiroit encore, ayant par ses cris lamentables attiré les gens d'une petite maison voisine, y fut emporté & mis sur un lit, où comme il vouloit raconter l'accident tragique de son Maître & le sien, une convulsion lui survint & il expira. Les Courtisans du Duc l'attendirent toute la nuit & le matin suivant, mais enfin ne paroissant point, le bruit de

son abſence ſe répandit dans toute la Cour ; & parvint enfin juſqu'au Saint Pere. Quoique cette nouvelle le troublât un peu, n'imaginant cependant rien moins que ce qui étoit arrivé, il prit patience toute la journée, ſe figurant qu'ayant peut-être été ſurpris par le jour dans les bras du ſommeil ou dans ceux de ſa Dame, il n'avoit point oſé ſortir de chez elle de peur de lui faire tort, & qu'il y attendoit le retour de la nuit. Mais ne le voyant revenir ni le jour ni la nuit ſuivante, & informé du bruit qui couroit publiquement de ſon aſſaſſinat, il s'abandonna à une douleur ſi amére, qu'il ſembloit n'avoir plus de forces que pour verſer des larmes, & prononcer entre mille ſoupirs ces triſtes paroles : Que l'on cherche, que l'on découvre comment ce malheureux eſt péri. On n'épargna rien, comme on peut bien juger, pour lui donner cette ſatisfac-

tion, & après bien des perquisitions inutiles que l'on fit du corps du Duc, on pensa qu'il auroit bien pû être jetté dans le Tibre, ce qui dans ce tems d'iniquité étoit assez commun. On se mit aussitôt à examiner tous ceux qui de leurs maisons ou de leurs barques avoient pû voir les nuits précédentes ce qui s'étoit passé sur les bords du fleuve. Un certain Batelier Esclavon, nommé Georges, qui conduisoit par eau des bois à Ripetto, étant interrogé si la nuit du Mercredy passé il n'avoit rien vû jetter dans l'eau, répondit naturellement de la sorte.

Messieurs, Mercredy dernier, après avoir déchargé mes bois sur le rivage, je me reposois dans mon bateau à la belle étoile, autant que me le pouvoit permettre la crainte que j'avois que l'on ne me vint dérober ma marchandise, lorsque sur les cinq heures je vis de la ruë gauche de no-

tre Eglise de S. Jérôme, sortir deux hommes à pied sur la grande ruë, qui regardant çà & là sembloient n'être venus que pour épier s'il n'y avoit personne, & qui n'ayant rien vû s'en retournerent par le même chemin. Peu de tems après j'en vis sortir deux autres qui, aprês les mêmes cérémonies, & ne voyant encore personne, firent signe à leurs compagnons d'avancer; aussitôt je vis sortir de la ruë un homme monté sur un cheval Alezan, qui portoit en croupe un homme mort, dont la tête & les bras pendoient d'un côté & les pieds de l'autre, soutenu, de peur qu'il ne tombât, par les deux premiers qui étoient venus à la découverte. Ces trois cy s'étant avancés vers le fleuve; car les deux autres resterent pour garder la ruë, ils s'aprocherent de l'égout des fumiers, & le Cavalier ayant tourné la croupe de son cheval vers le fleuve, les deux qui l'accom-

pagnoient prirent le mort l'un par les pieds & l'autre par les bras, & après l'avoir vigoureusement balancé deux ou trois fois, le lancerent dans le fleuve. Le Cavalier ayant alors demandé s'ils avoient fait, ils répondirent oüi, Monsieur, surquoi, comme si l'horreur de cette action l'eût fait ainsi tenir le dos au fleuve, il se retourna, & voyant floter le manteau du mort, il demanda ce que c'étoit que ce noir qu'il voyoit sur l'eau; on lui répondit, Monsieur, c'est le manteau: & aussitôt un des deux hommes jettant des pierres dessus, le fit couler à fond; cela fait ils se retirerent tous ensemble: & après avoir suivi quelque tems la grande ruë, ils entrerent dans la petite qui conduit à S. Jacques. C'est tout ce que j'ai pû voir, & tout ce que je puis vous dire.

Alors les Gens du Pape qui l'interrogeoient lui ayant demandé pour-

quoi il n'étoit pas allé plutôt avertir le Gouverneur d'un si grand crime ; il leur répondit avec la même naïveté: Depuis que je suis sur l'eau j'en ay vû jetter cent de la sorte, dont on n'a pas fait le moindre bruit, ce qui m'a fait croire qu'il en seroit de même de celui-ci, que je vois pourtant bien par toutes vos questions être plus privilégié que les autres ; & j'ai continué de songer à mes affaires, sans me mêler de choses aussi dangereuses.

Après cette instruction qui leur aprenoit tout ce qu'ils vouloient sçavoir, ils firent assembler tous les gens de la Riviére, & promirent une grosse récompense à celui qui trouveroit le corps que l'on avoit jetté dans le Tibre, suivant le discours de l'Esclavon. Il y en eut aussitôt plus de cent qui se mirent à pêcher auprès de Ripetto, & devant le soir du même Vendredy on tira deux hommes, dont l'un blessé

nouvellement, & furtout à la bouche, fut reconnu pour être le Duc. Il avoit encore fon habit, fon manteau, fes gands à fa ceinture & de l'argent dans fa bourfe. On le couvrit, & l'ayant mis dans une Barque, on le tranfporta au Château Saint Ange, où il fut dépouillé & revêtu de fes habits de guerre en qualité de Général de l'Eglife. Quand la nuit fut venuë, fes principaux Officiers le porterent à Notre-Dame du Peuple, où il fut enterré avec toute la pompe dont l'Eglife & la Cour pouvoient honorer les obféques du fils d'un Pape. Son malheur fit oublier fes défauts, qui étoient légers & communs ; & il fut tout à fait regreté dans Rome, où il étoit univerfellement aimé, ne fe trouvant rien en lui qui pût éloigner ces attachemens, que d'avoir un méchant pere & encore un frere plus indigne. La tendreffe avec laquelle Alexan-

dre l'avoit aimé toute ſa vie redoubla, en aprenant toutes les circonſtances de ſa mort déplorable. Il entra dans une ſi grande fureur contre les meurtriers de ce cher fils, qu'il crut d'abord être les ennemis de ſa Maiſon, qu'il en devint comme frénétique. Mais quand on lui eût fait toucher au doigt que ce coup partoit de ſa propre Maiſon, il s'enferma dans le fond de ſon apartement, & comme s'il n'eût pas voulu ſurvivre à ce malheur, il refuſa de prendre la nourriture & le repos, & ſe livra tout entier à ſon deſeſpoir. Vaincu cependant à la fin par les aſſiduitez & par les priéres du Cardinal de Ségovie, qui étoit toujours à ſa porte avec pluſieurs de ſes domeſtiques, le Samedy au ſoir il lui ouvrit ſa chambre, & ſe rendit à ſes ſages conſeils. (Garemberti ſe trompe donc dans ce qu'il dit que ce fut le Cardinal de Liſbonne qui rendit ce

ſervice au Pape ; auſſi bien que quand, entre pluſieurs autres particularitez fauſſes, il avance dans la Vie des Cardinaux & dans ſon Livre de la Fortune, que ce Cardinal étoit Doyen du Sacré Collége.) Le Cardinal de Ségovie étant entré, lui repréſenta avec une liberté reſpectueuſe le tort que cet abattement faiſoit à ſa Dignité, au Gouvernement de l'Egliſe, aux interêts de ſa Maiſon & même à ſa ſanté ; ce qu'ayant enfin compris, il calma cette grande douleur, mangea ſur l'heure, ce qu'il n'avoit point fait depuis la nuit du Mercredy : & ſe rendit enſuite aux cours des affaires. Mais quoique les premieres fois qu'il parut en public, comme ſi ce trait de la colére de Dieu l'eût fait rentrer en lui-même, il proteſta, à ce que dit Guichardin, de vouloir quitter la mauvaiſe voye qu'il avoit ſuivi juſqu'alors, pour rentrer dans la bonne, ainſi qu'il conve-

noit à sa Dignité, & travailler à sa réformation & à celle des autres. Cette pensée salutaire étant un effet de la violence de ses passions, qui d'un excès le portoient tout d'un coup dans un autre, il oublia bientôt & la mort du Duc & les réflexions qu'il avoit faites, & retourna avec plus de fureur que jamais à ses premiers déréglemens. Ainsi je ne comprend pas comment Giovio peut dire que le Pape se consola lui-même, & continua d'agir comme si le Duc eût été vivant, par la crainte qu'il eut que le Cardinal ne lui jouât le même tour ; car si l'on connoissoit cet homme assez barbare pour commettre un si grand crime, on sçavoit aussi qu'il étoit trop habile pour se défaire d'un Pape, qui non-seulement étoit le fondement de sa Grandeur, mais même de la conservation duquel dépendoit sa propre vie. Cependant pour éblouir le mon-

de par sa magnificence, sur l'énormité de l'assassinat du Duc de Gandie, & éfacer sa mémoire par la grandeur de ses actions, le Cardinal de Valence remplit sa Légation avec tant de dignité qu'il gagna éfectivement l'estime des Napolitains. Mais le Roy en pensa bien differemment; il sçut démêler son caractére, & connut que c'étoit assez de le craindre sans jamais se fier à lui; maxime à laquelle il ne s'attacha que trop pour son malheur dans les négociations qui suivirent. La Cérémonie du Sacre & du Couronnement se fit avec toute la pompe possible; toutefois Fédéric tint à mauvais augure de recevoir la Couronne d'un Royaume encore incertain, des mains d'un homme teint du sang de son propre frere. Le Légat, sous prétexte de laisser passer les chaleurs, ayant retardé son départ de Naples du tems qu'il crut nécessaire pour cal-

mer les bruits de la Cour & de la Ville sur la mort de son frere, prit congé du Roy qui, le comblant d'honneurs & de bons traitemens, chercha par ces dehors éclatans à s'assurer de son amitié & de celle du Pape dont il avoit grand besoin. Il arriva à Rome le 25. Septembre, & le lendemain de Sainte Marie la neuve, où les Cardinaux & les Ambassadeurs d'Espagne & de Venise allerent au-devant de lui selon la coutume qui regnoit alors. Il fit sa Cavalcade au Vatican, il y fut reçû en plein Consistoire, avec les Cérémonies ordinaires, & reconduit ensuite par les Cardinaux à son apartement. Ils ne se fûrent pas plutôt retirés qu'il retourna vers le Pape, car ils ne s'étoient point parlés dans le Consistoire: & il en fut reçû avec une affection si ouverte, qu'elle l'assura d'un parfait oubli de la mort du Duc, dont il ne fut parlé ni pour lors ni

dans la ſuite, non plus que s'il n'eût jamais été.

Or comme depuis la Conquête de la Roche d'Oſtie, le Pape & le Cardinal, par une vaine affectation, avoient fait de cette Place leur lieu de plaiſance; & que devant le voyage de Naples ils y avoient été très ſouvent enſemble, celui-ci ne fut pas plutôt de retour, qu'il courut avec ſon pere y prendre le plaiſir de la chaſſe. Leur ſuite fut cette fois plus grande que jamais; ils prirent une eſcorte de quatre cent chevaux & ſix cent fantaſſins, & menerent avec eux les Cardinaux de Giorgento & de Pérouſe, & un très grand nombre de Courtiſans. Quand ils eûrent paſſés quatre jours dans toutes ſortes de divertiſſemens, ils retournerent à Rome, où bientôt le Cardinal prêt à faire d'autres changemens, ſous prétexte d'aller à la chaſſe parut en habit

Séculier à la Françoise, accompagné du Cardinal Borgia, qui revenu nouvellement de sa Légation, l'imitoit en ceci, quoique d'ailleurs très éloigné de ses sentimens.

Ce fut alors que s'étant entierement assuré de l'esprit du Pape, & ayant entre les mains la souveraine puissance, il résolut de quitter dans peu le Chapeau de Cardinal, & lâcha la bride à son ambition & à sa cruauté. De tous les dehors de la vertu il n'en garda plus qu'un seul qu'il crut suffisant pour couvrir ses vices. Ce fut un air de Grandeur & de Majesté qui, soutenu d'une liberalité vraïment Royale & d'une autorité despotique, le faisoit également estimer, révérer & craindre de la Cour & de la Ville plus qu'aucun Monarque du Monde. Mais à la faveur de ce voile il exerçoit une cruelle tyranie; il ne pensoit uniquement qu'à son plaisir, son interêt

& sa Grandeur : & il y marchoit droit par le plus court chemin, quelque criminel qu'il pût être. La force lui tenoit lieu de Justice ; & cet esprit de violence avoit rempli Rome d'une infinité de Bandits, qui aux crimes de leur Maître qu'ils executoient, joignant ceux qui leur plaisoit de commettre, firent de cette Ville une Caverne de Voleurs, & un azile d'iniquité.

Le Cardinal de Viterbe, témoin oculaire en parle en cette sorte. Jamais, dit-il, on ne vit dans les Villes de l'Etat Ecclesiastique, de seditions plus furieuses, de pillages plus frequens & de meurtres plus cruels. Jamais les Brigands n'eûrent plus de liberté dans les ruës ; jamais la Ville ne fut affligée de plus de maux ; le nombre des Délateurs étoit si grand, les assassins si libres, les Voleurs en si grande quantité & si hardis, qu'il

n'étoit pas sûr de demeurer dans la Ville ni d'en sortir. Avoir chez soi quelque chose de riche ou de beau, c'étoit y retirer les Ennemis où se rendre criminel de Léze Majesté; on n'étoit en sûreté ni dans sa Maison, ni dans sa Chambre, ni dans sa Tour; la Vertu & la Justice étoient mortes; l'avarice seule, la violence & la lubricité régnoient hautement dans Rome. Mais pour montrer combien en cela le fils ressembloit à son pere, qu'il me soit permis de joindre au portrait que le Cardinal de Viterbe fait de Cesar sous Alexandre, celui que Ciacconio nous donne d'Alexandre sous Caliste; en voici les termes. On blâma Caliste III. de s'être laissé gouverner par le Cardinal Rodrigues, qui à l'age de 25. ans ayant été fait Général de l'Eglise, Préfet de Rome & Duc de Spolette, se conduisit si méchamment, tant que dura ce

Pontificat, que l'on ne peut imaginer un miniſtere plus deteſtable. C'étoit un homme injuſte, dont le cœur étoit entiérement corrompu ; le Pillage, le Vol, le Meurtre dans la Ville & dans la Campagne, les querelles, les combats étoient choſes toutes communes : & l'on ne voyoit que des Catalans courir ça & là, qui enfin ayant été tous mis en fuite, tués & pillés, Rodrigues lui même fut obligé de s'enfuir à Oſtie & à Centocelle, pour ſe dérober aux pourſuites de la famille des Urſins, qu'il s'étoit rendu ennemie en favoriſant la Faction qui lui étoit opoſée.

Mais ſi la Juſtice Divine réſervoit à l'Auteur de tant de maux la peine qui lui étoit dûë, elle ſe ſervit de lui même pour punir devant ce tems la plus grande partie de ſes Miniſtres ; car comme on ne pouvoit par aucun ſervice l'engager ſi bien que ſon plus

petit interêt ne le mit en toute liberté ; soit utilité, soit plaisir, il se défaisoit toujours de tems à autre de quelques uns de ses gens, ainsi qu'on jette dans le feu la baguette dont on s'est servi pour l'attiser. Je raporterai ici le destin de quelques uns d'entr'eux, pour ne parler dans le Livre suivant que d'événemens plus considérables. Ferdinand & Isabelle, Roy & Reine d'Arragon & de Castille, avoient fait faire par leurs Ambassadeurs au Pape & au Cardinal, des plaintes très vives de ce qu'ils avoient donné une dispense à l'unique Héritiere de la Couronne de Portugal, qui étoit Religieuse Professe, pour se marier avec le fils naturel du dernier Roi défunt, ce qui reculoit infiniment leurs prétentions sur ce Royaume ; or le pere & le fils, ayant formé le dessein de s'allier à Féderic, le Cardinal devant épouser une de ses filles, & en tirer pour Dot

une des meilleures Principautés du Royaume de Naples, l'amitié de Ferdinand & d'Isabelle, que le sang & l'interêt unissoient à Féderic, leur étoit absolument nécessaire; ainsi le Cardinal jugea que pour ne les point mécontenter il falloit prendre le parti de nier que cela se fût fait de leur connoissance, & charger Floridor, Archevêque de Cosence & Secretaire des Brefs Apostoliques, d'en avoir donné une fausse expédition. Pour faire passer cette excuse, il falloit punir le coupable supposé; le Pape l'ayant donc fait venir à son Palais, le fit arrêter avec trois de ses domestiques, & conduire par sa Galerie au Château Saint Ange. On lui fit bientôt son Procès, dans lequel on l'accusa d'avoir délivré cent onze mille faux Brefs de graces extraordinaires, & un grand nombre d'impossibles, parmi lesquels on fit entrer la Dispense pour le Por-

tugal, qui étoit la véritable pierre de ſcandale ; mais il s'agiſſoit encore de lui faire avoüer toutes ces fauſſetez, & c'étoit le comble de l'artifice. Pour cet effet on fit enſorte qu'un certain Dom Jean Marades, Camerier ſecret du Pape, & quelques autres attachés au Cardinal, & amis du Priſonnier, allaſſent le voir tous les jours, comme s'intereſſant à ſon affaire, & jouer avec lui aux Echets. Ils devoient lui inſinuer, en s'amuſant, de convenir de ce dont on le chargeoit, & qu'on n'avoit pû ſe diſpenſer de lui imputer, aſſuré qu'il devoit être que lorſque l'Eſpagne ſeroit apaiſée, le Pape égaleroit la récompenſe au deſagrément qu'il recevoit. L'Archevêque fut aſſez imprudent pour donner dans ce piége, & il n'eut pas plutôt ſigné ſa dépoſition qu'il vit tomber le châtiment ſur lui ; car le Pape ayant fait lire dans un Conſiſtoire le Procès-verbal & la

Confeſſion de l'Accuſé, deux jours après, de l'avis des Cardinaux, en préſence du Gouverneur de Rome & de l'Auditeur de la Chambre, qui étoient Commiſſaires dans cette affaire, comme auſſi de l'Avocat & du Procureur Fiſcal, il prononça la Sentence contre l'Archevêque, par laquelle on le privoit de ſes Bénéfices, le dégradoit des Ordres Sacrés, & le livroit à la Juſtice ſéculiére des Commiſſaires que j'ay nommés. Mais Marades, qui travailloit au Martyre comme il avoit fait à la Confeſſion, leur porta ordre de borner la peine à la confiſcation des Biens & à la Priſon perpétuelle. Le Cardinal, en récompenſe de ce tour d'eſprit eut ſa dépouille, & le malheureux Archevêque, à qui l'on ne donnoit pour ſubſiſter que du pain & de l'eau, mourut bientôt de douleur & de miſere. Dom Pierre Aſanda, Evêque de Calagorre,

Majordôme du Palais Apoſtolique; & Miniſtre très cher aux Borgia tant qu'il fut pauvre, périt ſemblablement, mais ſous un different prétexte. On le fit accuſer par ſes domeſtiques les plus affidés de judaïſer, faute dans ce tems ſi commune & ſi legere, que peu de jours auparavant on avoit fait abjurer deux cent trente perſonnes de toutes conditions, qui en étoient convaincues, ſans leur impoſer qu'une pénitence ſalutaire. Pierre ne fut point ſi heureux, non plus qu'un fils naturel qu'il avoit qui en fut auſſi accuſé, à qui pour ſauver ſa vie, il en couta la démiſſion d'un Protonotariat ſecret, d'un Secrétariat & d'une Ecritoire Apoſtolique. Mais Pierre Caldes, ſurnommé Perrotto, qui ſervoit à la Chambre ſecrette du Pape, fut plus maltraité que les deux premiers, comme étant entré plus avant dans la confidence, & ayant été plus ſouvent employé;

employé ; il fut assassiné & jetté dans le Tibre, ce qui arrivoit alors à beaucoup de personnes, & j'en dirai les raisons en raportant celles de la mort de quelques autres avec qui elles étoient fort mêlées.

Sur ces entrefaites, & devant que l'on s'apliquât serieusement à de nouvelles négociations, on vit arriver à Rome le Cardinal Hyppolite d'Est fils du Duc de Ferrare, sous prétexte de recevoir le Chapeau ; mais en effet dans le dessein de rester à cette Cour, & d'avoir part aux Traités que l'on y projettoit, & que l'on présumoit devoir donner un nouveau branle aux affaires de l'Italie. Il fit son Entrée solemnelle avec toute la magnificence d'un Prince de son rang ; sa suite étoit composée de sept Evêques distingués par leur mérite, de plusieurs Personnes de marque & de deux cent cinquante Gentilshom-

mes : & son Equipage étoit de soixante-dix Chariots très richement chargés & escortés d'un nombre infini de domestiques. Il y eut dans le Consistoire quelque difficulté pour le pas, entre lui & le Cardinal ; mais elle n'eut pas de suite. Le Pape l'apaisa d'abord, en faisant céder son fils, qui se soumit sans peine, & parceque la raison le vouloit ainsi, & parceque de tout tems cette Maison étant une des premiéres de l'Italie, les Borgia, qui avoient toujours en vûë d'assurer leur Grandeur, s'étoient proposés de s'allier étroitement avec elle.

Cette même raison d'interêt leur avoit déja fait rechercher l'alliance du Roy Féderic, par le Mariage de Lucréce Borgia avec Dom Alphonse d'Arragon Duc de Biselle & Prince de Salerne, fils naturel d'Alphonse II. & frere de Dona Sanche. Le Roy, poussé par la mauvaise étoile de son

neveu, y avoit consenti d'abord, & le Mariage s'étoit fait peu de tems après. Le Cardinal qui n'attendoit plus qu'une occasion favorable pour quitter la Pourpre Sacrée, flatté de cet heureux succès, espéra obtenir pour lui une fille même de Féderic, & la demanda; mais autant que ce Prince avoit aporté de facilité à la premiere alliance, autant & plus encore il témoigna de répugnance pour celle-ci. Il fondoit son refus sur plusieurs raisons, & principalement sur ce qu'en donnant en Dot la Principauté de Tarente, comme on lui demandoit, il sembloit moins ouvrir sa Maison à son gendre, que la livrer à un redoutable ennemi, & aporter chez soi un feu couvert qui embraseroit bientôt tout son Royaume. Alexandre & son fils ayant reconnu cet éloignement se tournerent du côté de la France, & essayerent par son

moyen de rejetter l'Italie dans une nouvelle confusion; afin de pouvoir cüeillir les fruits qui leur étoient échapés dans les derniers troubles, & dont la paix qui s'affermissoit leur ôtoit toute espérance. Ils s'y porterent avec d'autant plus d'ardeur, que les Rois d'Arragon & de Castille leur montroient par leur propre exemple à ne point négliger leurs interêts particuliers pour s'en tenir à la Ligue. En effet les Princes ayant, selon ce Traité, porté la guerre en France par le Roussillon, s'aperçûrent bientôt que l'entreprise n'étoit pas sans difficulté. La perte de Salces, que les François prirent & brûlerent, leur fit connoître à quelles dépenses & à quelles pertes ils s'exposoient en la continuant: & après quelques Tréves ils se déterminerent à conclure une paix entiere avec le Roy Charles, sans faire aucune mention des affai-

res d'Italie, ni des Alliés qu'ils y avoient, envers lesquels ils se croyoient assez déchargés par leurs contraventions à la Ligue. Aussi bientôt chaque Prince en particulier, & le Pape surtout songea à se munir contre le retour de Charles, dont la résolution étoit certaine & l'apareil tout dressé.

Mais comme la France ni l'Espagne ne pûrent goûter les fruits que cette paix leur faisoit espérer, aussi l'Italie ne ressentit point les maux qu'elle devoit porter dans son sein. Ferdinand & Izabelle perdirent alors Jean leur fils unique, dont la mort éteignit en Espagne la Race des Rois Goths, & transporta cette Couronne aux Princes de la Maison d'Autriche, en la personne de Philippes Comte de Flandre, qui avoit épousé Jeanne sœur de Jean; & peu de tems après Charles, dans la fleur de sa jeunesse

& dans toute l'ardeur de ses desseins guerriers, mourut d'une Apoplexie dans la Ville d'Amboise. Comme il ne laissa point de postérité, car le seul fils qu'il avoit eû étoit mort peu auparavant, la Couronne passa à Louis Duc d'Orleans, premier Prince du Sang. L'avenement de ce Prince au Trône changea la face & les desseins de la Cour de France & d'Italie, & les mouvemens qui commençoient de part & d'autre s'assoupirent pour quelque tems. Personne ne perdit plus à la mort de Charles que Ludovic le More; il avoit vêcu toujours en paix avec ce Prince, quoique de son côté il eût assez mal observé les Traités, & il se voyoit en tête un nouveau Roy qui joignoit au ressentiment des torts qui lui avoient été faits autrefois au sujet d'Ast & de Novarre, des Droits légitimes sur le Milanois, comme unique héritier par

sa mere Valentine, de la Maison de Visconty. En effet Louis, en montant sur le Trône, non-seulement prit le titre de Duc de Milan, mais même dans les lettres qu'il écrivit aux Princes de la Chrétienté, pour leur faire part de son avénement à la Couronne, il leur marqua que son dessein étoit, toutes autres affaires sursises, de reconquérir cet Etat.

Cependant le Cardinal de Valence, trop ambitieux & trop impatient pour soutenir aucun délai, ne sçachant que se promettre encore des intentions du nouveau Roy, fit reprendre avec plus d'ardeur que jamais les premieres paroles qui avoient été portées de son Mariage avec la fille de Féderic : il ne voyoit point de moyen plus court pour s'y élever, & donner à sa fortune le vol rapide qu'il desiroit lui faire prendre depuis long tems, & son avidité ne projettoit pas

moins que de s'emparer du Royaume de Naples. Il avoit laissé échaper que sitôt qu'il auroit mis le pied dans ce Royaume, ayant pour femme une Princesse du Sang Royal, & Maître de la Principauté de Tarente qu'il demandoit en dot, apuyé d'ailleurs des droits & des armes de l'Eglise, il lui seroit très facile de dépoüiller son beau-pere, foible de troupes, dénué d'argent, & peu assuré de la fidélité de ses Sujets, dont la plus grande partie & les plus considérables haïssoient la domination Espagnole. Mais Féderic qui connoissoit à fond les Borgia, n'eut garde de se laisser endormir à leurs belles paroles, & de donner dans le piége qu'ils lui tendoient; ainsi avec quelque empressement que le Duc de Milan, dont les interêts s'unirent aux siens par la Déclaration de Louis, le sollicitât de ne point porter, par un refus offençant, le

Pape & le Cardinal à se lier avec la France, & quelque éfort qu'il fit pour lui remontrer que les troubles qu'ils ne manqueroient pas d'exciter les éléveroient enfin au point de Grandeur auquel ils aspiroient, il ne put rien gagner sur son esprit; & n'eut d'autre réponse, sinon qu'il voyoit comme lui ce second danger, mais que tous deux étant inévitables, il choisiroit toujours celui qu'il pourroit courir avec honneur, & où en succombant il n'auroit point à se reprocher d'avoir travaillé lui-même à sa perte.

Les choses tournerent comme le Duc de Milan l'avoit prévû; le Pape voyant bien qu'il ne pouvoit espérer du Roy de Naples aucun avantage pour le Cardinal, résolut véritablement de traiter avec la France. Ainsi deux mois après que Louis fut sur le Trône, il lui envoya l'Archevêque

de Raguse son plus fidéle Ministre Castelan, Clerc de la Chambre & son Secretaire, & Centiglio Camérier secret & son Trésorier, en qualité de Nonce extraordinaire, pour le complimenter sur la mort de son Prédécesseur & sur son avénement à la Couronne, & proposer ensuite le Mariage de César avec cette même fille de Féderic, nommée Charlotte. Cette Princesse étoit élevée depuis très long tems à la Cour de France, & l'on présumoit fort que le Roy pourroit disposer de sa main. Louis leur témoigna ouvertement qu'il étoit prêt de condescendre à tout ce qui feroit plaisir à Alexandre & au Cardinal, à condition qu'ils se déclareroient en sa faveur dans ses entreprises sur Naples & sur Milan, pour lesquelles il se préparoit à passer bientôt en Italie; & que pour le présent le Pape, s'il en trouvoit les raisons légitimes, voulût

bien casser son Mariage avec Jeanne fille de Louis XI. qu'il n'avoit épousée que par la crainte de ce Roy, & qui outre sa stérilité étoit horriblement contrefaite, & en même tems lui accorder la Dispense pour épouser Anne Duchesse de Bretagne, veuve du Roy Charles, ajoûtant à ces graces un Chapeau de Cardinal pour Georges d'Amboise Archevêque de Rouen son Favori & son Ministre. Alexandre accorda tout sur le champ & attacha enfin sa fortune à celle de la France, sur la protection de laquelle il assit desormais l'espoir de l'agrandissement de sa Maison. Il ne restoit plus au Cardinal que de quitter l'habit Ecclésiastique ; c'est ce qu'il fit de concert avec le Pape dans un Consistoire qui fut un matin convoqué à ce sujet. Le Cardinal y représenta que quelque penchant qu'il eût pour le siécle, il s'étoit forcé d'entrer

dans l'Etat Ecclésiastique, dans lequel il avoit reçû, outre le Chapeau de Cardinal, plusieurs autres Dignitez, & recherché de son propre mouvement l'Ordre Sacré du Diaconat; que cependant l'âge lui faisant sentir combien il lui étoit impossible de se faire une plus longue violence, il suplioit très humblement Sa Sainteté d'avoir la bonté de s'accommoder à sa foiblesse, de condescendre à des desirs qu'il ne pouvoit surmonter, & de lui permettre, en quittant l'habit Ecclésiastique & les Dignitez qu'il possédoit, de pouvoir rentrer dans le monde & y contracter Mariage. Ensuite s'adressant aux Cardinaux, il les pria non-seulement de consentir à ce qu'il demandoit, mais encore d'intercéder en sa faveur auprès de Sa Sainteté, entre les mains de laquelle il remettroit tout ce qu'il possedoit d'Eglises, d'Abbayes, de Bénéfices &

d'autres Dignitez Ecclésiastiques ; leur protestant que comme son intention étoit de se montrer toujours fils dévot & reconnoissant envers le Saint Siége, il s'éforceroit de leur témoigner par les effets, qu'il n'avoit pas moins regardé dans ce changement la facilité de leur rendre plus de services que sa propre satisfaction.

Les Cardinaux, d'une seule voix, remirent la décision de cette affaire au Pape, qui déclarant qu'il ne vouloit plus gêner un tempérament si fort & si constant, accepta sa démission & lui accorda la dispense qu'il demandoit. Aussitôt il mit bas la Pourpre & prit un habit à la Françoise, habit qui n'avoit gueres de raport à la perfidie de son cœur, mais qui convenoit merveilleusement à ses nouveaux interêts, comme il servoit aussi les desseins du Roy de France ; puisqu'il l'assuroit par cette espece

de Livrée, de l'attachement d'un homme nécessaire pour former l'union dans laquelle il projettoit de vivre avec l'Eglise & le Pape.

César reçut le même jour dans cet habillement le Seigneur de Villeneuve, que le Roy lui avoit envoyé en poste, pour le conduire en France; il le retint à Rome l'espace d'un mois pendant lequel il lui fit toutes sortes de caresses, & lui rendit tous les honneurs que les Ambassadeurs des Princes ont coutume de recevoir, lorsqu'ils vont prêter le serment d'Obédience. Il en partit ensuite avec lui, accompagné de Paul Jourdain Ursin & de plusieurs autres Barons & Seigneurs de l'Etat Ecclésiastique.

Le bruit courut alors que son Trésor étoit si grand, qu'un esprit aussi vaste que le sien, sur le point de paroître dans une grande Cour & y épouser une Princesse du sang Royal,

n'en pouvoit pas desirer un plus considerable pour déployer toute sa générosité & toute sa magnificence. On dit même que dans son équipage il avoit un très grand nombre de chevaux portans des fers d'or, ce qui fut regardé comme un luxe & un faste excessifs, n'étant point encore tombé dans l'esprit de personne de mettre sous les pieds des chevaux l'ornement de la tête des Rois.

L'Espagne aprit avec chagrin les changemens de César, & le consentement qu'y donnoit le Pape; & pour les retenir dans son parti, elle envoya, mais trop tard, des Ambassadeurs chargés de cette seule affaire. Ils furent quelque tems sans pouvoir obtenir Audience, parce qu'ils la demandoient en plein Consistoire, ce que le Pape refusoit absolument comme étant contraire à l'usage: cependant à la fin il leur accorda en pre-

ſence de ſix Cardinaux, nombre auquel ils s'étoient reduits. Ils ſe plaignirent amérement au nom de leur Roy & de leur Reine, du parti que le Cardinal de Valence avoit pris de quitter l'Etat Ecléſiaſtique & de paſſer en France; puiſqu'il donnoit à comprendre par cette conduite que Sa Sainteté favoriſoit particulierement cette Couronne, ce qui ne pouvoit cauſer que beaucoup de jalouſie aux autres Puiſſances, & une infinité de troubles en Italie; ſupliant cependant Sa Sainteté, pour remédier aux deſordres naiſſans & pour le bien public auquel il étoit obligé de travailler par ſa qualité de Pere commun, de vouloir bien, avant que les affaires allaſſent plus loin, rapeller de France Céſar, & lui faire reprendre la Pourpre Sacrée. Le Pape s'excuſa le plus doucement qu'il put ſur ce qui s'étoit paſſé & ſur ce qu'il ne pouvoit

les ſatisfaire. Les Ambaſſadeurs repliquerent par des invectives & des menaces. Auſſitôt il s'éleva un gros bruit de part & d'autre, & l'on ſe dit des paroles très piquantes; mais enfin les Ambaſſadeurs demandant un Notaire & des témoins pour faire leurs proteſtations ſolemnelles, ainſi qu'ils en avoient ordre de leurs Maîtres, le Pape tranſporté de colére les chaſſa de ſa chambre, en leur diſant qu'ils allaſſent proteſter où bon leur ſembleroit.

Fin du premier Volume.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

En ce Premier Volume.

A.

A*Lexandre VI. Rodrigues Lenzolio*; né à Valence en Espagne. *Page* 2. Etant Cardinal, obtient du Pape Caliste III. son oncle, le Nom & les Armes de Borgia. 4. Enfans qu'il eut de la Vanosse. 5. Est élû Pape. 13. Discours qu'il tient à son fils César Borgia à son Avenement au Pontificat 21. *& suiv*. Met le bon ordre dans Rome. 30. *& suiv*. Fait en vain des efforts pour détourner Charles VIII. Roy de France, de ses desseins sur le Royaume de Naples. 53. Entrée magnifique qu'il

fait faire à Dom Guiffré & à Dona Sanche fon Epoufe. 63. *& fuiv.* Eft menacé d'être dépofé. 85. Engage le Peuple Romain à fa défenfe, par des préfens. 86. Fait arrêter plufieurs Cardinaux & Evêques. 87. Sollicite l'Empereur Maximilien à faire la guerre au Roy de France. 90. *& fuiv.* Envoye à Népi, fous prétexte de traiter avec le Roy de France qu'il veut amufer. 92. Se renferme au Vatican. 107. Traite avec le Roy de France. 111. Fait faire des excufes à ce Prince 134. Inftruit Bajazet des deffeins du Roy de France, & le preffe de lui faire la guerre. 151. *& fuiv.* Empoifonne Zizim, frere de Bajazet, moyennant une groffe fomme d'argent. 168. Tient Congrégation pour faire la guerre à la France. 177. Abandonne Rome & fe retire à Orviette. 205. De-là à Peroufe. 207. Ordonne au Roy Charles de fortir d'Italie fous peine d'Excommunication. 210. Promotion qu'il fait de quatre Cardinaux

à sa Dévotion. 218. Distique fait sur ce Pape. 220. Dépouille de ses Biens la Noblesse de Rome. 222. Sa haine contre les Romains. 223. Déclare les Ursins Criminels de Lèze-Majesté. 233. Fait la Paix avec eux. 245. Fait assiéger la Roche d'Ostie. 247. Casse le Mariage de sa Fille Lucréce Borgia. 256. Sa fureur & son chagrin en aprenant la Mort du Duc de Gandie son Fils. 274. Fait assassiner Caldes, surnommé Perrotto. 289. Employe le Roy de France pour le Mariage de César Borgia avec la Fille de Féderic. 298. Chasse de sa chambre les Ambassadeurs d'Espagne. 305.

Alphonse, Roy de Naples, Successeur de Ferdinand. 55. Envoye des Ambassadeurs au Pape. *Ibid.* Fait une Ligue avec lui contre la France. 57. Articles de cette Ligue. 58. *& suiv.* A une Entrevuë avec le Pape. 68. A quoi servit cette Entrevuë. 71. Fait le Siége de Nettuno. 74. Abandonne son Royaume. 129.

Alviane, Barthelemi d', & Bartholomée des Ursins son épouse, assiégés dans Bracciano. 236. Belle défense qu'ils font. 237. *& suiv.*

Ambassadeurs d'Espagne. Plaintes qu'ils font à Rome contre la Métamorphose de César Borgia. 304. Menaces qu'ils font au Pape. 305.

Asanda, Pierre, accusé injustement par le Pape Alexandre. 287. *& suiv.*

Ascagne Sforce, le Cardinal, va trouver Charles VIII. à Florence de la part du Pape. 76.

B.

B*Ajazet*, le Sultan, ses Intelligences avec le Pape Alexandre VI. *Pag.* 163. *& suiv.*

Borgia, Jean, Neveu d'Alexandre VI. fait Cardinal. 34.

Borgia, *César*, Fils du Pape Alexandre VI. connu dans la suite sous les noms de Cardinal de Valence, & du Valentinois. Sa Naissance. 5. Mauvaises maximes que lui inspire sa Mere. 6. *& suiv.* Est fait Archevêque de Pampelune. 7. Va étudier à Pise. *Ibid.* Est fait Archevêque de Valence. 35. Est fait Cardinal & prend le nom de Valence. 40. Va complimenter Charles VIII. au Palais de S. Marc. 107. *& suiv.* Va en Otage à Véletri avec ce Prince, & s'enfuit la nuit déguisé en valet d'écurie. 129. Calme la fureur de sa Mere. 140. Empoisonne Zizim, frere de Bajazet. 168. Donne ordre aux Bandits de Rome d'assassiner les François. 172. Chasse les Suisses de la Garde de Rome, aprés en avoir fait tuer & voler une partie. 173. *& suiv.* Est nommé Légat *à Latere* pour couronner le Roy de Naples. 257. Discours qu'il tient à des Brigands, pour les engager à lui ayder à se défaire du Duc de Gandie son frere.

& la Noblesse dc Rome de faire déposer le Pape, refuse de s'y prêter. 108. & *suiv*. Fait tirer sur le Château Saint Ange 110. Son Entrevuë avec le Pape. 113. & *suiv*. Lui prête le Serment d'Obédience. 120. & *suiv*. Cavalcade qu'il fait avec le Pape & les Cardinaux. 124. Prend congé du Pape. 125. Présens qu'il en reçoit. 126. Emmene Zizim. 127. Fait la Conquête du Royaume de Naples. 144. Renvoye à Bajazet le corps de son frere Zizim. 171. Fait représenter un Comédie où il jouë la Ligue concluë contre lui. 197. Accommodement qu'il propose au Pape. 201. Revient à Rome. 205. Remet plusieurs Places aux Officiers du Pape. 206. Sort de Rome & prend la route de Milan. 208. Gagne la Bataille du Tar. 210. Céde Novarre à Ludovic. 212. Retourne à Paris. 213. A qui est attribuée la faute qu'il fait d'abandonner l'Italie. *Ibid*. Envoye du secours aux Ursins. 239. Fait la Paix

avec les Rois de Castille & d'Arragon. 292. Meurt d'Apoplexie à Amboise. 294.

Collége de 80. Commis érigé à Rome. 221.

Colonne, *Fabrice*, Conquête qu'il fait pour le Roy de France & pour lui-même. 143. *& suiv.*

Colonnes, *les*, emprisonnés & dépossédés par le Pape Alexandre. 225. Remis en liberté, prennent le parti de la France. 226.

Consalve assiége & prend la Roche d'Ostie pour le Pape. 247. *& suiv.* Son Entrée superbe dans Rome. 248.

D.

DUrazzo, l'Evêque de, souléve les Peuples contre Bajazet, en faveur de Charles. 198.

E.

EST, *le Cardinal d'*. Son Entrée à Rome. 289. Son diférent avec le Cardinal de Valençe apaisé par le Pape. 290.

F.

FEderic, Frere du Roy de Naples. Son entreprise sur Génes manquée. 71. Est couronné Roy de Naples. 277. Refuse sa Fille à César Borgia. 291.
Ferdinand I. Roy de Naples. Ce qu'il pensoit d'Alexandre VI. 14. Recherche son Aliance. 52. Sa mort. 54.
Ferdinand, Fils d'Alphonse, Roy de Naples. Son entreprise sur le Milanois ne réussit pas. 72. Son Entrée

dans Rome. 88. Ses Troupes arrêtent les Ambassadeurs de France, qui sont remis en liberté par le Peuple Romain. *Ibid.* Sa Réponse au Pape qui lui offroit un Sauf-conduit. 102. Reconnu Roy de Naples. 129. Est contraint d'abandonner son Royaume. 145. Rapellé par ses Sujets. 209. Viole son Serment en faisant arrêter Jourdain & d'Alviane à la sollicitation du Pape. 231. Sa mort. *Ibid.*

Ferrare de Modéne, fameux Simoniaque. 219. Son Epitaphe. 220.

Floridor, Secretaire des Brefs, accusé injustement par le Pape. 285. Sa mort. 287.

Flotte de l'Empereur dissipée par les François. 240.

Fonseque, Ambassadeur de Ferdinand, déchire un Traité en présence de Charles VIII. & déclare la Guerre à ce Prince. 131.

François, les, brûlent Salces. 292.

Fregosse, le Cardinal de, battu à Rapsal. 209.

G.

GAndie, le Duc de, fils ainé d'Alexandre VI. Frere de César Borgia. Son Portrait. 215. Son Entrée magnifique dans Rome. 232. S'empare d'un grand nombre de Places apartenantes aux Ursins. 235. Marche au-devant des Ursins. 242. Est battu & blessé. 245. Sa magnificence. 251. Est fait Duc de Benevent, &c. 253. Assassiné par César Borgia son frere. 267. Son corps trouvé dans le Tibre. 273. Ses Obséques. *Ibid.*

Georges, Batelier Esclavon. Ce qu'il raporte de la mort du Duc de Gandie. 269. *& suiv.*

Gurck, le Cardinal de, Raimond Peraut. Sa Lettre aux Prélats Allemans en faveur de Charles VIII. 96. *& suiv.* Reproches qu'il fait au Pape. 128.

I.

INnocent VIII. Pape. Sa mort. 8.

L.

L. Ascaris. Grec trés sçavant. 165.
Ligue contre la France, concluë à Venise, entre le Pape, les Puissances d'Italie & l'Empereur. 195. & suiv.
Louis XII. Roy de France, avant Duc d'Orleans, succéde à Charles VIII. 294. Fait part aux Princes Etrangers de ses desseins sur le Milanois. 295. Promet la fille de Féderic à César Borgia ; à quelles conditions. 298.
Ludovic le More, Duc de Milan, engage Charles VIII. à entreprendre la

Conquête du Royaume de Naples. 49.
Luna, le Cardinal, Confident d'Alexandre VI. 176.

M.

M*Antouë*, le Marquis de, refuse de livrer au Pape, Paul Vitelli. 230.
Michel, *Dom*, Espagnol fameux par ses assassinats, au service de César Borgia. 258.
Minalde des Guerres. Sa lâcheté. 247.
Montéal, le Cardinal de, Neveu du Pape, nommé Légat *à Latere*. A quelle fin. 60. *& suiv.*
Montpensier, fait Viceroy de Naples. 200. Assiégé dans Atella, capitule. 228. meurt à Pouzzot. 229.
Musulmans, prêchent en public la Foy de Jesus-Christ à Constantinople. 199.

P.

Pendau, *Camille*, Envoyé à la Porte par le Pape. 150.
Philippe de Bresse, se plaint au Pape de la part du Roy de France. 130.
Picolomini, le Cardinal, s'opose aux Propositions du Pape. 254.
Poison dont Alexandre VI. & César Borgia faisoient un usage ordinaire. 168.
Porcari, Doyen de la Rotte, député du Peuple Romain auprès du Roy de France. 134.

R.

Raguse, l'Archevêque de, envoyé Nonce en France.
Rapsal, la Bataille de, dans les Etats de Génes. 209.

Riare, le Cardinal de, son Discours sur la Guerre que le Pape veut faire au Roy de France. 178. *& suiv.*

Rome. Description du Gouvernement de cette Ville sous Alexandre VI. 281.

Rose bénite. Ce que c'étoit. 248.

Roüere, le Cardinal de la, abandonne Ostie & passe en France. 60. S'empare du Vaisseau & de la Personne de l'Ambassadeur de Bajazet auprés du Pape. 161. Envoye ses Papiers au Roy de France. 162. Battu à Rapsal. 209.

S.

Salerne, le Prince de, Commandant dans les Troupes de France. 74.

Serenon, le Seigneur de, Commandant dans les Troupes de France. *Ibid.*

Suisses de la Garde du Pape, chassés par César Borgia. 173. Volés & assassinés au sortir de Rome. 174. Belle défense qu'ils font. 175.

T.

TAR, la Bataille du, gagnée par Charles VIII. 210.

V.

VAnosse, la, Mere de César Borgia. 2. Sa Maison pillée par les François. 136. Plaintes qu'elle fait au Cardinal de Valence. 137.

Vénitiens, les, envoyent des Troupes au Pape. 202. Travaillent avec succès à la Paix entre le Pape & les Ursins. 246.

Vitellozzo Vitelly arrive au secours de sa Maison. 239.

Urbin, le Duc d', loge au Vatican. 232.

Ursin, Virgile, Chef du Parti des Guelphes, achette de François Cibo plusieurs Places des environs de Rome. 47.

Urſins, la Maiſon des, attaquée par le Pape. 224.
Urſins, *Charles des*, arrive dans le Milanois avec un ſecours de France. 239.
Urſins, *les*, paſſent le Tibre & tiennent la Campagne de Rome. 245.
Urſin, *Virginius*. Sa mort. 245.

Z.

Z*izim*, Frere de Bajazet. Hiſtoire de ce Prince. 146. Meurt empoiſonné. 171.

Fin de la Table du premier Volume.

Tommasi, Tommaso.

MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE
LA VIE
DE
CESAR BORGIA,
DUC DE VALENTINOIS,

Fils du Pape Alexandre VI.

Contenant diverses choses très-remarquables concernant l'Histoire de ce Pape, & de son Pontificat &c.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez *PIERRE MORTIER.*
M. DCC. XXXIX.

LA VIE
DE
CESAR BORGIA,
DUC DE VALENTINOIS.

CEPENDANT après un heureux voyage, Cesar Borgia arriva à la Cour de France, comblé des honneurs qu'il avoit reçû sur sa route. Le Roy qui le vit si follement attaché au nom de Valence, qu'il retenoit encore après en avoir quitté l'Archevêché, pour le flatter par son endroit sensible, lui donna l'Investiture de la Duché de Valence Ville du Dauphiné, avec une pension de vingt mille

francs ; & vingt autres mille livres d'apointemens, pour entretenir à son service une Compagnie de cent Lances ; ainsi il prit le titre de Duc de Valentinois qu'il gardera toujours dans la suite de cette Histoire.

Au reste la magnificence de son entrée & de son train ordinaire lui attira les aplaudissemens de cette brillante Cour, & Sa Majesté se plût à le recevoir & à le traiter avec toutes les marques d'estime & d'amitié qu'un grand Roy peut donner à un Prince son ami. Toutefois sa façon de négocier, qui tournoit toutes les affaires à son seul avantage, absolument contraire au genie de cette Nation, émût d'abord contre lui l'indignation de Sa Majesté, & celle de ses principaux Ministres, car reglant les sentimens du Roy sur les siens propres & sur ses actions, il crut que ce Prince prendroit plus de soin d'avancer son

mariage avec l'Infante de Naples, s'il croyoit encore travailler en cela à obtenir la Difpenfe néceffaire pour époufer Anne de Bretagne, que fi l'ayant une fois reçûë, il n'y étoit plus porté que par reconnoiffance. Sur cette idée, lorfqu'on lui demanda la Bulle, il répondit qu'il ne l'avoit point, mais qu'il l'attendoit de Rome de jour à autre; il l'avoit cependant & le Pape la lui avoit confiée, en lui difant de la faire valoir de fon mieux & de ne la publier, que quand il feroit de fon interêt qu'elle parût; mais l'Evêque de Cette, Nonce ordinaire de Sa Sainteté dans cette Cour, qui fçavoit le fecret de cette affaire, le decouvrit au Roy. Auffitôt Louis affembla fes Théologiens, & ayant eû pour réponfe qu'il fuffifoit pour la fureté de fa confcience que la Bulle fut certainement expediée, & que la malice de ceux qui en retardoient la publi-

cation, ne pouvoit lui nuire, après avoir fait déclarer nul ſon mariage avec Jeanne, il épouſa publiquement la Reine Anne; ainſi le Valentinois vit éluder ſes artifices, & n'eut d'autre parti à prendre que de préſenter de bonne grace la Bulle à Sa Majeſté. Mais comme il eut toujours un ſoin extrême de faire retomber ſur leurs auteurs les offenſes qui lui avoient été faites, afin que la vengeance qu'il en prenoit glaçât de crainte ceux qui voudroient entreprendre ſur lui; ayant apris que ce trait venoit de l'Evêque de Cette, au bout de quelque tems il le fit empoiſonner; c'étoit la maniere la plus douce dont il ſe défaiſoit de ſes ennemis,

Il avoit aporté le Chapeau que le Pape, par grace ſinguliere, accordoit à Georges d'Amboiſe, Archevêque de Rouen, ſur les preſſantes inſtances que lui en avoit faites le Roy

dont il étoit le Ministre & le Favori; ce Prélat le reçut par les mains du Cardinal de la Roüere, en présence de Sa Majesté & de toute la Cour. Le Valentinois dans cette Cérémonie eut l'honneur de marcher immédiatement devant le Roy, qui, d'un autre côté, voulant combler le Pape d'honnêtetez, lui envoya trois Ambassadeurs au nom de la nouvelle Reine, comme Duchesse de Bretagne, pour lui prêter le serment d'obédience. Les Ambassadeurs, dont les deux premiers étoient Ecclésiastiques, & le troisième étoit le Grand Maître de Bretagne, prirent le pas chacun dans leurs Bancs, sur tous les Ambassadeurs des autres Couronnes, représentant une Duchesse de Bretagne qui étoit Reine de France.

Le Roy & le Duc desirant également d'achever le Traité qui avoit été ébauché à Rome, la négociation en

fut bientôt reprise ; & comme l'un & l'autre y alloient rondement, les difficultés qui s'y rencontrerent s'aplanirent sans peine, & il fut bientôt à la veille d'être achevé. Le mariage même de l'Infante Charlotte, donc le Duc pressoit le plus la conclusion, étoit déja tenu pour certain, le Roy s'y étant engagé, sans autre reserve que le consentement de cette Princesse, on doutoit si peu qu'elle ne le donnât que le bruit s'en répandit dans toute la Cour, & que l'on écrivit même à Rome, que non-seulement le mariage étoit fait, mais même qu'il étoit consommé ; cependant quand on vint à le proposer à l'Infante, sa réponse démentit l'opinion que l'on en avoit conçuë ; car elle déclara nétement qu'elle ne donneroit jamais sa main à un Prêtre fils de Prêtre, meurtrier, fratricide, abominable par sa naissance, & mille fois plus encore

par la méchanceté de son caractere. Quoique cette Princesse, dont l'esprit répondoit dignement à la grandeur de sa naissance, fut trés capable de faire par elle-même une pareille réponse; néanmoins on crut assez communément qu'elle lui avoit été suggérée par le Roy Fédéric son pere, qui par ces mêmes raisons, ayant déja refusé sa fille aux Borgia, les employa une seconde fois, afin qu'ils ne pussent point se glorifier de l'avoir malgré lui; & de l'avoir encore par le moyen de son ennemi, & comme le sceau d'une alliance faite contre ses interêts. Il y en eut aussi qui crûrent & qui écrivirent même que le Roy Louis avoit sous main excité l'Infante à rejetter constamment ce mariage, qu'il ne trouvoit, disoient-ils, nullement avantageux pour lui; car il étoit très persuadé que si le Valentinois épousoit jamais cette Princesse, ou il se racom-

moderoit avec ſon beaupere, ou il de-viendroit ſon rival dans la Conquête qu'il méditoit du Royaume de Naples; ce qui ne pouvoit que lui nuire extrê-mement; mais qu'afin d'attacher le Pape & le Duc plus étroitement à la France, il avoit formé le deſſein de donner à ce dernier une Princeſſe Françoiſe; en effet le mariage de l'In-fante étant rompu, il lui promit la fille du Roy de Navarre; à condition que le Pape la doteroit de deux cent mille écus, & éléveroit au Cardina-lat le Prince d'Albret ſon frere; ce qui fut ponctuellement executé peu de tems après.

Le bruit de la rupture du mariage de l'Infante de Naples s'étant répan-du, le Duc de Milan ne manqua point de ſonder le Pape ſur une Ligue offen-ſive & défenſive, projettée entre le Roy Féderic, la République de Flo-rence & lui; & comme il avoit péné-

tré que son grand dessein étoit de s'emparer des Terres des Vicaires de l'Eglise, il lui offrit de sa part & de celle des Alliés de puissans secours pour cette entreprise, & une grosse somme d'argent pour acheter en Italie quelque Etat considérable. Sa Sainteté fit semblant de prêter l'oreille à ces propositions, afin que remplis d'une vaine confiance, ils veillassent moins à leur propre sûreté; car Elle avoit trop bien examiné & pesé avec trop d'attention l'avantage qu'Elle pouvoit attendre d'une semblable Ligue, & les risques qu'Elle auroit à courir. Elle avoit vû clairement qu'en se liant avec des Princes si foibles, Elle s'engageroit à des dépenses infinies, & hazarderoit entierement sa fortune, au lieu qu'en se tenant toujours bien unie avec la France, dont les armes étoient si heureuses, Elle pourroit dans la révolution qui menaçoit

infailliblement l'Italie, acquerir quelque Domaine de conséquence, qui ne lui coûteroit que les vœux pour le succès ; d'ailleurs Elle s'étoit aperçuë que la République de Florence, également nécessaire pour conserver quelques Conquêtes dans le Royaume de Naples & dans l'Etat de Milan, flottoit encore, incertaine du parti qu'elle prendroit, & que le Duc de Savoye, le Duc de Ferrare, les Vicaires de l'Eglise & la République de Venise étoient prêts de se joindre à la France. En effet la République de Venise prit ce parti, après avoir tenu quantité de Conseils à ce sujet ; parce qu'elle craignoit que Bajazet, Sultan des Turcs, ne tournât contre elle les puissans armemens qu'il faisoit & par Mer & par Terre, & la prudence ne vouloit pas qu'elle se mît encore sur les bras un ennemi aussi redoutable que le Roy de France ; car la conjoncture

des affaires n'admettoit point de neutralité. Au reste la haine qu'elle portoit depuis quelque tems au Duc de Milan, les soupçons & les ressentimens de quelques offenses qu'elle en avoit reçuë lui faisoient préférer le voisinage des François au sien, avec d'autant plus de raison, qu'elle devoit partager la Conquête de cet Etat. Ces considérations serviront de fondement au bruit qui courut publiquement alors à Venise : qu'il valoit mieux avoir pour voisin un Roy qu'un traître ; car on y donnoit ce nom à Ludovic le Maure, non pas tant à cause de l'incertitude de sa foy & de sa duplicité naturelle, qu'à cause des intrigues secrettes qu'il avoit autrefois tramées contre cette République dans l'affaire de Pise, & de l'alliance qu'il avoit faite récemment avec le Roy de Naples & le Grand Seigneur, pour engager ce dernier à les secou-

rir, & le pouſſer à entreprendre une guerre à laquelle il n'étoit que trop porté. Le Pape donc informé de toutes ces choſes conſentit à la Ligue projettée avec le Roy de France, à condition que le Roy la confirmeroit par l'accompliſſement du mariage que lui-même avoit propoſé. Il reçut bientôt par un Courier exprès la nouvelle que la Cérémonie du mariage du Duc de Valentinois & de Mademoiſelle d'Albret avoit été faite le 10. de May, & qu'il avoit été conſommé le 12. Il aprit encore peu de jours après que le jour de la Pentecôte le Roy avoit donné au Duc le Collier de l'Ordre de S. Michel ; cet Ordre qui étoit celui du Roy, étant alors le plus illuſtre de la Chrétienté ; car l'Ordre du Saint Eſprit n'étoit pas inſtitué, & celui de la Toiſon d'Or n'avoit point encore le luſtre qu'on lui a vû depuis. Le Pape en fut ſi charmé, que par un Edit à ce

seul sujet, il ordonna que l'on fît des réjouissances & des feux de joye par toute la Ville; ce qui fut executé non-seulement par les François & les Romains, mais encore par les autres Nations & par la plus grande partie des Espagnols, qui étoient ou Vassaux ou Partisans de la Maison de Borgia.

Le Roy s'étant assuré de l'amitié du Pape & de celle du Valentinois, par l'execution des Articles du Traité qui avoient été publiés, & en vertu de ceux que l'on se réservoit de mettre au jour en tems & lieu; & d'un autre côté ayant conclu une Ligue offensive & défensive avec la République de Venise, à condition que pour sa part de l'Etat de Milan elle auroit Crémone & la Giaradda, il résolut de ne pas differer plus long tems cette grande entreprise. Ce fut en vain que la plus grande partie de son Conseil s'éforça de le détourner de ce dessein;

en lui repréſentant qu'à peine aſſis ſur le Trône, ſes finances, qui ſont le nerf de la guerre, & le gage le plus certain de la Victoire, n'étoient point aſſez conſidérables, & qu'il ſembloit que la prudence vouloit qu'on laiſſât encore un an meurir une entrepriſe de cette importance. Le Roy qui n'y voyoit qu'une extrême facilité, & ne s'y promettoit que d'heureux ſuccès, ſans faire attention à ces remontrances, fit marcher vers le Piémont autant de Cavalerie & d'Infanterie qu'il en jugea néceſſaire pour cette expédition, ſous les ordres des fameux Capitaines Jean-Jacques Trivulce Italien, Louis de Ligny François, & Evrard Stuard d'Aubigny Ecoſſois; lui-même il ſe rendit à Lyon pour échauffer cette guerre par ſa proximité, & être plus à portée de paſſer les Monts ſi ſa préſence devenoit néceſſaire. Le Valentinois le ſuivit, ainſi

que le Cardinal de la Roüere, & plusieurs autres Seigneurs Italiens, qui peu contens de l'état présent de l'Italie, cherchoient à lui donner une nouvelle face.

La Conquête du Milanois fut aussi heureuse, & si j'ose le dire, aussi miraculeuse pour Louis, que celle du Royaume de Naples l'avoit été pour Charles. Le même malheur qui avoit accablé les Arragonois, tomba sur les Sforces ; ils se virent abandonnés de tous les Princes, ou leurs amis, ou leurs parens. Les Capitaines en qui ils avoient eû plus de confiance, & qu'ils avoient le plus comblés de biens, fûrent les premiers à les trahir, & leurs Peuples follement déçûs à l'ordinaire de l'espérance de quelque soulagement, refuserent de les secourir. Ils virent avec douleur & avec confusion les Garnisons de la Roche d'Arazzo, d'Anon, de Valence, d'Alexan-

drie, de Tortone & de toutes les Forteresses en-deçà du Pô, abandonner leurs Places à la premiere vuë de l'ennemi, & au-delà de ce fleuve les François & les Vénitiens, les uns prendre Pavie & Mortare, les autres courir par toute la Giaradda, & passant le Pô, ravager le Lodezan. Le Duc consterné de tant de pertes rejetta tout l'espoir de son salut sur la fidélité du Peuple de Milan ; il l'assembla, & les larmes aux yeux lui fit un discours plein de tendresse pour l'engager à soutenir constamment le Siége qui s'aprochoit ; mais ce Peuple ayant pour toute réponse mis en piéces, presque sous ses yeux, Landrian, Trésorier Général de l'Etat, il fut obligé, lui, son fils & le Cardinal Ascagne, de sortir de la Ville ; ils laisserent Bernard de Corté pour commander dans la Citadelle qui leur restoit, & qui se trouvoit très forte & très bien munie;

& prenant ensuite tous ensemble la route de l'Allemagne, ils allerent implorer le secours de l'Empereur Maximilien.

On ne peut exprimer combien l'entrée des François en Italie, & plus encore les heureux succès dont elle fut suivie enflerent Alexandre & le Valentinois; la violence de leurs passions ne put plus se contraindre; & pour employer le tems plus utilement dans la suite, ils commencerent dès-lors à disposer leurs machines pour entrer de plein pied au premier moment favorable dans l'execution de leurs projets. Mais comme leur éloignement l'un de l'autre les mettoit dans l'impossibilité de conférer ensemble autrement que par lettres, il arriva un jour que l'Ambassadeur à Rome du Duc de Milan, qui n'avoit pas encore abandonné son Etat, découvrit, quelque précaution que l'on

eût prise, que le Pape envoyoit au Valentinois un Courier nommé Jacques, qui avoit été Maître de la Chambre de ce dernier, lorsqu'il étoit encore Cardinal. Il sçut qu'il portoit des avis & des instructions qui contenoient le plan qu'ils avoient dressé pour l'aggrandissement de leur Maison, & l'opression des premiers Princes de l'Italie, avec les prétextes sous lesquels ils y devoient employer les armes & l'autorité du Roy de France, & le détail de tout ce qu'il falloit faire pour s'en servir utilement. Il en donna avis à son Maître qui arrêta cet homme comme il passoit par Milan, & le fit examiner si habilement, qu'il fut obligé de découvrir tout le secret de ses instructions. Quand le Pape aprit cette nouvelle il entra dans une fureur inconcevable, dont l'Ambassadeur & la Maison du Cardinal Ascagne, qui étoit demeuré à Rome, eus-

sent souffert, si le Duc, en politique sage & exact avertissant au plus vîte son Ambassadeur de ce qui venoit de se passer, ne leur eût donné le tems de mettre en lieu de sûreté leurs personnes & leurs biens. En effet le Pape aussitôt ordonna que l'on fermât les portes de la Ville, que personne ne sortît sans une permission expresse du Gouverneur, & que l'on arrêtât tous les domestiques que l'on pourroit trouver du Cardinal Ascagne; mais on ne prit qu'un Courier qui ne sçavoit rien autre chose de ce qui s'étoit passé, sinon que l'Archevêque de Gênnes, les Evêque de Sutri & d'Alatti, & Marini Protonotaire Apostolique, & les Sforces qui étoient tous de la Maison du Cardinal, s'étoient réfugiés au Palais des Colonnes.

Sur le champ le Pape envoya le Gouverneur de Rome & son Secretaire des Brefs, au Cardinal Colbune,

lui commandant expressément de lui remettre ceux qui s'étoient retiré chez lui. Le Cardinal cherchad'abord à éluder par de belles raisons les ordres de Sa Sainteté; mais voyant les mêmes Ministres revenir avec des ordres plus pressans, & les sentant plus apuyés, craignant à la fin quelque fâcheux inconvénient, il trouva moyen de faire amuser dans ses apartemens le Gouverneur & le Secretaire, pendant qu'ayant ramassé tous les domestiques du Cardinal Ascagne; quoiqu'il fût cinq heures de nuit, il partit avec eux sans bruit, & les conduisit à sa Terre de Nettuno. Le Gouverneur & le Secretaire, au bout d'une intervalle, ayant apris que le Cardinal avoit employé à sauver les gens des Sforces, le tems qu'ils lui avoient laissé pour prendre sa résolution, coururent en avertir le Pape, qui dans un transport de colére inex-

primable envoya à l'heure même chercher Louis Capra, Evêque de Pézare & Régent de la Chancellerie; quand il fut arrivé au Palais, il le fit retenir & garder dans son apartement par le Dattaire, jusqu'à ce qu'il fût jour; le jour venu il le fit amener en sa présence, & après lui avoir fait une sévére réprimande, & l'avoir interrogé fort exactement sur les richesses que le Cardinal Ascagne pouvoit avoir à Rome, il le renvoya chez lui en tel état qu'il ne tarda guéres à sortir de ce monde. On ne peut point dire au vrai s'il lui avoit fait donner quelque mauvais morceau par le Dattaire, homme fort propre pour un tel coup, ou si ce fut la sécheresse de la réprimande qui fit en ce Prélat une si fatale révolution; car j'ai lû que le Cardinal Laurent Cibo mourut de la frayeur que lui causa la fureur de ce Pape, un jour qu'il s'étoit emporté de la sorte

contre lui, & l'avoit menacé de lui ôter le Chapeau.

Le même jour, par ordre de Sa Sainteté, le Gouverneur de Rome se transporta avec ses Gardes au Palais des Sforces, mais il ne trouva point ce qu'il cherchoit; ce ne fut que quelques jours aprés qu'il aprit que leurs plus riches meubles étoient cachés dans un Couvent de Religieuses, où il alla les prendre, & les fit porter au Vatican; le Pape s'empara de tout ce qu'il put recouvrer de ce qui apartenoit à ces Princes, & entr'autres choses, des Statuës d'argent des douze Apôtres qui étoient d'un grand prix.

Le jour qui s'étoit répandu sur les desseins des Borgia, par l'arrêt de leur Courier, bien loin de les surprendre ne servit qu'à en précipiter l'execution. Alexandre, pour commencer de son côté un si grand ouvrage, déclara Dona Lucréce Borgia d'Arragon, sa

fille, Gouvernante perpétuelle de la Ville & Duché de Spolette, avec tous les droits & émolumens qui y étoient attachés ; & comme l'excès de son amour propre ajoûtoit toujours au plaisir & à l'utilité, qui étoient le but essentiel de ses actions, toute la vanité du faste extérieur qui pouvoit faire briller sa puissance & braver l'envie ; il voulut que cette Princesse allât prendre possession de son Gouvernement, accompagnée de son frere Dom Guiffré, & avec la plus belle suite qu'il pût lui donner. Elle venoit justement alors d'être abandonnée de son mari, Dom Alphonse d'Arragon, qui sans prendre congé du Pape, & sans sa permission, s'étoit retiré dans les Terres des Colonnes pour passer ensuite dans le Royaume de Naples ; contre lequel il voyoit les Borgia conspirer ouvertement avec les François. Après donc que Dona Lucréce

eut baiſé les pieds du Pape, Sa Sainteté alla ſe mettre au Balcon qui eſt au-deſſus de la porte du Palais pour la voir partir; elle monta à cheval au bas de l'eſcalier de S. Pierre; l'Ambaſſadeur de Naples & Dom Guiffré ſe mirent à ſes côtés, & ôtant ſon chapeau, & faiſant une profonde inclination à Sa Sainteté, elle prit congé d'Elle pour la derniere fois, & reçut ſa Bénédiction. Elle étoit précédée par un grand nombre de fourgons chargés de meubles magnifiques, & couverts de riches houſſes; après eux marchoit un mulet, ſur lequel on voyoit un lit tout étendu avec ſes matelats, une couverture brodée, deux oreillers blancs & un dais tout galant que l'on devoit porter, lorſque cette Princeſſe, laſſe du cheval, voudroit s'y repoſer & voyager plus à ſon aiſe; on en voyoit encore un autre qui portoit une ſelle faite en forme de fauteuil,

teuil, ayant un dossier, des bras & un strapontin, le tout richement orné, pour lui servir quand elle voudroit aller à cheval à la façon des Dames.

Après ces deux mulets marchoient la Garde & la Maison du Pape, & le Gouverneur de Rome, accompagné d'un grand nombre de soldats. Dona Lucréce paroissoit ensuite entre l'Ambassadeur de Naples & Dom Guiffré, comme j'ai dit, & étoit suivie d'un nombre infini de Prélats, de Cavaliers & de Dames, qui tous marchoient réguliérement deux à deux.

Quand elle fut arrivée à Pontemolle, elle les congédia tous, & ne garda avec elle que ceux qui devoient la servir; depuis ce jour elle ne parut plus dans la Ville avec moins de pompe & d'apareil; elle avoit toujours une suite de deux cent personnes à cheval, tant de Dames que de Cavaliers, & étoit toujours servie par des Prélats du

Palais, & des plus favorisés du Pape: ce que l'on remarqua surtout dans les solennitez de l'Année Sainte, qui suivirent, où l'on vit des Evêques lui donner le bras, lui dire la Messe, & lui rendre des services infiniment au-dessous de ceux-là.

Le lendemain que Dona Lucréce fut partie pour son Gouvernement, Sa Sainteté déclara en plein Consistoire Légat *à Latere* de toute la Chrétienté le Cardinal Jean Borgia son neveu, qui partit pour sa Légation avec le faste ordinaire de sa Maison; car outre les Cérémonies accoutumées dans l'Audience de Congé, & la Cavalcade de tout le Sacré Collége jusques dehors la porte de S. Pierre, il fut suivi & servi dans son voyage par un très grand nombre d'Archevêques & d'Evêques, par un Auditeur de la Rotte & par plusieurs autres Prélats & Cavaliers de distinction, qui, ou-

tre les avantages qu'ils espéroient au service d'un neveu d'un Pape tel qu'Alexandre, s'y étoient encore engagés par l'attente de plusieurs événemens singuliers, dont ils comptoient être les témoins. La perte qu'ils firent de leur Maître au milieu de sa Légation, par un coup du Valentinois, fut la plus considérable & la plus imprévûë, comme il étoit aussi le moins naturel de s'imaginer qu'elle arriveroit ainsi. C'est ce que nous raporterons dans la suite.

Tandis que le Pape travailloit ainsi à Rome, les nouveaux succès des François allerent encore enfler son courage; les Sforces faisoient de jour à autre de nouvelles pertes, dont la plus grande fut celle du Château de Milan; le Gouverneur à qui on l'avoit confié, corrompu par les offres de Jean-Jacques Trivulce, le lui vendit pour une grosse somme d'argent;

mais il vendit en même tems tout ce qu'il avoit de réputation; desorte que devenu en horreur à tout le monde & aux François même, qui profitoient de son crime, il se donna lui-même de désespoir la mort qu'il avoit si bien mérité.

Sur l'avis de cette prise Sa Majesté sortit de Lyon pour aller prendre possession de ce nouvel Etat, suivie de toute sa Cour & du Valentinois qui avançoit de plus en plus dans ses bonnes graces. Le Pape à l'imitation du Roy voulut aussi faire à sa façon de nouvelles conquêtes sur les Sforces & sur leurs Partisans; ainsi accompagné de quatre Cardinaux & suivi de sa Cour, il se transporta à Nepi, Ville qu'il avoit donnée au Cardinal Ascagne pour prix de son Exaltation au Pontificat, & la lui ôta pour l'heure; ce fut là que Dona Lucrece alla le trouver avec Dom Guiffré son frere,

& son mari Don Alphonse, pour reconcilier ce dernier avec Sa Sainteté qui avoit été très irritée de sa retraite.

Ce malheureux Prince ne voulant point écouter son bon genie qui l'avoit mis à couvert des embuches qu'on pouvoit lui dresser, s'étoit laissé charmer par les trompeuses paroles de cette Sirene & venoit ainsi se remettre entre des mains qui ne devoient pas tarder à se souiller de son sang.

Après quelque séjour en cette Ville, ils retournerent ensemble à Rome, où le Pape jugeant que le tems étoit venu d'oprimer les Barons Romains, pour enrichir de leurs depoüilles ses fils & ses petits fils, qui ne pouvoient point les envahir les armes à la main comme alloit faire le Valentinois, fit tout à coup, sous je ne sçai quel faux prétexte, conduire aux Prisons du Château Saint Ange, Jacques Caetan Protonotaire Apostolique, fils d'Ho-

noré, & donna ordre en même tems que l'on surprît le fils unique de Nicolas, que l'on élevoit à la Campagne pour relever cette Maison, & qu'on l'étranglât; ce qui ayant été executé, il déclara Sermonette & leurs autres terres devoluës à la Chambre Apostolique; & l'en mit en possession en apparence, mais en effet en investit Dona Lucrece en faveur de qui il supposa un Contrat, par lequel il paroissoit qu'elle les achéptoit de la Chambre Apostolique pour la somme de 80000 écus.

Cependant le Roy de France arriva à Milan le 6. Octobre 1499. il fit son entrée Triomphante accompagnée de la plus belle Cour de l'Europe, à la tête d'une Armée que l'on pouvoit dire dans cette conquête n'avoir pas perdu un soldat, ni versé une goute de sang dans cette Ville, l'une des plus grandes & des plus magni-

fiques de l'Italie, & qui n'ayant rendu aucune défenfe, & s'étant livrée elle même à ce Prince, brilloit encore de toute fa beauté & de toute fa richeffe. Cette entrée fi magnifique par elle même recevoit un nouveau luftre par la prefence du Cardinal Borgia, Légat de Sa Sainteté, qui de Venife étoit paffé auprès du Roy, & par celle des Cardinaux de la Roüere & d'Amboife, des Ducs de Valentinois, de Savoye, de Ferrare, des Marquis de Mantoue, de Monferrat & de Saluffes, des Ambaffadeurs de Venife & de Génes, & de quantité d'autres Seigneurs, qui ayant tous cherché à fe furpaffer par la richeffe de leurs Habillemens, de leurs Houffes & de leurs Livrées, donnerent à Milan le fpectacle le plus fuperbe qu'elle ait vû jufqu'à prefent ; mais le Valentinois brilla fur tous les autres par le bon goût de fes Habits & la

valeur de ses Pierreries ; ce qu'il fit autant pour lui-même, étant naturellement magnifique, que pour répondre dignement à la grandeur de ses interêts ; car le tems s'aprochoit que Sa Majesté devoit executer les paroles qu'elle lui avoit données ; & il lui étoit de la derniere conséquence de menager son amitié dans des momens si précieux. En effet quoique le Valentinois ne fût pas le seul alors qui travaillât à pourvoir à ses interêts avec le Roy, il fut cependant le premier avec le Légat qui obtint tout ce qu'il desiroit, qui étoit la Déclaration de la protection du Roy contre les Vicaires de la Romagne, & un secours d'hommes & d'argent ; ce secours consistoit en trois cent Lances commandées par Yves d'Alegres, entretenuës aux dépens du Roy & 4000. Suisses sous les ordres du Bailly de Dijon, que le Pape devoit soudoyer, & en 45000.

écus que la Ville de Milan prêta à la Chambre Apostolique, sur l'obligation du Légat & du Cardinal de la Roüere, & que le Duc toucha, comme devant commander les Troupes que le Pape leveroit avec cette somme. Si le Cardinal de la Roüere se dementit en cette occasion de la sage resolution qu'il avoit prise de ne se point fier aux Catalans pour n'en point être trompé, il eut tout lieu de s'en répentir, puisque les Maisons de Montefeltre & de la Roüere n'en furent pas moins envelopées dans leurs fraudes & dans leurs invasions, quoique le Roy les eût prises toutes deux sous sa protection; jusques là qu'il venoit d'envoyer Jean de la Roüere pour Capitaine Général aux Florentins ses nouveaux alliez.

Pendant que le Valentinois assembloit des Troupes à Milan pour depoüiller de leurs Etats les Vicaires de

la Romagne, le Pape à Rome en ramassoit sous les pretextes qu'il lui en devoit fournir. Pendant les troubles qui agiterent l'Italie dans les guerres des Guelfes & des Gibellins, quantité de familles privées s'emparerent de presque toutes les Villes de la Romagne, de la Marche & de l'Ombrie, & pour s'en conserver la possession, elles en prenoient la confirmation tantôt des Empereurs, & tantôt des Papes, selon qu'ils étoient plus forts les uns ou les autres, ou plus faciles à l'accorder; mais les armes des Empereurs ayant à la fin eû le dessous en Italie, & les Papes en rentrant dans leur Siéges, ayant recouvré leurs Droits, & une autorité plus grande que jamais; les familles reconnurent la Souveraineté de l'Eglise sur leurs Etats, & en reçurent les Investitures des Papes, à la charge d'un Tribut annuel, & avec les Titres qu'on

voulut bien leur accorder, ou de Seigneurs, ou de Comtes, ou de Marquis, ou de Ducs, que l'on comprenoit généralement tous sous le nom de Vicaires de l'Eglise. Or les Borgia ne voyant rien qui fut plus à leur portée, & qui leur convint mieux, que les Etats de ces Seigneurs, resolurent de leur enlever, & d'employer ouvertement la force ou il n'y auroit pas moyen de jetter un ombre de justice. Le Pape les fit accuser en plein Consistoire, mais devant des Commissaires affidez, de n'avoir pas payé le Tribut dans le tems marqué, & d'avoir contrevenu en beaucoup de choses aux conditions des Investitures & aux devoirs des Vassaux; ce qui étant prouvé; car que ne prouve-t'on point contre ceux que l'on à resolu de perdre, ils furent déclarez déchûs de leurs Seigneuries, & leurs Etats devolus à l'Eglise au nom de laquelle le

Valentinois, en qualité de son Général, en devoit faire le recouvrement pour en recevoir ensuite lui-même l'Investiture des mains de Sa Sainteté. Les Seigneurs compris dans cet Arrêt furent les Sforces de Pezare, les Malteſtes de Rimini, les Manfredi de Faence, les Riares d'Imola & de Forli, les Varanes de Camerin, & les Montefeltres d'Urbin. Mais la Bulle qui en fut expediée ne parut pas sitôt, afin que le succès accompagnât l'execution d'autant plus aisément, qu'elle auroit été moins prevûë.

Le Roy au bout d'un mois partit de Milan, où sa présence pesoit déja à ce Peuple inconstant, & laissa le Gouvernement de cette conquête encore mal assurée à Trivulce. Le Valentinois en partit aussi, & ayant fait prendre à ses Troupes le chemin d'Imola par laquelle il avoit projetté de commencer ses entreprises, il prit

la poste pour se rendre à Rome.

Après trois jours de conference secretes qu'il eût avec le Pape, il en sortit en menant avec lui ce qu'il y trouva de gens de guerre & réjoignant son Armée, il fût camper devant Imola, cette Ville hors d'état de se défendre, & abandonnée de ses Maîtres, qui s'étoient retirés à Forli, composa bientôt & se rendit avec sa Citadelle.

D'Imola le Duc vola au Siége de Forli, pour la défense de laquelle Catherine Sforce femme de Jerôme Riare, & mere d'Octavien, avoit rassemblé toutes ses forces. Cette Dame, quoique doüée d'une rare prudence & d'un courage au dessus de son Sexe, n'ayant nul espoir de secours, ne pouvoit soutenir longtems l'éfort des armes Ecclesiastiques; cependant elle auroit eû le plaisir de voir ses Etats & toute l'Italie delivrée de la tyranie des Borgia, si le hardi dessein d'un de ses

Sujets eût eû un succès plus heureux. Cet homme nommé Thomasin Musicien du Pape, étoit retourné de Forli, lieu de sa naissance, à Rome; & portoit dans une Canne creuse des lettres suposées de la Communauté de Forli, par lesquelles elle suplioit Sa Sainteté de la recevoir à composition, & de lui donner la paix; ces lettres étoient pénétrées d'un poison si subtil que celui qui les auroit touchées & lûes seroit mort peu d'heures ou de jours après. Son intention étoit de les presenter au Pape, mais comme il falloit être introduit, & avoir un répondant pour entrer, il envoya chercher un autre Thomasin son compatriote, qui avoit la garde d'une des Portes de l'apartement du Pape; à cet Huissier de sa connoissance & à celui de la Porte où il étoit il confia son secret, & les engagea tous deux à le servir, poussez qu'ils y furent par l'amour que l'on

porte toujours à ses Maîtres naturels; mais comme il est rare que de semblables secrets répandus en plus d'une bouche ne s'éventent bientôt, celui-cy avant qu'on le pût executer parvint aux oreilles du Pape, qui fit aussitôt arrêter les Conjurez; & leur ayant fait subir l'interrogatoire, leur fit tout avoüer. On demanda au premier des trois si en formant le dessein d'empoisonner le Pape de la sorte, il n'avoit pas prévû qu'il ne pouroit pas manquer de perir, quand même il auroit fait son coup; il répondit qu'il n'avoit pas pensé à autre chose, sinon que le Pape une fois mort, Catherine sa Souveraine & sa bienfaitrice seroit délivrée de la guerre que lui faisoit le Valentinois, & qu'il sacrifieroit mille fois sa vie avec plaisir pour son service, tant l'amour sucé avec le lait, & nouri par les bienfaits d'un Prince, a de forces sur les cœurs de ses Sujets.

Heureusement pour le Cardinal Raphaël Riare, Oncle des Seigneurs d'Imola & de Forli, le matin du jour que l'on arrêta ces gens, sous pretexte d'aller à la Chasse, il s'étoit sauvé de Rome à Monterotondo, & de là ayant renvoyé tous ses domestiques, excepté trois qu'il garda avec lui, il gagna Serezanes par des chemins détournés. Il se mit à couvert dans cette Ville des entreprises de ses Ennemis, qu'il craignoit depuis leur éclat, & du ressentiment qu'ils devoient avoir de cette nouvelle affaire, qui peut-être lui auroit coûté la vie. Sa Belle Sœur la Princesse Catherine n'eut pas le bonheur d'échaper au Valentinois long tems; elle ne voulut point entendre parler de composition, mais enfin ses Murailles & ses Terres-pleins étant ruinez par le Canon des ennemis, le Fossé comblé & le Chemin tout ouvert pour monter à l'assaut, &

voyant ses Soldats entierement découragés, elle fut contrainte de se retirer dans la Citadelle. Elle pourvut auparavant à la sûreté de ses fils, en les envoyant à Florence avec tout ce qu'elle avoit de plus précieux, & songea ensuite à faire sa retraite; les Soldats effrayés la firent avec tant de desordre & de lenteur, que les Ennemis eurent le tems de les joindre, & d'entrer pêle-mêle avec eux dans la Citadelle. Tout fut taillé en pieces sans misericorde, & la Dame prisonniere fut envoyée à Rome, où on l'enferma dans le Château Saint Ange; pour y attendre peut être le sort que l'on fit subir à tant d'autres; mais elle en sortit par l'intercession d'Yves d'Alegre, & de la République de Florence, dans les Etats de laquelle elle se retira; elle y épousa dans la suite Jean de Medicis, fils de Pierre-François, fut mere de Jean l'un des pre-

miers Capitaines de son tems, & ayeule de Cosme premier Grand Duc de Toscane.

Quelque vaste que fut le Champ que le Valentinois avoit ouvert à sa fureur pour se rassasier du sang de ses Ennemis qu'il s'étoit fait par la déclaration de la guerre, sa cruauté en trouvoit encore les bornes trop étroites; & elle ne pût s'empêcher de s'étendre sur ceux même que les liens du sang, le droit des gens, & le respect attaché aux grandes Dignitez, devoient lui rendre sacrez & inviolables. Dans le tems qu'il poursuivoit si aprement les Riares les armes à la main, il executa le dessein qu'il avoit formé depuis long-tems contre son Cousin le Cardinal Borgia Légat Apostolique, & avec sa perfidie ordinaire lui enleva la vie par le poison, sans en avoir d'autre sujet que d'avoir remarqué dans ce Prélat, du vivant

du Duc de Gandie, plus de penchant pour son frere que pour lui. Il sembla même en commettant ce crime affecter de violer toutes les Loix, & de braver jusqu'à l'hospitalité; car ce Cardinal retournant en poste à Rome, où il avoit envoyé déja toute sa Maison, & s'étant arrêté au Camp devant Forli, il l'empoisonna à table dans les Viandes qu'on lui servit. Le malheureux Légat portant dans ses entrailles la cause d'une mort prochaine, reprit le lendemain son chemin vers Rome, le venin qui se dévelopa bientôt, le força de s'arrêter à Urbin, il voulut toutesfois faire violence à ce mal qu'il ne pouvoit deviner, & continuer sa route; ayant apris ensuite la conquête de Forli, il retournoit sur ses pas pour s'en rejouir avec le Valentinois, mais il ne pût passer Fossembrone où il expira. Son corps fut porté à Rome, & enterré

dans l'Eglise de Sainte Marie du Peuple, sans Pompe, sans Service, sans Tombeau, & même sans qu'il en fut parlé. C'est ainsi que tout cédoit au fier torrent de la puissance du Duc.

Il fit encore de ce même Camp, assassiner à Rome bien plus cruellement, & pour un sujet bien plus honteux, Don Jean Cerriglian, qui outre qu'il étoit homme de condition, & brave de sa personne, étoit pour lors Capitaine des Gendarmes de la garde de Sa Sainteté. Ce genereux Cavalier avoit pris une femme dans la Maison de Borgia, & ne pouvoit souffrir les desseins que le Valentinois formoit sur son honneur; car la lubricité de ce monstre, égale à sa barbarie, ne respectoit pas même sa propre famille; le Duc piqué de se voir traversé de la sorte, le fit épier par ses assassins, un jour que, contre le conseil d'un de ses amis qui sçavoit à quel homme il avoit

à faire, il voulut aller souper chez Dom Elisée Pignatelli Chevalier de Saint Jean; comme il s'en retournoit chez lui, ces scélérats l'entourerent, & lui ayant fait dire son nom, l'un d'eux lui donna un coup d'epée dans l'estomach, & un autre lui jetta la tête en bas.

Lorsque le Gouverneur fit raport au Pape du succès de cet assassinat, il en parut bien moins émû que de celui qui avoit été manqué sur Des Esprits de Viterbe, Protonotaire Participant & Clerc de la Chambre qui avoit de grands biens. Passant à cheval auprès du Palais en plein jour, il avoit été attaqué par un Cavalier l'epée nuë à la main, mais quoiqu'il fut long-tems en butte à ses coups, cependant il n'y perit point & il se sauva dans le Palais des Ursins dont il suivit la fortune, & essuya toutes les disgraces.

Ainsi le pere & le fils animez du

peste qui sortoit si souvent de leur arsenal, de sorte qu'après avoir passé une partie de la nuit à causer avec quelques amis, le poison enfin gagna le cœur, & lui ôta la vie vers le matin.

Dès que la nouvelle en fut sçûe, on fit trois lots de sa depoüille; le Valentinois eut les biens & l'argent; l'Archevêché de Cosence fut donné à François Borgia, neveu, ou comme d'autres disent, fils de Caliste, qui étoit alors Trésorier General, & qui peu de tems après fut élevé au Cardinalat, & le Clericat de la Chambre fut vendu à Ventura Benassai, Marchand Siennois, qui aussitôt en qualité de confident, eut son apartement dans le Palais Pontifical. Mais tout cela n'étoit rien au prix de la dureté avec laquelle Alexandre refusoit à tout Cardinal ou Prélat la liberté de faire un Testament & annulloit celles qui avoient été accordées par ses prédecesseurs,

prédeceſſeurs, afin d'envahir lui ſeul toutes les ſucceſſions, ſi quelqu'un d'eux par ſa diſpoſition cherchoit à le fruſtrer des biens qui n'apartenoient pas à l'Egliſe. Il ſubſtituoit aux Executeurs du Teſtament, qui pour l'ordinaire étoient des Cardinaux, le Gouverneur de Rome qui n'avoit qu'une façon de les executer, c'étoit de faire transporter ſur le champ au Vatican tout ce qu'il trouvoit dans la maiſon du décédé, de meubles, d'argent & de choſes bonnes à prendre; pendant que le Dataire de ſon côté faiſoit argent des Bénéfices qui ſe trouvoient vacans. Cet abus de vendre les Bénéfices, fomenté par la néceſſité de ſubvenir aux énormes dépenſes qui ſe faiſoient, & par l'iniquité du Souverain, monta enfin à un tel excès que, comme écrit le Cardinal Bembo, les Princes fûrent obligés de le défendre dans leurs Etats,

ſous peine d'exil & de confiſcation des Biens. Voilà par quels reſſorts le Valentinois ſoutenoit la guerre contre les Vicaires de la Romagne, & qu'il ſe préparoit à pourſuivre, ſi tout à coup un obſtacle imprévû ne l'eût arrêté dans ſa courſe.

A peine cinq mois s'étoient écoulés depuis la ſortie des Sforces & l'entrée des François dans Milan, que la plus grande partie de la Nobleſſe & tout le Peuple de cette Ville mécontens de la nouvelle domination, dans le fond aſſez mal réglée, regrettoient leurs premiers Seigneurs, & les envoyerent prier inſtamment de revenir. Ils y conſentirent bien vîte; & ayant mis ſur pied le plus grand nombre de Troupes, la plûpart tirées de Suiſſe, que le tems & leurs finances leur permirent; ils rentrerent dans leurs Etats par la voye de Côme, qui étoit la même qu'ils avoient tenuë

pour en sortir. Ils fûrent reçûs par tout avec un si grand concours & un tel aplaudissement des Peuples, que le Général Trivulce, qui se trouva dégarni de Troupes, ne put les contenir dans le devoir. Aussitôt, pour entretenir les affaires de son Maître jusqu'à ce qu'il pût être secouru, il envoya demander un renfort aux Vénitiens, & surtout rapella Yves d'Alégre & le Bailly de Dijon, avec les Bandes qu'ils commandoient dans l'Armée du Valentinois. Celui-ci par cette séparation se vit hors d'état de rien entreprendre, & résolut de suspendre ses desseins, jusqu'à ce que le tems devint plus favorable, & de se retirer à Rome avec toutes les Troupes dont il n'avoit pas voulu aider Trivulce; il en donna avis au Pape, & prit sa route par le Duché d'Urbin. Ses Fouriers ayant porté jusqu'à Rome la nouvelle qu'il étoit prêt d'arri-

ver, Sa Sainteté fit sçavoir aux Cardinaux qu'ils eussent à envoyer leurs Maisons au-devant de lui, & aux Ambassadeurs des Princes, aux Prélats, aux Barons Romains & à tous les Ordres de la Ville d'y marcher en personne; son intention étant de donner à son Entrée tout l'éclat possible, & même l'air d'un triomphe.

La Cour & la Ville firent plus qu'il n'avoit été ordonné, & surpasserent presque les desirs d'Alexandre, tant il est vrai que la flaterie est encore plus basse que l'ambition n'est hautaine. Quelques Cardinaux, comme Ursin & Farneze, pour témoigner plus d'attachement, allerent au-devant du Duc jusqu'à Citta Castellana, & le Cardinal Lopés de Capouë avec d'autres Cardinaux du Palais, avancerent quelques mille au-delà de Pontemollé; mais ils s'en retournerent tous à Rome, devant que le Duc

y entrât ; les Ambassadeurs des Princes, les Prélats, les Barons, les Conseillers, les domestiques des Cardinaux & tout le reste de la Cour l'attendirent à Prati, où après les complimens ordinaires, les Ambassadeurs de l'Empereur & du Roy de France le prirent entr'eux, & il marcha de la sorte jusqu'à la Porte du Peuple. Il y rencontra encore une fois le Cardinal Ursin & le Cardinal Pallavicin, du Titre de Sainte Praxede, entre lesquels il passa, & tous ensemble prirent le chemin du Palais par le Cours, & les principales ruës dans cet ordre. D'abord on voyoit marcher confusément une multitude infinie de chariots & de valets ; ensuite cent beaux fourgons avec de riches housses de velours noir, suivoient mille fantassins, partie Gascons & partie Suisses, sous cinq Enseignes du Duc ; & derriere eux les Lansquenets

de la Garde du Pape, sous deux Drapeaux que les Suisses vouloient absolument faire baisser devant les leurs, mais le Duc l'empêcha par son autorité. Les domestiques des Cardinaux & tout le reste de la Cour Romaine marchoient ensuite avec leur desordre ordinaire ; ils étoient suivis de cinquante Gentilshommes du Duc richement vêtus, après lesquels étoient quantité de trompettes & d'autres instrumens de guerre, mais qui avoient ordre de ne point sonner ; & enfin trois Hérauts, dont deux étoient à lui, & le troisième au Roy de France. Immédiatement après les Hérauts paroissoient Dom Alphonse Duc de Biselle, beaufrere du Duc, & Dom Guiffré Prince de Squillace son frere ; le Duc les suivoit entre les deux Cardinaux que j'ai nommé, habillé de velours noir, ayant au col une chaîne d'or très fin, & entouré

de cent eſtafiers, la pertuiſanne à la main, dont les pourpoints étoient de velours noir, & les caleçons de panne de même couleur; les Ambaſſadeurs marchoient après dans leur rang, ayant chacun à leur droite un Archevêque ou Evêque du Palais. Il y eut quelque difficulté pour le pas entre les Ambaſſadeurs d'Angleterre & de Naples, & celui de Navarre, que ſon Prince avoit envoyé nouvellement prêter le Serment d'obédience, & renouveller l'ancienne filiation; comme il ſe vit obligé de céder il ſe retira de la Cérémonie pour ne point préjudicier aux droits de ſon Maître; derriere les Ambaſſadeurs étoit une troupe de Prélats, qui ne put marcher en ordre, parce qu'elle étoit trop ſerrée par les Gens d'armes que conduiſoit Vitelozzo Vitelli, & qui fermoient la marche. Quand le Duc paſſa devant le Château Saint

Ange il y reçut des honneurs qui jusqu'alors n'avoient été déférés à personne; les soldats bordoient les murailles, les Drapeaux où l'on voyoit les Armes de la Maison de Borgia étoient déployés; on lui fit une salve de mousqueterie & d'artillerie au son des instrumens, & l'on orna de tout l'apareil de la guerre la grosse Tour qu'Alexandre avoit fait élever, & qui avoit été achevée le premier jour de cette année. Il entra ensuite dans la nouvelle ruë qui conduisoit du Château au Palais, où étant arrivé il mit pied à terre, & avec ce qu'il y avoit de plus distingué dans sa suite, il monta dans la chambre des Parcmens. Le Pape, qui, pour le voir arriver, s'étoit tenu jusqu'alors avec quelques Cardinaux à la fenêtre de la chambre qui est au-dessus de la porte du Palais, retourna dans la chambre du Perroquet, où on lui avoit élevé un

Trône; il s'y assit, & ayant à sa droite les Cardinaux de Montréal, d'Alexandrie, de Capouë, & celui de Cezarée & Farnese à sa gauche, il reçut avec un air gracieux le Duc, qui, mettant un genoüil en terre, lui dit en Langue Espagnolle : *Je viens, Très Saint Pere, plein de l'attachement le plus respectueux baiser les pieds de Votre Sainteté, & lui rendre les graces que je lui dois de tous les honneurs & de tous les biens, dont daignant se souvenir de moi, il lui a plû de me combler pendant mon absence ; Elle peut s'assurer que comme je ne cache point les bienfaits que la Sainte Eglise a versé sur moi, ainsi justement reconnoissant de tant de faveurs, je n'épargnerai ni mes biens ni ma vie pour le service du Saint Siége & du Sacré Collége, dans lequel je me fais toujours l'honneur d'avoir été compris.*

Le Pape lui répondit dans la même Langue : *Nous avons aprouvé vos nobles*

actions, & nous écoutons avec plaisir les protestations que vous faites ; nous les recevons comme un gage de votre foi, & nous vous promettons en recompense de plus grands honneurs, & de plus grands biens ; le Saint Siége est assez relevé de lui même, & il n'a point besoin d'Etats ni de richesses pour être considerable, mais il manque de Princes qui reconnoissent son autorité, & qui la fassent reconnoître par les autres, tel que nous voulons que vous soyez, & tel que vous deviendrez par le secours que nous vous donnerons, à la honte éternelle de ceux qui ne nous payent que d'une ingratitude égale aux bienfaits qu'ils ont reçûs de nous. Cela dit il lui permit de lui baiser les pieds, la main droite & la bouche, après quoi l'on admit toutes les personnes de condition qui le voulûrent, à baiser les pieds de Sa Sainteté.

Cette Entrée solemnelle du Valentinois dans Rome se fit le 20. Février de l'année 1500. dans le tems

du Carnaval, qui malgré le Jubilé ouvert au commencement de ce Siécle, fut plus licencieux que jamais. Mais comme si le fol orgueil de cet homme eût souffert sous l'extérieur composé qu'il fallut garder dans cette longue Cérémonie, il voulut s'en dédommager le lendemain à la faveur des Mascarades, au commencement de ses expéditions militaires, faisant allusion du nom de César qu'il portoit, à celui du premier Empereur des Romains. Il avoit imprudemment pris pour devise ces mots: *Aut Cæsar, aut nihil*: OU CESAR, OU RIEN; il fit donc représenter dans la Place Navonne, qui fut ce jour-là plus parée qu'elle ne l'est d'ordinaire dans le Carnaval, le Triomphe de Jules César. On voyoit onze magnifiques Chars de Triomphe, dans le dernier desquels paroissoit César habillé d'un si bon goût,

& si bien accompagné de Cavalerie & d'Infanterie, que dans la vérité même du fait, on n'y auroit trouvé rien à dire. On le fit passer jusqu'au Vatican pour en donner le plaisir au Pape, qui se repaissoit merveilleusement de ces fastueuses chiméres, & delà, afin que la copie n'allât point toujours sans son modéle, le Valentinois, avec une grande Cavalcade, le reconduisit jusqu'à la même place d'où il étoit parti.

Les fêtes du Carnaval finies, le Valentinois commença ses visites du Sacré Collége, qu'il fit, accompagné seulement des Officiers de ses Troupes, que la guerre amenoit en grand nombre à Rome; il y observa exactement de ne point recevoir la main d'aucun des Cardinaux, quoique tous la lui offrissent & le pressassent vivement de l'accepter, car chacun voyoit bien qu'il seroit bientôt en

droit de se faire rendre cet honneur. En effet la Charge de Général & de Gonfalonnier de l'Eglise, qu'il avoit desirée avec tant d'ardeur, lui fut conférée le quatrième Dimanche de Carême, apellé *Lætare*; & le Pape y joignit le présent inestimable de la Rose d'Or, ce qu'il fit en cette sorte.

Les Cardinaux étant assemblés pour la Chapelle ordinaire, dans la chambre du Perroquet, il les fit passer dans celle des Audiances, où il leur proposa les honneurs qu'il vouloit faire au Valentinois, ausquels ils ne manquerent pas de consentir avec leur flaterie ordinaire; il retourna ensuite avec eux dans la chambre du Perroquet, & ayant pris ses habits Pontificaux, il bénit la Rose avec les Cérémonies accoutumées, & porté sur son Trône la Rose à la main, il prit le chemin de l'Eglise de S. Pierre. Le Valentinois marchoit devant lui,

ayant un habit de brocard frisé qui lui descendoit jusqu'au genoüil ; & lui-même étoit précédé d'un Ecuyer de Sa Sainteté, qui portoit un habit de ce même brocard & une Barrette de velours cramoisy ; cette Barrette avoit deux paulmes de hauteur ; elle étoit ceinte au milieu d'une bande de brocard, garnie des quatre côtés de quatre gros boutons de Perles d'un très grand prix : & au bas l'Hermine étoit retroussée avec deux longs pendans. Sur le sommet étoit un Saint Esprit de Perles, dont les rayons se répandoient sur toute la Barrette. Quand ils fûrent arrivés à S. Pierre, le Cardinal de Benevent, qui officioit, commença la Messe, & alors le Pape, avec les Priéres & les Bénédictions ordinaires, donna le Gonfalonerat au Duc, qui prit scéance dans le Banc des Cardinaux, immédiatement après le dernier Diacre.

La Messe finie, il fit la Cérémonie de bénir le Bâton de Général, & l'Etendart de l'Eglise; & ayant donné l'un & l'autre au Duc, celui-ci prêta le Serment accoutumé, dans lequel il se nomma César Borgia de France, changeant ainsi de nom, suivant ses divers interêts; enfin on lui donna la Rose d'Or, & la tenant dans sa main, il accompagna Sa Sainteté de l'Eglise au Jardin, où en ayant été congédié, suivant l'usage, ainsi que les Cardinaux, il remonta à cheval avec eux, & marcha au Palais du feu Cardinal Selafenat, qu'il avoit préparé pour y recevoir toute sa suite, & donner le Dîner de Cérémonie.

L'ordre de la Cavalcade fut tel.

Un nombre de Trompettes & de Tambours paroissoient d'abord, suivis des Hérauts & de la Compagnie des Gendarmes; après lesquels on voyoit toute la Cour, les Barons Ro-

mains & les Ambaſſadeurs des Princes. A quelque diſtance de ces derniers, deux Cavaliers Eſpagnols portoient déployés les Etendarts de l'Egliſe & du Pape; le Collége des Cardinaux marchoit enſuite par ordre d'ancienneté, & au milieu des deux derniers; c'eſt-à-dire, entre les Cardinaux de Sienne & de Cézarée, étoit placé le Valentinois; une foule de Prélats ſuivoit en deſordre, ne pouvant faire autrement, à cauſe de la quantité de ſoldats qui preſſoient & fermoient la marche.

Les Cardinaux étant arrivés au Palais du Duc, ſe rangerent devant la porte en deux files; & ayant reçû en paſſant ſes remerciemens, ſuivant la coutume, ils ſe retirerent chez eux. Le Valentinois, reſté ſeul avec ſes Officiers & ſes ſoldats, leur tint Cour ouverte toute la journée, & pouſſa juſqu'au dernier période l'allégreſſe & la magnificence.

Dans la joye de cette fête, il s'éléva une querelle entre deux soldats, comme il est assez ordinaire qu'il en arrive; & de la querelle on en vint à l'apel, l'un étoit Gascon, & l'autre Bourguignon; & quoiqu'ils semblassent de peu de conséquence tous les deux, leur dispute cependant troubla toute la Cour de Rome, composée comme on sçait d'Etrangers partagés entre la France & la Maison d'Autriche, d'inclinations & d'interêts. Le bruit arriva au sujet d'un Drapeau que tous les deux vouloient avoir; le Bourguignon le tenoit, & le François le lui arracha; celui-cy blessé dans ses droits, & dans son honneur apella l'autre en Duel, qui sur le champ accepta la partie. Le Valentinois averti de ce qui se passoit, & considérant le tort que lui feroit la discorde entre ces deux Nations, qui composoient son Armée, & la nécef-

ſité où il étoit de prendre ouvertement les interêts de la France, & de ne lui donner aucun ſujet de chagrin, fit tout ſon poſſible pour rompre ce Duel, offrant au Bourguignon deux cent Ducats, des habits de brocard d'or, & un autre Drapeau; mais le ſoldat, animé peut être ſecretement par les partiſans de ſa Nation, ne ſe laiſſa point toucher par les offres, comme incapables de reparer ſon honneur, & voulut abſolument en venir aux mains. Le champ de bataille fut donc choiſi auprès du Mont Teſtache; ils s'y battirent tous deux avec valeur; mais le Bourguignon en demeura le maître. Le Valentinois en fut ſi piqué, qu'il ne pût s'empêcher de dire qu'il auroit donné volontiers vingt mille Ducats pour que le François eût eû le deſſus, tant ſes interêts l'avoient attaché à cette Nation, à laquelle peu de tems auparavant il

portoit une haine qui sembloit ne devoir s'éteindre jamais. Au contraire tous les amis de la Maison d'Autriche, à qui la Bourgogne apartenoit pour lors, & les mal intentionnés, en firent des rejouissances, & surtout Dona Sanche d'Arragon, Epouse du Prince de Squillace, qui en signe de joye de cette victoire habilla douze de ses Ecuyers, avec l'habit de Saint André. Elle avoit cependant moins de sujet qu'aucun autre d'éclater si fort dans cette occasion; les nouveaux malheurs du Duc de Milan menaçoient trop visiblement la Maison Royale de Naples; & elle venoit de perdre la Reine Beatrix sa tante. Cette Beatrix étoit fille de Ferdinand le vieux Roy de Naples, qui l'avoit d'abord promise en mariage au jeune fils de Marin de Marciane Duc de Sesse; mais l'ayant mis en déroute lui & tous les Factionnaires de

ron absence
Cour, & par
Pour Quelq

la Maison d'Anjou, il la maria en premieres nôces à Mathias Corvin Roy de Hongrie. & elle épousa en secondes Ladislas frere du Roy de Pologne, & lui même Roy de Hongrie. Cette Princesse douée des plus rares vertus, du vivant de son premier époux, avoit si bien gagné les cœurs des Hongrois, que lorsque le Trône vint à vaquer, les Princes Maximilien d'Autriche & Ladislas, qui tous deux y prétendoient, crûrent également que celui qui épouseroit Beatrix l'emporteroit sur son concurrent. En effet Ladislas ayant été préféré, fut couronné Roy de Hongrie à Albe Royale, & regna dix ans en bonne union avec Beatrix; au bout de ce tems, dégoûté du grand âge de la Reine, & charmé de la beauté d'Anne Candale, Françoise, parente assez proche du Roy Louis, avec qui il croyoit alors qu'il étoit de son inte-

rêt de s'unir, il forma le dessein ingrat de faire casser son mariage. La facilité avec laquelle ces sortes d'affaires passoient à Rome, lui en fit hazarder la demande sous de faux prétextes ; & comme on n'y refusoit rien pour de l'argent, & que l'on n'y cherchoit ouvertement qu'à mortifier & abattre la Branche d'Arragon qui regnoit à Naples, il obtint sans peine la dissolution qu'il desiroit ; ainsi malgré les remontrances & les protestations des Ambassadeurs de Naples, le Pape un matin, en plein Consistoire, prononça la nullite du mariage célébré entre Ladislas & Beatrix, imposant à celle-ci un silence perpétuel, & la condamnant de plus à payer vingt-cinq mille Ducats, comme pour les frais de la Sentence ; ce que le Pape faisoit d'intelligence avec le Roy qui se servit de cette même somme pour la persecuter, Cette

malheureuse Reine, sans défense & sans apui, succomba bientôt sous les cruautez d'un ingrat Epoux, & sous la funeste autorité d'un Pere commun, qui en défiguroit si fort le caractére. Dona Sanche devoit donc, comme j'ai déja dit, lire dans cet événement ce que sa Maison pouvoit attendre de celle des Borgia; mais se conformant au goût de cette derniére, elle ferma les yeux sur un si triste tableau, & chercha à assurer ses jours aux dépens de son honneur.

Ceux que leurs interêts ou leurs inclinations rendoient ennemis de la France, ne devoient pas plus que Dona Sanche trouver un sujet de joye dans la victoire du Bourguignon, puisque les Sforces essuyoient sous leurs yeux de nouvelles disgraces. Sur l'avis que le Roy de France eût du retour de Ludovic dans le Milanois, il envoya avec une promptitude

extrême, du renfort à Trivulce, qui commença à le ſerrer à son tour. Le malheur de ce Prince voulut que les Suiſſes, qui faiſoient ſes principales forces, ſe revoltaſſent contre lui; de ſorte qu'il fut contraint de vuider encore de ſes Etats; il s'en retournoit avec eux deguiſé ſous un de leurs habits; lorſque par une nouvelle trahiſon, ils le decouvrirent aux François, qui l'arrêterent priſonnier. Il en arriva autant peu de jours après au Cardinal Aſcagne ſon frere, qui ſe retirant en lieu de sûreté avec pluſieurs Prélats & Gentilshommes Milanois, fut trahi par celui de tous qui lui devoit le plus de fidelité; il tomba entre les mains de Charles Urſin, Général des Venitiens, qui le depouilla de leur dernier treſor qu'il emportoit avec lui, & l'envoya à Veniſe avec les autres priſonniers. Son infortune devoit paroître à Rome d'autant plus

grande qu'on y vit arrêter ces jours là le Cardinal Jean de Medicis, qui sous un habit deguisé s'étoit échapé de Florence lorsque sa Maison y essuyoit une tempête qui la menaçoit d'un naufrage entier ; & qui après plusieurs voyages s'étoit enfin rendu auprès du Pape pour y attendre le calme qui commençoit à se faire espérer. On ne peut exprimer la satisfaction qu'eûrent Alexandre & le Valentinois de cette seconde chute des Sforces, qui les mettoit en liberté de poursuivre leurs violens desseins. Les Couriers qui leur aporterent cette nouvelle reçûrent de l'un & de l'autre de gros presens, & elle fut publiée dans Rome au son des Trompettes & des Tambours avec des cris de joye qui firent retentir par tout : *Vive France & Ursin.* On fit par toute la Ville des feux & des réjouissances, comme si Constantinople eût été prise ; & l'on

n'eut point de honte de célébrer les fêtes prophanes dans les jours de la Semaine Sainte, jours ausquels les Stations dévotes, les divins Offices & les Bénédictions publiques devoient imprimer d'autant plus de respect, qu'elles étoient accompagnées des graces du Jubilé universel, pour lequel il y eut un concours de plus de deux cent mille personnes, tant la Foy Chrétienne a de pouvoir, qui voilant les yeux de ses enfans sur l'indignité du Ministre, ne leur laisse considérer que la sainteté du Mystére dont elle remplit les cœurs. C'étoit une chose particuliére, & bien digne de réflexion de voir dans les Cérémonies sacrées le Pape toujours accompagné du Valentinois & de plusieurs Capitaines richement vêtus, & de soldats armés de toutes les façons; & lorsqu'il paroissoit en public, de le voir lui & ses Cardinaux environné

d'un nombre d'Infanterie Italienne, Suisse & Gasconne : de Chevaux-Légers & de Gendarmes ; comme s'il eût eû en tête une Armée de Barbares, ou qu'il eût marché à la Conquête de Jérusalem.

Le Pape envoya à Venise l'Evêque de Tivoli, pour revendiquer le Cardinal Ascagne, Dieu sçait dans quelle intention ! prétendant qu'étant Ecclésiastique, & du Sacré Collége, il n'apartenoit qu'à lui seul de connoître de sa conduite, & qu'aucune Puissance séculiére n'avoit droit sur sa Personne ; mais cette République fit moins d'attention à ces demandes, qu'aux égards qu'elle devoit à un Roy son allié, puissant & victorieux ; ainsi comme Louis, pour la sûreté de la Conquête du Milanois, le lui avoit déja demandé, elle le remit entre les mains de ses Ministres, qui, sous une bonne escorte le firent conduire au

Château de Milan. Il y entra en habit de Cardinal & ſans aucune marque de captivité ; mais tous les Prélats, Protonotaires, Abbés & Gentilshommes qui avoient été pris avec lui, étoient liés & montés ſur de méchans chevaux ; on les tranſporta enſuite en France, où le Cardinal fut enfermé dans la Tour de Bourges, juſqu'à la mort d'Alexandre, auquel tems on lui rendit la liberté. Pour Ludovic, il étoit dans la Tour de Loches, où il reſta juſqu'à la fin de ſes jours, triſte fin pour un Prince qui, par ſes rares qualitez, étoit digne de l'Empire du Monde ; mais qu'il méritoit cependant pour avoir attiré les Etrangers en Italie, & fait perdre à ſa Patrie l'éclat, la richeſſe & la gloire qui la couronnoient, quand elle n'étoit gouvernée que par ſes Princes naturels.

Les affaires de Louis étant ferme-

ment établies dans le Milanois, il ne lui restoit plus qu'à faire la Conquête du Royaume de Naples ; mais comme pour s'y engager avec quelque espérance de réussir, il falloit s'assurer de l'amitié de ses voisins, & dresser de grands préparatifs, l'une & l'autre de ces précautions vouloient un espace de tems considérable, pendant lequel ses Troupes, au-delà des Monts, alloient se trouver dans l'inaction, & en état de secourir ses Alliés. Les Florentins fûrent les premiers favorisés, quoique non pas sans peine ; & ils obtinrent, sous les ordres du Sieur de Beaumont, six cent Lances entretenuës par le Roy, sept mille Suisses & un bon nombre de Gascons pour le recouvrement de Pise, avec toute l'Artillerie, & les Munitions nécessaires pour cette entreprise. Le Pape & le Valentinois eûrent le second lieu ; Sa Majesté

étant un peu mécontente de ce qu'ils ne l'avoient nullement aydée à reprendre le Milanois ; toutefois Elle leur accorda sa protection & un secours de troupes ; considérant seulement de quelle importance il lui étoit dans son dessein sur Naples, de s'assurer de l'amitié du Pape. Car pour obtenir ce renfort, Alexandre s'engageoit à l'apuyer de son autorité, de ses Troupes & de la personne même de son fils, & donnoit actuellement au Cardinal d'Amboise la Légation de toute la France, grace d'autant plus agréable à cette Couronne, qu'elle faisoit un notable préjudice à la Cour de Rome, en ce que une fois accordée, quoiqu'avec un terme, elle avoit l'air d'être toujours continuée.

Le Pape & le Valentinois, assurés qu'ils fûrent une fois du secours que le Roy leur accordoit, s'en promirent bientôt l'execution ; le Cardinal

d'Amboise qui les avoit toujours soutenus auprès de Sa Majesté, se trouvoit alors à Milan; & outre la reconnoissance qu'il leur devoit de sa Légation, il étoit encore animé par l'espérance qu'on lui donnoit de graces tout autrement importantes. Ils songerent aussitôt à amasser l'argent nécessaire pour en profiter; & comme les moyens ordinaires d'en tirer du public par les impositions, & des particuliers par les successions qu'ils se procuroient par le poison & l'assassinat; par la vente des Charges, par la Datterie & par le Fisc; comme dis-je ces moyens n'en pouvoient pas recouvrer une quantité suffisante, après plusieurs conseils ils se déterminerent à en mettre en œuvre de plus violens, sans s'inquiéter du bruit que cela pourroit faire; car ils sçavoient bien que les cris du peuple s'apaisent en peu de tems, lorsque le profit en reste

pour toujours, & qu'une libéralité d'un jour suffit pour lui faire oublier les vexations de plusieurs années. Ces nouveaux moyens d'amasser de l'argent fûrent de faire mourir par force & par adresse les plus riches de Rome, sans égard pour la naissance, ni le rang, ni même pour la Pourpre sacrée, & d'éblouïr les peuples de quelques fantômes de Religion, qui donnât le prétexte de foüiller dans leurs bourses, & le tems de les vuider entierement. Nous dirons dans la suite de quelle maniere il executa le premier de ces secrets, pour le second il prit son sujet de l'Invasion du Turc dans les Etats du Roy de Hongrie, & dans ceux de la République de Venise; surquoi il fit representer de sa part aux Princes Chrétiens, le chagrin qu'il ressentoit de cette irrüption, & la crainte dont il ne pouvoit s'exempter, lorsqu'il considéroit la gran-

deur du danger qui menaçoit toute la Chrétienté, & Rome même qui en eſt la tête; les ſuplians de vouloir bien s'unir avec lui afin de pourvoir à ce commun beſoin. Les Princes qui découvrirent qu'elles étoient ſes fins les plus ſecrettes, ne lui ayant rien répondu, & ne voyant lui-même aucun fruit d'une tentative ſi belle en aparence; il fit aſſembler tous les Ambaſſadeurs dans un Conſiſtoire ſecret, & les exhorta, dans les termes les plus magnifiques, de preſſer leurs Maîtres de concourir avec lui à la défenſe commune, en s'opoſant aux Inondations des Barbares; mais les Ambaſſadeurs de Naples lui ayant franchement répliqué qu'il falloit d'abord travailler de bonne foy à mettre la Paix entre les Princes Chrétiens; & que l'on ſongeroit enſuite à repouſſer le Turc, il ſentit bien que ce ſecond éfort ſeroit auſſi inutile que

le premier, & il résolut enfin de travailler lui seul à son projet, en couvrant de cette raison publique ses interêts particuliers : ainsi tout à coup il fulmina deux Bulles. La premiere imposoit pour trois années un Dixième sur les Revenus des Ecclésiastiques de quelque nature qu'ils fussent; soit qu'ils provinssent des Fonds, soit des Charges tenuës de l'Eglise ou de ses Ministres, sans excepter personne de cette taxe, de quelque condition & qualité qu'il pût être, y comprenant les Lieux Saints, les Ordres Militaires, & jusqu'aux Cardinaux.

La seconde tomboit sur les Juifs, qu'elle chargeoit pendant trois ans d'un Vingtième sur leurs Biens. Il n'est pas croyable combien, en vertu de ces deux Bulles, il fut levé d'argent, qui, si l'on en excepte celui de l'Etat de Venise, passa tout entier dans les mains du Valentinois, & lui

servit à continuer une guerre que le Turc lui-même n'auroit pû faire plus cruelle. Mais cet homme qui dans le fort de ses occupations n'oublioit rien pour ses plaisirs, ne trouvoit point les sommes prodigieuses capables de fournir à toutes les dépenses présentes & avenir ; il fallut avoir recours aux Trésors des Indulgences. Ces Graces qui coulent des mérites inépuisables de notre Seigneur Jesus-Christ, & qu'il a confiées gratuitement à ses Vicaires pour être dispensées de même, furent mises à prix d'argent ; & on les accorda à tous les Fidéles d'Italie, qui n'ayant point été à Rome pendant le Jubilé, où elles devoient se gagner, payeroient le tiers de ce que ce voyage leur auroit coûté. Les sommes, que par cette invention tirerent les Receveurs, à la tête desquels étoit, en qualité de Nonce & de Commissaire Général, Louis

de la Tour, Frere Mineur Obſervantin, fûrent telles qu'un Cardinal a écrit, que dans le ſeul Etat de Veniſe on leva ſept cent quatre-vingt dix-neuf livres d'or, ſomme dans ce tems bien autrement conſidérable que dans celui-cy. Or quoique pour couvrir en quelque façon la honte de ces ſcandaleuſes actions, on fit ſemblant d'armer quantité de Galéres pour les envoyer au ſecours des Vénitiens ; cependant toutes les proteſtations qu'on avoit faites, tout le zèle dont on s'étoit paré, ſe réduiſirent à un *Ave Maria*, qui fut ordonné par toute la Chrétienté, établiſſement que depuis on a confirmé pour toujours. C'eſt ainſi que le pere & le fils ſe joüoient de la bonne foy des Chrétiens, & qu'aveuglés par leur bonne fortune, ils abuſoient de la patience Divine & humaine.

Dieu daigna toutefois dans ces

jours-là avertir le Pape de revenir de ses égaremens, s'il vouloit éviter les châtimens que sa colére lui préparoit. Le premier signe qu'il lui donna, arriva la veille de S. Pierre, lorsque se promenant avec le Cardinal de Capouë, dans la Tribune des Bénédictions, il fit tomber à ses pieds, sans pourtant le blesser, une barre de fer d'une pesanteur énorme, qui s'étoit détachée du Clocher de S. Pierre, dont la plus grande partie étoit soudainement tombée; mais Alexandre, bien loin d'être touché d'un accident qui devoit lui faire si vivement sentir l'incertitude & la fragilité de la vie, ne s'en endurcit que davantage; & sans faire aucune salutaire réflexion, attisa dès le lendemain le feu qui devoit embraser l'Italie, en recevant les protestations de l'Ambassadeur de France, lorsqu'on lui vint payer le Tribut au nom du Roy Fédéric; ce

qui ne s'étoit jamais pratiqué; ainsi Dieu voulut lui donner un second avis qui, plus fort que le premier, lui fit connoître expressement qu'il s'adressoit à lui. Il envoya un ouragan, mêlé de pluye & de grêle, qui fit tomber avec tant de violence la grosse cheminée du Vatican, qu'elle enfonça le toit de la chambre au-dessus de celle où étoit le Pape avec le Cardinal de Capouë, & Poto son Camérier secret, & cassant la poûtre du milieu de celle où étoit le Pape, la remplit à l'instant de toute la ruïne. Le Cardinal & le Camérier, qui dans l'instant que la poûtre cassée éclata, fermoient les fenetres par l'ordre du Pape, voyant la chambre pleine de décombres, sauterent sur la croisée, & criérent à la Garde : *Le Pape est mort, le Pape est mort.* Comme on croit facilement ce que l'on desire, ce bruit courut en un instant dans toute la

Ville, & y causa l'émotion que l'on peut imaginer; cependant la grosse poussiére étant apaisée, & rien ne tombant plus du toit, le Cardinal & le Camérier rentrerent dans la chambre, & voulûrent aller à l'endroit où ils avoient laissé le Pape; ils trouvérent en chemin Laurent de Mariano Chigi, Gentilhomme Siennois, étendu mort, & deux autres mourans, qui s'étant trouvés dans la chambre au-dessus en avoient été précipités. Pour le Pape ils le crûrent d'abord absolument tué, n'ayant point répondu lorsqu'ils l'avoient apellé; mais ayant cherché plus avant & avec plus de soin, ils le trouvérent enfin seulement blessé & étourdi; ce qui le conserva dans un si grand péril fut la poûtre même de sa chambre, qui se trouvant directement au-dessus de sa tête, sembloit devoir l'écraser infailliblement; mais comme elle

étoit extrémement forte, & qu'elle rompit dans le milieu, ses extrémitez, qui de chaque côté étoient plus avancées dans la muraille, se soutinrent en l'air, & celle qui étoit au-dessus du Dais du Pape empêcha que les ruïnes ne l'enfonçassent en tombant. Il est vrai que les éclats, & ce qui put venir en travers de pierres & de cloux, blesserent Alexandre; mais il eut encore la force, avec le secours de ses gens, de passer dans une chambre voisine, où l'on travailla aussitôt à le remettre de sa frayeur, & à le guérir de ses meurtrisseures.

Le bruit de sa conservation s'étant répandu aussi vîte qu'avoit fait celui de sa mort, le Valentinois & ses autres enfans se hâterent de lui aller témoigner la véritable joye qu'ils en ressentoient, & le reste de la Cour s'étudia à démentir les sentimens qu'elle avoit laissé échaper sur la premiére nouvelle.

Dieu ſans doute le préſerva dans cette occaſion, afin que comme toute la Terre alloit être témoin de la dureté de ſon cœur, qui ne pouvoit être ébranlé à la vuë d'un péril ſi grand, ni touché par une conſervation ſi miraculeuſe, elle le vît un jour ſans pitié périr dans les mêmes piéges qu'il avoit tendu aux autres. En effet, au lieu de prendre cet événement pour une menace de la Juſtice Divine, il en tira la folle conjecture, que ſon bonheur étoit au-deſſus de tous les accidens, & travailla avec plus d'ardeur que jamais aux coupables projets qu'il avoit concertés avec le Valentinois; cependant pour ſauver les aparences, il ſe mit en devoir de remercier Dieu & la Vierge d'une faveur ſi ſinguliére. Il choiſit pour cela l'Egliſe de Notre-Dame du Peuple; je ne ſçai point ſi c'étoit par quelque reſte de dévotion envers la Mere de

Dieu, ou si son Tableau, qui représentoit la Vanosse, lui faisoit préférer cette Eglise à une autre; car sa passion pour cette femme étoit telle qu'il en avoit le Portrait dans son apartement du Vatican, & la regardoit comme sa Déesse tutélaire.

Il fit donc une magnifique Cavalcade jusqu'à cette Eglise, où il fut porté par deux Camériers, deux Ecuyers & deux Palfreniers, qui fûrent relayés vingt-quatre fois dans le chemin. Les Cardinaux, par ordre de Sa Sainteté, marchoient après la Croix deux à deux. Le Duc de Valentinois les suivoit avec ses Officiers Généraux & ses Troupes, au milieu desquelles paroissoit le Pape, accompagné d'une multitude de Prélats. On y chanta solemnellement le *Te Deum* & des Hymnes composées au sujet du péril dont il étoit échapé, sur lequel rouloient aussi les Oraisons que le

Prieur du Couvent prononça en actions de graces.

Les Priéres finies, le Pape monta au grand Autel, & y offrit en don un grand & superbe Calice plein de trois cent écus d'or; le Cardinal de Sienne qui se trouva auprès de lui, pour flater sa vanité, prit le Calice & le versa sur l'Autel à la vuë de tout le monde.

Ce fut la seule marque de piété & de reconnoissance qu'il donna envers Dieu, sans que la suite de ses actions s'en soit en aucune façon ressentie; car le mouvement que leur avoit imprimé le Valentinois, étoit si violent & si bien concerté, qu'il n'étoit respect humain ni Divin qui pût le modérer. En effet quelques jours après, pour s'assurer dans la possession de l'Etat de Sermonette, ils empoisonnérent Caëtan, qui, comme nous avons dit, étoit enfermé dans le Châ-

teau Saint Ange ; & pour en ôter tout le soupçon, & faire croire que sa mort étoit naturelle, ils le laisserent enterrer publiquement par ses domestiques dans l'Eglise de S. Barthelemy; ils ne le livrerent cependant que couvert ; mais sa mere & ses sœurs qui étoient à son Convoy, le découvrirent hardiment, & firent voir à leurs amis & à toute la Maison du Cardinal Farneze, qui s'y trouva, & le malheur de leur Famille, & la cruauté de leurs ennemis. Cette cruauté éclata bien davantage dans ce qu'ils firent à Dom Alphonse d'Arragon, mari de Dona Lucréce ; apuyés qu'ils se sentoient du secours de la France, & ligués avec elle pour dépoüiller le Roy de Naples, oncle d'Alphonse, ils ne se soucioient plus de l'alliance d'Arragon ; Alphonse, qui avoit prévû les suites de cette indifference, s'étoit, comme nous avons dit, dérobé

par la fuite aux périls qui le menaçoient ; mais son malheur voulut qu'il se laissât séduire par les perfides caresses de ceux qui avoient juré sa perte ; il retourna donc à Rome, & y fut plus que jamais caressé du Pape & du Valentinois, qui cherchoient à l'endormir sur le soin qu'il devoit prendre de ses jours ; il fit même avec le dernier une pompeuse Cavalcade dans la Place de S. Pierre, en présence du Pape & de toute la Cour, qui fut terminée par un combat de Taureaux, à la mode d'Espagne, où l'un & l'autre, à coups de sabre, abattirent la tête à plusieurs de ces furieux animaux, après avoir épuisé sur eux leurs fléches & leurs dards. Mais cette fête fut le prélude qui ouvrit la scène tragique où devoit périr ce Prince infortuné ; car peu de jours après le Valentinois l'ayant attiré le soir sur un Paillier de l'escalier de S. Pierre,

sous prétexte qu'il avoit à lui parler, il y fut attaqué si soudainement par un nombre de gens armés, qu'il n'eut ni le tems de s'enfuir, ni de se mettre en défense; il fut frapé tout à la fois de deux coups de hallebarde; l'un dans la tête & l'autre dans l'épaule droite, d'un coup d'épée dans le côté & de deux coups de poignard, l'un dans la tête & l'autre dans les jambes. Les Assassins le croyant mort sautérent les escaliers & s'enfuirent dans la Place, où quarante Cavaliers qui les apuyoient les ayant reçûs, les conduisirent jusques dehors la Ville par la porte Portese. Cependant le Peuple ayant couru sur le lieu trouva le Prince respirant encore, quoique griévement blessé; on le porta au Palais dans son apartement, nommé la Tourneure, situé sur le grand Jardin; les Médecins & les Chirurgiens travaillerent aussitôt à le guérir;

là ſon troiſième, ne put aprendre cette mort cruelle ſans chagrin, & ſans faire éclater ſon reſſentiment à la face de toute la Cour; au bout de quelques jours elle ſe retira à Népi avec toute ſa Maiſon, & une eſcorte de ſix cent chevaux, & elle y reſta juſqu'à ce que le Tems, Médecin infaillible des plus violentes paſſions, aux triſtes penſées qui l'occupoient, en fit ſuccéder de plus riantes.

Le Seigneur de Villeneuve, qui avoit fait autrefois le voyage de Rome pour conduire le Valentinois en France, arriva ſur ces entrefaites, dépêché par le Roy Louis, au ſujet des affaires courantes. Le Valentinois ayant apris qu'il étoit deſcendu à l'hôtellerie de Dominique Attavanti, auprès de l'Hôpital de Saint Lazare, pour attendre les Viſites ordinaires, monta au plus vîte à cheval, & le maſque ſur le viſage, ſuivi d'un ſeul

laquais,

laquais, il se rendit à son logis; il courut sans se démasquer le féliciter de son heureuse arrivée, l'embrassa avec tous les témoignages d'une véritable amitié, & lui communiqua les affaires les plus importantes, autant que le peu de tems qu'il eût le lui pût permettre; car bientôt le monde qui arriva l'obligea de s'en séparer, & il s'en retourna au Palais sans se faire connoître, comme il étoit venu. Entre ceux qui allerent complimenter l'Ambassadeur de France, on vit entrer les Ambassadeurs d'Espagne & de Naples, dont les interêts n'étoient point encore séparés; ils avoient concerté ensemble de ne dire que ces quatre mots: *Soyez le bien venu.* Le Maître des Cérémonies, surpris de la sécheresse de ce compliment, leur demanda s'ils ne vouloient rien ajoûter; mais ayant répondu que non, l'Ambassadeur de France répliqua:

A qui ne dit rien, on n'a rien à répondre ; qui ne veut point parler, ne veut point de réponse. Les autres complimens reçus, l'Ambassadeur se mit entre l'Archevêque de Reggio & celui de Raggufe, & alla prendre possession du Palais des Saints Apôtres, que le Cardinal S. Pierre ès liens lui avoit cédé pour son logement.

Mario Georgi, Ambassadeur extraordinaire de la République de Venise, arriva en même tems pour le même sujet que le Seigneur de Villeneuve, & pour aporter au Valentinois les Lettres de Noblesse que le Sénat lui envoyoit ; le pere & le fils les avoient sollicitées, autant pour rendre leurs Armes illustres & redoutables, que pour avoir un gage de la protection de cette Puissance, sur laquelle, ainsi que sur celle de la France, ils avoient établi la base de

leur fortune. Il ne manquoit plus au Valentinois, qui voyoit auprès de lui les deux Ambaſſadeurs, qu'une ſomme d'argent ſuffiſante pour rentrer dans la Romagne. Pour en amaſſer au plus vîte, le Pape réſolut de faire une Promotion de douze Cardinaux; par là, outre les ſommes qu'il eſpéroit en tirer, il ſe mettoit en état de gratifier les Couronnes amies, ſe faiſoit des créatures, & avançoit des Sujets affidés, qu'il pouvoit charger de ſes habiles Légations, où le Légat, amuſant les Peuples par un titre ſpécieux de Religion, avoit le ſoin de tirer de tous côtés l'argent néceſſaire pour la guerre que l'on alloit recommencer.

Cette Promotion ayant été propoſée dans un premier Conſiſtoire, ne fut concluë que dans un troiſième, où l'on reçut les voix même des Cardinaux abſens; tant on avoit alors

d'égard pour cette ſuprême Dignité. Ces nouvelles Eminences fûrent Dom Diegue de Mendoze Archevêque de Séville ; Jacques Archevêque d'Oriſtagni, & Vicaire Général de Sa Sainteté ; Thomas Archevêque de Shigonie ; Pierre Archevêque de Reggio, Gouverneur de Rome ; François Borgia Archevêque de Coſence, & Tréſorier Général ; Jean Archevêque de Salerne, & Vice-Camerlingue, qui avoit été autrefois Précepteur du Valentinois, mais dont les exemples fûrent peu ſuivis de ſon diſciple ; Louis Borgia Archevêque de Valence, Evêque de Capaccio, Secretaire de Sa Sainteté, & frere du Cardinal Borgia, que nous avons vû empoiſonné ; Antoine Evêque de Côme ; Jean-Baptiſte Ferrare Evêque de Modéne & Dattaire ; Amédée d'Albret, fils du Roy de Navarre & beau-frere du Valentinois ; & Marc Cornaro Noble Vénitien.

Les Archevêques d'Oriftagni, de Reggio & de Salerne ; les deux Borgia & les Evêques de Modéne, qui se trouverent alors à Rome, reçûrent auffitôt le Chapeau des mains du Pape. Les Cardinaux au fortir du Confiftoire les conduifirent jufqu'à la Salle du Valentinois, qui étoit au-deffus de la Chambre du Perroquet ; il les retint tous à dîner, ayant déja avec lui le Cardinal Jules Urfin, frere du Prince de ce nom; Paul Urfin, fils de l'ancien Cardinal Latin ; Vitellozzo Vitelli ; Jean-Paul Baglion & Jacques de Sainte Croix, tous fes amis intimes, pour lors, & fes alliés; mais qu'il traita bientôt plus cruellement que fes ennemis même.

Le Pape dans ce Confiftoire fit la Cérémonie de leur fermer la bouche, & déclara en même tems Légats *à Latere* le Cardinal Reggio en Hongrie, & le Cardinal de Salerne en

France ; le Cardinal de Gurkc, que ſa qualité de François rendoit alors auſſi agréable, qu'elle lui avoit attiré de haîne ſous Charles VIII. eût la Légation de l'Allemagne ; ayant dignement exercé la Nonciature ſous Paul II. Sixte IV. & Innocent VIII. dans le même Pays, lors de la levée de l'argent pour la guerre des Turcs, on le jugea plus propre qu'aucun autre à s'acquiter de cet employ.

Cependant les Finances que l'on attendoit des Décimes & du Jubilé ne pouvoient venir de long tems, & la ſituation des affaires vouloit qu'on commençât la guerre ſans délai. Ainſi le Valentinois, dont la maxime étoit de s'attacher le ſoldat par une libéralité ſans bornes, ne ſe trouvant point aſſez fourni d'argent pour entrer en campagne ; quoique les dépoüilles des morts, la vente des Dignitez & les autres extorſions de cette nature

montassent à de trés grosses sommes, prit le parti d'emprunter des Marchands & de ses amis.

Augustin Chigi, du nombre de ces derniers, frere de ce Laurent, que la cheminée du Vatican avoit écrasé, comme nous avons vû, l'un des Gentilhommes de la Cour le plus magnifique & le mieux en argent, non-seulement lui prêta tout ce qu'il en avoit, mais même ajoûta une vaisselle prodigieuse qui fut fonduë & convertie en espéces; avec ce secours le Duc sortit à la tête de ses troupes, qui devoient être renforcées par celles que le Roy de France lui avoit accordées, & rentra dans la Romagne, pour y poursuivre les Conquêtes que le retour des Sforces avoit interrompuës; il se saisit d'abord sans peine de Pézare: Jean Sforce, à qui cette Ville apartenoit, & qui remportoit cette digne récompense d'avoir grossi qua-

tre ans la Cour d'Alexandre, sous le nom de Mari de Lucréce, pénétré de l'amour & de la fidélité de ses Sujets, ne voulut point exposer inutilement leurs personnes & leur pays, l'un des plus beaux de l'Italie, à la cruauté de l'ennemi; après les avoir priés de lui conserver leur affection jusqu'à ce que les choses prissent une nouvelle face, & de s'entretenir le mieux qu'ils pourroient avec le Duc, il se retira & le laissa entrer paisiblement en possession de son Etat. Pandolfe Malateste Seigneur de Rimini en fit tout autant, & le Valentinois s'étant emparé de même de sa Ville, après y avoir laissé une Garnison suffisante, alla mettre le Siége devant Faence. Cette Ville obéissoit alors à Astore Manfrédi, jeune homme d'environ dix-huit ans, & qui se voyoit abandonné, par la crainte du Roy de France, des Bentivoglio ses parens

très proches, des Florentins & des Vénitiens, qui par d'anciens Traités étoient obligés de le défendre; cependant le Valentinois n'en eut pas aussi bon marché qu'il espéroit, & quoique son Armée fût composée des meilleures troupes de France & d'Italie; quoique Paul & Jules Ursin, Vitellozzo Vitelli, & Jean-Paul Baglion, tous les plus renommés Capitaines de leur tems, le suivissent avec leurs Bandes, Manfrédi fut si bien secondé par ses Sujets dévoués à leur Seigneur, & par quelques soldats qu'il avoit rassemblés à ses frais, que le Duc, après avoir consommé inutilement beaucoup de tems devant cette Place, fut obligé de décamper. Avant que d'assiéger Faence, il s'étoit emparé de la Terre de Bersigelle, de la vieille & nouvelle Roche & de toute la Vallée de Lamone, par le moyen de Denis de Nalde, Capitaine très estimé dans

ſon pays ; il avoit eſpéré de même de s'emparer de la Citadelle de Faence, par l'intelligence que ce Nalde entretenoit avec le Commandant, qui étoit auſſi bien que lui de la Vallée de Lamone, & qui avoit été pendant pluſieurs années Gouverneur de l'Etat d'Aſtore ; mais la trame ayant été découverte, les Faentins l'arrêterent priſonnier, & s'obſtinerent plus que jamais à une courageuſe défenſe, ſans être ébranlés ni par les menaces, ni par les promeſſes du Valentinois. Celui-ci donc vint ſe camper devant Faence, entre les Riviéres de Lamone & de Mazzane, & dreſſa ſon Artillerie contre le côté de la Ville qui regarde Forli, où les Faentins avoient élevé un fort Baſtion ; après l'avoir canoné quelque tems, il fit donner un vigoureux aſſaut ; mais il fut repouſſé avec grande perte, & Honoré Savelli y fut tué.

Cependant les Assiégés fatiguoient sans relâche leurs ennemis par des Batteries continuelles & par de fréquentes sorties. D'ailleurs l'hyver qui commençoit & qui fut très âpre cette année, incommodoit fort les Assiégeans, qui n'avoient pas une maison, pas un arbre pour se défendre contre la rigueur de la saison; car les Peuples avoient exprès tout coupé & tout rasé. Le Valentinois voyant donc qu'il perdoit son tems, & que ses troupes se consommoient inutilement, prit le parti de lever le Siége, & de les mettre en Quartier dans les Villes voisines; ce ne fut pas sans un secret dépit de voir démenties par les éfets les vastes espérances qu'il avoit conçuës de ses forces & de sa fortune, & d'échoüer contre une Ville qui n'avoit vû la guerre de long tems, & qui n'étoit défenduë que par un enfant, sans armes, sans munitions &

ſans aucun ſecours étranger ; auſſi jura-t-il bien que dès que la ſaiſon commenceroit à s'adoucir il y retourneroit, réſolu de vaincre ou de périr.

Si la rigueur extraordinaire de cet hyver ſuſpendit la violence de ſes armes, & en exempta pour quelque tems les Princes de l'Italie, elle ne put empêcher ſon eſprit éfréné de ſe répandre dans d'autres crimes, dont la honte même rejaillit ſur des Princes plus puiſſans que lui ; car au lieu de chercher à s'attacher ſes nouveaux Sujets par un gouvernement doux & modéré, il s'abandonna entierement aux plus ſalles paſſions ; & tant que l'hyver le retint à Cezena, à Forli ou à Imola, il pouſſa dans tous leurs excès les plaiſirs des ſens, & outra ſurtout ceux de Vénus, ſurquoi j'ai toujours été étonné de voir un homme ſi cruel, ſi ambitieux & ſi habile politique, tirannisé de cette derniére

passion jusqu'à un point aussi contraire à ses interêts ; mais enfin je pense que les vices, loin de se combattre, se tiennent tous par la main : & que dès qu'un homme d'esprit s'abandonne à l'un d'eux, il est bientôt maîtrisé par tous les autres, la sincére vertu ayant seule la gloire de nous élever au-dessus de tout ce qui peut nuire à nos interêts temporels, aussi bien qu'aux éternels.

Le Duc dans cet hyver commit un crime de la nature à la vérité de quantité d'autres que je passe sous silence, mais que les circonstances rendirent plus remarquable.

Elizabeth Gonsague, Duchesse d'Urbin, envoyoit à Venise, avec une suite honorable, une de ses Demoiselles, qui d'une grande Naissance par elle-même, & élevée dans cette Cour la plus estimée de l'Italie, joignoit à ces avantages celui d'une

beauté au-dessus de tout ce que l'on peut dire ; Jean-Baptiste Caracciolo, Cavalier Napolitain & Colonel Général de l'Infanterie Vénitienne, sensible à son rare mérite, l'avoit recherchée avec succès, & elle alloit pour l'épouser. Le malheur de cette belle personne voulut qu'en passant par la Romagne, elle fut rencontrée & vuë par le Valentinois qui, déja trop facile à s'embraser, en fut d'abord éperduëment épris. Comme il se douta bien que ses priéres, ses soins & ses présens seroient inutiles, il ne songea qu'à employer la force pour se rendre maître de l'objet de son amour. Il fit partir de Cezena un détachement de Cavalerie, qui attaqua cette Demoiselle sur sa route, & la lui amena, après avoir tué ou mis en fuite tous ceux qui l'accompagnoient. Quand le mari aprit cette triste nouvelle, que lui aporta un des fuyards,

blessé dans les plus sensibles parties de l'ame, dans son honneur & dans son amour, & voyant évanoüir pour lui ce bien si doux, sur lequel il avoit fondé le bonheur de sa vie, la douleur de le sçavoir entre les mains d'un infâme ravisseur, le pénétra si fort, qu'il demeura long tems immobile, les bras croisés, les yeux fixés en terre, ne faisant entendre que de pénibles soupirs que son cœur outré poussoit par intervalles, mais enfin laissant tout à coup tomber ses mains, frapant la terre de son pied, & lançant au Ciel un œil indigné, transporté de rage & de fureur, il courut au Palais Ducal, ou ayant trouvé le Doge Barbarigo & le Conseil des Dix, il se fit introduire: & dans une agitation extraordinaire lui parla de la sorte.

Je viens prendre congé de Votre " Sérénité, pour aller sacrifier inuti- "

„ lement à ma vengeance une vie que
„ j'avois dévouée au service de la Sé-
„ rénissime République. Je suis offensé
„ dans la plus noble partie de l'ame,
„ qui est l'honneur, par l'enlevement
„ du bien le plus cher que je puisse
„ posseder, qui est ma femme; & ce-
„ la par le plus perfide, le plus sacri-
„ lége & le plus scelérat homme du
„ monde, qui est le Valentinois.

„ Pardonnez-moi, Seigneur, si je
„ parle dans ces termes d'un homme
„ que vous avez honoré de votre No-
„ blesse & de votre protection; mais
„ ses crimes tous les jours plus grands
„ découvrent assez combien il est in-
„ digne d'en jouir, & combien il
„ soüille la pureté du jour que je ven-
„ gerai, en lui plongeant cette épée
„ dans les entrailles. Je sçai bien qu'-
„ un homme dont la naissance est un
„ sacrilége, qu'un fratricide, un usur-
„ pateur du bien d'autrui, un opres-

feur d'innocens, un aſſaſſin de «
grands chemins, un monſtre enfin «
qui fait gloire de violer les loix mê- «
me que reſpectent les plus barba- «
res ; qui enleve une Demoiſelle qui «
paſſe par ſes Etats, ſans égard au «
reſpect dû à ſon ſexe, à ſa condi- «
tion, à l'amitié du Duc qui l'en- «
voyoit & à l'alliance dans laquelle «
il eſt avec cette Séréniſſime Républi- «
que dont elle venoit épouſer un des «
Capitaines ; & qui pour combler «
mon malheur pouſſe juſqu'à bout «
l'outrage ; je ſçai, dis-je, qu'un tel «
homme ne devroit pas périr par ma «
main ; mais puiſque celui qui en «
devroit faire un châtiment exem- «
plaire n'eſt à ſon égard, ni Prince, «
ni Juge, mais un Pere auſſi dépravé «
que ſon fils, j'irai moi, j'irai tirer «
raiſon de ſa barbarie ; & conſa- «
crant ma vie au reſſentiment de cet- «
injure, je vengerai en même «

„ tems le sang de tant d'innocens qu'-
„ il a versé, & la liberté de votre Sé-
„ rénissime République, contre la-
„ quelle ce monstre d'ambition s'a-
„ vance sur la ruïne des Princes Ita-
„ liens.

Le Doge & le Sénat sçavoient déja cette action du Valentinois, & en étoient très indignés, tant à cause de l'énormité de la chose en elle-même, que pour le mépris qu'il sembloit être fait de la République, en s'attaquant à la femme d'un de ses Généraux; mais les plaintes de Caraciolo, & sa résolution d'en aller tirer vengeance, redoublerent leur couroux, par la compassion qu'elles exciterent dans leurs ames. Le Doge, par autorité & par douceur essaya de le calmer, l'assûrant que la République prenoit cet affront comme fait à elle-même, & se chargeoit du soin de la vengeance, au cas que le Valentinois n'en fît pas

la satisfaction convenable, renvoyant surtout son épouse entiere, telle que ce sage vieillard feignoit de croire qu'elle se seroit conservée. Cependant on résolut dans le Conseil des Dix, que Louis Manenti, Secretaire de ce même Conseil, passeroit dès le jour même à Imola, où étoit alors le Valentinois; & qu'il lui représenteroit le chagrin que la République avoit de l'outrage fait en cette Demoiselle, au Général Caracciolo, & à l'Etat Vénitien; que cette conduite ne répondoit guéres aux graces qu'il en avoit reçuës, & qu'il le presseroit vivement, au nom de la République, de rendre cette Demoiselle.

Outre cela, le jour suivant, ayant fait venir l'Ambassadeur de France, ils se plaignirent à lui des violences ausquelles s'échapoit le Valentinois, à la honte des Puissances qui l'apuyoient; l'Ambassadeur entra si fort

dans leurs raiſons, que de lui-même il alla trouver le Valentinois, & comme Manenti, il lui remontra que le Roy ſon Maître ne l'avoit point aydé à ſe rendre Maître de la Romagne pour y commettre de ſemblables crimes. Le Sénat, non content de toutes ces démarches, en écrivit fortement au Pape, & lui demanda reparation de cette injure; mais quelques vives que fuſſent ces inſtances, elles ne firent aucune impreſſion ni ſur le pere, ni ſur le fils, & n'eûrent aucun fruit; car le Valentinois, bien loin de convenir du Rapt, & de conſentir à la reſtitution que l'on preſſoit, nia abſolument que cette action fût de ſa connoiſſance, & encore plus, qu'elle eût été faite par ſon ordre; & promit que ſi par les diligences qu'il feroit, il en pouvoit découvrir l'auteur, il feroit connoître au Roy, au Sénat & à tout le monde le déplaiſir

qu'il ressentoit qu'une pareille méchanceté eût été commise dans des Lieux soumis à sa Puissance. Il ne manqua pas d'ajoûter qu'étant en passe d'avoir de bon gré les plus belles femmes qu'il y eût, il n'étoit pas raisonnable de s'imaginer que pour en avoir une seule il voulût se porter à une si grande violence, & s'exposer au ressentiment de la République, & à un deshonneur éternel. C'est ainsi que constant dans le crime qu'il avoit commis, il se défaisoit de ceux qui cherchoient à l'en retirer. Le Sénat, après bien des Lettres & des Couriers dépêchés, s'aperçut qu'on le joüoit; mais comme il avoit le Turc sur les bras, il ne jugea pas à propos de rompre avec le Pape, & remit à un tems plus favorable une juste vengeance; il s'attacha cependant à consoler Caracciolo, dont la douleur, après les premiers transports étoit devenuë plus traitable.

Le Valentinois avoit trop d'esprit pour ne pas comprendre que les fréquentes trahisons, les injustices & les violences qu'il commettoit ne pouvoient enfin que lui faire perdre l'estime & l'amitié des Princes & des Peuples ; mais voyant que dans la situation de ses affaires, & dans le plan qu'il s'étoit formé pour monter au point de Grandeur qu'il ambitionnoit, les crimes lui devenoient nécessaires pour acquerir & pour conserver ; il préféra la haîne & le blâme qui l'élevoient à la souveraine Puissance, à la louange & à l'amour attachés à l'obscurité ; suivant ce mot de Néron : *Oderint , dùm timeant* ; QU'ILS HAISSENT, MAIS QU'ILS CRAIGNENT, qu'il avoit souvent à la bouche, le disant aussi nécessaire à ceux qui entreprennent la Conquête d'un Etat, que le contraire l'est à celui qui en hérite. Ainsi s'étant fait un

point capital de la néceſſité de cette déteſtable manœuvre, il n'héſitoit pas ſur le plus ou le moins, & ne ſe gênoit en rien de ce qui pouvoit lui faire plaiſir, pourvû qu'il ne l'empêchat point d'acquérir le nom de grand Capitaine; car il aſpiroit ſinguliérement à cette réputation; & quelques affaires qui l'occupaſſent, il n'oublioit rien de ce qui pouvoit y contribuer. En effet, pendant cet hyver, dont la rigueur l'avoit obligé de lever le Siége de Faence, & de ſe retirer dans des Quartiers, il empêcha toujours tant qu'il put, par ſes batteurs d'eſtrades, qu'il n'entrât des vivres dans cette Ville; afin qu'au printems il pût la prendre, du moins par famine, & ne ceſſa point d'y avoir des intelligences pour s'en ſaiſir auparavant. Il ſe vit cependant trompé ſur le dernier point; car ſur de faux avis ayant voulu eſcalader la Ville les premiers

jours de cette année, du côté qui s'apelle le Bourg, au lieu du secours qu'il attendoit, il trouva une résistance vigoureuse & bien entenduë. N'espérant donc rien du côté de la trahison, il s'attacha à prendre Russi & les autres Terres de cette Comté; & sur la fin de ces petites expéditions, le printems ayant commencé, il retourna au Siége de Faence, avec toute son Armée. Il se campa du côté de la Forteresse; & après avoir fait battre la muraille il fit tenter l'assaut par les François & les Espagnols; mais ces troupes marchant en desordre fûrent repoussées avec grande perte; trois jours après il fit marcher à la bréche l'Armée entiere, il fit d'abord donner les Italiens, & les fit apuyer par les autres Nations; les assauts se suivirent de si près, & fûrent si furieux, lui-même étant monté sur la bréche, que la

Place

Place fut sur le point d'être emportée, mais la défense fut encore une fois si vive & si obstinée, les femmes même ayant couru sur le rempart, les retranchemens, dont les Assiégés se couvrirent si bons, & le carnage que le canon des flancs faisoit dans le fossé, si terrible, qu'il fut obligé de se retirer avec la perte de plus de deux mille hommes, entre lesquels fûrent Ferdinand Farnese & plusieurs autres Officiers de marque. Mais ce que ni la valeur de l'Armée du Valentinois, ni les Excommunications du Pape n'avoient pû contre Faence, la réflexion sur ce qu'avoient coûté les deux derniers assauts, le désespoir d'aucun secours, & la disette des vivres qui se faisoit sentir après ce dernier éfort, le firent sur l'esprit des Assiégés. Se voyant hors d'état de tenir long tems contre une puissante Armée, ils craignirent de s'exposer aux

malheurs inévitables aux Villes forcées ; & deux Capitaines de soldats étrangers déclarerent à Manfredi qu'ils ne prendroient plus les armes pour la défense de la Ville ; ainsi les habitans, du consentement de leur Seigneur, entrerent en pourparler : & arrêterent avec le Valentinois la reddition de la Place ; à ces conditions que l'on ne toucheroit aux biens ni aux personnes des habitans, que Manfredi auroit la liberté de se retirer où il lui plairoit, & qu'il pourroit toucher le revenu de ses Domaines. Le Duc executa les articles qui regardoient les Faentins, dans la Ville desquels il ne voulut point entrer ; mais il retint prisonnier Manfredi, dont l'amour de ses Sujets, les liaisons avec les Vénitiens & les Florentins, la parenté de Bentivoglio, & la beauté surtout la plus rare de son tems causerent la perte en cette occasion.

Il le fit conduire au Château Saint Ange ; & quand il y eût servi aux infâmes plaisirs de ceux qui renversoient toutes les Loix Divines & naturelles, il fut jetté dans le Tibre ; on l'y trouva au bout d'un an, ayant une pierre au col, & près de lui deux jeunes gens attachés ensemble par la main, l'un de quinze & l'autre de vingt-cinq ans ; ce dernier pouvoit être son frere naturel il y avoit aussi une Dame très belle, & plusieurs autres que son malheur avoit envelopés.

Après cette Conquête, le Valentinois, en vertu des Investitures que le Pape, dans un Consistoire, lui avoit données du consentement des Cardinaux, prit le Titre de Duc de la Romagne; la nouvelle en vint à Alexandre avec celle de la conclusion de la Ligue moyennée par son Légat en Hongrie entre Sa Sainteté, le Roy de

Hongrie & la République de Venise, contre le Grand Seigneur Bajazet, qui étoit entré en guerre contre ces deux dernieres Puissances. Il aprit aussi avec un sensible plaisir que les Rois de Castille & de Portugal, qui étoient en dispute sur le partage des découvertes que leurs Vaisseaux avoient faites dans les Indes, étoient convenus amiablement de s'en remettre à sa décision. L'affaire sagement examinée, le Pape tira du Nord au Sud une ligne qui coupoit l'Océan à trois cent mille de distance des Isles Gorgonnes, aujourd'hui du Cap verd. Cette ligne servit de bornes aux deux Rois, & celui de Castille, pour son partage, eut le côté de l'Occident, comme celui de Portugal eut l'Orient. A ces heureux événemens se joignit encore l'Anniversaire de la Fondation de la Ville de Rome, Fête instituée par Pomponius Letus, que

le Peuple Romain a toujours célébrée avec joye ; on fit donc des feux dans toutes les ruës & l'allégresse publique redoubla en aparence, à l'occasion de la Ligue contre le Turc, pour laquelle on chanta le *Te Deum* dans la Chapelle du Pape, mais dans le fond pour flater la vanité d'Alexandre, qui se croyoit devenu l'Arbitre de la Terre & le Vainqueur des Tyrans. Le Prince de Squillace & Charles Ursin, suivis d'un grand nombre de jeunes Seigneurs de leur parti, à la clarté de quantité de flambeaux, coururent la Ville, faisant par tout crier au Peuple : *Vive Alexandre, Cesar, les Borgia, les Ursins, le Duc de la Romagne.*

Mais l'ambition du Valentinois se trouvant trop gênée dans son nouvel Etat, & sa fortune qui n'étoit point tout à fait hors des atteintes de ses ennemis, restant encore trop au-des-

sous de ses desirs, encouragé d'ailleurs par ses heureux succès à former de plus grandes entreprises, il se mit en tête de chasser les Bentivoglio de la Ville de Boulogne, qu'ils possedoient sous le nom de Vicaires de l'Eglise. Il acheva de s'y engager sur les instances que lui en firent Mariscotti & quelques Gentilshommes Boulonnois, mécontens du Gouvernement; mais il trouva dans son chemin deux obstacles qu'il n'avoit point prévûs.

Le premier fût la résolution de Jean Bentivoglio, de ses fils & de ses Sujets à se défendre hardiment; & le second fut un ordre précis qui lui vint de France de lever le Siége, & de ne point inquiéter cette famille, qui depuis long tems étoit sous la protection du Roy; car quoique dans le Traité par lequel la France s'étoit engagée à protéger les Bentivoglio & leurs

Etats, il fut spécifié que ce seroit sans préjudicier aux Droits de l'Eglise, le Roy entendit que l'on avoit parlé des Droits qu'elle avoit lors de cet Acte, & refusa de s'en tenir à la vague signification des mots que les Borgia vouloient trop étendre au desavantage de ces Seigneurs. Le Pape s'en plaignit aigrement aux Ministres de France; non-seulement comme d'une contravention à leur Traité, mais comme d'un air de Souveraineté que le Roy se donnoit, qui ne lui convenoit qu'avec ses Sujets; cependant le Valentinois fut contraint d'obéir & de se retirer, quelque dépit qu'il en eût. Paul Ursin fit l'accord entre lui & Bentivoglio, aux conditions que celui-ci donneroit au Duc le passage & les vivres dans son Etat, qu'il le renforceroit de cent Lances & de deux mille Fantassins pour aller en Toscane ayder aux Florentins

à changer de Gouvernement (c'étoit un prétexte pour s'en emparer) & qu'il permettroit que la Terre de Castel Bolognesse de sa dépendance fût donnée à Paul Ursin leur Médiateur ; mais comme en cecy le Valentinois faisoit une Paix forcée, il ne perdit point de vuë son premier dessein, & ne fit que le differer à un tems plus favorable. Pour faciliter le retour de ce moment qu'il desiroit, il ne manqua pas de montrer à Bentivoglio les Lettres de ses ennemis secrets, voulant par là semer une dissension dans la Ville, dont il pût un jour profiter : il réussit en effet à y mettre la discorde ; car les auteurs de ces Lettres ayant une fois commencé à tramer contre leurs Maîtres, & se voyant par ce qu'ils avoient déja fait, devenus irréconciliables, ils continuerent leurs intrigues avec plus d'ardeur ; & les Bentivoglio sentant les pre-

miers effets de leur mauvaiſe volonté, & connoiſſant quelles en pourroient être les ſuites, réſolurent de ſe venger & de détruire entierement de ſi dangereux ennemis.

Ainſi Hermes Bentivoglio, fils de Jean, à la tête de la principale Jeuneſſe de la Ville, qu'il avoit réunie, pour l'engager inviolablement à la défenſe de ſa Maiſon, maſſacra tout ce qu'il put trouver de Mariſcotti & de ſes Conjurés. Le Valentinois avoit exigé de Bentivoglio le ſecours d'hommes dont nous avons parlé; parceque dans le deſſein qu'il avoit formé, il avoit abſolument beſoin de Troupes, & plus encore parce qu'il alloit être abandonné des François; qui avoient ordre de s'arrêter à Boulogne, & d'y attendre l'Armée du Roy qui marchoit déja à la Conquête du Royaume de Naples.

Dès que Louis fut monté ſur le

Trône, il résolut d'entreprendre cette guerre, autant pour soutenir les Droits de sa Couronne, que pour égaler la gloire de Charles; mais il differa l'execution de son dessein jusqu'à ce que, s'étant accordé avec ceux de ses voisins qui avoient lieu de s'y interesser, il pût prévoir un succès assuré. Les Rois d'Espagne étoient ceux qui pouvoient le plus l'ayder & lui nuire, car leurs Etats touchoient à la France, & ils étoient également voisins du Royaume de Naples, à cause de la Sicile, qui depuis le Roy Pierre, auteur des Vêpres Siciliennes, étoit toujours restée attachée à la Couronne d'Arragon; cette guerre les regardoit encore en quelque façon, en ce que Alphonse, Roy d'Arragon, ayant conquis le Royaume de Naples, l'avoit donné à Ferdinand son fils naturel. Jean, frere d'Alphonse, & Ferdinand fils de Jean, avoient

toujours conſervé des Droits ſur cet Etat, comme étant une acquiſition des Armes d'Arragon ; mais n'ayant pû les apuyer d'une bonne Armée & d'une nombreuſe Artillerie, qui ſont les ſeules raiſons de Princes, ils les conſerverent habilement parmi les liaiſons de la parenté ; aimant mieux le voir entre les mains des Princes de leur ſang, qu'entre celles des Etrangers, & ſurtout des François, dont la valeur inquiéte eſt toujours redoutable à leurs voiſins. Auſſi lorſque Ferdinand s'étoit engagé avec Charles de ne ſe point opoſer à ſon entrepriſe ſur Naples, il ne l'avoit fait que pour en tirer la Comté de Rouſſillon, & dans l'opinion qu'un jeune Roy, dénué de conſeil & d'argent, trouveroit plus de difficultez & de peines à pourſuivre ce deſſein, qu'il n'auroit eû d'ardeur & de plaiſir à le former ; & que bientôt dégoûté par les fati-

gues, rebuté & rompu par les obstacles, il seroit contraint de se retirer chez lui avec perte, bien loin de s'être enrichi aux dépens de personne. Mais quand il eut apris le bonheur surprenant avec lequel les François avoient traversé l'Italie, comme dit alors Alexandre, avec des Eperons de bois, & la craïe à la main, il fit faire à Charles, par Fonsec son Ambassadeur, cette déclaration dont nous avons parlé. Comme elle ne fut pas capable d'arrêter la fortune de Charles, ni de retarder la chute des Arragonnois, il leur donna retraite en Sicile, & les ayda ensuite à rentrer en possession de leurs Etats. Cette conduite fit connoitre à Charles combien il étoit difficile de faire demeurer les Rois d'Espagne tranquiles spectateurs des Conquêtes que les François pourroient faire dans le Royaume de Naples, s'ils n'étoient liés par des in-

térêts plus forts. Dans cet esprit il avoit proposé à Ferdinand d'en faire l'acquisition à frais communs; mais la mort qui le surprit à Amboise rompit ce Traité. Dans la suite, quand Louis, après s'être assuré de la possession du Milanois, se vit en état de commencer cette guerre, il suivit la pensée de Charles, qui toutefois lui réussit mal, & dans la crainte que la jalousie de ses progrès ne lui mît à dos le Pape, Ferdinand & les Venitiens, il reprit la négociation qui avoit été entamée; il convint donc avec Ferdinand de conquérir ensemble le Royaume de Naples; à condition que la Ville de Naples, la Terre de Labour & l'Abbruzze lui apartiendroient; comme la Calabre & la Poüille resteroient à Ferdinand, & que chacun s'empareroit à ses dépens de son partage, sans que l'un fût obligé de donner du secours à l'autre,

si ce n'est en ce qui ne lui nuiroit point. Ferdinand fit ce Traité d'autant plus volontiers que par ce moyen il mettoit pied dans le Royaume sur lequel il comptoit bien dans la suite faire valoir ses droits avec succès contre les François, aussi négligens à conserver, que prompts à conquérir. Il exigea cependant que la publication de ce Traité ne se feroit que lorsque l'Armée Françoise seroit arrivée à Rome, voulant par là, au cas que les forces de Louis fussent détournées ailleurs, éviter la honte qui seroit infailliblement retombée sur lui, s'il eût paru trahir ainsi son parent sans nulle utilité, & comptant surprendre d'autant plus aisément ce malheureux Prince, que Consalve seroit alors dans ses Etats avec une Armée qu'il envoyoit, sous couleur de le secourir. Louis avoit en même tems, par promesses & par argent,

obtenu de l'Empereur, dont le nom respectable rendoit l'amitié d'un grand poids, une Tréve de plusieurs mois, qui promettoit bientôt de se tourner en paix, dont le Roy de Naples étoit exclus. Ce Prince cependant avoit donné tout nouvellement quarante mille Ducats à l'Empereur, il en avoit promis, en cas de besoin, quinze mille autres; à condition qu'il ne feroit aucun Traité avec le Roy de France sans l'y comprendre, & qu'il feroit même une diversion dans l'Etat de Milan, si elle devenoit nécessaire; mais ainsi le portoit son destin, qu'il seroit non-seulement abandonné, mais même trahi par ses parens & ses amis. Ce fut avec ses précautions, & surtout après s'être assuré du Pape & du Valentinois, que le Roy marcha à la guerre de Naples; ces derniers cependant n'étoient pas satisfaits de sa conduite; mais ils pas-

ſerent facilement par deſſus les chagrins qu'ils avoient reçûs, en conſidérant que pendant que les Princes alloient être occupés au Royaume de Naples, ils ne pourroient faire attention à leurs démarches, ni les interrompre ; & que lorſqu'ils ſeroient une fois élevés à un certain point, ils pourroient attendre du tems le conſeil & le parti qui leur ſeroit avantageux de ſuivre.

Sur ce plan le Valentinois, à la tête de ſept cent hommes d'armes, de cinq mille hommes de la meilleure Infanterie de toute l'Italie, & des deux cent hommes d'Armes & deux mille Fantaſſins que lui avoit prêté Bentivoglio ſous les ordres de ſon fils, eſſaya de s'emparer de la Toſcane, & d'étendre ſes Etats de l'une à l'autre Mer, avant que les François marchaſſent vers Naples. Le mauvais état du Gouvernement de Florence

ne contribua pas peu à lui donner l'espérance du succès ; car les affaires étant entre les mains du Peuple toujours incertain, aveuglé & emporté ; ce n'étoit dans tout que desordre & confusion ; & comme ces troubles avoient fait naître quelque mesintelligence entre la République & la Cour de France, qui avoient ébranlé la protection de Louis, il croyoit qu'elle lui donneroit assez de jour pour se rendre maître de cet Etat, il usoit cependant de toute son adresse pour couvrir son dessein & pour le mieux déguiser. Avant que d'entrer sur les Terres des Florentins, il leur envoya demander le passage & les vivres ; mais sans attendre la réponse, de sa simple autorité il prit l'un & l'autre. Ayant ensuite rencontré Pierre Soderini, Allemand, Salviati & Jacques Nerli, Ambassadeurs que les Florentins lui envoyoient, il les amu-

sa par de belles paroles, jusqu'à ce qu'il eût traversé l'Appennin sans obstacle ; mais quand il fut arrivé à Barbarino, il haussa la voix, & fit entendre qu'il vouloit que les Florentins s'alliassent avec lui, le prissent à leur solde & ses Troupes, & surtout donnassent à leur Gouvernement une forme qui fût plus de son goût. En faisant aux Ambassadeurs cette déclaration, il répandit dans ses discours un tel artifice, qu'il se faisoit soupçonner de vouloir rétablir dans Florence Pierre de Médicis, que par une double ruse il avoit trouvé moyen de faire venir à Loïano, Terre du Boulonnois ; mais il ne pensoit à rien moins qu'à faire rentrer Pierre dans la possession des honneurs qu'une longue suite d'Ancêtres, qui en avoient joui, rendoit héréditaires dans sa Maison ; puisqu'outre une vieille rancune qu'il lui gardoit du

tems qu'il étudioit à Pise, rien n'étoit plus contraire à ses desseins, car le rétablissement des Médicis fortifioit & & encourageoit les Ursins leurs parens très proches, Vitellozzo Vitelli, aussi attaché à Pierre, qu'irrité contre les Florentins, à qui il ne pouvoit pardonner le Meurtre de Paul Vitelli son frere; ainsi si le Duc se servoit de la passion des uns & des autres pour se procurer de nouvelles grandeurs, le fonds de son projet étoit de les sacrifier tous à sa sûreté. Dans cet esprit il menaçoit les Florentins de rétablir Pierre, pour animer les Capitaines à le servir avec plus d'affection, & pour forcer les Florentins, par la crainte de ce qu'ils haïssoient le plus, à se remettre à sa discrétion; mais la France vint encore démonter toutes ces machines. Le Roy souffrit bien que le Valentinois intimidât les Florentins; mais il ne voulut point

qu'il tirât l'épée contr'eux, & les contraignit de changer de Gouvernement, se réservant à lui seul, ou de leur en donner un nouveau, ou de rétablir l'ancien ; Point essentiel, dont il donnoit d'assez bonnes espérances à Julien de Médicis, qui par le conseil du Pape, conforme en cela aux vices du Valentinois, étoit allé implorer la protection de ce Prince dans le desastre de sa Maison. Le Valentinois reçut donc ordre de ne rien attenter contre les Florentins, & de vuider leur Etat ; d'Aubigny qui commandoit l'Armée en Lombardie fut chargé de l'en faire sortir de force, s'il refusoit de le faire de bonne grace. Ne se trouvant pas assez fort pour tenir contre l'Armée Royale, il abandonna le lieu où il étoit campé à six mille de Florence ; mais il montra bien par sa retraite dans quel esprit il obéissoit ; car battant la campagne,

ſous prétexte de s'accorder avec les Florentins, il détruiſit par le fer & par le feu tout ce qu'il ne put pas enlever, & enſuite comme ſi c'eût été une tache à ſa gloire d'être ſorti de la Toſcane ſans y avoir fait quelque conquête, & ſans y avoir oprimé perſonne, aydé par le moyen de Vitellozzo, de l'Artillerie des Piſans, il alla tomber ſur Jacques Apian, Seigneur de Piombino; après s'être emparé de Sugheretto, Scatilino & des Iſles d'Elbe & de Pianoza, il mit le Siége devant Piombino, où Apian avoit ramaſſé toutes ſes forces.

Les heureux ſuccès d'Alexandre, ou ceux de ſes Alliés firent toujours ſur lui cet effet qu'il en prit un nouveau droit de s'emporter à toutes ſortes de violences; quand il vit les François abſolument engagés dans la guerre de Naples, il ſe crut en plus grande liberté que jamais; & lâchant

la bride à ses passions, il répandit dans ses actions & dans ses discours tout l'orgüeil & toute la cruauté de son caractere. Ainsi ce barbare, armé de toutes piéces, ayant une fois baissé son casque, il n'y eut plus de quartier que pour les pauvres, & l'adresse des riches se réduisit à éviter les coups mortels ; c'est ce que les Colonnes essayerent de faire. Ils se trouverent par leur ancienne alliance avec les Sforces, & par leur nouvelle avec le Roy de Naples, également odieux à la France, à l'Espagne & au Pape ; tant d'ennemis à la fois leur firent juger leur perte inévitable, & ils ne penserent plus qu'à rendre leur chute moins violente. Ils descendirent donc eux-même du faîte de leurs Grandeurs, avant qu'on les précipitât, & se dépoüillerent de leurs biens avant que l'on attentât sur leurs vies; grande & rare prudence! mais inuti-

lement admirée dans la suite par ceux qui s'assurant sur une fausse amitié périrent par un sort d'autant plus funeste, qu'ils soupçonnoient moin l'abîme qui les engloutit. Fabrice & Prospere Colonne tenterent d'abord de remettre leurs Etats au Sacré Collége ; mais les Cardinaux en ayant eux-mêmes averti le Pape, il parla en Maître, & leur déclarant qu'il vouloit qu'ils les consignassent tous entre ses mains, il les menaça de la prison & de la mort s'ils ne se soumettoient au plutôt à cet ordre ; forcés par la nécessité, ils remirent les clefs de toutes leurs Places à l'Evêque de Cezena, Auditeur Géneral de la Chambre, que le Pape leur avoit envoyé à cet effet. De plus, le Cardinal Colonne, pour ne laisser aucun prétexte d'attenter à sa vie, se démit volontairement de l'Abbaye de Sabiaco, dont il étoit Commendataire

perpétuel, & de toutes les Terres dé-
e n dantes de ce Bénéfice, qui mon-
toient au nombre de dix-huit. Le Pa-
pe en envoya prendre possession par
un de ses Camériers, avec vingt Ar-
balêtriers ; il la donna ensuite au Car-
dinal Borgia, & en attacha le Patro-
nage à sa Maison, se flatant vaine-
ment qu'il y demeureroit toujours. Il
envoya de même le Cardinal Cozen-
ce prendre possession des Terres des
Colonnes, avec les Officiers de Justi-
ce, & les Troupes nécessaires pour le
Gouvernement Civil & Militaire ; il
reçut de son côté peu de jours après
les Foy & Hommages de ces Peuples
par leurs Députés au nombre de
vingt, à chacun desquels il fit délivrer
une Médaille d'or, & une paire de
Bas de sa Livrée. Ayant fait ensuite
assembler le Conseil au Capitole, où
il ne reçut que ses Partisans & les Ur-
sins, il fit ensorte que l'on proposât
&

& que l'on résolût de raser Marino, où les Colonnes avoient coutume d'assembler leurs Troupes; le Valentinois commença cette exécution, & fut bientôt aydé des François, sur le chemin desquels cette Ville se trouva, qui saisirent avec plaisir l'occasion de se venger de la partialité des Colonnes pour le Roy de Naples, tant pour le passé que pour le présent; car ils étoient pour lors dans les Etats de ce Prince, où ils levoient des troupes pour son service, & faisoient les derniers éforts pour le bien défendre. Les Seigneurs Savelli, qui étoient dans le parti des Colonnes, se sentirent également de l'indignation d'Alexandre; il leur ravit tout ce qu'ils possedoient dans le Territoire de Rome; mais ils trouverent moyen de mettre leurs personnes à l'abri de l'orage; ce qui dans ces tems dangereux étoit regardé comme une sorte de

bonheur, le malheur entier étoit de perdre avec les biens la vie & l'espérance de les voir un jour arrachés de ces mains avares par un coup de la Justice Divine, qui, quoiqu'elle eût tant tardé, sembloit devoir être proche, & ne pouvoir différer de beaucoup à châtier tant de crimes. Mais comme l'excessive dépense des Borgia égaloit leur avidité, & qu'il y en eût peu qui, comme ces Seigneurs, renonçassent de leur vivant à leurs biens, il fallut pour la soutenir qu'un nombre bien autrement considérable y contribuât par une mort naturelle ou violente, ce dernier cas étant toujours supposé où l'autre n'étoit pas évident; car dès qu'un personnage riche étoit mort, ils s'emparoient sans faute de sa succession, surtout s'il avoit possedé des biens Ecclésiastiques; ils en recüeillirent donc desormais une si grande quantité, qu'il

feroit ennuyeux de les raporter toutes ; il fuffira feulement de parler des plus confidérables.

Le Cardinal de la Roüere, du titre de Saint Clément, apellé le Cardinal de Turin, mourut à Rome ces jours-là. Sur une permiffion du Pape Sixte, qui lui avoit donné le Chapeau, comme étant de fa Maifon, il avoit difpofé de fes richeffes, & nommé executeurs de fon Teftament plufieurs de fes amis & de fes parens ; mais le Cardinal de Capouë qui s'y trouvoit compris, fe tranfporta fur la minuit, par ordre du Pape, dans le Palais du Cardinal qui ne faifoit que d'expirer, & quelque remontrance qu'on pût lui faire, il fit tranfporter au Vatican tout ce qu'il y avoit d'argent monoyé, de vaiffelle & de meubles précieux. Cette conduite du Pape, dont il fut le Miniftre, lui fervit à lui-même de leçon ; lorfque peu de tems après,

étant trouvé en assez bon état, on lui fit prendre la route de l'autre monde; car sans s'amuser à faire un Testament inutile, il donna tous ses biens à Sa Sainteté, qui se les apropria, ou pour mieux dire s'en empara pour le Valentinois. Le Dataire qui lui succéda, au titre de Capouë & à ses dignitez, eut ordre de vendre & de donner les autres Bénéfices. Ce qui arriva à la mort du Cardinal Zeno, du titre de Sainte Marie sous le Portique, fut digne de remarque, il mourut hors de l'Etat Ecclésiastique à Padouë, où vivant loin de tout embarras, il ne songeoit uniquement qu'à ses plaisirs; sur une permission que les Papes précédens lui avoient accordée; il avoit fait un Testament, dans lequel, outre vingt-cinq mille Ducats qu'il avoit employé en legs pieux, & une bonne partie de sa succession qu'il donnoit au Saint Siége; il laissoit cent mille

Ducats à la République de Venise, pour la guerre contre les Turcs ; mais Alexandre qui brûloit d'envie de mettre la main sur le tout, croyant que s'il demeuroit dans le silence, un si bon morceau pourroit bien lui échaper, écrivit au plutôt à la République, qu'ayant révoqué la permission de tester, accordée au Cardinal par ses Prédécesseurs, ses dispositions devenoient nulles, que tout ce qu'il possedoit apartenoit au Saint-Siége ; & qu'il avoit ordonné, sous peine d'excommunication *Latæ Sententiæ*, que tous ceux qui se seroient emparés de quelque partie de la succession, eussent à la lui raporter dans un certain tems. Si cette Lettre du Pape n'eût pas un plein effet, elle ne fut point cependant inutile ; car il obtint de la République une bonne somme d'argent, outre celles qu'elle ne put lui ôter, entre lesquelles fut le dépôt de

vingt mille Ducats d'or, que ce Cardinal avoit confié à un Couvent de Religieuses, pour être délivré après sa mort à un jeune homme d'Ancone qui le servoit à sa chambre. Ce jeune homme étoit décédé devant son Maître, & le dépôt étoit resté dans le Couvent, sans que le Cardinal s'en fût souvenu à sa mort; Dieu le permettant ainsi, parce qu'il ne vouloit pas qu'un Trésor & un prix d'iniquité semblât se justifier par un bon usage. Le Pape donc en ayant eû vent l'enleva sur le champ, & par l'employ qu'il en fit, remplit parfaitement les desseins de la Providence. Mais rien ne fit tant parler de la rapacité d'Alexandre que la plaisante avanture du Cardinal de Lisbonne. Cette Eminence étant un jour allée au Palais visiter le Cardinal de Sainte Praxede qui y demeuroit, & y étant restée dîner pour être toute portée à l'Au-

dience de Sa Sainteté, fut tout à coup attaquée d'un mal si violent, que sur son grand âge on le jugea mortel; le Pape en eut la même idée lorsqu'il l'alla voir; car il faisoit aussi volontiers ces sortes de graces, qu'il refusoit durement les autres qui pouvoient nuire à ses interêts. Ce Cardinal ayant été reporté dans son Palais, & se sçachant désespéré des Médecins, envoya suplier Sa Sainteté de lui permettre de tester, & ne le put obtenir; mais résolu qu'il étoit de frustrer Alexandre de sa succession, il prit le parti, nouveau sûrement & bizarre, mais cependant généreux, de donner de la main à la main tout ce qu'il possedoit. En effet il donna sur le champ plus de cinquante mille Ducats à differentes Eglises, & en distribua davantage encore avec toute son argenterie & ses meubles à ses amis & à ses domestiques, les priant d'emporter

chez eux ce qui leur donnoit, & chargeant les Cardinaux de Sainte Praxede & de Sainte Croix, de faire executer ses derniéres volontez; mais il arriva qu'ayant toutes été suivies de point en point, il revint en santé, & que pour avoir voulu priver de ses biens ceux qu'il voyoit aboyer après, il s'en trouva dépoüillé de son vivant par ses propres mains. Cette façon de s'emparer des successions passa si fort en usage, qu'il n'étoit point de graces que les enfans du Pape recherchassent avec plus d'ardeur, d'autant que le profit en étoit clair & présent. Aussi lorsque le Valentinois se trouvoit à Rome, comme il vouloit tout pour lui seul, il s'élevoit toujours à ce sujet quelque querelle entr'eux, ainsi qu'il arriva à la mort de Pierre Carenza, Camérier secret du Pape, chez qui l'on trouva, avec quantité d'autres biens, vingt mille Ducats en

eſpéces. Dona Lucréce les avoit obtenus du Pape ; mais le Valentinois les enleva de ſa ſeule autorité ; ce qui piqua vivement cette Dame.

L'Armée Françoiſe étant ſur le point d'arriver à Rome, le Pape rapella le Valentinois pour ſe trouver à ce paſſage, & ſuivre enſuite cette Armée en qualité de Lieutenant Général. Il quitta donc le Siége de Piombino, & laiſſant une partie de ſes troupes pour garder les poſtes qu'il avoit occupés, & tenir la Ville bloquée, il donna ordre à l'autre de le ſuivre à grandes journées ; lui cependant prit la Poſte & ſe rendit à Rome, où il entra de nuit & *Incognitò*. Le Cardinal Louis Borgia y arriva la même nuit du pays de ſa Légation, & le lendemain matin fit ſon Entrée ſolemnelle, & fut reçû en plein Conſiſtoire ; mais le Duc ſe tint toujours caché dans le Palais, où il ne fut vi-

fité de perſonne, & ne fut vû que de ſes domeſtiques.

Peu de jours après d'Aubigny, d'Alégres, le Comte de Cajazzo & les autres Officiers Généraux de l'Armée Royale entrerent dans Rome, mais ſéparément. Ils deſcendirent au Palais du Cardinal Sforce, qui leur avoit été préparé ; les Officiers de diſtinction eûrent leurs logemens chez les Florentins du voiſinage, quoiqu'ils euſſent financé au Gouverneur de Rome pour en être exempts ; le reſte de l'Armée prit ſes quartiers au-delà de Pontemollé, auprès d'Acqua Traverſa, & l'on eut le ſoin de ne la laiſſer manquer de rien. Elle n'y reſta que cinq ou ſix jours, & la veille de S. Pierre elle partit en bel ordre d'Acqua Traverſa ; prit le chemin de Prati, & traverſant le Bourg, paſſa ſous le Château Saint Ange, où étoit le Pape, charmé de la voir marcher à Naples.

Cette Armée étoit composée de dix mille hommes d'Infanterie, tant Suisses, que Gascons & François, & de deux mille chevaux, & conduisoit trente-six piéces d'artillerie. C'est ainsi qu'en ce tems-là on envoyoit pour conquérir un puissant Royaume une Armée, qui à peine auroit pû former une seule Ville, au lieu qu'à présent on dépeuple des Royaumes entiers pour gagner un bout de Terre qui n'a d'autre mérite que celui d'être arrosé sans cesse du sang de ceux qui l'attaquent & de ceux qui le défendent.

Le jour suivant, Fête des Saints Apôtres, le Pape à la tête du Collége des Cardinaux, après avoir donné la derniere Audience de Congé à d'Aubigny, descendit en Procession dans l'Eglise de S. Pierre, où tout le Clergé tant Séculier que Régulier s'étoit rassemblé. La Messe finie on publia

la Ligue entre Sa Sainteté, le Roy de France & le Roy d'Espagne, pour laquelle on chanta le *Te Deum* avec les mêmes Cérémonies que l'on avoit faites à celle du Roy de Hongrie, & de la République de Venise, contre le Turc; car on prétendoit couvrir cette derniere d'un même voile de Christianisme, & on s'attachoit à faire croire qu'elle étoit aussi dommageable au Turc; surtout l'Ambassadeur d'Espagne s'éforçoit à le prouver, afin de décharger son Maître de la honte d'avoir violé la foy qu'il devoit au Roy de Naples, & comme parent & comme ami, & faire cesser les bruits qui couroient au desavantage du nom Catholique & de la gloire qu'il avoit acquise dans la guerre de Grenade. Il publia un Manifeste, dans lequel il acusoit Féderic d'avoir negocié plusieurs Traités avec le Roy de France contre le Roy d'Espagne,

s'offrant même d'être son Tributaire, & qui plus est d'avoir fait, devant la guerre de Milan, les mêmes avances auprès du Grand Seigneur ; sans s'embarasser de ce qu'il ouvroit par là le sein de la Chrétienté aux Armes Ottomanes, pourvû qu'il y trouvât sa sûreté ; ce qu'il protestoit avec des termes outrés lui avoir rendu le nom de Féderic en horreur. Soit que ces faits fussent vrais, ou qu'ils fussent faux, il est certain que le Pape devant la publication de la Ligue avoit dans un Consistoire secret déclaré Féderic déchû du Royaume, & avoit donné au Roy de France l'Investiture, non des deux Siciles, comme c'étoit l'ordinaire, mais des Royaumes de Naples & de Jérusalem ; & au Roy Ferdinand celle des Duchés de Poüille & de Calabre.

Les François étant partis, le Valentinois tarda cinq jours à les suivre,

pour attendre ses troupes, &c. pour consulter avec son pere quel avantage ils pourroient tirer de cette guerre, leur interêt étant l'unique Pôle qu'ils considéroient dans leurs actions & dans leurs projets; mais ils jugerent à propos d'attendre du tems & de la division du Royaume une ouverture favorable à leurs vastes desseins, & se contenterent pour le présent d'achever d'oprimer les Colonnes, en leur ôtant Tagliacozzo, & en donnant l'Investiture à Jean Jourdain, fils de Virginius, qui en étoit déja en possession. Le Valentinois sortit donc de Rome avec ce qui lui étoit arrivé de troupes; les conduisit dans les Terres des Colonnes, pour delà aller joindre l'Armée, & le soir du même jour il retourna à Rome en attendre le reste.

Jean-Paul Baglion & d'autres Capitaines attachés aux Ursins le conduisoient; & passant par Viterbe, ils

firent faire main basse sur les habitans, & surtout sur les principaux qui suivoient le parti des Colonnes. Ces dernieres Troupes étant arrivées, le Duc se mit à leur tête & marcha vers l'Armée du Roy qu'il trouva devant Capouë ; car Féderic n'ayant pas de forces capables de tenir la Campagne, ni de garnir plusieurs Villes, s'étoit réduit à défendre Naples & Capouë. Les François n'ayant trouvé aucune résistance ni en-deçà ni en-delà du Vulturne, s'étoient rendus maîtres du pays jusqu'à Aversa, & avoient ensuite assiégé Capouë fort étroitement des deux côtés du Fleuve ; ils la battirent long tems avec l'Artillerie, & donnerent plusieurs assauts qui leur coûterent beaucoup, sans pouvoir l'emporter. Cependant Fabrice Colonne qui la défendoit, cédant au torrent des Peuples & des gens de la Campagne qui s'y étoient

retirés, & y caufoient de continuelles émeutes, commençoit à parler d'accommodement, & même étoit entré en négociation avec les Généraux François, lorfque le Valentinois, par le moyen d'un homme de la Ville qui profita de la négligence de la Garnifon, à l'occafion du Traité entamé, fit entrer fes troupes dans la Ville. Les François les fuivirent, & tant pour fe venger des pertes qu'ils avoient faites à ce Siége, que pour mieux piller ; ils pafferent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouverent dans leur chemin, Soldats, Citoyens, Païfans de tout âge, de tout fexe & de toute condition. Le traitre périt des premiers, & porta d'abord la peine duë à fon crime. Les Eglifes & les Couvens d'hommes ne pûrent fervir de refuge ; on força jufqu'auxCloîtres des Religieufes, & tout ce que la lubricité la plus éfrénée, tout ce que

l'avarice la plus violente peut oser, fut commis dans cette malheureuse Ville. La pudeur ne trouva point d'azile, & le malheur des Dames fut tel que plusieurs de desespoir se précipiterent, les unes dans les Puits, les autres dans la Riviére. Un nombre des principales & des plus belles espérerent conserver leur vie & leur honneur, en s'enfermant dans une Tour; mais le Valentinois l'ayant apris, se la fit ouvrir de force ; & les ayant toutes passées en revuë, il en choisit quarante qu'il réserva pour ses plaisirs, & peut-être aussi pour ceux de quelque autre, & abandonna le reste aux Soldats. On tient que le nombre des morts monta à six mille hommes; tous les Officiers de marque resterent prisonniers, entre lesquels fûrent Fabrice Colonne, Hugues de Cardonne & Ranuce de Marciane; ce dernier tomba entre les mains du Valenti-

nois; il étoit blessé d'une fléche qu'il avoit reçuë dans les assauts qui s'étoient donnés; mais Vitellozzo qui voulut se venger sur lui de ce que ses Partisans à Florence avoient fait périr son frere Paul, fit empoisonner sa blessure, & il mourut deux jours après. Le Valentinois auroit bien voulu dispoſer de la même sorte de Fabrice Colonne, & il interposa l'autorité du Pape pour qu'il lui fut remis; mais les François, entre les mains desquels il étoit, déférerent plutôt aux priéres de Jean Jourdain Ursin, qui, oubliant généreusement l'animosité qui regnoit entre leurs Maisons, s'employa pour sauver ce Seigneur d'une mort inévitable. La prise de Capouë donna le dernier coup à la fortune de Féderic; ce Prince perdant tout espoir de conserver Naples, ni rien de ce qui se trouvoit dans le partage des François, prit le parti de s'accommo-

der avec eux, & de leur céder cette Ville dans le terme de six jours ; à ces conditions qu'il se retireroit en Yschie avec sa Maison & ses biens, à la réserve de l'Artillerie qui étoit restée du Roy Charles ; qu'il auroit la liberté d'y demeurer six mois, dans l'espace desquels il pourroit aller où il lui plairoit, excepté dans le Royaume ; & qu'il lui seroit permis d'envoyer une partie de ses troupes au secours du jeune Duc de Calabre son fils, qui étoit renfermé dans Tarente depuis que Consalve avoit entrepris la Conquête des Provinces échuës à son Maître. Cependant il n'attendit pas que les six mois fussent expirés pour se résoudre de lui-même à passer en France. Son fils par la trahison de Consalve fut obligé d'aller en Espagne ; mais tous les deux reçûrent les traitemens les plus favorables que l'on peut faire à des Princes que l'on dépoüille d'un Royaume.

Les François tranquiles possesseurs de Naples & de leur part du Royaume, n'ayant plus besoin de troupes Ecclésiastiques, le Valentinois en envoya une partie sous la conduite de Jean-Paul Baglion & de Vitellozzo pour presser le Siége de Piombino. Ce renfort fit perdre à l'Appian l'espérance de résister lui seul à une si forte attaque ; ainsi laissant la Ville & la Citadelle dans le meilleur état qu'il put, il alla en France implorer le secours du Roy, sous la protection duquel il étoit ; mais la fortune lui tournoit par tout le dos ; le Roy lui déclara nettement que s'étant engagé à ne se point oposer aux entreprises du Pape & du Valentinois, il ne pouvoit lui fournir aucune assistance, sans blesser considérablement ses interêts ; ainsi abandonné de tous côtés, & attaqué même par ses voisins qui auroient pû le soutenir quelque têms,

& furtout par Pandolfe Petrucci Seigneur de Sienne, il fut contraint de rendre au Valentinois la Ville & la Citadelle de Piombino.

Pendant que les choses se passoient dans le Royaume de Naples & dans la Toscane, le Pape, par les Bulles qu'il fulminoit, & par tous les moyens qu'il pouvoit imaginer; travailloit à ôter à ceux qu'il avoit oprimé, toute espérance de pouvoir se relever un jour, & à établir fermement la grandeur des siens, en leur donnant l'Investiture des Etats dont il avoit dépoüillé ses ennemis. Il visita plusieurs fois ses nouvelles Conquêtes, & devant & depuis l'arrivée du Valentinois à Rome, & reçut par tout les acclamations flateuses des Peuples, au nom d'Alexandre & de Borgia. Il partagea ensuite les Terres des Colonnes, & en forma deux Duchés; l'un de Népi, & l'autre de

Sermonet. Il donna le Duché de Népi à Jean Borgia son fils, que depuis son Exaltation il avoit eû d'une autre Dame que la Vanosse; quoique dans l'Investiture de ce Duché, & de celui de Camerin, il soit qualifié fils de César. Dom Rodrigue d'Arragon eut Sermonet; ce Rodrigue étoit fils du malheureux Dom Alphonse & de Dona Lucréce qui l'avoit mis au monde peu de tems après la mort de son mari. Ce Prince plus heureux que son pere se sentit pleinement de la faveur où sa mere étoit, faveur plus grande que son sexe ne sembloit le permettre, car comme si c'eût été peu de soutenir son rang, avec le faste dont nous avons parlé, & la suite de Prélats qui formoient sa Maison, elle accumuloit richesses sur richesses, dispensoit les graces selon son bon plaisir, manioit toutes les affaires, & avoit dans ce Palais un accès si libre, qu'-

elle y alloit indifferemment le jour & la nuit conférer avec le Pape, au vû & au sçû de toute la Cour. Bien plus, quand Alexandre sortoit de Rome, ce qu'il faisoit souvent depuis qu'il avoit dépoüillé les Barons Romains; comme il menoit toujours avec lui le Duc lorsqu'il étoit à Rome, il la laissoit maitresse, non seulement du Palais, mais même de tout le Ministére, avec pouvoir d'ouvrir les paquets, d'expédier les affaires, & même de convoquer les Cardinaux, & de tenir le Conseil avec eux sur les affaires les plus difficiles, ce que souvent elle faisoit par ostentation. Il est vrai que dans les différentes faces que prirent les affaires d'Italie, & dans les differentes vuës que le Pape se forma pour élever sa Maison, elle lui servit beaucoup; car lorsqu'il en vouloit à la Personne ou à la Maison de son mari, il l'en débarassoit

ans façon, & lui en donnoit ensûite un autre, dont la Grandeur pouvoit mieux apuyer la sienne. Le Valentinois aussi attaché que son pere à une sœur si commode, donnoit les mains de tout son cœur à l'élévation de Lucréce; ainsi quand ils l'eûrent défaite de son mari Dom Alphonse d'Arragon, ainsi que nous l'avons vû, & que son fils à qui, par un Bref, on donna deux Cardinaux pour Tuteurs & quatre Curateurs, fut revêtu d'un Etat si considérable, ils s'employerent, & par eux-mêmes & par l'entremise du Roy de France, à la marier avec Dom Alphonse d'Est, fils aîné du Duc Hercules de Ferrare; dans l'idée qu'apuyés de cette Maison, l'une des plus puissantes de l'Italie, non seulement ils s'assuroient des Conquêtes faites dans la Romagne & dans la Toscane, mais même ils seroient en état de les pousser plus loin.

loin. Ces Princes consentirent à cette Alliance, quoique fort au-dessous d'eux, pour conserver l'amitié d'un Puissant Roy au milieu de tant de troubles; & si l'on ne pouvoit s'assurer de celle des Borgia, du moins ne se point attirer leur haîne, dont la Maison Royale de Naples venoit de faire par deux fois de si rudes épreuves. On ne peut exprimer la joye que ressentirent les Borgia, lorsqu'ils aprirent la conclusion de ce Mariage, ni le faste & la vaine affectation avec laquelle ils la témoignerent. La nouvelle en fut donnée à la Ville par une décharge de l'Artillerie du Château Saint Ange, qui dura depuis midy jusqu'à la nuit. Dona Lucréce fit sur le champ en actions de graces une Cavalcade à Notre-Dame du Peuple, vêtuë superbement en mariée, suivie de tout ce que la Ville avoit de distingué en Dames &

en Cavaliers, accompagnée d'un très grand nombre de Prélats & d'Evêques. Le soir, en signe d'allégresse, on sonna pendant plusieurs heures la grosse cloche du Capitole; on y fit des feux de joye manifiques, & des illuminations de même qu'au Château Saint Ange & dans les principaux endroits de la Ville. Ces réjouissances continuerent quelques jours, à cause de la nouvelle qui arriva de la Prise de Piombino, & du retour du Duc de Valentinois de la guerre de Naples; tant de sujets publics de joye firent permettre les Mascarades depuis le mois d'Octobre jusqu'au Dimanche de la Quadragésime; on fit plus que jamais des Tournois depuis le Pont jusqu'à la Place de S. Pierre, où les Dames même coururent la Bague; il y eut plusieurs courses de Taureaux à la mode d'Espagne, & il y eut tous les

jours Comédie au Palais & dans la Ville. Les Comédiens gratifiés par Dona Lucréce d'habits tous relevés d'or, parcouroient la Ville, les uns à cheval, & les autres à pied, criant sans cesse, *Vive la Duchesse de Ferrare, Vive le Pape Alexandre.* Enfin on se répandit en toutes sortes de fêtes & de jeux, & la licence que l'on se donna n'épargna pas même l'apartement du Pape ; car le Valentinois, la veille de la Toussaint, y donna un repas où l'impudence & la dissolution regnerent si hautement que la pudeur ne permet point de le décrire.

Pour donner le dernier éclat à ce Mariage, le Cardinal d'Est se transporta à Rome avec ses freres Dom Ferdinand & Dom Sygismond, suivi de quantité de Prélats & de Seigneurs, entre lesquels étoient celui de Correggio avec son fils, & Annibal Bentivoglio, & d'un nombre infini de

Gentilshommes. Il fut reçû de tous les Ordres de la Cour par le commandement du Pape, avec tous les honneurs possibles. Le Duc de Valentnois se distingua par une magnificence vrayement Royale; il alla au-devant de lui jusqu'à Pontemollé, avec les Ambassadeurs séculiers de France & d'Espagne, avec tous les Référendaires & les Prélats du Palais, la Maison du Palais, cent Hallebardiers à pied, deux cent Cavaliers, une troupe innombrable de Domestiques, & grand nombre de Trompettes, de Tambours & d'autres Instrumens, tous richement habillés de Livrées belles & bien imaginées. Il prit le Cardinal à sa droite, & l'accompagna de la sorte jusqu'au Palais, laissant passer devant eux vingt Cardinaux qu'ils rencontrerent à la porte du Peuple; car depuis son retour de France il ne céda le pas à personne ni

aux Ambaſſadeurs des Couronnes, ni au Deſpote de Servie qui demeuroit à Rome, ni aux Princes d'Allemagne, ni même aux Princes du Sang de France, tel que fut Louis de Bourbon Duc de Vendôme, qui fit un voyage à Rome, à cauſe de l'Année Sainte, ni enfin à aucun autre qui ne l'avoit pas comme lui ſur les Cardinaux dans la Chapelle. Ainſi il ne céda point aux deux Princes frere du Cardinal & du nouvel époux de ſa ſœur; quoiqu'il s'étudiât d'ailleurs à les combler d'honneurs & de careſſes, & qu'il y ajoûtât même des effets ſenſibles; car dans un Conſiſtoire, d'un commun conſentement, on réduiſit à cent écus le tribut de quatre mille que le Duc de Ferrare avoit coutume de payer à la Chambre Apoſtolique, & dans un autre le Cardinal de Lisbonne ayant, au nom du Cardinal de S. Pierre ès liens, Commendataire de l'Egliſe de

Boulogne qui cherchoit à faire sa cour au Pape, donné sa démission de ce Bénéfice, le Pape détacha de cet Evêché la Terre de Cento & Castel Dellapiere, & les donna au Duc de Ferrare pour la Dot de Lucréce, outre cent mille écus qu'il fit compter à ses beaux freres. Quoique la cérémonie du mariage eût été faite à Ferrare entre Dom Alphonse & le Procureur de Dona Lucréce, cependant le Pape avoit voulu recommencer à Rome; afin que l'on eût dit qu'elle avoit été faite de sa main: il fit part de ce dessein aux Cardinaux, en se préparant pour la Chapelle de S. Jean l'Evangéliste, & ajoûta qu'il vouloit envoyer l'épée au nouvel époux, disant que plusieurs Docteurs lui avoient assuré que le Mariage devoit être fait une seconde fois; mais le Cardinal de Sienne lui répondit franchement que le Mariage étoit un Sacrement

qui ne se rëiteroit point ; le Pape ne voulant point transgresser les Rites de l'Eglise, ni perdre l'aparcil qu'il avoit dressé pour cette occasion, prit un milieu qui, sans choquer la Discipline Ecclésiastique, donnoit à son faste une entiere liberté. Le dernier jour de l'année, après les Mascarades & les courses de Bague que le son des Trompettes & des autres Instrumens qui étoient sur le Terreplein de l'Escalier du Palais fit cesser, Dona Lucréce, qui n'étoit pas loin du Palais Pontifical, sortit de chez elle avec un pompeux équipage & cortége de Dames & de Cavaliers, ayant à ses côtés Dom Ferdinand & Dom Sygismond ses beaux freres, & se rendit à la premiere Pauline, où elle étoit attenduë par le Pape, les Cardinaux & le Valentinois. Une table étant dressée dans ce lieu, le Pape se mit d'un côté, & la nouvelle Epouse vis-

à-vis de lui ; Dom Ferdinand, Procureur d'Alphonſe, lui mit au doigt un Anneau, & le Cardinal d'Eſt s'étant avancé lui donna quatre Bagues d'un très grand prix, & lui préſenta une Caſſette dont il tira un très grand nombre de Joyaux, des Colliers de très groſſes Perles, & d'autres Bijoux auſſi rares par le travail que par la matiere, & qui montoient à plus de cent mille écus ; il les lui offrit & la pria de les agréer & de s'en ſervir juſqu'à ce que ſon mari lui fît des préſens plus riches & plus dignes d'elle. Ce compliment fini le Pape ſe retira dans une autre chambre, & fut ſuivi de Dona Lucréce, des Dames, des Parens & de tous ceux qui voulûrent reſter au Bal & aux réjouiſſances, qui durerent juſqu'à onze heures & minuit, pendant que dans la Place de S. Pierre les domeſtiques du Duc tiroient quelques feux d'artifice d'une nouvelle invention.

Après tant de pompes & de Solemnitez pour les nôces de Dona Lucréce, il ne restoit plus qu'à donner à son départ un éclat qui répondît à ce qui s'étoit passé ; c'est à quoi le Pape & le Valentinois travaillerent avec ardeur. Non contens de l'avoir accompagnée de ses deux beaux freres & de la plûpart de ceux qui les avoient suivis, le Valentinois fit ensorte que le Sénat Romain nommât pour la servir les Gentilshommes de la Ville le plus en état de soutenir la pompe & la dépense de sa marche. Entre ceux qui fûrent choisis, on vit briller le plus Olivier Mathæi & son frere, tous deux fils de Pierre, l'un des Chanceliers de la Ville, & d'une fille que le Pape avoit euë d'une autre que de la Vanosse; le Pape de son côté nomma Légat *à Latere* François Borgia, Cardinal de Cozence, pour l'accompagner jusqu'aux confins de l'E-

tat Ecclésiastique ; là elle devoit être reçuë & conduite à Ferrare par Elizabeth de Gonzagues, Duchesse d'Urbin, que par les instances les plus pressantes Alexandre avoit engagée à cette démarche, autant pour faire honneur à sa fille, que pour préparer la ruïne du Duc d'Urbin qu'il méditoit, en lui faisant ainsi dissiper ses finances. Dona Lucréce sortit du Palais Valentin, placée entre le Cardinal son beau frere & le Duc son frere, précédée du Légat, du Cardinal de Borgia, des deux Princes d'Est & d'un fort grand nombre de Cavaliers, & suivie d'un nombre de Dames, & des Gardes du Valentinois ; le Duc l'ayant reconduite assez loin s'en retourna à Rome avec le Cardinal d'Est. Il avoit donné ordre dans toutes les Villes de la Romagne, & surtout à Pezare qui se trouvoit la premiere sur la route, qu'elle y fût re-

çuë avec les mêmes honneurs & les mêmes reſpects qu'on lui rendit lorſqu'elle y fit ſon Entrée en qualité d'Epouſe de Jean, & le Pape de ſon côté prolongea le Carnaval juſqu'au quatrième Dimanche de Carême, & diſpenſa l'Italie de l'abſtinence attachée à ce ſaint tems; afin que les plaiſirs & les fêtes qui auroient conduit ſa fille juſqu'à Ferrare puſſent y régner long tems encore après ſon arrivée.

Cette foule de divertiſſemens n'apaiſoit point cependant les murmures des mécontens; au contraire l'allégreſſe publique leur faiſant ſentir plus vivement leur propre miſere, ils ne pûrent cacher leur dépit, & s'y livrerent avec d'autant plus de fureur, que ces vaines réjouiſſances en amuſant le Peuple le détournoient de la conſidération de leurs malheurs. Ils firent donc entendre leurs plaintes,

& laisserent couler leurs larmes, quelque péril qui les menaçât ; & dans le concours d'Etrangers & de personnes de la premiere distinction, ils se piquerent d'instruire tout le monde du déplorable état où ils étoient réduits ; le châtiment secret ou public suivit de près leur indiscrétion, selon qu'ils avoient parlé. On jettoit dans le Tibre ceux qui n'avoient soulagé leur haîne qu'entre peu de personnes ; pour ne point révéler ce qui étoit encore inconnu, & l'on punissoit en public ceux qui avoient éclaté de même. Un homme masqué s'étant avisé dans une course qui se faisoit dans le Bourg, d'attaquer le Valentinois de paroles piquantes ; celui-ci le fit arrêter sur le champ, & conduire à la prison Savella ; la nuit il lui fit couper une main & la langue ; & les ayant fait lier l'une à l'autre, il les fit attacher

à une des grilles de la prison, sans s'embarasser que l'on pût connoître qui l'avoit insulté de la sorte. Il étoit revenu au Pape & au Valentinois que le frere d'un certain Jean Lorenzzo, Vénitien très fameux alors par son érudition, avoit traduit en Latin quelques Ecrits composés en Grec contre eux par ce Jean Lorenzzo, mort peu de tems auparavant, & qu'il les avoit envoyés à Venise pour y être imprimés ; ils firent ensorte qu'avec toute la diligence & le secret possible, on se saisit de sa personne & de tout ce qui se trouva chez lui de Biens & d'Ecrits, soit de lui-même soit de son frere ; la nouvelle de son Arrêt fut portée au plus vîte au Sénat de Venise qui s'interessoit particulierement à ces deux freres; & il envoya ordre à son Ambassadeur de faire en son nom au Pape de très pressantes instances pour son élargissement ;

l'Ambaſſadeur obéït ſans délay : & dans une Audience extraordinaire préſenta au Pape les Lettres de la République, & le preſſa très vivement de rendre la liberté à Lorenzzo. Le Pape lui répondit qu'il n'avoit point crû que la République pût s'intereſſer à cet homme, & qu'il l'aprenoit un peu tard ; qu'il étoit très mortifié de ne pouvoir lui accorder ce qu'elle demandoit ; mais que quelques nuits auparavant on l'avoit étranglé & jetté dans le Tibre. Quelques jours après on vit paroitre une Lettre anonime imprimée, adreſſée à Silvius Savello qui étoit alors en Allemagne auprès de l'Empereur, & dattée du Camp des Eſpagnols devant Tarente ; elle courut fort à Rome & dans l'Italie ; & le Pape & le Valentinois en virent une copie qui étoit tombée entre les mains du Cardinal de Modéne ; je l'inſérerai, parceque comme

alors les gens de bien révélerent les Crimes du pere & du fils, afin que les Puiſſances y aportaſſent du remède; il ne ſera pas ſans quelque utilité de les ramener aux yeux, puiſque la honte qui les couvre empêchera qu'on ne les imite. Je le fais encore afin que l'on ſçache que j'ai paſſé ſous ſilence quantité de faits que j'aurois pû raporter, mais que j'ai voulu dérober à la connoiſſance du Lecteur; pour ne point offenſer ſa modeſtie, ni ſoüiller la pureté de mon Hiſtoire.

AU TRES ILLUSTRE
SILVIUS SAVELLO.

TRès Illuſtre Silvius, j'ay apris par les Lettres de mes amis que vous avez été proſcrit; que vos biens ont été pillés: & que par une prompte fuite vous vous êtes ſouſtrait à la rage & à la fureur des Brigans qui

vous pourſuivoient. J'ai ſenti votre malheur comme je le devois ; mais ma douleur n'a point été ſans quelque joye de vous ſçavoir retiré ſain & ſauf en Allemagne auprés de l'Empereur. J'aprend de là que vous vous ſervez de ſa protection pour avoir la liberté de revenir, & de rentrer dans vos biens ; ſur quoi je ne puis trop m'étonner de vous voir aſſez crédule, ou pour parler plus naturellement, aſſez foible & aſſez aveugle pour penſer que cet ennemi du genre humain, dont la vie eſt un tiſſu d'adulteres & de rapines, & qui ne s'eſt jamais attaché qu'à tromper, puiſſe ni vouloir ni faire quelque choſe de juſte, s'il n'y eſt obligé par la crainte & par la force. Vous vous trompez, mon cher Silvius, & vous vous flatez bien vainement ſi vous vous propoſez de vous racommoder jamais avec ce Monſtre, & ſi vous eſpérez d'y parvenir. Sa

seule avidité & sa seule perfidie vous ont proscrit & dépoüillé, & vous devez vous résoudre à étre son ennemi déclaré tout le reste de votre vie; dans cet esprit & dans la vuë d'apliquer des remédes éficaces aux maux qui travaillent Rome; vous devez exposer à l'Empereur & aux Princes de l'Empire, tout ce que ce Monstre a fait au grand dommage du Christianisme, & les crimes détestables qu'il commet tous les jours, au mépris de Dieu & à la honte de la Religion, qui sont si grands & si affreux que quelque éloquent qu'on soit en les décrivant on reste toujours au-dessous de leur énormité. Vous devez, dis-je, représenter aux Princes assemblés, apuyer de grand nombre d'exemples, publier enfin, & aprendre à tout le monde que quelques plaintes que la Religion Chrétienne fasse de l'ancien Mahomet, qui lui a enlevé tant de

Provinces, celui-ci, plus scélérat encore, a mis en combustion le peu qui lui en reste; que l'Antechrist, tant de fois prédit par les Prophetes, est enfin arrivé; puisque l'on n'imaginera, & qu'il ne naîtra jamais d'homme plus ouvertement ennemi de Dieu, de la Foy & de la Discipline. Enfin que les Bénéfices & les Dignitez Ecclésiastiques, qui par les anciens Décrets des Saints Peres, étoient autrefois confiés aux gens illustres par leur intégrité pour veiller au salut des ames, sont vendus publiquement, & donnés seulement à ceux qui en offrent le plus. En effet on entre au Palais la bourse à la main pour acheter les mystéres de la Foy; là on trouve le Cardinal de Modéne, Ministre inique d'un Pontife avare, qui comme Cerbére aux enfers, aboye à la porte tous ceux qui se présentent, examine éfrontément tout le monde,

& regarde ce que l'on aporte; les riches ſont ſeuls admis, on chaſſe les pauvres en les chargeant d'injures, car tout ſe vend, emplois, honneurs, diſpenſes & caſſations de mariages, répudiations, ſéparations & mille autres choſes que nos peres n'ont jamais connu, & que le Chriſtianiſme n'a jamais permis; ce qui fait inſenſiblement oublier aux Peuples l'ancienne Foy, & leur remplit l'eſprit de nouvelles maximes. Il n'eſt point de ſortes de crimes & d'indignitez que l'on ne commette publiquement à Rome & dans le Palais Pontifical; l'on y ſurpaſſe les Scites en brigandages, les Cartaginois en perfidie, & les Nérons & les Caïus en férocité & en cruauté. Car on ne finiroit point de compter les aſſaſſinats, les rapines, les adulteres & les inceſtes du pere & du fils. Le Prince Alphonſe d'Arragon, gendre du Pape, eſt mort

des coups qu'on lui a porté, & en quelque façon a été tué deux fois; Perrot qui servoit à la Chambre Apostolique, assassiné dans le sein de son maître, a souillé de son sang le Vatican autrefois si respectable, & dissipé toute la Cour par la consternation que sa mort y a répanduë.

Je n'entreprendrai pas de vous citer tous ceux que l'on a jetté dans le Tibre, ou morts ou blessés, ou pleins de vie; ni ceux que l'on a fait périr par le poison; le nombre en est si prodigieux, & il croît tellement tous les jours, qu'il n'y a plus personne dans la Ville, non-seulement parmi ceux qui sont distingués par leur mérite ou par leurs charges, mais même parmi les simples particuliers, qui ne craigne sans cesse pour sa vie ou ses biens. Qui oseroit entreprendre de décrire les horribles excès de débauches infâmes qui se commettent dans

cette maiſon ; les adultéres, les inceſtes, les infamies de ſes fils & de ſes filles ; les troupes de Courtiſannes & de leurs Miniſtres qui rempliſſent le Palais des Saints Apôtres, & en font un Théatre d'impudicité.

Le premier jour de Novembre, où l'on célébre la Fête de tous les Saints, il a été donné dans le Palais un repas à cinquante Courtiſannes choiſies dans toute la Ville ; & afin que rien ne manquât pour perſuader & autoriſer le crime & la lubricité, les jours ſuivans, en préſence du Pape & de ſes enfans, on fit dans un Cirque public courir ſur une cavalle pluſieurs chevaux entiers. Il n'eſt rien de comparable à l'avidité avec laquelle cet homme pille les peuples Chrétiens, pour fournir au luxe de toute ſa famille ; on a parlé de déclarer la guerre au Turc, & ſur ce prétexte il a fait vendre les Indulgences dans toutes

les Egliſes du Monde, les ſommes immenſes qu'il en a tirées n'ont ſervi qu'à fournir à ſa dépenſe journaliére, qu'à former avec la diminution des Tributs de l'Egliſe Romaine la Dot de ſa fille, qu'avec un faſte inoüi il a envoyée à ſon nouveau mari, couverte d'or & de pierreries : & qu'à uſurper quantité de Villes ſur leurs véritables Maîtres. Les anciens Poſſeſſeurs ſont chaſſés de leurs Domaines; la meilleure partie de la Nobleſſe Romaine eſt exilée ou proſcrite; les Princes de l'Etat Eccléſiaſtique ſont dépoüillés de leurs biens, pour élever ſur leurs ruïnes & revêtir de leurs Etats ſes fils & ſes petits-fils au berceau, qu'une naiſſance inceſtueuſe rend bien digne de leurs parens.

La déſolation de la Romagne, d'Imola & de Forli eſt toute publique; auſſi bien que la Priſe de Faence, & la Conquête de Rimini & de

Pezare, dont ils ont chassé les Princes naturels. Le Pape à ces acquisitions ajoûte Cezena, Fano & Brutnorio qu'il détache des Terres de l'Eglise, pour augmenter la Puissance d'un fils qui lui ressemble si fort, pendant que ce fils, formant de plus grandes entreprises, fait la guerre aux Princes de Camérin & d'Urbin pour posséder seul après les avoir abattus, & avec la permission du Souverain Pontife, toute la marche d'Ancone; & quand il aura généralement oprimé tout le monde, ramener à lui seul les Droits & tous les Etats de l'Eglise Romaine; car on dit qu'il est déja Maître de Spolete, de Civita-Vechia, de Vejes, de Népi & de Terracine; qu'il a mis Garnison dans le Château Saint Ange: & qu'enfin il est le Maître du Gouvernement, & s'y conduit comme un ennemi déclaré, qui exerce impunément un brigandage con-

tinuel. Ses rapines & ses cruautez sont les endroits par lesquels son pere l'aime le plus, comme ceux dans lesquels il se reconnoît le plus parfaitement; de sorte qu'il est difficile de décider lequel des deux est le plus méchant & le plus détestable. L'année derniere il conduisit son Armée dans la Romagne; il traita les Terres de l'Eglise par lesquelles il passa comme des Terres d'Ennemi, faisant piller quantité de Bourgs; il ravagea de même l'Ambrie, une partie de la Marche d'Ancone & toute la Romagne: & s'ouvrit ainsi le chemin jusqu'à Faence; & afin que son retour ne démentît en rien sa premiere marche, il ramena son Armée d'abord à Piombino, & ensuite auprès de Florence, où lorsque les Peuples y songeoient le moins, il lâcha la bride à ses Soldats, & leur permit de prendre & d'enlever tout ce qu'ils voudroient.

droient. Les Troupes suivant sans peine des ordres si sages, remplirent bientôt le pays de meurtres, de rapines, de violemens & d'embrasemens; ce qu'il y eut de déplorable c'est que ces malheurs furent contagieux & infecterent les Villes voisines, comme Todi, Viterbe, Reto, Tivoli, dont les habitans, au lieu de combattre ce Monstre, tournerent leurs armes contr'eux-mêmes. Par ses célébres intrigues il s'éleva dans toutes les Villes des Chefs de factions, qui profitant de la licence des tems, les remplirent du sang de leurs ennemis particuliers, dont ils égorgerent les enfans mâles au moment même de leur naissance. Le Pape cependant entierement esclave de ses passions ne pense qu'à ramasser des Bijous pour augmenter le luxe & la parure de sa fille; & bien loin de punir les crimes de son fils & de les arrêter, il l'excite à en commet-

tre de nouveaux, afin qu'ayant une fois oprimé ses ennemis & ceux qui sont attachés à l'Empereur & à l'Empire Romain, il puisse assurer leurs biens à ses enfans. Il ne faut rien attendre des Cardinaux; entre ceux qui ont le cœur bon & juste, ceux qui parloient ont été chassés & oprimés, & le reste n'ose ouvrir la bouche; les autres que le crime & l'infamie ont fait monter à ce haut rang, cherchent à s'y maintenir par de lâches flateries; ils consentent à tout, ils louent, ils admirent le Pape, & redoutent plus qu'on ne peut penser son fils, qu'ils ont vû quitter la Pourpre sacrée pour devenir le meurtrier de son frere. Ce fils qui gouverne tout selon son caprice, se fait garder dans son Palais par ses soldats, pendant qu'il promene ses desirs impudiques parmi des troupeaux de Courtisannes; cependant par ses ordres on blesse, on tuë,

on jette dans le Tibre, on empoisonne, on pille tout ce qui se trouve de biens; car c'est le sang humain dont il a faim; c'est le sang humain dont il a soif; la barbarie de ce Monstre a fait déja fuir les plus illustres familles de la Ville; les meilleurs Citoyens sont obligés de se cacher: & ce qui reste sera bientôt contraint d'abandonner la Patrie, si l'Empereur ne prend soin d'y remédier.

O tems! ô mœurs vrayement déplorables! Que la Dignité du Pontificat est avilie! que sa Sainteté & sa Justice sont altérées! La postérité ne croira jamais qu'avec peine qu'il se soit répandu sur la Chrétienté une Peste si grande; & cependant les Princes projettent d'étendre la Religion. Comment pourront-ils porter la guerre chez les Turcs & les Arabes, s'ils laissent subsister ce Monstre dans leur sein, qui du tems de Char-

les Roy de France, apella les Infidéles dans l'Italie; & sur ce qu'ils ne se fioient pas trop au Roy Alphonse, n'épargna aucunes promesses pour les engager à y envoyer six mille chevaux. Ainsi les Princes Chrétiens n'ont donc entrepris de si longues & si pénibles guerres, pour faire respecter au loin les Etendarts de la Religion, & recouvrer Jérusalem; les Martyrs tant versé de sang pour l'établir & l'assurer; & les Saints Docteurs tant veillé & tant fatigué pour la défendre, qu'afin que Rodrigue Borgia, qui rassemble en lui tous les vices de tous les âges, assis à prix d'argent sur la Chaire Pontificale, foulât aux pieds les Loix Divines & humaines. Que les Princes enfin soutiennent la Religion qui chancelle; qu'ils fassent rentrer dans le Port le Vaisseau de S. Pierre, si fort battu de la tempête; qu'ils fassent rentrer dans

Rome l'ordre & la tranquilité & disparoître de ce Monde cet homme né pour le malheur de l'Univers ; afin que les gens de probité, assurés que l'on n'attente plus sur leur vie, puissent jouir tranquilement de ce que la Providence leur a distribué de biens.

De toutes ces choses, qui ne sont que trop véritables, mon cher Silvius ; vous composerez un Discours que vous prononcerez dans une Diéte, ou si l'occasion ne s'en trouve pas, à quelque Messe solemnelle ; & vous parlerez si haut, que vous serez généralement entendu ; vous en envoyerez ensuite des copies aux Princes & aux Rois qui ne s'y seront pas trouvés.

Adieu, portez-vous bien, & en executant ce dont nous vous chargeons, souvenez-vous que vous êtes Romain, & nôtre ami. Adieu encore une fois. *Du Camp Espagnol, devant Tarente, ce 15. Novembre.*

Des Ecrits si vifs & si publics ne firent aucune impression sur Alexandre ni sur le Valentinois ; les vices étoient trop enracinés dans leurs ames, & ils avoient trop vieilli dans le mépris de la Justice Divine & de l'estime des hommes, pour revenir desormais de leurs égaremens. Ils ne connoissoient plus de bienséance & d'honneur que l'utilité & le plaisir, & cherchoient tête levée à se procurer l'un & l'autre, ou par l'espérance que leur faveur faisoit naître, ou par la crainte que l'on concevoit de leurs forces ; ainsi pour se rendre plus formidables que jamais, ils s'apliquerent avec toute l'ardeur dont ils étoient capables à se mettre en état de se défendre & d'attaquer. Ils acheterent d'abord tout ce que le Roy Féderic avoit d'armes & de canons en Ischie, pour la somme de quatorze mille Ducats, quoiqu'ils en

valussent plus de cinquante, & les firent conduire à Rome, pour les transporter de là où il en seroit besoin. Ensuite ayant sçû que les Colonnes, avant d'abandonner leurs Terres, avoient fait enterrer secretement ce qu'ils avoient de meilleur en armes & en artillerie, pour en priver leurs ennemis & les retrouver un jour, s'ils pouvoient revenir au-dessus de leurs affaires, le Pape lui-même se transporta sur les lieux, accompagné des Cardinaux d'Est, de Cozence & de Borgia : & tourmenta tant les Peuples, les jettant en prison, les apliquant à la torture, les menaçant de les faire mourir, qu'il en tira enfin le secret qu'il desiroit. Aussitôt on déterra les armes, & il les fit conduire à Rome, où il rentra joyeux & triomphant de ces derniéres dépoüilles. Quand il se vit un si gros Arsenal, il jugea à propos de se

transſporter, auſſi bien que le Valentinois, à Piombino & dans les autres Places uſurpées ſur l'Appian, pour prendre poſſeſſion de ces nouvelles Conquêtes, & y laiſſer les munitions de guerre néceſſaires pour leur défenſe, & pour la premiere entrepriſe qui ſe préſenteroit en Toſcane. Ils firent ce voyage avec toute la magnificence convenable à des nouveaux Seigneurs; Alexandre s'embarqua au Port de Corneto, où ſix de ſes Galéres l'attendoient; il menoit avec lui les Cardinaux Pallavicin, Urſin, de Cozence, Saint Severin, d'Eſt & de Borgia, le Valentinois, pluſieurs Prélats, & tous les Officiers du Palais, du Duc & des Cardinaux. Il arriva le ſoir même à Piombino, il y fit reconnoître par les Peuples le Valentinois pour leur Seigneur; il viſita tout l'Etat, & ſurtout l'Iſle d'Elbe, où il paſſa une nuit; il revît & fit re-

parer les Fortifications de Piombino; il s'y acquitta même de quelques fonctions Ecclésiastiques, dont la principale fut une Chapelle qu'il tint pour le troisième Dimanche de Carême, où le Cardinal de Cozence célébra la Messe, & où il assista revêtu de ses Habits Pontificaux, avec les autres Cardinaux & le Duc. Ces occupations sérieuses furent entremêlées, selon l'ordinaire, de toutes sortes de fêtes & de plaisirs; les plus belles filles du pays y furent invitées, & on leur fit des présens magnifiques & toutes sortes de caresses; car on cherchoit à s'acquerir l'amour des Peuples, & à donner une idée avantageuse du Valentinois, qui d'un autre côté travailloit secrétement à se faire élire par les Pisans pour leur Seigneur. En effet la chose fut entamée, & ils eûrent quelque espérance de réussir, le bruit même s'en répandit;

mais l'événement les trompa ; car ceux qui s'étoient chargés de cette négociation firent naître eux-mêmes les difficultez contre lesquelles elle échoua. Ils se rembarquerent enfin pour Rome, mais le tems changea ; & comme ils ne voulûrent point retourner en arriére, ils fûrent obligés de moüiller l'Ancre cinq jours de suite, pendant lesquels les provisions ayant manqué, le Pape fut réduit à manger quelques méchans Poissons frits par les Mariniers, encore en demanda-t-il plusieurs fois sans en avoir, car la violence de la tempête ne permettoit pas que l'on en pût pêcher. Au bout de ce tems ils arrivèrent à la vuë de Corneto ; mais ils ne pûrent encore entrer dans le Port ; le Valentinois qui craignoit quelque chose de pis fit jetter l'Esquif en Mer, & s'étant mis dedans le fit échouer sur le rivage ; mais la Galére du Pape

fut obligée de reculer jusqu'à Porto-Hercole, & courut si grand risque de faire naufrage, que toute sa suite en fut consternée; lui seul demeura intrépide sur son Siége, invoquant le Saint nom de Jesus, & s'armant du Signe de la Croix. Enfin ils prirent terre à Porto-Hercole, où ayant reçû des chevaux de Corneto, ils y allerent joindre le Valentinois, de-là à petites journées par Civita-Vechia & Palo, ils se rendirent à Rome après une absence d'un mois. A peine y fûrent-ils, que le Cardinal d'Albret y arriva, pour recevoir le Chapeau, & fit son Entrée publique. Il amenoit avec lui les deux Infants de Navarre ses freres; on les reçut avec toutes les marques d'honneur & d'amitié qui étoient dûs à leur rang & à l'étroite alliance qui étoit entr'eux & le Valentinois.

Cependant Vitellozzo, Jean-Paul Baglion, les Ursins, & surtout Pan-

dolfe Petrucci Seigneur de Sienne, qui tous desiroient le rétablissement de Pierre de Medicis dans Florence, par leurs secrétes intrigues avoient fait révolter Arezzo, & par les troubles qu'ils excitoient dans la Toscane espéroient venir à bout de leur dessein. Le Pape ni le Valentinois n'étoient point entrés dans ce projet; car outre qu'ils comptoient tirer un meilleur parti de cet Etat, si le Gouvernement restoit dans la confusion entre les mains de plusieurs, que s'il étoit remis entre celles d'un seul Prince sage & éclairé, le rétablissement des Medicis augmentant considérablement la puissance des Ursins, des Baglions & des Vitelli, barroit absolument le dessein qu'ils avoient formé de tomber sur ces Seigneurs à la premiere occasion qui se présenteroit, & de les dépoüiller de leurs Etats; ils dissimulerent toutefois ce qu'ils en pensoient

parceque ces Seigneurs étant à leur service, ils ne jugerent point à propos de les chagriner, ni de leur faire connoître leurs desseins, & parce-qu'ils espéroient que ces troubles de la Toscane étant pour durer quelque tems, ils pourroient trouver jour dans la suite, ou à se soumettre ces Peuples, ou du moins à en tirer de grands avantages; mais comme à leurs rares projets ils joignoient toujours un bien présent, ils résolurent de ne point demeurer tranquiles spectateurs de tous ces mouvemens, & hazarderent une entreprise, qui n'auroit pas pour eux été sans difficulté, si Baglion & Vitelli n'eussent pas été occupés ailleurs. Cette entreprise étoit la Conquête de l'Etat d'Urbin; ils n'auroient pû l'entamer, sans y employer leurs Généraux, ni réussir en les y employant; car leurs Etats confinans à celui d'Urbin, la crainte d'un pareil traitement

les auroit empêché de chasser leur voisin de ses Terres à force ouverte, & bien moins encore par les intrigues & la trahison, comme le Pape & le Valentinois promettoient de le faire; en effet s'ils y eussent marché de bonne guerre, ils auroient sûrement échoué contre les difficultez qui se rencontroient; les Peuples heureusement gouvernés depuis plusieurs siécles par la Maison de Montefeltro, avoient pour elle un fonds d'amour que les vertus du Duc Guide Ubalde redoubloient sans cesse. Ce Prince, dont la Cour étoit le modéle & la gloire de l'Italie, auroit été soutenu de la protection de la France, à qui il avoit fourni des secours dans la guerre de Naples, & de celle de la République de Venise, & avec qui ses Ancêtres avoient toujours été inviolablement unis, & qu'il avoit lui-même servie en personne. La Maison de la

Roüere, qui lui étoit alliée de si près, s'y seroit particulierement interessée, tant à cause de la parenté, que parce qu'elle devoit lui succéder dans ses Etats: & enfin tous les Princes voisins, toute l'Italie, qui dans cet attentat auroit lû tous les vastes desseins des Borgia, se seroit soulevée, & auroit traversé de tout son pouvoir une si injuste usurpation. Le Valentinois reconnut donc que la trahison lui étoit nécessaire, & il s'y détermina, ne s'embarassant point pourvû qu'elle réussît, de la soutenir après, & par l'autorité du Pape, & par sa propre adresse. Ce parti pris, le Pape ne songea plus qu'à endormir le Duc d'Urbin sur tous les mouvemens des troupes, les bruits d'armes & les cris de ses voisins oprimés, qui naturellement devoient le porter à se tenir sur ses gardes; toutes les négociations étoient pleines d'amitié & de confian-

ce; on accommoda le plus aiſément du monde quelques differens qu'il avoit avec la Chambre Apoſtolique, au ſujet de ſon tribut; à ſa priére on donna à François-Marie ſon neveu, la Charge de Préfet de Rome, que poſſedoit ſon pere; on lui fit long tems eſpérer la permiſſion qu'il demandoit de l'adopter pour lui ſuccéder, & même on jetta en avant quelques propoſitions de mariage entre le jeune Prince & Dona Ange Borgia, petite-fille de Sa Sainteté; enfin on n'épargna rien, ni avec ſon Réſident à Rome, ni avec lui-même, par des Brefs qui ne reſpiroient que la paix & l'union, pour le perſuader d'une ſincére correſpondance. Le Valentinois, pour achever de couvrir ſes deſſeins, envoya le Duc de Gravina avec une partie de ſes troupes, ravager l'Etat de Camerin, & bloquer cette Ville; enſuite feignant de vou-

loir l'assiéger dans les formes, il partit de Rome avec le reste de ses troupes, & marcha vers Pérouse. Là l'Evêque d'Elva, Commissaire Général de l'Armée, étant arrivé au Camp, il envoya au Duc d'Urbin deux Espagnols qui lui rendirent un Bref du Pape; ce Bref portoit que Sa Sainteté l'ayant toujours connu très dévoué au Saint Siége, Elle prioit d'aider le Duc de Valentinois dans toutes ses entreprises, & de vouloir bien accorder tout ce que l'Evêque d'Elva lui demanderoit. Les Espagnols avoient ordre de demander instamment l'Artillerie nécessaire pour le Siége de Camerin, la reparation des chemins, les attelages pour conduire cette Artillerie, & le passage & des vivres pour mille ou quinze cent hommes d'Infanterie qu'il envoyeroit pour l'escorter.

Le Duc promit tout aux Espagnols,

& en fit assurer l'Evêque d'Elva par un Gentilhomme qu'il lui envoya. Le même Gentilhomme par son ordre alla trouver le Valentinois à Spolete, pour le complimenter de sa part & lui offrir tous les services qui dependroient de lui. Le Valentinois repondit à des offres si obligeantes par tous les témoignages possibles d'affection & de reconnoissance, jusqu'à dire à ce Gentilhomme qu'il ne vouloit point avoir d'autre frere en Italie que le Duc d'Urbin, & qu'il le prieroit encore d'envoyer en Toscane à Vitellozzo mille hommes de son Infanterie. Peut-on pousser plus loin la fourberie, pour dépoüiller un Prince de son Etat, & lui faire perdre la vie s'il eût été possible ? Et se peut-il qu'il ait été dit dans le monde qu'une pareille conduite est permise pour monter sur le Thrône. L'Envoyé du Duc d'Urbin ayant été congedié, le Valentinois fit

partir en hâte deux mille Fantassins qui entrerent dans l'Etat d'Urbin, sous prétexte d'escorter l'Artillerie; il en faisoit garder les Frontiéres du côté de Fano & de la Romagne par des troupes qu'il avoit fait aprocher, afin que la personne du Duc ne lui pût échaper; lui-même avec sa meilleure Cavalerie passa comme un éclair à Noecra qui étoit encore sur le chemin de Camerin, & prenant la route de Sigillo & de Schieggia, il entra en ennemi sur les terres du Duc, brûlant & saccageant tout ce qui se trouva sur son passage, & déclarant hautement qu'il vouloit être le lendemain matin à Urbin. Le Duc qui ne pensoit alors qu'à lui envoyer des presens sur sa route, demeura interdit sur l'avis que le Commissaire de Cagli lui donna de ce qui se passoit; il aprit en même tems de Fossombrone que les soldats du Valentinois, partie

venuë de la Romagne; partie rassemblée à Fano sous les ordres des Comtes de Montevechio & de Saint Laurent, avoient occupés les passages entre l'Etat d'Urbin & celui du Préfet : & sçut de Montefeltro que quantité de troupes venuës de la Romagne sous leurs principaux Officiers, gardoient les Frontiéres & battoient la Campagne autour de Saint Leon, place très forte pour lui en défendre l'entrée, & lui ôter tout moyen d'échaper. Dans cette extremité, n'étant point en état de se défendre, il ne songea qu'à se sauver lui & le Préfet; il recommanda à ses Sujets de ne point donner lieu à ce Tyran de leur faire sentir sa cruauté : & il sortit ensuite d'Urbin avec le Préfet. Quand ils fûrent à Sainte Agathe, Terre dépendante de Montefeltro, ils se travestirent en Paysans, & suivis seulement de deux domestiques, pour être

moins reconnus, ils prirent l'un le chemin de Mantouë & l'autre celui de Savonne, où après mille fatigues la faveur du Ciel les conduisit visiblement, du milieu des embuches de leurs ennemis.

Le Valentinois entra sans peine dans Urbin, & se rendit maître de tout l'Etat avec autant de facilité. Au reste la joye qu'il ressentoit de cette conquête fut bien moderée par l'évasion du Duc & du Préfet; il n'osa plus compter jouir de ses usurpations, & ne crût point avoir abattu les Maisons de Montefeltro & de la Roüere, tant que ces Princes seroient en vie: on eût dit qu'il prévoyoit que leur grandeur devoit un jour se relever, & donner le coup fatal à la sienne. Le Cardinal de la Roüere surtout lui en paroissoit le plus ferme apui; & pour le faire tomber dans ses piéges, il curdit la trame la plus fine que la malice

de l'homme puisse jamais inventer. Avant de partir de Rome il étoit convenu avec le Pape d'envoyer par Mer sur une Galére au-devant du Roy de France qui venoit en Italie, le Cardinal d'Albret & Trocius son Camérier affidé, sous prétexte de lui parler de leurs affaires; que quand le Cardinal seroit à Savonne, il envoyeroit au Cardinal de la Roüere plusieurs personnes le complimenter de sa part, & lui donner avis qu'il alloit trouver le Roy; que ces personnes essayeroient de l'engager à rendre visite à leur maître sur sa Galére, & que sitôt qu'il y seroit entré, on feroit voile à Rome: c'etoit l'ordre qu'ils en avoient donné à Trocius. Je n'ose pas assurer, quoique je le trouve écrit, que le Cardinal d'Albret soit entré dans un complot si noir & si indigne d'un Prince de son Sang; ne pouvant me persuader que dans un si court

espace les exemples & la frequentation des Borgia, qui avoient déja corrompu ses mœurs, eussent avili jusques là ses sentimens. Ce qu'il y a d'assuré ; c'est que de sa part le stratagême fut conduit avec toute l'exactitude nécessaire ; & s'il ne réussit pas, c'est que le Cardinal de la Roüere, tout incapable qu'il étoit d'un si bas artifice, avoit trop d'esprit & de lumiére pour s'y laisser surprendre, la grande prudence dont il étoit doüé le tint toujours sur la défiance avec les Borgia, & lui fournit en cette occasion une excuse valable pour se dispenser de répondre à la dangereuse politesse du Cardinal d'Albret, Dieu la lui ayant inspirée pour tourner en bien dans la suite tous les maux qui tourmentoient & l'Eglise & sa Maison.

Le Valentinois vivement piqué de n'avoir pû assûrer ses conquêtes par

la mort de leurs Princes légitimes, remit à une meilleure occasion à faire de plus grandes & de plus heureuses tentatives; il resta longtems à Urbin à déliberer s'il s'attacheroit au Siége de Camerin, où nous avons dit qu'il avoit envoyé une partie de ses troupes, ou bien s'il iroit joindre Vitellozzo, qui à la tête de l'Armée du Pape avoit pris la Citadelle d'Arezzo, & faisoit de grands progrès en Toscane. Il panchoit beaucoup vers ce dernier parti, où il voyoit dès ouvertures pour s'aggrandir les plus belles qu'il pouvoit desirer; mais il étoit gêné par la crainte du Roy de France, qui lors de sa premiere invasion en Toscane l'en avoit fait sortir par ses ordres & par ses ménaces, & qui dans cette seconde guerre, dont on le chargeoit, rénouvelloit encore ses défenses en faveur des Florentins, quelques éforts que fît le Pape, pour

l'empêcher

l'empêcher de s'interesser à leurs affaires. Ce qui le retenoit encore plus, étoit qu'il aprenoit que le Roy avoit donné ordre au Gouverneur de Milan d'envoyer des troupes pour pacifier la Toscane, & qu'il venoit lui-même en Italie; ainsi ne jugeant point à propos de s'attirer son courroux, dans un tems où il avoit besoin de toute sa protection, pour justifier la hardiesse de ses entreprises, il se détermina, après plusieurs conférences avec Voltaire Député des Florentins, à ne point passer lui-même en Toscane, mais à envoyer sécrétement un renfort à Vitellozzo, pour entretenir la guerre, & il ne songea plus qu'à s'emparer de l'Etat de Camerin. Cependant avant de quitter Urbin, il dépoüilla le Palais Ducal de tout ce que tant de Princes & de Capitaines fameux y avoient amassé de richesses, & surtout de la Biblio-

théque inestimable que le Duc Féde-ric avoit pris soin de composer. Il la fit transporter à Forli, dont il regardoit la Citadelle comme la plus forte Place de ses Etats ; mais quoiqu'il n'allât point en Toscane, les Florentins ne laisserent pas de lui imputer la guerre qui se faisoit dans leur pays, & de s'en plaindre amérement au Roy de France. Ils l'accuserent de l'avoir excitée en dépit de ses ordres, & en haîne de la protection dont il les honoroit, & ne feignirent point de montrer comme il alloit d'usurpations en usurpations, son ambition étant toute prête de conspirer contre Sa Majesté, & n'aspirant de concert avec son pere à rien moins qu'à se rendre maître de toute l'Italie ; cette accusation des Florentins, soutenuë par Charles d'Amboise, Seigneur de Chaumont, Lieutenant de Roy dans le Milanois, qui remontra à Sa Ma-

jesté qu'on ne pouvoit plus compter sur les Borgia, qui ne mettoient point de bornes à leurs desseins, & que les heureux succès avoient rendus insolens, irrita si fort le Roy contre le Valentinois, qu'outre la Cavalerie, les Suisses & l'Artillerie qu'il envoya aux Florentins, il déclara qu'il vouloit aller lui-même enlever au Duc la Romagne & tous les autres Etats qu'il avoit usurpés, disant avec chaleur qu'il comptoit en cela rendre plus de service à la Chrétienté, & que cette guerre seroit plus sainte & plus juste que celle qu'il pourroit faire au Turc. C'est ainsi que les Princes accommodent la Religion à leurs passions, & la font plier suivant leurs interêts, comme Louis lui-même ne tardera pas à nous le montrer.

Cependant le Valentinois pressoit vivement la Ville de Camerin; Jules César de Varane qui en étoit Seigneur,

& qui la défendoit, après une Tréve de quelques jours se vit contraint de capituler. Le Valentinois fit d'abord semblant d'entrer en composition; mais comme la sûreté des Souverains faisoit toujours le premier article des Capitulations, & que même ils échapoient souvent dans une attaque ouverte, il ne cherchoit à se rendre maître des troupes que par la trahison, afin que les Princes tombant entre ses mains, il pût s'assurer par leur mort la tranquille possession des Etats qu'il envahissoit. Ainsi pendant que Jules César étoit occupé à faire son Traité, il fit soudainement attaquer la Ville par toute son Armée avec tant de fureur qu'il s'en empara sans beaucoup de peine. Jules César tomba dans ses mains avec deux de ses fils Venance & Annibal, qu'il fit à quelque tems de là étrangler avec sa cruauté ordinaire; pour l'aîné Jean-Marie, son

pere l'avoit envoyé à Venise, afin de le mettre à couvert de tout accident: & ce fut lui qui dans la suite releva son Etat & sa Maison. Ces deux usurpations executées en si peu de tems avec tant de perfidie & de cruauté, remplirent l'Italie d'une alarme universelle. Tous les Princes craignant pour eux l'embrasement qu'ils voyoient chez leurs voisins, s'unirent ensemble pour prévenir les malheurs dont ils étoient menacés. On vit finir tout à coup dans leur plus haut point les troubles de la Toscane. D'un côté les Déclarations du Roy de France & les secours qu'il fournit aux Florentins, terrasserent les auteurs des dissentions, & firent trembler le Valentinois au point que pour s'en justifier auprès de Sa Majesté, il manda à Vitellozzo que s'il ne se retiroit d'Arezzo & des autres Places qu'il occupoit en Toscane, il iroit l'en chasser lui-

même. De l'autre les Urfins, les Baglions, Vitellozzo & Pandolfe Petrucci, avertis par les éclats de la fureur & de l'ambition des Borgia, de prendre garde à leurs affaires, jugerent à propos de tourner ailleurs leurs armes, & de s'unir au Roy pour en tirer vengeance. Le Cardinal Baptifte Urfin, de leur confentement général, fut trouver Sa Majefte pour les difculper de l'entreprife d'Arezzo, & en rejetter la faute fur le Pape & le Valentinois. Le Pape qui avoit pénétré fon intention, quoiqu'il l'eût déguifée fous d'autres prétextes, lui avoit refufé la permiffion de faire ce voyage; cependant il partit, & par cette démarche viola l'amitié qui jufqu'alors avoit été entre les Borgia & les Urfins, dont la rupture coûta la vie à ces derniers, & la plus grande partie des biens & des honneurs qui étoient dans leur famille.

Le Duc de Ferrare, le Duc d'Urbin, le Marquis de Mantouë, le Cardinal de la Roüere, le Seigneur Bentivoglio, les Ambassadeurs de Venise & de Florence, se retirerent également auprès du Roy; les uns pour lui représenter les usurpations que le Valentinois avoit déja faites; les autres pour s'assurer contre celles qu'il pourroit faire, & tous ensemble pour déclamer contre sa fourberie & son ambition demesurée, qui s'apuyant sur la double autorité de son pere, & abusant de la protection de Sa Majesté, fouloit aux pieds la Religion & l'humanité, & exerçoit impunément toutes sortes de brigandages. Ils le suplierent de vouloir bien par un coup digne de sa pieté, & du nom de Très Chrétien qu'il portoit, venger le malheur de tant de Princes injustement dépoüillés, le sang de tant d'innocens cruellement versé, &

l'honneur de tant de Dames que ce Monſtre éfréné avoit immolé à ſes infâmes plaiſirs ; & de délivrer l'Italie, le Monde & l'Egliſe d'une tiranie ſi déteſtable. Le Roy écoutoit très volontiers toutes ces plaintes, qui en quelque façon le rendoient l'arbitre de l'Italie ; mais auſſi pour des raiſons particuliéres il ne fermoit point l'oreille aux ſollicitations du Pape & du Valentinois, qui négocioient ſans ceſſe avec lui par leurs Miniſtres, & ſurtout par Trocius le plus habile homme qu'ils euſſent pour manier les affaires. Comme ils s'offroient eux & toutes leurs forces pour la guerre qui alloit ſe préparer dans le Royaume de Naples, qu'ils gagnerent le Cardinal d'Amboiſe, en prolongeant de dix-huit mois ſa Légation en France : & que ce Cardinal qui viſoit à la Papauté, affectoit d'épouſer les interêts de l'Egliſe juſtes ou non, & de

soutenir les Borgia qui pouvoient créer des Cardinaux à sa dévotion, & lui faire d'autres faveurs utiles à son dessein, ils l'emporterent encore sur les cris impuissans de leurs ennemis. Il est vrai que la disposition des affaires y porta beaucoup le Roy ; il étoit broüillé avec les quatre Cantons des Suisses qui lui redemandoient la Terre de Berinzona & les Vallées de la Valteline & de Schafouse ; les desseins de l'Empereur lui devenoient de jour en jour plus suspects, voyant qu'il dressoit de grands préparatifs de guerre, & qu'il témoignoit vouloir d'intelligence avec le Pape passer en Italie prendre la Couronne Impériale, & il ne se fioit point trop aux Vénitiens, qui sûrement n'étoient pas pour le voir de bon œil Maître du Duché de Milan & du Royaume de Naples. Au milieu de ces embaras il ne trouvoit rien qui lui pût mieux

aſſurer la poſſeſſion de ces Etats que l'amitié d'Alexandre ; ainſi à ces beaux diſcours : que ſoulager les oppreſſés & terracer les uſurpateurs, étoit une entrepriſe plus ſainte qu'une guerre contre le Turc, ſuccéda bientôt un bruit qui ſe répandit que le Roy étoit obligé de garder la foy du Traité qu'il avoit fait avec le Pape, & qui précédoit tout autre engagement ; que la protection qu'il avoit accordée à pluſieurs Princes Italiens ne pouvoit préjudicier en rien aux Droits de l'Egliſe, & qu'il ne vouloit ni ne devoit empêcher le Pape de diſpoſer des Terres qui relevoient du Saint-Siége. Je dis que ce fut un bruit qui courut, parceque, quoique le Roy eût déja pris ſa réſolution, il ne la publia que lorſqu'il fut ſur le point de l'executer ; il entretint cependant de belles eſpérances, les Princes qui s'étoient rendus à ſa Cour.

Cependant le Valentinois, après sa Conquête de Camerin, dont on avoit fait des réjouissances à Rome, aussi bien que de ses autres exploits, étoit revenu trouver le Pape, afin de prendre avec lui les mesures convenables pour apaiser le Roy, & se soustraire à la haîne des mécontens. Il y aprit les bonnes dispositions de Sa Majesté, de Trocius même qui étoit déja de retour; de sorte que s'étant muni de l'argent nécessaire, par ses voyes ordinaires, & surtout par la mort du Cardinal de Modéne, il se rendit auprès de Sa Majesté qui étoit nouvellement arrivée à Milan, pour achever d'éclaircir ses affaires, & de leur donner par sa présence une assiéte ferme & tranquille; il crut que pour sa plus grande sûreté il devoit faire ce voyage *Incognito*, & il prit la poste en habit de Chevalier de Malthe, avec le Cardinal Borgia,

Trocius & un autre domestique. Il arriva ainsi à Ferrare, où ayant pris avec lui le Prince Alphonse d'Est son beau-frere, il continua sa route, & entra dans Milan, au grand étonnement de ses ennemis qui, croyant que l'indignation du Roy contre lui subsistoit encore, ne pouvoient comprendre comment il osoit venir se mettre entre ses mains. Le Roy qui le favorisoit déja secretement, le vit avec plaisir, & lui témoigna dans son accüeil toute l'estime & l'affection possible, ce qui glaça de frayeur tous ceux qui avoient espéré que la protection du Roy les feroit rentrer dans leurs Etats, ou les y conserveroit contre les attentats de ce Monstre, desormais inévitables. Le Roy reçut avec toute la facilité qu'il pouvoit desirer ses excuses sur Arezzo, dont il rejetta la révolte avec beaucoup d'adresse sur les Ursins, Baglion & Vi-

tellozzo, qu'il s'attacha à lui rendre ſuſpects, les accuſant de vouloir troubler l'Italie de nouveau, & d'être ſecretement attachés aux Eſpagnols; ainſi étant rentré en grace, & ayant promis au nom du Pape de concourir de toutes leurs forces à la guerre de Naples; le Roy de ſon côté s'engagea à le défendre contre qui que ce fût qui l'attaquât, & à lui fournir trois cent Lances à ſes propres dépens, pour l'aider à recouvrer au nom de l'Egliſe la Ville de Bologne, & pour oprimer Jean-Paul Baglion & Vitellozzo; cet accord demeura ſecret, & le Roy diſſimula ſi bien, que l'on crut qu'il emmeneroit le Valentinois en France pour la ſûreté commune. Les égards que l'on avoit pour le Cardinal de la Roüere firent que l'on parla d'accommodement pour le Duc d'Urbin; mais l'un & l'autre s'aperçûrent bientôt que l'on

ne cherchoit qu'à pouſſer le tems en avant, ſans avoir deſſein de rien conclure. En effet lorſqu'il s'agît de donner le Chapeau de Cardinal au Duc, dont le Pape avoit auparavant caſſé le mariage, le Roy ne preſſa la choſe que foiblement; le Cardinal d'Amboiſe s'intéreſſant trop à laiſſer entre le Cardinal de la Roüere & le Valentinois une inimitié qui empêchât à jamais leurs partiſans de ſe réunir, car c'étoit de tous les Cardinaux celui qu'il craignoit le plus d'avoir pour concurrent lorſque le Saint Siége viendroit à vaquer, & cependant à la gloire des Décrets de la Sageſſe Eternelle, & à la honte de la prudence humaine, ce fut cette inimitié même qui éleva au Pontificat le Cardinal de la Roüere, & qui exclut le Cardinal d'Amboiſe. Enfin le Roy partit d'Italie ſans avoir rien fait en faveur du Duc d'Urbin ni des autres Princes, &

les laissa tous confus & éfrayés de la protection & des secours qu'il accordoit au Valentinois. Mais la terreur redoubla bien plus, lorsque le Valentinois étant à peine passé à Imola pour assembler son Armée, ils virent arriver à Bologne un Envoyé du Roy, qui déclara à Jean Bentivoglio que cette Ville étant de la dépendance du Pape, il ne pouvoit l'empêcher d'en recouvrer la Souveraineté; que toutefois en faveur de l'ancienne protection qui lui avoit été accordée, il lui seroit libre & à ses enfans de vivre simples particuliers dans la Ville, & d'y joüir du revènu de leurs Domaines. Tous les ennemis du Valentinois, & tous ceux qui avoient à craindre ses violences, découvrant par là ses intentions, & voyant que le Roy les abandonnoit absolument, se liguerent secretement ensemble, & résolûrent de pourvoir eux-mêmes à leur

sûreté ; ainsi quoique les Ursins, Vitellozzo, Baglion, Liveretto, Dafermo eussent touché tout nouvellement de l'argent du Valentinois, à la solde duquel ils étoient, tant pour leurs apointemens que pour lever de nouvelles troupes pour le Siége de Bologne, ils s'étoient cependant retirés tous en lieux sûrs, attendant ce que le tems leur conseilleroit de faire ; mais dans ces entrefaites Louis Paltroni ayant surpris la Citadelle de Saint Leon, par l'intelligence de quelques Paysans, & le Duc d'Urbin qui de Venise s'étoit rendu à Sinigaglia sur cette nouvelle, ayant par la faveur des peuples recouvré son Etat, ils se hâterent de profiter de cet événement pour avancer leurs affaires. Le Cardinal Ursin, Paul & Charles Ursin, au nom de leur Maison, Vitellozzo Vitelli, Jean-Paul Baglion, Liveretto, Dafermo, Anni-

bal Bentivoglio repréſentant ſon pere, & Antoine de Venaffre, Miniſtre confident de Pandolfe Petrucci Seigneur de Sienne, s'aſſemblerent à Magione en Perouſan ; après avoir long tems diſcouru ſur les dangers qui les menaçoient, & conclu qu'ils ne pouvoient s'en garantir qu'en s'uniſſant de forces & de conſeils pour ſe défendre contre le Valentinois, & même l'attaquer, ils ſignerent tous une Ligue, par laquelle ils s'obligerent de mettre ſur pied ſept cent hommes d'armes & ſept mille Fantaſſins, dont Bentivoglio prendroit une partie pour attaquer le Valentinois du côté d'Imola, & dont les autres Alliés employeroient le reſte à recouvrer Pezare & Rimini, & ſecourir le Duc d'Urbin s'il en étoit beſoin ; & afin que cette Ligue n'irritât point contr'eux le Roy, à qui dans le fond du cœur ils penſoient bien qu'il ne dé-

plairoit point de voir le Valentinois occupé à se défendre & contraint de suspendre ses vastes desseins, ils inférerent que les Alliés seroient obligés d'aller en personne avec leurs troupes par tout où Sa Majesté leur ordonneroit pour son service. Par cette raison ils n'y reçûrent point les Colonnes, d'ailleurs ennemis absolument déclarés des Borgia, & très en état de leur nuire. Ceux que les affaires n'interessoient point raisonnerent beaucoup sur ce que cette Ligue avoit de bon & de mauvais ; & quoique tout le monde souhaitât que le torrent de la violence des Borgia trouvât quelque digue capable de le modérer, si elle ne pouvoit l'arrêter tout à fait ; cependant plusieurs crûrent ce Traité plus téméraire que sage : & jugerent qu'il causeroit bientôt la derniere ruine de ses auteurs. Ceux qui leur paroissoient avoir manqué

de prudence plus que les autres, étoient les Urſins, qui ſur de ſimples ſoupçons perdoient le fruit de dix années, pendant leſquelles ils étoient demeurés fermement attachés au Pape & au Valentinois; & non-ſeulement au milieu des révolutions qui avoient changé la face de l'Italie, avoient conſervé leur Maiſon dans ſon ancien éclat, mais même l'avoient accrue en richeſſes & en crédit. D'un autre côté ceux qui pénétroient le plus avant dans les affaires, regardoient cette Ligue non comme utile, mais comme néceſſaire & indiſpenſable; puiſque le Valentinois avoit déja réſolu dans lui-même la ruïne de Vitelli, de Baglion & des Urſins; on dit même que l'avis leur en fut donné par quelqu'un qui, ſçachant le ſecret de la Cour de France, n'étoit pas du ſentiment du Cardinal d'Amboiſe, qui aydoit les Bor-

gia à oprimer les Princes Italiens; d'ailleurs le Duc alloit mener les Urſins contre les Bentivoglio leurs parens très proches, une fille de Jules, niéce du Cardinal, ayant été mariée à Hermés fils de Jean ; & s'ils reſtoient alliés avec lui, ils perdoient l'eſpérance de voir jamais rentrer dans Florence les Medicis dont ils étoient encore parens, puiſque le Valentinois avoit des vuës diamétralement opoſées. Il étoit encore d'une grande conſidération que ces Seigneurs étant les meilleurs Capitaines de l'Italie, & ſuivis de tous les vieux ſoldats, le Valentinois par leur retraite ſe trouveroit ſans troupes & ſans Généraux dans la même impoſſibilité de les attaquer & de ſe défendre. Il eſt certain que s'ils euſſent ſuivi leur projet avec autant de fermeté & d'union qu'ils l'avoient dreſſé avec ſageſſe, ils n'auroient jamais pû rece-

voir le moindre échec; mais ce qui arrive toujours dans un grand nombre d'Alliés, la difference des interêts les desunît & donna lieu à leur ennemi de les ruîner entierement. Les Vénitiens & les Florentins fûrent invités à entrer dans la Ligue; mais les Vénitiens, quoique les Alliés fussent leurs amis, & qu'ils ne vissent qu'avec peine les entreprises des Borgia, ne voulûrent point se déclarer jusqu'à ce qu'ils sçussent de quelle maniere elle seroit reçuë du Roy de France, qui vrai-semblablement décideroit de son succès. Quand la nouvelle en vint au Valentinois, il demeura tout interdit, confus de n'avoir pû découvrir ce que ces Seigneurs faisoient pour leur sûreté, & de voir qu'ils avoient pénétré ses plus secrets desseins; néanmoins il revint bientôt à lui, persuadé que cette Ligue lui ouvroit la plus belle carriére qu'il pouvoit souhaiter pour

signaler son courage, & pour éprouver son bonheur, & que s'il en sortoit vainqueur il ne rencontreroit plus d'obstacle à terracer ceux qu'il lui plairoit, & à parvenir au comble de grandeur qu'il avoit depuis long tems en vuë. Il se prépara donc à la guerre de toutes ses forces, & tenta les voyes de la négociation, pour tourner ensuite l'un & l'autre à la ruïne de ses ennemis. Il envoya au plutôt demander au Roy de France de prompts & puissans secours, & dans le récit qu'il lui fit de cette Ligue, il mit toute son adresse à lui rendre suspects les desseins des Alliés, insinuant qu'ils étoient secretement soutenus de ceux qui ne pouvoient voir sans chagrin Sa Majesté si puissante en Italie, & si étroitement unie avec le Pape, dont elle recevoit une fidelle & utile assistance. Il dépêcha en même tems de tous côtés des gens

affidés pour lever des troupes, ne lui en étant presque point resté, & pour ne point être surpris, de concert avec le Pape, à qui il envoyoit Courier sur Courier pour les moindres affaires, il essaya d'entamer quelque Traité avec les Alliés, ou pour s'accommoder avec eux, ou pour en détacher quelqu'un, ou du moins pour les occuper, de sorte qu'ils ne pussent ramasser les troupes qu'ils avoient projetté de mettre sur pied, & qu'ils ne marchassent point contre lui avant qu'il fût devenu assez fort, non-seulement pour leur faire tête, mais même pour les réduire. Le Pape dans cet esprit déploya toute son adresse, & se servit de toute sa duplicité pour gagner le Cardinal Ursin par le moyen de Jules son frere, il s'adressa à lui le croyant plus aisé à tromper que les autres, à cause de leur ancienne & étroite amitié: & n'épargna ni

protestations de la plus sincére affection, ni soumissions, ni promesses immenses de nouveaux honneurs. Le Valentinois de son côté entretenoit correspondance avec chacun d'eux séparement, pour les rendre suspects les uns aux autres, & jetter entr'eux la division; & leur faisoit en particulier les offres qu'il croyoit pouvoir les flater davantage. Ainsi il les endormit par ses belles paroles, & les fit marcher lentement dans l'exécution de leur projet, qui, s'il eût été brusqué, l'auroit réduit certainement en un triste état. En effet les troupes de Bentivoglio, sortant du Château S. Pierre, allerent prendre & saccager Coccia, petite Ville proche d'Imola. Le Duc de Gravina & Paul Ursin étant entrés dans l'Etat d'Urbin avec leurs troupes & six cent Fantassins de Vitellozzo, rencontrerent près de Cagli Dom Michel & Dom Hugues de

de Cardonne; ces derniers, par une intelligence avec les gens du Château, avoient repris la Pergola, où Dom Michel, plus assassin que soldat, avoit tué de sa main propre Jules César de Varene qui y étoit prisonnier, & de-là avoit pris & saccagé Fossombrone; le Duc & Paul Ursin les attaquerent & les défirent si pleinement que presque tous leurs gens resterent sur la place, ou fûrent faits prisonniers, du nombre desquels fut Hugues de Cardonne. Dom Michel se sauva à la fuite à Fano, d'où, par ordre du Valentinois, il se rendit à Pezare pour contenir cette Ville, dont la fidélité n'étoit pas trop assurée, & pour y donner la mort, comme on croit, à Venance & Annibal de Varene, qui s'étant échapés de leur premiere prison avoient été repris à Pezare. La Ville de Camerin s'étoit révoltée aussi, & avoit rapellé de

Venise Jean-Marie son Souverain naturel ; & il est certain que si les Alliés eussent suivi leur pointe, ils auroient forcé le Valentinois d'abandonner toutes ses Conquêtes ; mais en se laissant amuser par ses négociations, ils lui donnerent le tems de rétablir ses affaires & le moyen de les abattre ensuite entierement ; car pendant qu'ils perdoient le tems en pour-parler il rassembla quantité de troupes qui lui vinrent de tous côtés, & Chaumont reçut ordre du Roy de lui envoyer au plutôt quatre cent Lances, & de le soutenir avec honneur. A cette nouvelle les Alliés confus & intimidés furent bientôt réduits à accepter les propositions de Paix ausquelles ils avoient d'abord si imprudemment prêté l'oreille ; & certainement si le Duc, pour se défaire tout à la fois de ses ennemis, n'avoit pas jugé plus à propos de se servir de la voye de la

trahison, il pouvoit sans faire de Paix les soumettre par la force des armes; mais son pere & lui s'étant plus d'une fois utilement servi de la fraude, ils voulûrent suivre leur ancienne coutume; ainsi tandis qu'Alexandre continuoit son manége avec les Ursins, & qu'il traitoit avec Charles Des Ingrats, Envoyé de Jean Bentivoglio à Rome, lui de son côté négocioit avec les Bentivoglio, avec Antoine de Venafre, Ministre de Pandolfe Petrucci, & avec Paul Ursin, fils du feu Cardinal Latin, qui par sa valeur & l'amour que lui portoient les soldats, étoit le plus estimé de sa Maison. Il l'avoit engagé à venir à Imola, envoyant en ôtage dans les Terres des Ursins le Cardinal Borgia; il n'oublia rien pour le gagner; & comme il avoit reçû de la nature des talens merveilleux pour feindre & pour tromper, il les employa avec succès

dans cette occasion. Il lui représenta que leur Ligue l'avoit pénétré de la plus vive douleur ; non point parce qu'elle lui enlevoit tant de braves Capitaines, à qui il devoit tous ses heureux succès ; mais parce qu'elle avoit fait connoître à toute la Terre qu'il avoit assez peu rendu de justice à leur mérite ; qu'au lieu de se les attacher inviolablement par sa reconnoissance, il leur avoit donné lieu de se défier de lui, & de prendre ombrage de ses desseins ; que la sincére envie qu'il avoit de dissiper les indignes soupçons que l'on avoit conçus de lui, qui mettoit toute sa gloire à sçavoir aimer ses amis, lui faisoit rechercher la paix, quoique les secours du Roy de France le missent en état de s'en passer, & de continuer la guerre avec avantage ; & que pour reparer les fautes qu'il avoit faites, il se soumettoit à leur donner toutes les satisfac-

tions qu'ils pourroient desirer, & étoit prêt de s'accommoder avec les Bentivoglio, aux conditions qu'ils jugeroient eux-mêmes qu'il pourroit leur accorder avec honneur. A ce discours pour les Alliés, il ajoûta pour la propre personne de Paul, tant de témoignages d'estime & d'amitié, & de si grandes promesses, que non-seulement il le gagna; mais encore se l'attacha au point que ce malheureux Prince engagea lui-même ses Alliés à signer le Traité. Il est en vérité surprenant que cet homme, qui par ces fourberies avoit tant versé de sang, pût encore en imposer aux premiers Capitaines de l'Italie, à moins que l'on ne dise qu'un esprit comme le sien, dévoué à la trahison, sçait si habilement se servir des circonstances, qu'il fait toujours entendre que l'affaire présente est très differente de celles qui se sont passées, & qu'il voit

d'un œil tout autre ceux avec qui il traite, que ceux dont on peut parler.

L'amour propre nous fait croire aveuglement ce qui le flate, & les beaux dehors dont le traître se pare achevent de faire tomber la proye dans ses filets; c'est ce qui arriva entre le Valentinois & ces Seigneurs, que les disgraces de leurs voisins avoient fait mettre sur leurs gardes. Ceux qui fûrent les plus difficiles à se laisser surprendre, fûrent les Baglions & Vitellozzo, qui connoissant à fond la noirceur d'ame de leur ennemi, ne pouvoient se résoudre à se fier à lui, surtout après l'avoir offensé. En effet Vitellozzo, pour obliger ses Alliés par son exemple à continuer la guerre, étoit allé assiéger la Citadelle de Fossombrone, & ayder le Duc d'Urbin à recouvrer entierement ses Etats; ce Duc même faisoit tous ses éforts pour reculer l'accommodement. Il

prévoyoit qu'il en feroit la premiere victime, n'étant pas en état de résister lui seul aux forces du Valentinois, quoique ses Sujets lui eussent offert de le défendre au péril de leurs biens & de leurs vies ; mais enfin la mauvaise étoile de la Ligue l'emporta, & la crédulité de Paul & de ceux qu'il avoit fait tomber dans ses sentimens, entraîna ceux qui résistoient ; & on conclut enfin le Traité.

Les Articles fûrent que l'on oublieroit véritablement de part & d'autre les soupçons & les ressentimens passés, & qu'on seroit ami comme auparavant. Que le Valentinois feroit toucher aux Alliés de nouvelles remises, moyennant quoi ils seroient obligés de lui donner leurs troupes pour rentrer dans l'Etat d'Urbin & reprendre Camerin ; mais qu'ils ne seroient obligés de servir en personne qu'un seul à la fois, & cela tour à tour.

Là les François prirent congé de lui pour retourner à Milan, selon les ordres qu'ils en avoient reçûs de Chaumont ; quelques-uns ont crû que le Valentinois les avoit fait rapeller lui-même, parce qu'étant assez fort tout seul pour executer ses desseins, il ne voulut point augmenter par un trop grand nombre de troupes la défiance où il voyoit encore les Alliés.

Le Valentinois & le Pape étant donc venus à bout de faire quitter les armes aux Alliés, s'apliquerent avec leurs artifices ordinaires à leur ôter tous les soupçons qui pouvoient leur être restés ; afin de leur porter des coups d'autant plus certains qu'ils seroient moins prévûs. A cet effet l'un & l'autre s'éforçoient de leur témoigner, & surtout aux Ursins, par lettres & par Députés, qu'ils n'avoient d'autre desir que de renouer avec eux & de vivre dans une perpétuelle

union. Le Pape poussa la dissimulation jusqu'à dire à des personnes qu'il sçavoit qui le raporteroient, qu'il sentoit bien que la Maison de Borgia ne pouvoit se soutenir dans Rome ni dans l'Italie, si celle des Ursins ne l'apuyoit, le Duc de Valentinois n'étant parvenu au point de Grandeur où il se voyoit que par la fortune & l'amitié des Ursins, il ne pouvoit la conserver sans eux, & qu'il céderoit volontiers la Thiarre au Cardinal Ursin, s'il vouloit allier leur Maison si étroitement l'une à l'autre, que les Borgia fussent assurés pour toujours de la protection des Ursins. La Circé des Poëtes avoit-elle d'autre Magie pour transformer les hommes en bêtes: & ne sont-ce pas là de véritables enchantemens qui éteignent toute la raison? en effet les Ursins en furent tellement charmés, que quelque chose que leur pussent

repréſenter leurs amis, ils donnerent aveuglement dans le piége qu'on leur tendoit, & courûrent à leur perte. On dit que lorſque le Cardinal Urſin, la Paix faite, fut ſur le point de partir pour Rome, les moins éclairés & les enfans le détournoient de ce voyage, lui conſeillant de ſe défier de la trahiſon des Borgia, & de ne point ſe mettre à leur diſcrétion; mais à ces prudens avis il répondit comme en ſe jouant qu'il n'avoit jamais eû de different avec le Pape, & qu'au contraire ſon amitié lui avoit été toujours fort utile & fort avantageuſe, l'événement décida de la ſageſſe de ſes ſentimens.

Après le recouvrement des Duchés d'Urbin & de Camerin, dont les Seigneurs abandonnés de ceux qui devoient les ſoutenir, avoient pris le parti de la fuite, le Valentinois pour ne pas perdre de tems, ſe prépara au

Siége de Sinigaglia, que Jeanne de Montefeltro gardoit pour son fils François-Marie de la Roüere, que le Cardinal de S. Pierre ès liens avoit fait passer en France. Il envoya ordre à Paul Ursin, au Duc de Gravina, à Vitellozzo & à Liveretto Dafermo de l'aller prendre, ce qu'ils firent sans peine ; car Jeanne se voyant abandonnée de tout le monde, se déguisa en homme, & par des chemins détournés s'enfuit dans les Terres qu'elle possedoit dans le Royaume de Naples, laissant la Citadelle à la garde d'André Dorie. Le Valentinois ayant apris la Prise de Sinigaglia se rendit au plus vîte à Fano, où ayant assemblé ses troupes, il fit sçavoir aux Ursins & aux autres Capitaines qu'il se rendroit le lendemain à Sinigaglia pour attaquer la Citadelle, & qu'ainsi ils fissent camper leurs troupes hors de la Ville, afin qu'il pût y loger les

siennes; ils obéïrent ponctuellement: & lorsque le lendemain le Valentinois arriva, Vitellozzo Vitelli, Paul Ursin, le Duc de Gravina, le Chevalier Ursin & Liveretto Dafermo allerent au-devant de lui, & lui rendirent toutes sortes de respects. Il les reçut avec toute la politesse & la gracieuseté nécessaire, pour couvrir la noirceur du dessein qu'il méditoit. Quand ils fûrent aux portes de la Ville, ces Seigneurs qui conçûrent un violent soupçon de lui voir amener beaucoup plus de troupes qu'ils n'avoient pensé, voulûrent prendre congé de lui pour se retirer dans leurs quartiers; mais il les pria de lui faire le plaisir d'entrer, & leur dit qu'il souhaiteroit avoir celui de manger avec eux; ils céderent, étant alors également dangereux de reculer & d'avancer; Paul qui se trouvoit le plus près du Duc, entra le prémier.

Quand ils l'eûrent conduit jusques dans son apartement, il passa dans une autre chambre, sous prétexte de quelque affaire ; mais sitôt qu'il se fût retiré, Dom Michel, avec une troupe de gens armés les attaqua, & leur cria qu'ils se rendissent prisonniers ; à ces mots ils mirent tous l'épée à la main, Vitellozzo blessa fortement un des assaillans ; cependant ils ne pûrent s'empêcher d'être pris & conduits en prison. La nuit suivante Vitellozzo & Liveretto Dafermo fûrent étranglés de la main de Dom Michel, ordinairement chargé de ces sortes de commissions ; pour les Ursins, le Valentinois les garda jusqu'à ce qu'il sçût ce que le Pape, à qui par un homme affidé il avoit donné avis de son coup, avoit pû faire de son côté. Les Chefs ainsi arrêtés, il ordonna que l'on attaquât & pillât leurs quartiers, & que l'on essaïât de prendre Fabius

fils de Paul, qui n'étoit point entré dans la Ville; mais ce Seigneur ayant sçû la détention de son pere, avoit abandonné ses troupes, & s'étoit enfui au plus vîte; & comme il y avoit dans la Ville beaucoup de soldats de Vitellozzo, à qui cette Place s'étoit renduë, le Valentinois lui-même à la tête d'une partie de ses troupes, alla les passer au fil de l'épée. Dans cette exécution il rencontra un Envoyé des Florentins à qui il dit.

„ Voilà la vengeance que je témoi-„ gnay dans Urbin à Monsieur de „ Voltaire que je prendrois pour vos „ Maîtres, quoique je ne prévisse pas „ alors quelle elle seroit; j'ai profité „ de l'occasion pour les délivrer de „ leurs plus grands ennemis.

Le Pape ayant apris ce qui s'étoit passé à Sinigaglia, non seulement en eut une joye extrême, mais encore se mit en état de disputer au Valenti-

nois le prix de la perfidie & de la cruauté. Il envoya dire sur les onze heures du soir au Cardinal Ursin que le Valentinois s'étoit rendu Maître de la Forteresse de Sinigaglia ; celui-ci qui se croyoit en sûreté, & même très avant dans la faveur & dans la confidence, ne manqua pas dès le matin d'aller au Palais avec sa suite ordinaire complimenter Sa Sainteté sur cet heureux succès. Le Gouverneur de Rome le joignit dans le chemin comme par hazard ; & quand il fut arrivé au Palais, tous les chevaux & toutes les mules de sa suite fûrent conduits dans les écuries du Pape, & lui-même, quand il fut dans la chambre du Perroquet, se vit avec toute sa Cour envelopé de gens armés. A cet aspect la frayeur le saisit ; mais les soldats le rassurerent, & le prierent de passer dans l'apartement du Vicaire, qui étoit dans la Tour neuve du

Jardin du Palais. Il fallut donc céder; & il fut suivi de l'Abbé d'Alviane, du Protonotaire Ursin & de Jacques de Sainte Croix, qui fûrent retenus & enfermés avec lui. En même tems Adrien Secretaire du Pape, qui ayant lû la veille au soir les lettres du Valentinois, n'étoit point sorti toute la nuit de l'apartement de Sa Sainteté, de peur que si les Ursins échapoient, on ne le chargeât de leur en avoir donné avis, envoya chercher Renaud Ursin Archevêque de Florence, qui l'ayant été trouver sur le champ, fut retenu sous bonne garde.

Le Gouverneur courut aussitôt s'emparer du Palais du Mont-Jourdain; il en fit enlever & transporter au Vatican tous les meubles: & avec une barbarie inconcevable en chassa la mere du Cardinal, Princesse âgée de plus de quatre-vingt ans, & que la crainte du Pape empêcha de trou-

ver aucun azile. De-là il alla arrêter l'Auditeur de la Chambre & Desesprits, Partisans des Ursins, dont les richesses immenses, fûrent envahies avant leur mort ; ils fûrent conduits tout de suite par le Gouverneur même au Château Saint Ange. Le Cardinal Ursin y fut aussi renfermé au bout de deux jours, avec tous ceux que l'on avoit pris avec lui ; cependant peu après le Protonotaire Ursin & Jacques de Sainte Croix fûrent relâchés sous bonne caution de faire remettre au Prince de Squillace, qui alla avec eux à cet effet, les Terres de Paul Ursin & des autres Seigneurs de cette Maison que l'on tenoit prisonniers, aussi bien que l'Abbaye de Farfa ; après quoi on les resserra tout de nouveau. Le Sacré Collége prit occasion de la Chapelle tenuë pour l'Epiphanie, pour recommander à Sa Sainteté la personne & les interêts du

Cardinal Urſin ; mais la réponſe qu'il en eut fut une violente exagération de la conjuration des Urſins & de leurs Alliés, contre la Perſonne & les Etats du Valentinois, au mépris de l'autorité Souveraine du Saint Siége, qui avoit enfin obligé le Duc à s'en venger, & lui-même à les en punir ; & comme ſi ce n'eût été qu'une bagatelle, il plaiſantoit en diſant que les Alliés qui ne devoient ſe rendre auprès du Duc que l'un après l'autre, lui ayant manqué de foy, en s'y rendant tous enſemble, il avoit eû juſte raiſon de leur manquer de parole à ſon tour.

Mais le Valentinois, que la proſpérité ſembloit rendre encore plus actif, n'ayant plus rien à faire à Sinigaglia, prit ſans tarder avec l'élite de ſes troupes le chemin de Citta di Caſtello, ſe faiſant amener derriére lui les Urſins qui étoient en ſa puiſ-

sance ; il trouva cette Ville abandonnée par les Vitelli, qui ayant apris la mort de Vitellozzo s'étoient enfuis après y avoir mis Garnison au nom de l'Eglise. Il passa avec la même rapidité à Pérouse, d'où étoient pareillement sortis Jean-Paul Baglion, qui plus prudent que les autres n'alla point risquer sa vie à Sinigaglia, & son frere qui peu de tems auparavant avoit obtenu pour cinq mille Ducats l'Archevêché de cette Ville ; il y mit encore Garnison au nom de l'Eglise, & y rétablit Charles Baglion, les Oddi, & les autres ennemis de Jean-Paul. De-là il marcha à Sienne, pour essayer dans ce torrent de bonne fortune de se venger de Pandolfe Petrucci, & s'emparer de son Etat, ce que plusieurs Bannis qui étoient auprès de lui lui faisoient espérer ; mais dans son chemin, ayant apris que le Pape avoit arrêté le Cardinal Ursin

& les autres que nous avons marqué, il fit étrangler dans Castel Della-Pierre par Dom Michel & un certain Marie Romain, Paul Ursin, le Duc de Gravina & le Chevalier Ursin. Quand il fut sur les Frontiéres de l'Etat de Sienne, il envoya assurer les Siennois, que son dessein n'étoit point de les inquiéter en aucune façon; mais qu'il les prioit instament de chasser Pandolfe Petrucci son ennemi particulier, & perturbateur du repos public.

Cependant de concert avec le Pape il tâchoit par toutes sortes de caresses, & par tous les moyens imaginables, d'attirer Petrucci dans le même piége où il avoit fait tomber les autres; mais l'exemple de la confiance que l'on devoit avoir au fils & au pere étoit trop récent pour qu'il se laissât surprendre; ainsi le Valentinois résolut d'employer la force où

son adresse n'avoit aucun succès. Il entra comme un furieux sur les Terres des Siennois ; il mit tout à feu & à sang, & par sa barbarie épouvanta si fort les Peuples, qu'ils abandonnerent le Pays, emportant avec eux ce qu'ils avoient de meilleur, ou le cachant dans la terre. Les soldats à qui il donnoit toute licence ne trouvant dans les maisons que des vieillards de l'un & de l'autre sexe, les attachoient en l'air avec des cordes & faisoient du feu sous leurs pieds ; afin que vaincus par la douleur, ils découvrissent ce que l'on avoit caché, & soit qu'ils le fissent, ou ne le dissent pas, ils les laissoient impitoyablement mourir de la sorte. Il s'empara ainsi de Pieuze, de Chiusy & des autres Places voisines ; à la vuë de ces progrès & de ces ravages, les Siennois commencerent à craindre pour eux ; & ayant sçû que son Armée étoit

grossie par les troupes que Bentivoglio lui avoit envoyées en exécution de leur Traité, ils ne voulûrent point risquer le salut public pour la conservation d'un seul homme, & consentirent à faire sortir Pandolfe, pourvû que le Valentinois bornât ses prétentions à cette expulsion ; il le leur promit & le fit en effet, parce qu'il lui étoit impossible de prendre Sienne, Ville forte, grande, pourvuë d'une bonne Garnison, & où il sçavoit Jean-Paul Baglion l'un des meilleurs Capitaines de son tems, & son ennemi juré, lorsque les révolutions qui étoient arrivées dans la Campagne de Rome ne lui permettoient pas de former une entreprise de longue haleine, & qu'il falloit au plutôt aller secourir le Pape, & achever de terrasser les Ursins. D'ailleurs quoique le Roy de France eût aprouvé la mort de Vitellozzo & de ses Alliés, il

voyoit

voyoit d'un tout autre œil la guerre de Sienne ; cet Etat ne relevant aucunement de l'Eglise, & pouvant servir de dégré aux Borgia pour s'étendre en Toscane ; ainsi la Paix se fit, par laquelle Pandolfe Petrucci sortit de Sienne ; il fut accompagné du Chancelier du Valentinois, de Jean-Paul Baglion & de nombre de soldats. Les Florentins lui donnerent un Sauf-conduit, avec lequel il tourna vers Lucques. Le Valentinois n'avoit pas manqué de lui tendre des embûches sur son chemin ; mais les gens qu'il avoit envoyé fûrent arrêtés par hazard à Cassina, par un Commissaire de Florence, & Pandolfe pour plus grande sûreté alla à Pise ; cependant le Duc retourna à Rome, pillant & ravageant à son ordinaire, & les Terres de Toscane & celles de l'Eglise. Dès qu'il fut entré dans la Campagne de Rome, non-seulement il

arrêta les courses des Ursins, qui joints aux Savelli s'étoient rendus Maîtres du plat Pays; mais encore il les contraignit de se renfermer dans leurs Places, où bientôt il les serra de près. Il entra d'abord dans les Etats de Jean Jourdain Ursin; prit Vicovaro, Place qui comme on a vû dans le commencement de cette Histoire fut le premier sujet des troubles qui agiterent l'Italie: & alla ensuite mettre le Siége devant Bracciano, mais il fut obligé de le lever, quelque envie qu'il eût de le poursuivre, sur l'ordre que lui en donna le Roy de France, Jean Jourdain étant alors sous sa protection, & servant dans ses Troupes dans le Royaume de Naples. Quelques raisons que le Pape & le Valentinois pussent aporter de cette invasion, & malgré l'offre qu'ils firent en dédomagement de la Principauté de Squillace à Jean Jourdain,

que ſon nom à part, ils n'avoient aucun ſujet de traiter en ennemi, ils ne purent ſe juſtifier devant le Roy; la Grandeur & la violence du Duc devenant de jour en jour plus deſagréable à Sa Majeſté, non-ſeulement Elle jugea à propos de la reprimer par cette défenſe, mais encore Elle fit négocier par François Nani une Ligue défenſive entre les Florentins, les Bolonois, ceux de Sienne & ceux de Lucques, pour s'opoſer en commun aux premiers deſſeins qu'il pouvoit former ſur leurs Etats. Le Valentinois contraint de quitter priſe ſur Bracciano s'attacha à Cera, Place très forte, apartenante aux Urſins, où pour lors ſe trouvoient avec une bonne Garniſon Jean Seigneur de la Ville, Renzo ſon fils, Jules frere du Cardinal, & François qui depuis parvint au Cardinalat; le Siége fut long & la défenſe vigoureuſe; il fallut ce-

pendant à la fin se rendre, mais ils eûrent le bonheur que contre la coutume des Borgia, & contre l'attente générale, la Capitulation fut fidélement observée. Les Ursins se retirerent à Pitigliano ; cet Etat dont le Comte étoit un des Généraux de la République de Venise, par la protection particuliere de cette Puissance, ne se sentoit point des maux qui désoloient ses voisins, il en étoit de même des Biens & de la Maison de Barthelemy d'Alviane, qui étoit aussi Général de la République.

Pendant que le Valentinois étoit occupé à ces expéditions, une autre Armée du Pape réduisit sous son obéissance Palombarre, Lenzano, & quelques autres petites Places qui, autrefois ôtées aux Savelli pour être données aux Ursins, avoient été reprises par les Savelli, lorsque les Ursins armérent contre le Valentinois;

& qui étoient alors défenduës par les uns & les autres contre les armes du Pape ; car outre qu'ils le regardoient comme leur ennemi commun, ils avoient fait entr'eux une double alliance d'amitié & de parenté ; mais quoique Mutius Colonne fût encore venu en poste du Royaume de Naples pour les secourir, ils furent contraints de plier sous un si puissant ennemi. Il s'empara de même de Cervetri, où Fabius, fils de Paul Ursin, & Organtin Ursin s'étoient retirés avec un nombre de Cavalerie, & il en fut ainsi de plusieurs autres Places.

Il ne lui restoit plus pour achever la ruïne des Ursins, que de se rendre Maître des Etats de Jean Jourdain, qui étoit venu secretement de Naples s'enfermer dans Bracciano ; la situation des affaires l'y invitoit, les François & les Espagnols s'étant brouillés au sujet des limites, étoient entrés en

guerre, & la fortune après avoir balancé quelque tems entre les deux Nations, se déclaroit enfin pour les Espagnols. Le Pape qui crut que cette rupture entre les deux Rois le rendroit arbître de leur different, & assureroit plus que jamais ses affaires, ne tarda point à faire faire le procès aux Ursins, & à les faire déclarer justement déchus de leurs Etats; & sans autre sujet il fit empoisonner le Cardinal Ursin, qui étoit toujours retenu dans le Château. Voici comment il s'y prit.

En arrêtant prisonnier le Cardinal, il avoit marché avec quelque circonspection, ne sçachant pas trop quel effet cet attentat produiroit sur l'esprit des Princes de sa Maison & des autres Seigneurs. Ainsi il l'avoit d'abord simplement fait rester dans l'apartement du Vicaire; ensuite il l'avoit fait passer dans une autre

chambre du Palais, au-dessus de la Chapelle Pontificale; & enfin il l'avoit enfermé dans le Château Saint Ange. Il ne voulut point cependant qu'il se sentît de sa prison, & permit au Gouverneur de lui céder son apartement. Il ajoûta à cette douceur celle de se faire aporter à manger de dehors, que sa mere, qui la premiére émotion calmée s'étoit retirée chez ses parens, lui envoyoit tous les jours par un certain Antoine de Pistoia & un autre encore, avec tout ce dont il pouvoit avoir besoin. Mais comme le Pape & le Valentinois prenoient toujours pied du succès d'une méchante action, pour en entreprendre une plus criminelle, voyant avec quel bonheur ils s'étoient assurés de la personne du Cardinal, & emparés des Etats de toute sa Maison, ils résolûrent de se délivrer par le poison d'un si puissant ennemi. Il falloit pour ce-

la suspendre du moins pour un tems cette liberté d'aporter à manger de la Ville, & c'est ce qu'ils firent par un moyen qui leur fut encore d'une utilité réelle. Le Pape avoit sçû qu'un des Ursins avoit mis en dépôt entre les mains du Cardinal une somme de deux mille écus, pour prix d'une Vigne qu'il vouloit achetter, & qu'il avoit une Perle d'une grosseur & d'une beauté achevée, qu'il avoit acquise des héritiers de Virginius Ursin pour une pareille somme de deux mille écus. Or comme ni le dépôt, ni la Perle ne s'étoient point trouvés dans ce que l'on enleva dans son Palais, le Pape redemanda vivement l'un & l'autre, comme si le fisc eût eû quelque droit sur ce qui y étoit & sur ce qui y devoit être ; & pour punir le Cardinal de ce qu'on n'obéissoit point, il lui interdit toute correspondance avec sa mere. Aussitôt cette Princesse,

pour ne point laisser souffrir plus long tems son malheureux fils, envoya au Pape les deux mille écus du dépôt, & une Dame que le Cardinal aimoit, & à qui il avoit donné la Perle, s'habilla en homme & alla elle-même la porter au Pape; mais tous ces efforts de l'amour paternel, & de la plus sincére tendresse ne pûrent point le sauver. On lui rendit bien la liberté de se faire aporter à manger, mais le morceau fatal lui étoit déja donné, & il tomba bientôt en langueur. Quand le Pape le vit près de sa fin, il représenta avec chaleur dans un Consistoire que les Ursins, plus déchaînés que jamais contre le Saint Siége, avoient formé le dessein de surprendre Rome & de la saccager sans aucun respect de la Majesté Pontificale & du Sacré Collége, & conseilla à tous les Cardinaux de pourvoir à leur défense, en munissant leur

Palais de gens de guerre & d'Artillerie. Il se plaignit ensuite vivement du Valentinois, qui ayant plus d'égard pour le Roy de France que pour l'Eglise dont il étoit Général, n'exécutoit point les ordres qui lui étoient donnés, & ne travailloit point à s'emparer de Bracciano & des autres Places dont les rebelles faisoient leurs retraites, & dont il vouloit que l'on nétoyât le pays. Il ajoûta en dernier lieu que le Cardinal Ursin lui avoit fait offrir vingt-cinq mille écus pour obtenir son élargissement, & qu'il avoit fait réponse qu'il prît courage, & qu'il comptât entierement sur sa clémence, & qu'il ne songeât seulement qu'à se guérir de sa maladie, à laquelle il avoit ordonné aux Médecins de veiller soigneusement. Il parla de la sorte le Lundy, & le Mardy le Cardinal expira. Pour ôter tout soupçon sur cette mort & éviter la

honte d'une action si noire, si elle étoit découverte, quoique dans plusieurs autres occasions il se fût mis au-dessus du jugement du public, il lui fit faire les Obséques ordinaires.

Si Alexandre en avoit imposé au Sacré Collége au sujet du Cardinal Ursin, il n'avoit rien dit que de conforme à ses pensées & à ses desseins sur Bracciano, puisqu'il envoya au Valentinois une partie de l'Artillerie du Château Saint Ange; & un ordre positif pour assiéger cette Place. Ni le pere ni le fils n'avoient plus pour le Roy de France la même attention qu'autrefois; la déroute de ses affaires dans le Royaume de Naples diminuant sa puissance en Italie, lui rendoit leur amitié plus nécessaire, il ne pouvoit plus leur commander absolument comme il avoit fait, & ils ne craignoient plus tant de l'offenser. De plus ils étoient vivement pi-

qués de ce qu'il avoit traversé le Siége de Bologne & la guerre de Toscane, & de ce que par la Ligue qu'il avoit ménagée, & dont nous avons parlé cy-dessus, Pandolfe Petrucci étoit rentré dans Sienne avec sa premiere autorité; persuadés par toutes ces choses que ce ne seroit point par son moyen qu'ils atteindroient en Italie ce point de grandeur & de puissance auquel ils aspiroient, ils ne lui étoient plus attachés qu'à demi, & hazardoient des entreprises qu'ils sçavoient bien lui devoir être desagréables; ainsi malgré ses défenses ils entrerent dans les Etats de Jean Jourdain.

Le Pape cependant en écrivit au Roy, & essaya de colorer cette contravention expresse à ses ordres, en disant qu'il avoit découvert dans les Papiers du Cardinal Ursin, que Jean Jourdain étoit entré comme les au-

tres Seigneurs de sa Maison dans la Conjuration de la Magione: & qu'ainsi il ne pouvoit en sûreté lui laisser une Place si voisine de Rome; mais qu'il étoit toujours prêt, en considération de Sa Majesté qui le protégeoit, de lui en donner une autre en échange. Mais les Florentins ayant déclaré la guerre aux Pisans, à la faveur de la protection & du secours de quelques Lances que le Roy leur accordoit; non seulement le Valentinois ayda sous main les Pisans, mais même il écouta ouvertement les offres qu'ils lui firent de le reconnoître pour leur Seigneur, ce que jusqu'alors la crainte du Roy l'avoit empêché de faire, quelque desir qu'il eût de profiter d'une si belle occasion pour s'établir en Toscane, & en tenter un jour la Conquête. L'affaire alla jusqu'au point de recevoir à Rome les Députés que les Pisans envoyoient

pour la conclure ; mais la nouvelle de la Paix arrêtée à Blois entre le Roy de France & Philippes Archiduc d'Autriche, au nom de son beau-pere, qui cependant n'eut aucun effet, suspendit la négociation, aussi bien que les hostilitez commencées contre Jean Jourdain : & il fallut attendre ce que le Roy, au jugement duquel les deux Parties s'étoient raportées, quoique malgré elles, décideroit sur la compensation que le Pape devoit faire de la Terre de Bracciano ; ainsi le Valentinois n'ayant plus rien à faire au dehors retourna à Rome. Dès qu'il y fut arrivé le Cardinal d'Est en sortit, & prit le chemin de Ferrare ; le torrent du siécle extrémement corrompu, & les pernicieux exemples d'une Cour dissoluë l'avoient entiérement éloigné de la pureté attachée à son état : & par ses heureux amours avec Dona Sanche, il avoit offensé

dans son honneur & dans ses plaisirs le Valentinois, beau-frere de cette Dame, qui l'aimoit, & à qui elle étoit plus de ce côté-là qu'à Dom Guiffré son mari. Le Cardinal sçachant qu'il n'avoit pas coutume de laisser ces affronts impunis, jugea à propos de se mettre à couvert de ses trahisons. Le Cardinal Jean-Michel, neveu de Paul III. n'eut pas la même prudence pour prévenir son malheur, quoique ce qui étoit arrivé aux Ursins, & la grandeur de ses richesses, dussent lui faire penser qu'il ne pouvoit en aucune façon s'assurer sur l'amitié des gens qui se faisoient une loy de braver la reconnoissance, la Religion & la Foy, quand il s'agissoit de leurs interêts; ainsi eût-il le sort de tous ceux qui avoient concouru à l'élection d'Alexandre, qui le fit empoisonner par son propre Echanson; mais ce perfide domestique porta la

peine de son crime sous le Pontificat de Jules II.

Cependant le Roy de France, qui se reposant sur la foy de ses Traités avec l'Espagne, avoit essuyé dans le Royaume de Naples tous les desastres d'une guerre malheureuse, qui lui coûtoit presque toutes ses troupes & les Provinces qui lui apartenoient, avoit résolu pour reparer ces pertes de faire un éfort digne de sa Puissance. Il dressa tant par Mer que par Terre les plus grands préparatifs que jamais Roy de France eût fait jusqu'alors, & attaqua les Rois d'Arragon & de Castille en Biscaie, en Roussillon, par les Côtes de Catalogne, & dans le Royaume de Naples; mais comme dans ce qui regardoit la guerre de Naples il lui étoit absolument nécessaire d'avoir le Pape pour lui, tant pour procurer un libre passage à ses troupes, que pour plusieurs au-

tres avantages qu'il en pouvoit retirer ; il chercha à accommoder leurs differens interêts, & lui offrit une partie de ce qu'il lui demandoit, surtout à l'égard de Jean Jourdain & de l'acquisition de Sienne ; il s'y résolut d'autant plus vîte qu'il avoit découvert par des lettres interceptées, que sur le point de se détacher de lui, ils négocioient avec Consalve, auquel ils promettoient d'épouser le parti du Roy de Castille, pourvû qu'après la Prise de Cayette qui seule restoit aux François, il les voulût ayder à se rendre Maîtres de la Toscane. Il est certain que le Pape & le Valentinois ne tenoient plus au Roy de France depuis qu'ils avoient connu qu'il ne vouloit plus contribuer à leur agrandissement, & qu'ils souhaitoient dans le fond de leur ame former une nouvelle alliance pour en tirer de nouveaux avantages ; ils dissimulerent

toutefois leurs sentimens, pour ne point attirer sur eux l'Armée du Roy, qui commandée par la Trimoüille étoit déja en Lombardie; ils jugerent plus à propos de la laisser passer à Naples, où quand elle auroit emmené avec elle les forces des Princes Italiens, & surtout de la Toscane qui devoient la grossir, cette Province resteroit exposée à leurs entreprises, qu'ils espéroient pousser aussi loin qu'ils voudroient, pendant que les deux Rois, qui seuls leur pouvoient imposer, seroient occupés l'un contre l'autre. Ils tirerent donc la négociation en longueur; tantôt supposant de nouveaux interêts; tantôt se parant du zèle d'un Pere commun des Chrétiens; tantôt faisant semblant d'être prêts de conclure, puis formant de nouvelles difficultez: enfin ne laissant échaper aucune occasion de profiter du besoin que l'on

avoit d'eux, afin de donner le tems à l'Armée Françoise d'arriver au Royaume de Naples.

Pour être en état de profiter de la premiere ouverture que donneroient les événemens qui se préparoient dans l'Italie, il falloit être pourvû de tout ce qui est nécessaire pour la guerre, & surtout avoir de grosses finances. Le Pape & le Duc, outre les moyens violens dont ils avoient coutume de se servir pour en amasser, résolurent de faire une Promotion de Cardinaux, qui flatoit toujours infiniment la Cour, & leur aportoit un profit extraordinaire ; car ceux qui devoient être élevés à la Pourpre donnoient très volontiers devant & après la nomination : & les Emplois & les Charges qui vaquoient pour la Promotion, étoient achettées sans faute par d'autres Prélats. Sa Sainteté nomma donc Cardinaux le lende-

main matin de la Fête de S. Pierre, dans le Consistoire qui fut tenu, neuf des plus riches Prélats de la Cour; qui fûrent: François Castellar de Valence, Archevêque de Trani; François Remolin de Lerida, Ambassadeur du Roy d'Arragon; François Soderin, Evêque de Volterre; Melchior Copis Allemand, Evêque de Bruxen; Nicolas Fiesque, Evêque de Fréjus; François de Sprate Espagnol, Evêque de Leon; Adrien, Gouverneur de Cornetto, Evêque & Clerc de la Chambre, Trésorier Général & Secretaire des Brefs; François Ilaris, Evêque d'Elva, Patriarche de Constantinople & Pro-Secretaire du Pape; & Jacques, de la Maison aussi de Valence, & Camérier secret du Pape.

Mais qui croira qu'à peine les Cérémonies étant achevées, qui suivent la réception du Chapeau, & mettent en

quelque façon les nouveaux Cardinaux en possession de leur Dignité, le Pape & le Valentinois ayent porté leur cruelle avarice jusqu'à faire mourir une partie de ceux qu'ils venoient d'élever, pour s'emparer de leurs immenses richesses. Ils formerent cependant cet affreux dessein, & Dieu le permit pour les châtier par leur propre crime, & laisser en eux à l'Univers un exemple éternel de sa Divine Justice. Le Pape & le Valentinois, par une cruauté inoüie, résolurent d'empoisonner une partie des nouveaux Cardinaux, & quelques anciens des plus riches, dans un repas qu'ils donnerent près du Vatican, dans une maison de plaisance du Cardinal Adrien Cornetto, qui, en qualité de Prélat très riche, étoit aussi mis au nombre des proscrits.

Pour cet effet le Valentinois envoya au Sommelier du Pape un cer-

tain nombre de bouteilles de vin empoisonnées de cette poudre semblable au sucre, dont ils se servoient si souvent, avec ordre de n'en donner précisément qu'à ceux qu'il lui marqueroit. On étoit pour lors dans le mois d'Août ; & la chaleur étant dans son plus haut dégré, le Pape & le Valentinois n'arriverent chez le Cardinal que lorsqu'elle commençoit à tomber. Le Pape avoit une coutume que je n'oserois pas raporter de moi-même, si je ne l'avois luë dans un Historien digne de foy ; c'étoit de porter sur lui dans une petite boëte d'or une Hostie consacrée, sur l'assurance que lui avoit donné un Astrologue, que tant qu'il l'auroit il ne lui arriveroit aucun accident mortel. Il l'avoit ce soir, par un hazard extraordinaire, laissée dans sa chambre ; & s'en étant aperçû en entrant dans la Vigne, il ordonna à Caraffe, qui fut

depuis Paul IV. d'aller au plus vîte & de la lui aporter ; Caraffe obéit. Dans l'intervalle qu'il mit à revenir, le Pape enflamé par le chaud de la saison, & plus encore par la violence de ses passions, avant de se mettre à table demanda à se rafraîchir. Le destin voulut que le Sommelier qui avoit le secret ne se trouva pas là présent ; il avoit oublié une corbeille de Pêches que l'on avoit ce jour même présenté au Pape pendant qu'il voyoit des chevaux neufs ; & comme cet Officier s'étoit trouvé présent il en avoit été chargé, s'apercevant qu'elle manquoit, il l'étoit allé reprendre. Le Sous-Sommelier, qui pour lors étoit seul dans la Salle, n'avoit point entendu l'ordre du Valentinois, ou ne s'étoit imaginé autre chose, sinon que ce vin étoit le plus exquis ; ainsi il en donna à l'Echanson, & le Pape en but de même que

le Valentinois qui entra ſur le champ. Dans le même moment Caraffe arriva à la chambre du Pape, & lorſqu'il y entra on dit qu'il vit la figure du Pape étendu mort dans un cercuëil; à cet aſpect il frémit de peur & reſta immobile quelque tems; mais enfin revenant à lui il prit la boëte d'or, & s'en retournant en toute diligence à la Vigne, il la mit entre les mains du Pape. Cependant le venin agiſſoit en-dedans; & à peine ſe fût-on mis à table que le Pape fut ſurpris d'une convulſion ſi violente qu'elle le renverſa comme mort, & ſoit que le vin fût plus chargé de poudre qu'à l'ordinaire; ſoit que la chaleur donnât plus de force au poiſon, le Valentinois peu après tomba dans le même état. On les porta auſſitôt demi morts l'un & l'autre dans leurs apartemens du Vatican; & depuis ils ne ſe virent plus, car lorſque le Pape fut revenu

de

de ſon évanouiſſement, il fut attaqué d'une fiévre ſi vive qu'il ne put recevoir aucun ſoulagement par la ſaignée ni par les médecines : l'âge avoit uſé ſes forces, & la maladie qui augmentoit de jour à autre, l'emporta enfin au bout de huit jours. Il mourut après avoir reçû tous ſes Sacremens, mais ſans avoir nommé une ſeule fois le Valentinois ni Lucréce, qui pendant ſa vie avoient eû toutes ſes affections, & pour l'amour deſquels il avoit bouleverſé le Monde. Telle fut la fin d'Alexandre, au bout d'une carriére de ſoixante-onze ans, & d'un Pontificat de onze années, ſemblable à celle d'Alexandre de Macédoine auquel il n'auroit rien cédé, ni par la Majeſté de la perſonne, ni par la vaſte étenduë de ſon génie; capable de régir un Empire encore plus grand que le ſien, ſi ſes maximes tyranniques n'euſſent pas plutôt fait

voir en lui un ſucceſſeur de Mahomet regnant dans Conſtantinople, qu'un Vicaire de Jeſus-Chriſt, tenant ſon Siége à Rome; & ſi ſa conduite & ſes ſentimens n'euſſent point ſi fort trahi la Religion dont il étoit le Chef.

Le Valentinois ne mourut pas, Dieu permettant, pour mieux faire ſentir à cet eſprit cruel & ambitieux la main qui le frapoit, qu'il ſurvêcût à ſa Grandeur, & qu'il vît relever ceux qu'il s'étoit le plus attaché à détruire. Il vainquit la force du poiſon par celle de ſon tempérament, & encore jeune, par la puiſſance des remédes qu'on lui donna. On aſſure que celui qui fit le plus d'effet, fut de le mettre pluſieurs fois dans le ventre d'un Taureau ou d'un Mulet tué dans le moment, à l'exemple de Ladiſlas Roy de Naples, qui fut ainſi préſervé du poiſon qu'on lui avoit donné dans ſa jeuneſſe.

D'autres ont écrit avoir apris de la bouche du Cardinal Cornetto, dans la Vigne duquel cet accident arriva, qu'il fut plongé dans un grand bassin plein d'eau froide, & que malgré cela ses entrailles avoient été tellement brûlées que lorsqu'il en revint son corps pela entierement. Quoiqu'il en soit, il resta long tems au lit très malade, lorsqu'il lui étoit le plus nécessaire de se bien porter; aussi se plaignit-il souvent des trahisons du sort, qui par un malheur qu'il n'avoit point prévû, & auquel il n'avoit point préparé de reméde, rendoit inutile la prudence avec laquelle il avoit disposé toutes choses, pour n'éprouver aucun revers lorsque la mort viendroit enlever son pere. Mais c'est ainsi que la Divine Sagesse se jouë des desseins des hommes quand ils ne sont point conformes à ses loix éternelles. Cependant sa fierté ne fut point ab-

batuë par un coup si rude, & il soutint toujours avec un air de grandeur la réputation de ses affaires.

Quand il sçut la mort du Pape, il ordonna à Dom Michel de la céler & de ne laisser entrer ni sortir personne du Palais, qu'il n'eût enlevé de son apartement tout ce qu'il y avoit d'argent & de meubles. Celui-ci executa cet ordre avec sa violence & sa ponctualité ordinaire ; car prenant avec lui une troupe de soldats, il alla forcer le poignard sous la gorge, le Cardinal de Maison-neuve de lui donner les clefs des chambres où Alexandre enfermoit son argent & ce qu'il avoit de plus précieux. Quand il les eut, il en enleva plus de cent mille Ducats en deux cassettes, & quantité de Vases d'or & d'argent ; cependant il oublia une chambre derriere celle du Pape, où il y avoit des sommes immenses, & une cassette pleine de bi-

joux. Après ce coup de main on ouvrit toutes les portes, & l'on publia la mort du Pape.

Cette nouvelle répandit dans Rome & dans toute la Chrétienté une véritable allégresse. Chacun vit avec plaisir la fin d'une tyrannie qui non-seulement faisoit trembler ses propres Sujets, mais encore menaçoit le reste du Monde, & alloit visiblement causer la ruïne de toute l'Eglise. Autant qu'il avoit été redouté pendant sa vie, autant fut-il méprisé après sa mort; il est vrai que les troupes du Valentinois, qui entouroient le Vatican, tinrent le Peuple en respect, & empêcherent qu'on ne l'insultât; mais du reste il fut si pleinement abandonné de ses parens & de ses amis, que leurs propres affaires occupoient d'ailleurs, & si négligé dans ses obséques & ses funérailles, car le poison l'avoit rendu affreux, que l'on ne

put trop admirer la profondeur des Jugemens de Dieu.

On ne peut exprimer le mouvement que cette mort donna à toute l'Italie. On vit reparoître sur la Scène tous ceux que le Valentinois avoit offensé & dépoüillé. Les Colonnes qui, profitant des heureux succès des Espagnols dans le Royaume de Naples, avoient repris toutes les Terres que les Ursins leur avoient enlevées dans l'Abbruze, entrerent les premiers dans la Campagne de Rome, avec la permission de Consalve, pour y recouvrer celles dont on les avoit injustement dépossèdés. Le Valentinois qui ne jugea pas à propos de se mettre à dos les Ursins & les Colonnes, n'espérant aucune paix avec les premiers dont il avoit versé le sang, se réconcilia avec les seconds, & leur rendit leurs Etats avec toutes les améliorations que le Pape y avoit fai-

tes. Avèc la même promptitude on vit rentrer dans leurs Etats le Duc d'Urbin, qui recouvra aussi ceux de François - Marie de la Roüere. Les Seigneurs de Pezare, de Camerin, de Citta di Castello & de Piombino fûrent rapellés par les Peuples; mais Malateste qui n'étoit pas tant aimé de ses Sujets, ne rentra pas de même dans Rimini, quoiqu'il se présentât aux Portes; il ne put forcer la Citadelle qui tenoit alors pour le Valentinois, & se vit contraint d'abandonner sa Ville encore une fois. Le Baglion uni à Louis Ursin Comte de Pitigliano, & l'Alviane qui étoit de cette même Maison, & à qui la République de Venise avoit permis d'aller secourir ses parens avec un nombre de ses troupes, après avoir terracé les Factions qui lui étoient contraires dans Viterbe & dans Todi, se rendit Maître de Perouse; en chassa

tous ceux qui tenoient pour le Valentinois : & ayda ensuite les Ursins à reconquérir leurs Etats.

Mais le trouble regnoit surtout dans Rome, où le Sacré Collége, au lieu de penser aux obséques du Pape, étoit uniquement occupé à prévenir les desordres qui pouvoient naître, & à établir la sûreté du futur Conclave. Le Valentinois puissamment armé tenoit toujours le Vatican, & ses troupes commandées par Dom Michel, parcourant la Ville de tems à autre, faisoient trembler le Peuple & les Cardinaux. Le Château d'un autre côté étoit gardé par l'Evêque de Nicastre, à qui Alexandre en avoit donné le Gouvernement. Permettre au Peuple de prendre les armes contre le Valentinois, auroit aigri le mal bien loin de le guérir ; & pour lever des troupes pour défendre la Ville & le Sacré Collége, il falloit de grosses

sommes, lorsqu'à peine on pouvoit fournir aux dépenses nécessaires; cependant après bien des Conférences tenuës tantôt à la Minerve, tantôt chez le Cardinal Caraffe, on trouva moyen de mettre sur pied deux mille hommes d'Infanterie, dont on donna le Commandement au Despote Charles Tancé, avec la qualité de Général du Sacré Collége: & l'on négocia si bien avec le Gouverneur du Château & avec le Valentinois, que se voyant confirmés dans leurs Charges jusqu'à l'élection du Pape, ils prêterent le serment de fidélité au Sacré Collége. Mais lorsque l'on crut avoir le mieux pourvû à la tranquilité publique, on vit de nouveaux tumultes s'élever plus furieux que jamais. Quoique le Sacré Collége eût écrit aux Colonnes & aux Ursins de ne point aprocher de Rome de l'espace de dix mille, on y vit bientôt

entrer Prospere Colonne avec quantité de troupes Espagnolles, qui fit faire des protestations pleines de respect au Sacré Collége, par l'Evêque de Cotrone ; & le jour suivant le Comte de Pitigliano & Fabius Ursin entrerent aussi à la tête de deux cent Cavaliers & plus de deux mille Fantassins. Ces derniers s'abandonnerent à la fureur qui les animoit contre les Borgia & contre les Espagnols qui leur étoient attachés, lesquels peu de jours auparavant avoient mis le feu au Palais du Mont Jourdain. Ils en prirent la vengeance la plus cruelle qu'ils pûrent, tant sur leurs Personnes que sur leurs Biens ; jusques-là que Fabius ayant tué un homme de la Maison des Borgia, se lava les mains & la bouche dans son sang. Or comme les troupes du Valentinois ne demeuroient point tranquiles spectatrices de cet excès, mais qu'elles pre-

noient leur revanche de toutes leurs forces ; & que d'un côté on voyoit Consalve avec ses troupes sur la Frontiére de l'Etat Ecclésiastique, & de l'autre l'Armée du Roy de France, qui ayant traversé la Toscane étoit déja campée près de Népi, le Sacré Collége qui craignit avec raison quelque nouveau desastre fit venir les Ambassadeurs de l'Empire, des Rois de France & d'Espagne, & de la République de Venise qui avoit offert ses troupes pour assurer la liberté du Conclave. Il les pria de vouloir bien la conserver, & de travailler de concert à faire sortir de Rome tous les gens de Faction, dont les inimitiez troubleroient sans cesse le repos public : & d'engager le Valentinois à quitter aussi la Ville avec tous ses soldats, le menaçant s'il refusoit de le faire, de l'y contraindre avec les troupes Françoises & Espagnoles qui

étoient dans le voisinage. Les Ambassadeurs entrerent dans les sentimens du Sacré Collége; & après avoir déliberé long tems sur les biais que l'on pouvoit prendre pour gagner le Duc, que l'on prévoyoit qui auroit de la peine à se rendre, tant à cause de sa maladie, que du grand nombre d'ennemis qu'il avoit, ils allerent du même pas mettre la main à l'ouvrage, tantôt seuls & tantôt plusieurs à la fois, selon que les affaires le demandoient.

Les Ursins obéirent les premiers & abandonnerent Rome; Prospere Colonne se rendit aussi, mais il ne sortit avec ses Espagnols que lorsqu'il eût vû le parti que prenoit le Valentinois; toute la difficulté roûla donc sur celui-ci. Il représentoit que sa santé ne lui permettoit pas de se transporter, comme les Médecins ausquels il s'en remettoit pouvoient le vérifier; &

qu'il ne seroit point en sûreté hors du Palais & sans troupes; ainsi il ne pouvoit se résoudre à se dépoüiller pour rester à la discrétion de ses ennemis. On lui proposa d'entrer dans le Château Saint Ange, mais il y mit des conditions que le Sacré Collége ne put aprouver; car il songeoit à y faire le Conclave, & consentoit plutôt à ce que le Duc restât dans le Palais pourvû qu'il renvoyât ses troupes; enfin on négocia tant, que les Ambassadeurs, & par raison & par autorité firent cet accommodement.

Que le Sacré Collége donneroit libre passage au Duc, tant dans la Ville que dans l'Etat Ecclésiastique, pour lui, ses gens de guerre, son Artillerie & son bagage.

Que le Sénat & le Peuple Romain promettroit aussi de ne le point inquiéter en aucune façon dans sa marche.

Et que le Duc sortiroit dans trois jours de Rome; qu'il ne toucheroit à la vie ni aux biens d'aucun Romain: & que pendant le vacance du Saint Siége il n'aprocheroit de Rome de moins de dix millè.

Prospere Colonne avec ses troupes s'engagea à la même chose; les Ambassadeurs de l'Empereur & du Roy d'Espagne garantirent ce Traité pour lui & pour le Valentinois; ceux de France & de Venise répondirent pour les Ursins & l'Armée Françoise.

La Paix ainsi établie & jurée de part & d'autre, le Duc se mit en devoir de partir; il feignit d'aller à Tivoly, & fit prendre ce chemin à treize piéces d'Artillerie, escortées de quatre cent hommes d'Infanterie des troupes du Sacré Collége, ausquelles il donna quatre cent Ducats. Mais ayant fait prendre le devant à son Avant-garde, pour attendre son ba-

gage, qui étoit de plus de cent Chariots, & ces Chariots étant partis il sortit du Palais par la porte du Jardin, porté par douze Estafiers dans un lit dont le pavillon étoit d'écarlatte; un Page étoit auprès monté sur un cheval beau & vigoureux, couvert d'une housse de velours noir où ses Armes étoient en broderie, & qu'il faisoit ainsi conduire pour s'en servir en cas de besoin: ses troupes marchoient devant & derriére lui. Le Cardinal Cezarin l'attendit à la porte pour lui parler; mais il lui fit faire des excuses de ce qu'il ne pouvoit le voir. Prospere Colonne, pour montrer qu'il étoit véritablement reconcilié, avec une générosité toute Romaine, l'attendit aussi avec beaucoup de ses troupes hors de la porte du Peuple, dans le dessein de l'accompagner à Tivoli, croyant qu'il passeroit par Pontemollé, & qu'il

tiendroit cette route ; le Duc lui fit dire qu'il ne pafferoit pas par là, mais qu'il l'attendroit au-delà du Pont. Profpere ne crut pas pouvoir aller sûrement de ce côté, où fans compter les troupes du Valentinois, les François battoient la Campagne ; car il craignoit que quand il y feroit une fois on ne levât le Pont & qu'on ne l'arrêtât. Cependant le Duc continua fon chemin vers Népi, & de-là à Citta Caftellana qui étoit à fa dévotion, & proche de l'Armée Françoife. Cette Armée étoit alors campée entre Népi & Ifola, & commandée par le Marquis de Mantouë, en la place de la Trimoüille qui étoit refté malade en Lombardie ; elle s'arrêtoit en ces quartiers, fous prétexte de maintenir la liberté du Conclave contre les attentats de Profpere Colonne & des Efpagnols dont Confalve pouvoit aifément groffir le nombre ; mais en

effet pour apuyer les prétentions du Cardinal d'Amboise, nouvellement arrivé de France à Rome avec les Cardinaux Ascagne & d'Arragon, qu'en qualité d'amis du Valentinois il croyoit dans ses interêts; car le Valentinois, quelques offres que lui eussent faites les Espagnols, s'étoit plus que jamais attaché au Roy de France, qu'il voyoit plus en état de lui nuire ou de lui faire du bien que ses ennemis. Les Cardinaux se trouvant presque tous rassemblés, les affaires du Conclave préparées du mieux qu'il avoit été possible, & les Services faits dans S. Pierre pour le Pape décédé; après un mois de vacance du Saint Siége, ils se renfermérent pour le remplir. En cinq jours de tems, au grand étonnement de tout le monde, l'élection fut faite; car les Cardinaux voyant qu'ils ne pourroient accorder de long tems les

principales Factions qui les partageoient, sentant d'ailleurs, par l'agitation des armées voisines, qu'il n'y auroit bientôt plus de sûreté pour eux, & que les choses étoient sur le point de faire un funeste éclat, ils crûrent ne pouvoir rien faire de mieux que de suspendre leurs desseins, & d'élire comme par provision François Picolomini Cardinal de Sienne, qui prit le nom de Pie III. car outre qu'il étoit vieux, il avoit un mal à la jambe gauche très considérable, qui, comme on l'avoit prévû en moins d'un mois, le mit dans le tombeau. Tout le monde aprouva le choix d'un sujet si digne de la Thiare. Les François, dont il n'avoit pas été ami étant Cardinal, ne crûrent point qu'il se déclareroit contre eux étant Pape, & parceque les affaires d'Italie avoient changé de face, & parceque son âge avancé & sa maladie ne lui

permettoient pas de s'écarter des sentimens d'un Pere commun. Le Valentinois s'en réjouit aussi par cette même raison, & parceque s'il n'étoit pas une des créatures d'Alexandre, il en avoit cependant toujours été traité comme ami & comme confident.

L'Armée Françoise n'ayant plus sujet de demeurer dans la Campagne de Rome, prit la route du Royaume de Naples, & passa à Pontemollé, mais sans entrer dans la Ville. Le Valentinois qui l'avoit grossie d'une partie de ses troupes, se trouva à son départ presque sans défense; il aprit en même tems que Baglion & l'Alviane assembloient des troupes pour passer à Rome, où quoiqu'ils eussent demandé justice au Pape contre lui, ils comptoient se la faire eux-mêmes; ainsi se trouvant d'autant moins en sûreté où il étoit, que sa santé n'étoit point encore rétablie, il demanda un

Sauf-conduit au Pape pour se rendre à Rome. Sa Sainteté croyant qu'elle pourroit reconcilier les ennemis quand elle les tiendroit réunis, le lui accorda facilement, & il rentra dans la Ville & logea dans son Palais. Il auroit été bien different pour lui si après la mort d'Alexandre, au lieu de rester dans Rome où il ne pouvoit plus commander, il se fût retiré dans la Romagne dont il étoit le Maître, & où il auroit aisément soutenu sa Grandeur; il n'agit point en César dans cette occasion: & lorsque dans la suite il connut la faute qu'il avoit faite, il lui fut impossible de la reparer; mais ces aveuglemens de l'esprit humain, sont des marques sensibles de la Justice Divine. A peine fut-il arrivé dans Rome, que Consalve fit publier à son de Trompe dans les Places principales de la Ville, & devant la porte de son Palais, un Edit

au nom de ses Maîtres, qui ordonnoit à tous leurs Sujets, de quelque maniére qu'ils le fussent, de se rendre dans un certain tems à l'Armée qu'il commandoit, sous peine de la vie & des biens d'eux, de leurs freres, de leurs enfans & de leurs parens. Il le fit dans le dessein d'ôter au Duc ses meilleurs Capitaines & ses plus braves soldats, qui étoient tous Sujets de la Couronne d'Espagne. Celui-ci, pour éprouver ses gens sur cette Déclaration, un jour après dîner leur ordonna tout à coup de marcher; disant aux Capitaines qu'il n'y avoit plus pour lui de sûreté dans Rome, tant que les Colonnes & les Ursins seroient amis & attachés aux Espagnols: & qu'il vouloit se retirer à Bracciano, où Jean Jourdain, qui tenoit toujours pour la France, s'étoit offert au Cardinal d'Amboise & aux Ambassadeurs du Roy de le garder.

On dit pourtant que ce n'étoit qu'une feinte que le Duc vouloit faire ; mais elle eut un si malheureux succès qu'elle précipita la ruïne de ses affaires ; car les Ursins & le Baglion qui étoient à Rome avec quantité de soldats, ayant eû avis de son dessein, sortirent par la porte de S. Pancrace, & ayant fait un grand tour lui coupérent le chemin & se montrerent en face, lorsqu'après avoir traversé le Bourg il sortoit par la porte du Vatican. Leur rencontre le surprit au dernier point, il se sentoit trop foible pour leur tenir tête, une bonne partie de ses Espagnols l'ayant abandonné ; il crut ne pouvoir prendre de meilleur parti que de rentrer dans Rome, & de se retirer dans le Palais, dans l'apartement que le Pape avoit donné au Cardinal d'Amboise ; mais voyant qu'ils le poursuivoient sans cesse, qu'ayant brûlé la porte de la

Tour, l'attaque s'échauffoit, & qu'il y avoit déja bien du ſang répandu, il ne ſe crut point en ſûreté dans le Palais, d'autant que le Pape étoit mourant, & obtint de Sa Sainteté la permiſſion de paſſer par le Corridor dans le Château Saint Ange, où il entra avec les Cardinaux d'Oriſtagny, de Salerne, de Sorente, & Borgia avec ſes deux filles & les petits Ducs de Sermonet & de Népi. Si cette retraite du Valentinois dans le Château Saint Ange lui aſſura la vie, elle lui coûta preſque toutes ſes troupes & ſes Etats; les Capitaines & les ſoldats qui l'avoient ſuivi dans ſon bonheur, voyant ſa fortune dans ſon déclin, l'abandonnerent tous, excepté Dom Michel & ceux qu'il commandoit. Les Villes de la Romagne qui étoient le plus conſtamment demeurées dans ſes interêts, le voyant hors d'état de le ſecourir, prirent chacune leur par-

ti ; les unes rapellant leurs anciens Seigneurs ; les autres se livrant à la République de Venise, qui avoit envoyé un grand nombre de troupes à Venieri, Podestat de Ravenne, pour profiter de l'occasion & étendre ses limites. Cependant le Pape passa à une meilleure vie, sans avoir, pendant vingt-six jours qu'il regna, pû faire autre chose que de se faire couronner, ordonner Prêtre & consacrer Evêque par le Cardinal de S. Pierre ès liens, n'étant encore que Diacre quand il avoit été élû.

On entra encore cette fois dans le Conclave plus tard que de coutume, parce qu'il fallut faire sortir les troupes des Ursins & des Baglions ; mais ce qui fut de plus extraordinaire c'est qu'on y entra, le Pape élû. Le Cardinal de S. Pierre ès liens, le plus Illustre du Sacré Collége par sa Naissance, par son Ministére sous le Pontificat

tificat de son oncle, & ces Négociations depuis sa mort, mais surtout par la grande élévation de son esprit véritablement digne du Souverain Commandement, réunit toutes les voix, & même celles de ses compétiteurs; car aucun d'eux n'ayant des amis en si grand nombre, & n'osant se flater d'aucun succès dans la situation des affaires, ils renoncerent à l'élection pour concourir à la sienne, d'autant plus volontiers que dans le bien public qu'elle procuroit, ils trouvoient leurs avantages particuliers, & s'assuroient de la reconnoissance d'une ame sincére & généreuse. Il gagna aussi le Valentinois & les Cardinaux Espagnols de son parti, dans une Conférence qu'il eut avec lui dans le Vatican, où avec une franchise digne de son grand cœur, non-seulement il le traita en ami, & lui promit de le regarder toujours

comme tel lorſqu'il ſeroit ſur le Trône, mais même parla d'une alliance entre François-Marie de la Roüere Préfet de Rome, & une de ſes filles: & il lui aſſura auſſi qu'il lui confirmeroit le Généralat & Gonfalonerat de l'Egliſe &, ce qui étoit d'une *bien* plus grande conſéquence, qu'il l'ayderoit de ſes armes & de ſon autorité à reconquérir la Romagne. Le Valentinois qui voyoit ſes affaires en déroute de plus en plus, auſſi bien que celles du Roy de France, qui ſeul pouvoit le ſoutenir, céda à la néceſſité, & s'obligea avec tous ſes Cardinaux à procurer ſon Exaltation; ainſi devant que l'on formât le Conclave ſon élection fut arrêtée, & il en reçut publiquement les complimens.

Le Conclave formé le jour de la Touſſaint, au premier ſuffrage il fut nommé Pape de toutes les voix, & prit le nom de Jules II. Tout le mon-

de aplaudit sans réserve à son élection, tant on étoit persuadé de son intégrité & de son mérite.

Dès que le nouveau Pape eût pris possession du Vatican, il songea à s'acquiter de la parolle qu'il avoit donnée au Valentinois d'être son ami ; il lui fit sentir toutes sortes de bons traitemens, & lui donna un logement dans le Palais ; il conféra ensuite avec lui sur les moyens que l'on pourroit prendre pour relever ses affaires ; car il est certain qu'il aimoit mieux que le Valentinois possedât la Romagne en qualité de Vicaire de l'Eglise, que de la voir tomber entre les mains de la République de Venise, ce qui ôtoit au Saint Siége toute espérance d'y rentrer un jour, & en quelque façon sa Souveraineté, & fortifioit en Italie une Puissance qui deviendroit formidable, surtout aux Souverains Pontifes. Mais Sa Sainteté

se trouvoit alors dénuée d'armes & d'argent, & le Valentinois n'avoit que peu de troupes, leur petit nombre avant la révolution de ses affaires, auroit bien pû suffire à lui conserver cette Province, dont les Peuples étoient assez portés en sa faveur par les avantages qu'ils trouvoient à être réunis sous un seul Souverain; mais lorsqu'ils s'en fûrent détachés, il ne pouvoit servir qu'à avancer la perte de cette Province, car il n'avoit plus que quelques Compagnies commandées par Denis de Nalde, & les Citadelles de Forli, de Cezena, de Forlimpolo & de Bertinoro, & la Ville de Rimini; cette derniere encore tomba-t-elle bientôt à la République de Venise, qui donna en échange à Pandolfe & à ses Descendans la Noblesse Vénitienne, la Terre de Cittadella dans le Territoire de Padouë, & pour toujours une Compagnie de

Gendarmes ; ainsi après avoir long tems examiné la chose, le Pape résolut d'essayer ce que sa seule autorité pourroit sur la République, & envoya à Venise l'Evêque de Tivoly, pour presser le Sénat de se désister de la guerre qu'il faisoit dans la Romagne, sur laquelle il n'avoit aucun droit, & qui dépendoit du Saint Siége ; mais s'étant aperçû aussi bien que le Valentinois qu'on ne les payoit que de belles paroles, celui-ci proposa à Sa Sainteté de recevoir les Places qui lui restoient, afin que la crainte de la choquer directement, retînt les armes Vénitiennes dans le respect, à condition cependant que dés que ses ennemis seroient retirés elle les lui rendroit. Le Pape d'abord rejetta cet offre pour n'avoir point occasion, comme il lui dit, de lui manquer de parole, & de rompre l'amitié qui les unissoit, & il aima

mieux lui permettre de se transporter par Mer à Spetia, & de-là par Terre dans les Etats du Duc de Ferrare, & puis dans la Romagne, pendant que Dom Michel y marcheroit par la Toscane avec quatre cent Cavaliers & quelque Infanterie qui seroit grossie par les Naldi, les Vaini & les Sassatelli, tous ses amis & chefs de Faction. En execution de ce Traité, ménagé par le Cardinal d'Amboise & par les autres Cardinaux amis du Valentinois, & confirmé par le Sacré Collége, le Duc prit le chemin d'Ostie, accompagné de Barthelemi de la Roüere, neveu de Sa Sainteté, à la tête d'une grosse troupe, au nom du Pape.

Sur ces entrefaites on aprit que les Vénitiens, après s'être rendus Maîtres de la Citadelle de Faence, par la trahison du Gouverneur, avoient chassé de la Ville Astora Manfredi,

que les Peuples avoient rapellé, quoiqu'il ne fût de cette Maison que du côté gauche, & que s'emparant encore de plusieurs Places, ils étoient sur le point d'occuper toute la Romagne. De plus, la veille du départ du Valentinois, le Duc Guide Ubalde d'Urbin étoit arrivé à Rome pour presser le Pape de recouvrer Forly, où toutes les dépouilles de son Palais avoient été transportées ; de sorte que par toutes ces raisons le Pape connut la nécessité de recevoir la démission des Places qui tenoient encore pour le Valentinois, & que lui-même lui avoit offertes. Il dépêcha donc après les Cardinaux de Sorento & de Volterre, pour lui dire que sur les progrès des Vénitiens dans la Romagne, il acceptoit volontiers la démission qu'il avoit voulu faire entre ses mains, afin que les Vénitiens suspendissent le cours de leurs hostilitez, pour ne

point paroître tourner leurs armes contre le Pape même. Ils executerent de point en point cette commiſſion ; mais le Valentinois qui, par la premiere réponſe du Pape, avoit compris les ſuites de cette ceſſion, refuſa abſolument d'y entendre. Les Cardinaux ayant fait raport au Pape de ce refus, comme il étoit très abſolu dans ce qu'il ordonnoit, il commanda qu'on l'arrêtât, ce qui fut executé ſur les Galéres ſur leſquelles il s'étoit déja embarqué. Le Valentinois ſe voyant arrêté priſonnier ſe crut mort, parce que jugeant des autres par lui-même, il s'imagina qu'on n'en étoit point venu à cet éclat ſans avoir réſolu ſa perte, dont le témoignage de ſa conſcience l'aſſuroit que les prétextes ne manqueroient pas ; mais Jules avoit un cœur bien different du ſien ; & étoit auſſi facile à apaiſer que prompt à ſe mettre en courroux. On le con-

duisit à Rome, non toutefois comme un prisonnier : il fut reçû dans le Palais avec les mêmes honneurs qu'on avoit coutume de lui rendre, & le Pape lui fit toutes sortes de caresses ; cependant on le gardoit exactement. On recommença à négocier, & le Valentinois consentit de donner au Pape la Citadelle de Cezena, cette Ville étant retournée immédiatement au Saint Siége : & il lui en fit la cession.

Le Pape avec cèt Ecrit envoya Pierre Oviedo, Espagnol, au Gouverneur qui étoit Diegue Chigiron aussi Espagnol, afin qu'il se rendît ; mais celui-ci répondit qu'obéir aux ordres d'un Maître qui n'étoit pas en liberté étoit une action infâme, & que celui qui venoit ainsi le solliciter de son deshonneur méritoit châtiment ; sur quoi il fit jetter Oviedo par dessus les murailles. Le Pape aprenant cette

action vit bien qu'il falloit changer de route pour arriver au but qu'il se proposoit, & jugea à propos de conclure un Traité avec le Valentinois, qui fut confirmé par une Bulle. Les Articles de ce Traité portoient :

Que dans l'espace de quarante jours, le Valentinois remettroit les Citadelles de Cezena & de Bertinoro. Qu'il donneroit sa démission de celle de Forly : & qu'il se feroit cautionner par des Banquiers de Rome pour quinze mille Ducats que demandoit le Gouverneur de cette derniére Place, pour les dépenses qu'il disoit y avoir faites. Que le Pape de son côté le feroit accompagner à Ostie, où il resteroit dans le Fort, sous la garde du Cardinal Caragial, du titre de Sainte Croix, jusqu'à ce qu'il eût accompli ses promesses. Qu'il le laisseroit aller en liberté où il lui plairoit s'il les remplissoit : & s'il y

manquoit, il le renvoyeroit prisonnier au Château Saint Ange.

En execution de cet accord, le Valentinois accompagné du Trésorier de Sa Sainteté, & suivi de plusieurs de ses domestiques, descendit par eau à Ostie, où le Cardinal Sainte Croix passa aussi. Là le Duc craignant qu'on ne le retint encore après que l'on auroit tiré de lui ce que l'on en desiroit, du consentement du Cardinal de Sainte Croix, & par le moyen des Cardinaux Borgia & Remolino, qui lui étant alliés ne s'étoient pas crûs en sûreté à Rome, & s'étoient retirés à Naples, il demanda à Consalve un Sauf-conduit & deux Galéres pour passer dans cette Ville. Quand il eut le Sauf-conduit, & qu'il eût livré les Villes qu'il s'étoit engagé de donner, sans attendre que les Galéres vinssent le prendre, avec la permission du Cardinal qui le gardoit, & qui s'étoit

chargé de l'execution du Traité, il ſe rendit ſecretement à Nettuno; de-là montant ſur une petite Barque il arriva à Naples, où il trouva les trahiſons dont il cherchoit en vain à ſe garantir, puiſque le Ciel lui en devoit bien une pour toutes celles dont il avoit uſé envers les autres. Conſalve le reçut avec toute la politeſſe & l'honneur poſſible, & eut très ſouvent avec lui des conférences ſecrettes, dans leſquelles non-ſeulement il approuva, mais même il ajoûta quelque choſe au deſir ardent qu'il avoit encore d'eſſayer ſa fortune. Il lui permit de lever des troupes dans le Royaume, ce qu'il fit très aiſément, s'y trouvant alors quantité de ſes anciens partiſans & de vieux ſoldats qui avoient ſervi ſous lui: & enfin il lui prêta un nombre de Galéres pour porter les troupes dans les Terres de Piſe, où il lui avoit promis de l'aller

ſoutenir, & ayder à conquérir cette Province pour le Roy Catholique. Mais le jour qu'il devoit s'embarquer, lorſque dans le Château il eut pris congé de Conſalve, qui par un excès de diſſimulation l'accabla de careſſes & l'embraſſa très tendrement, au ſortir de l'apartement Nugnio Campejo l'arrêta priſonnier de la part de ſon Roy. A ce coup le Valentinois pouſſa un profond ſoupir; maudit le deſtin qui l'avoit trompé; ſe plaignit d'être trahi ſous couleur d'amitié: & eſſaya de s'échaper, mais inutilement, car ſans qu'il pût être ſecouru de perſonne il fut conduit en priſon. Ce malheur fut le terme fatal de ſa fortune & de ſes eſpérances; & ſi juſqu'alors il avoit comme Céſar rempli le Monde de ſon nom, il n'y fut plus deſormais qu'un Atôme imperceptible; & je penſe que Sannazar rencontra aſſez juſte quand il fit ſur lui ce Diſtique.

Omnia vincebas, sperabas omnia, Cesar;
Omnia deficiunt : incipis esse nihil.

Tout plioit devant vous, César; vous alliez devenir tout; tout vous manque : vous commencez à n'être plus rien.

Dès qu'il fut arrêté, Consalve envoya à son logis pour en enlever le Sauf-conduit; mais comme tout le monde sçavoit que le Valentinois en avoit un, pour se laver d'un manquement de parole si honteux, il publia un Manifeste, dans lequel il en détailloit les raisons dont la premiere étoit l'ordre qu'il en avoit reçû de son Maître, qui dérogeoit à son Sauf-conduit. La vérité est qu'il se fit donner cet ordre sur les pressantes instances que le Pape lui faisoit d'arrêter le Valentinois, craignant encore pour lui & pour les autres Princes Italiens, cet esprit inquiet & turbulent, tout desarmé qu'il étoit; car au

lieu d'écrire au Roy en des termes qui l'engageassent à confirmer le Sauf-conduit, ou de se tirer d'affaire lui-même, en disant secretement au Valentinois qu'il étoit à propos qu'il se retirât, il tourna sa lettre de façon que le Roy résolut de faire arrêter le Duc, & lui-même retarda habilement son départ de Naples jusqu'à ce qu'il eût reçû cet ordre. De-là vient que ce même Consalve étant dans la suite tombé en disgrace, avoüa à ses amis que pour le service de son Roy il avoit fait deux actions dont il conserveroit un repentir éternel; c'étoit d'avoir manqué à sa parolle envers Ferdinand fils du Roy Féderic, & envers César Borgia. Mais toutes ces choses fûrent un coup de la Justice Divine, qui voulut punir un traître par une trahison: & délivrer l'Italie d'un flambeau fatal qui auroit pû la ravager encore par de nouveaux embrasemens.

L'ordre qui fut envoyé à Consalve d'arrêter le Valentinois portoit, que pour plus grande sûreté il le fit passer en Espagne. Il le mit donc sur les Vaisseaux de Liscan, & le fit escorter par quantité de Vaisseaux de guerre, commandés par Prospere Colonne, de peur que les François ne l'enlevassent en chemin, nonobstant la Tréve nouvellement arrêtée, pour recommencer la guerre par son moyen, & les troubler avant que leurs Conquêtes fussent affermies en Italie. Après un heureux trajet le Valentinois arriva en Espagne, & fut conduit prisonnier à Concilia, & ensuite dans le Château de Medina del Campo. Il fut renfermé deux ans au bout desquels, rapellant son courage & son adresse, il se sauva par le moyen d'une corde, & montant sur des Chevaux que le Comte de Benevent lui fit tenir prêts, il s'enfuit

en Navarre auprès du Roy ſon beau-frere. Il auroit bien voulu paſſer en France pour ſe rétablir dans ſon premier état par la protection de Louis ; mais ce Prince, qui avoit fait la paix & s'étoit alié avec le Roy d'Arragon, & qui même étoit convenu avec lui qu'ils dépoüilleroient enſemble le Roy de Navarre, ne voulut point recevoir dans ſes Etats un homme parent de l'un & ennemi de l'autre. Bien plus, par complaiſance pour le Roy d'Arragon, il confiſca au Valentinois le Duché de Valence & ſuprima ſes penſions. Il fut donc obligé de demeurer en Navarre, où il ſe trouva à la guerre que le Roy faiſoit au Prince Alarin, qui s'étoit revolté contre lui ; mais dans un combat qui ſe donna près de Viana, & où il fit briller ſon courage, ils achevoient la defaite de leurs ennemis, quand il eut le malheur d'être tué d'un coup de Lance.

On trouvera peut-être cette fin trop honorable pour un si méchant homme, puisqu'il mourut en brave soldat, & plus dignement que César; mais si l'on considére que ce ne fut qu'après la perte de tous les biens qu'il possedoit en Italie, en France & en Espagne, & que du faîte des Grandeurs il étoit tombé dans le néant, on conviendra que la Justice Divine lui fit porter dès ce monde la peine des crimes qu'il avoit commis; & que ce fut avec raison qu'on lui apliqua cette Devise du Mont ACROCERAUMEN.

Feriunt summos Fulmina Montes.

Les plus hautes Montagnes sont celles que frape la Foudre.

Le Ciel ayant terrassé son orguëil, avant de lui ôter la vie, son Corps n'ayant point été trouvé par les soldats fut dépoüillé comme les autres sur le Champ de bataille; mais un de

ſes Ecuyers l'ayant retrouvé, on le mit ſur un cheval & on le tranſporta à Pampelune, dont en ſa jeuneſſe il avoit été Archevêque. Il fut enterré dans la Cathédrale, Dieu le ramenant ainſi par tant d'événemens, au moment de ſa mort, dans les lieux d'où ſon ambition l'avoit écarté dans le cours de ſa vie.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
En ce Second Volume.

A.

A*Gnelli de Mantouë*, Archevêque de Cosence,est empoisonné. 48.*&suiv.*
Albret, le Cardinal d', fait son Entrée dans Rome. 203.
Alexandre VI. le Pape, fait une Ligue avec Louis XII. 12. S'empare des richesses des Sforces. 22. Son faste pour Dona Lucréce, qu'il envoye dans son Gouvernement. 24. *& suiv.* Dépoüille de Népi le Cardinal Ascagne. 28. Fait arrêter Jacques Caetan. 29. Fait étrangler le fils de Nicolas Caetan. 30. Fait faire le Procès aux Vicaires de la Ro-

magne 35. Sa réponse au discours du Valentinois. 58. Demande aux *Venitiens* de lui livrer le Cardinal Ascagne. 74. Impose le Dixième sur les Revenus Ecclésiastiques, & le vingtième sur les Biens des Juifs. 81. Vend les Indulgences du Jubilé. 82. Cours risque de la vie. 84. *& suiv.* Và rendre graces à Dieu de l'avoir préservé. 88. Ce qu'on pensa du choix de l'Eglise où il fit son Action de grace 89. Fait une Promotion de douze Cardinaux. 99. Est l'Arbitre du different entre le Roy de Castille & celui de Portugal. 124. Dépouille de leurs Biens les Savelli. 145. Partage les Terres des Colonnes en deux Duchés qu'il donne à ses enfans. 165. Prolonge le Carnaval jusqu'au quatrième Dimanche de Carême. 179. Sa Réponse à l'Ambassadeur de Venise qui réclamoit Lorenzzo. 182. Enleve l'Artillerie & les Munitions des Colonnes. 199. S'embarque pour Piombino, d'où le Valentinois est reconnu Seigneur. 200. *Danger*

qu'il courut. 202. Dépoüille les Ursins de leurs Biens. 258. *& suiv.* S'empare de plusieurs de leurs Places. 268. *& suiv.* Fait empoisonner le Cardinal Jean-Michel. 279. Fait neuf Cardinaux 284. En veut empoisonner une partie. 285. Superstition de ce Pape. 286. Est empoisonné par méprise. 288. Sa mort. 289.

Alphonse d'Arragon, Dom, quitte Dona Lucréce sa femme. 23. Est blessé de plusieurs coups par ordre du Valentinois. 91. *& suiv.* Et enfin étranglé par Dom Michel. 95.

Amboise, Georges d', Archevêque de Rouen, reçoit le Chapeau de Cardinal. 5. Est fait Légat de France. 77.

Ascagne, le Cardinal, se sauve de Rome, pour éviter la fureur du Pape. 20. Est arrêté par les François. 71. Est conduit dans la Tour de Bourges. 75.

B.

B*Aglion, Jean-Paul*, fait faire main basse sur les Habitans de Viterbe. 159. *& suiv.* Se rend Maître de Pérouse. 295.

Bentivoglio. Ses Troupes saccagent Coccia. 240.

Borgia, César, Duc de Valentinois, arrive à la Cour de France. *pag.* 1. Reçoit l'Investiture du Duché de Valence. *Ibid.* Epouse Mademoiselle d'Albret, & reçoit le Colier de Saint Michel. 12. Suit Louis XII. à Milan, où il se distingue par sa magnificence 31. *& suiv.* Part pour Rome & de-là pour Imola, dont il se rend Maître. 36. *& suiv.* Assiégé Forli, où il taille tout en piéces. 41. Son Entrée triomphante dans Rome. 52. *& suiv.* Son Discours au Pape. 57. Sa Devise imprudente. 59. La Charge de Gonfalonnier de l'E-
glise

glise lui est conférée avec la Rose d'or. 61. *& suiv.* Fait assassiner Dom Alphonse. 91. *& suiv.* Reçoit des Lettres de Noblesse du Sénat de Venise. 98. Emprunte de l'argent de ses amis pour faire la guerre. 103. Se rend Maître de Pezare. *Ibid.* Ensuite de Rimini. 104. Leve le Siége de Faence. 107. Enleve une Demoiselle de la Duchesse d'Urbin. 109. *& suiv.* Plaintes qu'en font les Vénitiens & l'Ambassadeur de France. 115. Réponse qu'il y fait. 116. Traite avec Manfredy qui lui abandonne Faence. 122. Traite avec les Bentivoglio. 127. Ravage le Pays de Florence. 141. Surprend Capouë & y exerce toutes sortes d'excès. 160. *& suiv.* Se rend Maître de Piombino. 165. Fait couper la langue & la main à un homme qui l'avoit piqué. 180. *& suiv.* Accompagne le Pape à Piombino qui le reconnoît pour Seigneur. 200. Se fait échoüer pendant une tempête. 202. Feint d'assiéger Camerin pour tromper le Duc d'Urbin. 208. *&*

suiv. Saccage l'Etat d'Urbin & s'en rend Maître. 211. Sa trahison sur le Cardinal de la Roüere échouë. 214. *& suiv.* Abandonne Urbin après avoir pillé le Palais Ducal. 217. *& suiv.* Attaque & prend Camerin. 220. Fait étrangler les enfans de Jules-César de Varenne. *Ibid.* Rapelle Vitellozzo de Toscane, intimidé par les menaces du Roy de France. 222. Se rend incognito auprès du Roy de France 227. *& suiv.* Traite avec plusieurs Princes ligués contre lui. 243. *& suiv.* Articles du Traité. 247. *& suiv.* Fait arrêter plusieurs Princes ses alliés, dont deux sont étranglés par son ordre. 255. Fait piller leurs quartiers & massacrer plusieurs de leurs soldats. *Ibid. & suiv.* Marche à Citta di Castello. 260. De-là à Pérouse. 261. De-là à Sienne. *Ibid.* Fait étrangler Paul Ursin, le Duc de Gravina & le Chevalier Ursin. 261. Met tout à feu & à sang dans le Pays de Sienne. 263. S'empare de Pieuse & de Chiusy. *Ibid.* Ravage la Toscane.

265. Prend Vicovero. 266. Met le Siége devant Bracciano, & le leve par ordre du Roy de France. *Ibid.* Prend Cera. 267. Est empoisonné. 288. Recouvre la santé. 290. Fait enlever les effets les plus précieux du Pape. 292. Se reconcilie avec les Colonnes. 294. Evacuë Rome. 302. *& suiv.* Rentre dans Rome. 308. En sort & est battu. 310. Se retire au Château Saint Ange. 311. Est abandonné de ses troupes. *Ibid.* Est arrêté par ordre du Pape. 320. Traite avec le Pape auquel il céde plusieurs Places. 322. Est arrêté à Naples & conduit en Espagne. 325. *& suiv.* Se sauve de prison. 328. Arrive en Navarre. 329. Est tué dans un combat. *Ibid.* Son corps est porté à Pampelune. 331.

Borgia, *Dona Lucréce*, Fille d'Alexandre VI. est déclarée Gouvernante du Duché de Spolette. 23. Son crédit chez le Pape. 166. *& suiv.* Est mariée au fils du Duc de Ferrare. 168. Fête superbe à cette occasion. 169. *& suiv.*

Borgia, *Jean*, Neveu du Pape, eſt déclaré Légat de toute la Chrétienté. 26.

Borgia, le Cardinal, eſt empoiſonné par le Valentinois. 42. *& ſuiv.*

C.

C*aetan*, eſt empoiſonné dans le Château Saint Ange. 90.

Capouë, Sac de cette Ville. 160. *& ſuiv.*

Capra, *Louis*, Evêque de Pezare, arrêté par ordre du Pape. 21. Meurt de poiſon ou de frayeur. *Ibid.*

Caracciolo, Général dans les Troupes de Veniſe. Son Diſcours au Conſeil. 111. *& ſuiv.*

Cerriglia, *Dom Jean*, eſt aſſaſſiné par ordre du Valentinois. 44. *& ſuiv.*

Charlotte, Infante, refuſe ſa main au Valentinois. 6. Par qui on croit que ce refus lui fut ſuggéré. 7.

Chigiron, *Diegue*, Gouverneur de la Citadelle de Cezena, fait jetter l'Envoyé du Pape par dessus les murailles de la Citadelle. 321.

Consalve, fait arrêter le Valentinois à Naples. 325. *L'envoye* en Espagne. 328.

Colonnes, *les*, se dépouillent de leurs Etats pour conserver leur vie. 142. *& suiv.*

F.

F*Ederic*, Roy de Naples, est contraint d'abandonner son Royaume aux Rois de France & d'Espagne. 162. *& suiv.* Vend son Artillerie au Pape. 198.

Florence, la République de, se joint à la France. 10. Obtient un secours du Roy de France. 76. Se plaint à lui du Valentinois. 218. En obtient du secours. 219.

France, l'Armée de, passe sous le Château Saint Ange pour aller à la Conquête du Royaume de Naples. 154. De quoi étoit composée cet Armée. 155.

G.

G*Azella*, est accusé injustement par le Valentinois, & executé à mort. 94.
Gravina, le Duc de, est étranglé. 262.

J.

J*Acques*, Courier du Pape, est arrêté à Milan. 18.

L.

L*Ettre* à Silvius Savello, répanduë à Rome, où l'on étale aux yeux l'as-

freux Gouvernement d'Alexandre & du Valentinois. 183. *& suiv.*

Ligue des Princes d'Italie, contre le Valentinois. 233. Des Florentins, des Bolonois, ceux de Sienne & de Lucques. 267.

Lisbonne, le Cardinal de, se dépouille de ses Biens pour priver le Pape de sa Succession. 150. *& suiv.*

Liveretto est étranglé. 255.

Louis XII. Roy de France, fait casser son Mariage avec Jeanne, & épouse Anne. 4. Envoye des Ambassadeurs au Pape au nom de la Reine. 5. Fait une Ligue avec le Pape. 12. Entreprend la Conquête du Milanois. 14. Part pour Lyon. *Ibid.* Ses Troupes font la Conquête du Milanois. 15. Part de Lyon pour se rendre à Milan. 28. Son Entrée magnifique en cette Ville. 30. Ordonne au Valentinois de ne point inquiéter les Bentivoglio. 126. Traite avec Ferdinand pour la Conquête du Royaume de Naples. 133. *& suiv.* Ordonne au Valentinois

de sortir du Pays de Florence. 139. *& suiv.* Se déclare contre le Valentinois. 219. Plusieurs Princes d'Italie lui remontrent les usurpations du Valentinois, & lui demandent sa protection. 223. *& suiv.* Les amuse & ne fait rien pour eux. 226. Traite secretement avec le Valentinois. 229. Son desastre dans le Royaume de Naples. 280. Fait de nouveaux Armemens. *Ibid.*

Ludovic le Maure, Duc de Milan, abandonné de ses Sujets & de ses Troupes, s'enfuit en Allemagne. 15. *& suiv.* Est rapellé par ses Sujets. 50. *& suiv.* Obligé d'abandonner ses Etats une seconde fois, & est arrêté par les François. 71. Est enfermé dans la Tour de Loches. 75.

M.

M*Anfredi*, belle défense qu'il fait dans Faence. 104. *& suiv.* Est arrêté

contre la foy du Traité. Sa mort. 122. *& suiv.*

Marciane, Ranuce de, sa mort. 161. *& suiv.*

Medicis, Jean de, est arrêté à Rome. 72.

Milan. Les Habitans de cette Ville rapellent les Sforces leurs anciens Souverains. 50. *& suiv.*

Montefeltro, Jeanne de, est contrainte d'abandonner Sinigaglia. 253.

P.

Pandolfe Malateste est contraint d'abandonner son Pays au Valentinois. 104.

Pandolfe Petrucci échape au Valentinois. 265. *& suiv.*

Picolomini, François, Cardinal de Sienne, succéde à Alexandre VI. 306. Sa mort. 312.

Q.

QUerelle & Combat d'un Soldat Gascon & d'un Soldat Bourguignon. 65. & suiv.

R.

ROüere, de la, Cardinal de S. Pierre ès liens, est élû Pape, & prend le nom de Jules II. 314. Mande aux Vénitiens de cesser la guerre dans la Romagne. 317.

S.

SAcré Collége, le, traite avec le Valentinois. 301.

Sanazar. Ses Vers sur le Valentinois. 326.

Sanche d'Arragon, Dona, Son Histoire. 67. & suiv.

Sforce, Jean, est contraint d'abandonner son Pays au Valentinois. 103. & suiv.

Sforce Catherine, défend Forli. 37. Est faite prisonniere, ensuite délivrée. 41.

T.

TAncé, Despote, est fait Commandant des Troupes du Sacré Collége. 297.

Thomasin. Son entreprise sur la Vie du Pape ne réüssit point. 38. *& suiv.*

Trivulce, Jean-Jacques, commandant les Troupes Françoises, corromp le Gouverneur de Milan, qui se tuë ensuite. 27. Demande du secours au Valentinois qui lui refuse. 51.

V.

V*Enitiens, les*, refusent d'entrer dans la Ligue contre le Valentinois. 237.

Vicaires de l'Eglise, ce que c'étoit. 34. *& suiv.*

Villeneuve, le Seigneur de, Envoyé de France, arrive à Rome. 96. Sa Réponse aux Ambassadeurs d'Espagne & de Naples. 97.

Viterbe, *des Esprits*, *de*, échape à ses Assassins. 45.

Vitelozzo, est étranglé. 255.

Urbin, le Duc d', contraint d'abandonner ses Etats, se déguise en Paysan pour échaper au Valentinois, & se sauve à Mantouë. 212. *& suiv.* Rentre dans ses Etats. 295.

Ursins, *les*, battent les Généraux du Valentinois prés de Cagli. 241.

Ursin, le Cardinal, est arrêté par ordre du Pape. 257. *& suiv.* Est empoisonné par le Pape & comment. 270. *& suiv.*

Ursin, le Chevalier, est étranglé. 262.

Ursin, *Paul*, est étranglé. *Ibid.*

Ursin, *Fabius*, entre dans Rome avec ses Troupes 198. Trait barbare de ce Prince. *Ibid.*

Z.

Z*ENO*, le Cardinal. Sa Succession envahie par le Pape. 148. *& suiv.*

FIN DE LA TABLE.

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413

WIDENER
MAR 0 4 1994
BOOK DUE

WIDENER
APR 1 7 1994

WIDENER
APR 0 4 1994
BOOK DUE

WIDENER
MAR 0 6 1994

WIDENER
APR 2 2 1994
BOOK DUE

WIDENER
MAR 0 4 1994
BOOK DUE